BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
274 (3
NAPOLI

642.111

V Suppl. Palat. 7 274

LES
TROIS SIECLES
DE
LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

TOME TROISIEME.

627570 SBN

LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE, OU TABLEAU DE L'ESPRIT DE NOS ECRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS *I, juſqu'en* 1781 :

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

*Par M. l'Abbé S*** de* CASTRES.

Cinquieme Edition, revue, corrigée, & augmentée de pluſieurs Articles, d'un grand nombre d'Anecdotes, & de douze Lettres de l'Auteur relatives à l'Ouvrage.

TOME TROISIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE

A LA HAYE,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE; de MADAME, & de Madame la COMTESSE D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXI.

His ego gratiora dictu esse scio ; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites : sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. l. 4, n°. 96.

LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

L

LABAT, [*Jean-Baptiſte*] Dominicain; né à Paris, mort dans la même ville en 1738, âgé de 75 ans.

Quoiqu'il paroiſſe tomber quelquefois dans les travers des Ecrivains voyageurs, qui obſervent mal & exagerent toujours, on trouve néanmoins des détails vrais & intéreſſans dans ſon *Nouveau Voyage aux*

Iſles de l'Amérique. Il y donne une idée aſſez étendue de l'Hiſtoire Naturelle de ce pays, des Mœurs, de la Religion, du Gouvernement, & du Commerce de ſes Habitans. Ce Voyage eſt écrit avec un ton de liberté & de franchiſe qui plaît, malgré la prolixité & l'incorrection du ſtyle. L'Auteur le compoſa, dit-on, ſur les lieux.

Le P. *Labat* a fait auſſi l'Hiſtoire de ſes *Voyages en Eſpagne & en Italie*, qui ſont beaucoup moins lus, depuis que tant de Voyageurs ont écrit ſur ces mêmes contrées.

Il a donné encore d'autres Relations hiſtoriques de divers pays, & rédigé les *Mémoires du Chevalier d'Arvieux, Envoyé du Roi de France à la Porte.* Ces Mémoires ne ſont pas à l'abri de reproche, ou, pour mieux dire, ils fourmillent de fautes de toute eſpece, comme on peut en juger par une très-bonne Critique publiée contre eux dans le temps, ſous le nom d'un Secrétaire de l'Ambaſſadeur *Méhémet Effendi.*

LABBE, [*Philippe*] Jéſuite, né à Bourges en 1607, mort à Paris en 1667.

On feroit une Bibliotheque de tous les fruits de ſon travail. Ses Ouvrages, preſque tous en Latin, forment une immenſité de volumes *in-folio*. Les plus connus ſont la *grande Collection des Conciles*, la *Concordance chronologique*, la *Bibliotheque des Bibliotheques*, & le *Chronologue François*. On chercheroit vainement dans ces Ecrits de la pureté, de la préciſion & du goût. L'Auteur a un peu trop négligé ces qualités, qui donnent un nouveau luſtre à l'érudition. Peut-être a-t-il trop écrit, pour ſe former à bien écrire.

LABÉ, [*Louiſe* CHARLY, dite] ſurnommée *la belle Cordiere*, parce qu'elle étoit femme d'un Marchand de cordes, née à Lyon en 1526, morte en 1566.

Elle cultiva la Poéſie dans un temps où les moindres principes de goût étoient encore inconnus. Ce qui prouve qu'elle étoit née avec de vrais talens, c'eſt que, malgré la barbarie de ſon Siecle, on re-

marque dans ſes Poéſies, des traits d'eſprit & de délicateſſe qui font le plus grand plaiſir. L'Allégorie, intitulée *Débats de folie & d'amour*, eſt un Ouvrage plein d'images, de naturel, de fineſſe, dont le ſujet eſt auſſi ingénieux, que la morale en eſt utile.

LA BEAUMELLE. *Voyez* BEAUMELLE.

LABOUREUR, [*Jean* LE] Aumônier du Roi, né à Montmorency, près de Paris, en 1623, mort en 1676.

Tous ſes Ouvrages hiſtoriques ne ſont bons qu'à être conſultés par ceux qui travaillent ſur l'Hiſtoire, & qui ſont bien aiſes de s'épargner la peine de puiſer dans les ſources, en feuilletant les Ouvrages des Auteurs qui ont fait les frais du premier travail.

1. LACOMBE, [*Jacques*] Avocat, puis Libraire, né à Paris en 1724.

Après avoir tâché de ſe rendre utile au Public par des Ouvrages, tels qu'une *Tra-*

duction de la Siphylis de Fracaſtor ; l'Hiſtoire des Révolutions de l'Empire de Ruſſie ; l'Hiſtoire de Chriſtine, Reine de Suede ; l'Abrégé chronologique de l'Hiſtoire Ancienne, celui de l'*Hiſtoire du Nord ; le Dictionnaire portatif des Beaux-Arts*, & la *Poétique* de M. de *Voltaire* ; de l'amour des Lettres, il eſt paſſé à celui de la Librairie. Peut-être lui a-t-il paru plus doux & plus avantageux d'acquérir, par cette voie, un certain empire dans la Littérature, que ſes talens ne lui auroient pas procuré. Il faut cependant convenir que ſes compilations annoncent des connoiſſances, de l'ordre, du diſcernement, & qu'elles pourroient contribuer à l'inſtruction, ſi elles ne favoriſoient trop la pareſſe, par la méthode ſuperficielle des abrégés.

M. *Lacombe* auroit pu rendre des ſervices plus réels aux Lettres, en uſant avec plus de fermeté de la ſurintendance qu'il s'étoit établie ſur un grand nombre de nos Journaliſtes ; car il a ſu ſoumettre au joug de ſa preſſe, non ſeulement tous

les petits Journaux, mais encore le *Mercure*. Ce dernier Recueil ſur-tout n'a été, pendant tout le temps qu'il en a eu la direction, qu'un dépôt de fadeurs & de délires philoſophiques, dont il ne paroît pas que le nouveau Directeur ait pris ſoin de le purger. Comment le vrai goût pourroit-il ne pas être ſoulevé par la fumée inſipide de tant d'encens prodigué à des Ouvrages médiocres ? & le bon ſens ne pas être révolté par l'enthouſiaſme que l'eſprit de parti y affiche dans toutes les occaſions ?

Ce Journal, deſtiné dans ſon origine à recueillir les prémices des Muſes naiſſantes, à offrir aux yeux de la Nation les premiers germes des talens capables de flatter ſes eſpérances, à former un mélange intéreſſant des traits de délicateſſe, d'agrément, de force & de ſenſibilité qu'a produits l'imagination Françoiſe ; à rendre compte de ce que les Sciences & les Beaux-Arts enfantent tous les jours ; à encourager les Artiſtes par de juſtes éloges, ou à les éclairer par des critiques lumineuſes :

ce Journal borne à préſent tout ſon mérite à des Logogryphes dignes du ſeizieme ſiecle, à des Contes d'une froideur qui glace l'eſprit, ou d'une extravagance qui égare le ſentiment & corrompt le goût; à des analyſes infidelles ou partiales, qui contrediſent ouvertement les regles de la Littérature ou celles de la décence; & à quelques nouvelles politiques rédigées avec une ſéchereſſe qui ôte tout le piquant de la nouveauté.

Nous ne prétendons pas imputer à M. *Panckoucke* ces défauts dont il ſera la premiere victime, puiſque le décri de ce Journal ne peut qu'entraîner la diminution des Souſcripteurs. Mais ne devroit-il pas réprimer ſes Gagiſtes, & exclure les plumes foibles ou téméraires? Ne devroit-il pas leur défendre, en vertu de ſon autorité pécuniaire, de perſifler nos bons Ecrivains, pour applaudir aux corrupteurs du goût; de recourir aux injures, aux menſonges, à la mauvaiſe foi, pour décrier les Auteurs qui écrivent contre les Philoſophes, ou qui ne penſent pas

comme eux? Par exemple, avec quelle infidélité coupable ſes ſtipendiaires n'ont-ils pas rendu compte de la Sentence du Châtelet, qui a terminé mon procès avec M. l'Abbé *Baudouin*, Principal du Collége du Cardinal le Moine? On a vu, par la publicité que je lui ai donnée, qu'elle nous *enjoint d'être plus circonſpects; de nous reconnoître l'un & l'autre pour gens d'honneur, qu'un zele aveugle d'un côté, & un amour-propre d'Auteur de l'autre, a écartés du vrai;* qu'elle nous fait défenſe à tous deux *de récidiver;* qu'elle *ſupprime les écrits reſpectifs* qui avoient donné lieu à la plainte de mon Adverſaire & à la mienne; & que, ſur le ſurplus, elle nous met *hors de Cour & de procès.* Le Rédacteur de l'article en queſtion n'a pas craint, malgré cela, d'altérer le diſpoſitif de cette Sentence, & de la tourner tout à l'avantage de ma Partie adverſe, par la raiſon qu'elle n'a pas donné lieu, comme moi, à la haine philoſophique.

C'eſt en réformant ces abus, que M. *Panckoucke* pourra prévenir les murmures

des Gens de Lettres, donner de la vogue au *Mercure*, & réunir à l'eſtime qu'on doit à ſes lumieres économiques & littéraires, l'avantage de contribuer, ſans aucun reproche, à l'amuſement & à l'utilité du Public.

2. LACOMBE DE PREZEL, [*Honoré*] Avocat, frere du précédent, né à Paris en 1725.

Cinq ou ſix Dictionnaires, tels que le *Dictionnaire Iconologique*, celui *du Citoyen*, celui *de Juriſprudence & de Pratique*, celui *d'Anecdotes & de Traits ſinguliers*, celui *de Portraits des Hommes célebres*, dont quelques-uns ont eu du ſuccès, ſont le fruit de ſes travaux littéraires. On remarque dans ces différentes Compilations, de la méthode & du goût, de l'arrangement & du choix dans les matieres. Voilà à peu près tout le mérite que comporte ce genre de travail. On dira peut-être qu'il n'eſt pas propre à procurer une gloire brillante : à la bonne heure, il fait du moins goûter la ſatiſ-

faction de s'être rendu utile, &, ce qui n'eſt pas moins ſatisfaiſant, l'avantage de s'être enrichi.

3. LACOMBE, [*François*] né à Avignon en 1733.

Ce nom eſt deſtiné ſans doute à figurer à la tête de tout ce qui s'appelle *Dictionnaire* ou *Compilation*. Celui-ci eſt Compoſiteur d'un *Dictionnaire du vieux langage François*, qui peut être utile à ceux qui aiment la lecture de nos anciens Auteurs, aux Généalogiſtes, aux Chartriers, aux Notaires, ſur-tout aux derniers, lorſqu'ils ſont embarraſſés pour l'intelligence de quelques expreſſions hors d'uſage. Il a auſſi donné une édition des *Lettres choiſies de Chriſtine, Reine de Suede*. Ces Lettres ont été bien accueillies du Public, parce qu'elles ſont véritablement d'elle. Il n'en a pas été ainſi des *Lettres ſecretes*, publiées par le même Auteur, ſous le nom de cette même Princeſſe, parce qu'il étoit aiſé d'en ſentir la ſuppoſition. D'ailleurs, elles ne ſont nullement propres à faire

honneur à cette Reine. Elle y paroît pédante, orgueilleuſe, livrée à toutes les paſſions, ſans décence, & preſque ſans jugement. Sa conduite, il eſt vrai, pourroit faire croire qu'elle en a écrit certaines; mais il vaut mieux les rejeter toutes comme apocryphes, puiſque la fauſſeté manifeſte de quelques-unes, forme un préjugé légitime contre la vérité des autres.

On doit encore à M. *Lacombe* la Traduction de quelques Ouvrages Anglois, tels que *les Lettres* de Milord *Shaftersbury ſur l'enthouſiaſme*, *les Lettres hiſtoriques & philoſophiques* du Comte d'*Oreri*, *ſur la Vie & les Ouvrages du Docteur Swift*, quelques Poéſies de *Pope* & de *Dryden*, &c. Si dans ces différentes Traductions il n'a pas toujours le mérite de l'élégance, on ne peut lui refuſer celui de l'exactitude, de la préciſion & de la clarté.

1. LACROIX, [*Pierre-Firmin*] Avocat

au Parlement de Toulouſe, de l'Académie des Jeux Floraux, né en 173..

Le Recueil de ſes *Mémoires* offre une diverſité de cauſes intéreſſantes, bien préſentées, & ſur-tout un ſtyle noble, facile, élégant, propre à ſervir quelquefois de modele à la plupart des Avocats de la Capitale, quoique M. *Lacroix* n'ait jamais quitté la Province, où l'on a ſouvent à lutter, principalement dans la ſienne, contre l'habitude d'un idiome particulier, qui influe ſouvent ſur la maniere d'écrire.

On a encore de cet Auteur pluſieurs petits Ouvrages qui ont un rapport plus particulier avec les Belles-Lettres, & qui ne font pas moins honneur à ſa plume.

2. LACROIX, [*N.* DE] Avocat né à Paris en 17..

Qu'il n'ait point fait les *Lettres d'Aſi à Zurac*, celles du *Colonel Talbert*, le *Traité de Morale* que nous lui avons attribués [d'après l'Auteur de la *France Littéraire*], peu importe au Public, & en-

core moins à ſa réputation. On peut en dire autant des *Mémoires du Chevalier de Gonthieu*, qu'il ne déſavoue pas, auſſi bien que de *Mémoires d'un Américain*, des *Lettres d'un Philoſophe ſenſible*, & des cinq premiers volumes du *Spectateur François*, que cet Ecrivain réclame dans une Lettre à l'Auteur du Mercure. En prononçant ainſi, nous ſerons d'accord avec ſa modeſtie; car il déclare * franchement *qu'il n'a aucune prétention au ſuffrage de la Poſtérité.* Peut-être eſt-il plus jaloux des éloges du Siecle préſent. Il eſt vrai que la maniere de penſer, de diſſerter, de moraliſer, eſt un titre aſſuré pour plaire aux triſtes Penſeurs de notre temps; mais encore faudroit-il ſavoir aſſaiſonner ſes penſées, ſes diſſertations, ſa morale, les embellir des graces du ſtyle, & les préſenter ainſi parées au Lecteur, qui n'eſtime que ce qu'il peut goûter. Par malheur, le génie de M. de *Lacroix* eſt morne,

* Dans le premier vol. du *Mercure* de Janvier 1773, pag. 156.

ſec, empeſé, pédanteſque, & ne ſort de ſa gravité que pour lancer des pointes & des jeux de mots plus déſaſtrueux encore que ſon ſtyle ordinaire.

3. LACROIX, [*Jean-François* DE] né à Compiegne en 17..

L'eſprit de Mlle Scudéry, Ouvrage qui ſuppoſe le talent de l'analyſe, eu égard à la diffuſion qui regne d'un bout à l'autre dans les Productions de cette Demoiſelle, le *Dictionnaire des Cultes Religieux*, celui *des Batailles*, le *Dictionnaire d'Education*, celui *des Dits & Faits mémorables*, lui méritent une place parmi ceux qui, ſans rien tirer de leur propre fonds, ont voulu figurer parmi les Auteurs. Il a néanmoins le mérite d'avoir ſu joindre l'utile & l'agréable dans ces différens Recueils, dont le titre du premier nous paroît fautif. C'eût été aſſez d'intituler cet Ouvrage, *Dictionnaire des Dits mémorables*; car les *Faits* y ſont très-rares & toujours ſecondaires. Un Dictionnaire de ce dernier genre devroit préſenter un récit abrégé des principaux

événemens arrivés ſur notre Globe, & celui de M. de *Lacroix* ne contient que des Anecdotes & des bons mots.

LADVOCAT, [*Jean-Baptiſte*] Docteur, Bibliothécaire & Profeſſeur de Sorbonne, né à Vaucouleurs, dans le Dioceſe de Toul, en 1709, mort à Paris en 1765.

La diverſité des objets auxquels il s'eſt attaché, l'a ſans doute empêché, non de réuſſir, mais d'exceller dans aucun genre, comme la trempe de ſon eſprit ſembloit l'annoncer. Belles-Lettres, Langues ſavantes, Philoſophie, Mathématiques, Théologie, Critique, Hiſtoire ſacrée & profane, eccléſiaſtique & littéraire, tout a été de ſon reſſort, & voilà pourquoi il n'a fait qu'effleurer chacune de ces parties. Il s'eſt cependant rendu utile à pluſieurs égards, ce qui doit lui mériter une place parmi les bons Littérateurs de ce Siecle.

On fait cas de ſa *Grammaire* Hébraïque, compoſée pour l'inſtruction de ſes Eleves, auſſi bien que de ſon *Dictionnaire*

géographique portatif, publié ſous le nom de *Voſgien*, où il a ſu réduire à de juſtes notions, les détails trop diffus de celui de *la Martiniere*. Son *Dictionnaire hiſtorique* portatif conſervera toujours ſa ſupériorité ſur tous les Ouvrages de ce genre qui l'ont précédé, & ſur ceux même qu'on a publiés depuis. Il eſt moins complet que le *nouveau Dictionnaire hiſtorique* en ſix volumes; mais on y trouve auſſi moins d'inexactitudes, moins d'erreurs, moins de fauſſes citations, moins de faux jugemens, moins de fautes de ſtyle & de typographie.

Les Auteurs de ce dernier Dictionnaire ont eu d'autant plus tort de s'élever contre celui de M. l'Abbé *Ladvocat*, qu'ils ſont tombés avec plus d'excès dans les fautes qu'ils lui ont reprochées, & qu'ils en ont commis une infinité d'autres beaucoup plus répréhenſibles. Ajoutons qu'ils ont ſouvent copié l'Auteur, qu'ils ſe ſont efforcés de déprimer; & quand ils ne l'ont pas copié, ce n'a été que pour s'égarer, ou montrer une partialité puiſée dans le *Dictionnaire hiſtorique, littéraire & criti-*

que, qu'ils ont également décrié. Etre tout à la fois plagiaires & détracteurs des Ecrivains qu'on met à contribution, c'eſt manquer à la reconnoiſſance & à l'honnêteté, mais c'eſt ſuivre une méthode aſſez ordinaire à pluſieurs Gens de Lettres.

LAFARE, [*Charles-Auguſte*, MARQUIS DE] Capitaine des Gardes de *Monſieur*, puis du Duc d'Orléans, Régent, né dans le Vivarais en 1644, mort en 1712.

Il avoit près de ſoixante ans lorſqu'il commença à s'exercer dans la Poéſie. La légéreté, les graces & l'enjouement de ſa Muſe, feroient croire que toute la vivacité d'une heureuſe jeuneſſe a préſidé à ſes compoſitions. Ses premiers hommages furent conſacrés à Madame de *Caylus*: ce ſont auſſi les plus jolis Vers * qu'il

* Ils commencent ainſi :

M'abandonnant un jour à la triſteſſe,
Sans eſpérance & même ſans déſirs, &c.

ait faits. Après ce début, l'amour, le vin & les plaiſirs furent les objets de ſes Chants, ſur leſquels une imagination gaie, une touche fine & délicate, un génie agréable & facile, répandent un coloris que les regles auſteres du Parnaſſe n'avoueront pas toujours, mais qui n'en paroît que plus original. L'Abbé de *Chaulieu*, ſon ami, lui inſpira ſans doute le goût des Poéſies légeres, & avec lui, cette liberté épicurienne qui ſe plaît à afficher *l'inſouciance* dans la plupart de ſes Pieces. Les inclinations & les idées de ces deux Poëtes étoient les mêmes. L'inexactitude & l'incorrection ne paroiſſoient pas, à leurs yeux, des défauts capables de gêner leurs ſaillies. Il faut convenir que leur négligence étoit le plus ſouvent la mere des graces. Il y a ſeulement entre eux cette différence, que les Vers de M. de *Lafare* ſont ſouvent trop négligés, & n'ont pas cette vivacité, cette aiſance ſoutenue, cette variété de tours & d'expreſſions qui font de *Chaulieu* un Poëte inimitable.

Avant de s'égayer dans les jeux d'une Muſe badine, M. de *Lafare* avoit manié les crayons de l'Hiſtoire. On ne peut trop s'étonner qu'un homme dont les Poéſies annoncent un caractere porté à l'indulgence, & qui en avoit lui-même beſoin, ſe ſoit livré, avec ſi peu de réſerve, au fiel qui domine dans ſes *Mémoires & Réflexions ſur les principaux événemens du Regne de Louis XIV.* Ces Mémoires ne ſont, à proprement parler, qu'une ſatire d'un bout à l'autre. L'humeur qui y éclate en décrédite l'autorité, & inſpire une juſte défiance au Lecteur.

LAFARGUE, [*Etienne* DE] Avocat au Parlement de Pau, des Académies de Caen, de Lyon & de Bordeaux, né à Dax en 1728.

On trouve dans ſes *Œuvres mêlées*, pluſieurs petits Ouvrages qui annoncent un homme éclairé, un Obſervateur judicieux, un ſage Moraliſte, un Ecrivain qui, ſans être de la premiere ni de la

ſeconde claſſe, ne laiſſe pas d'avoir du mérite.

LAFITAU, [*Pierre-François*] Evêque de Siſteron, né à Bordeaux en 1685, mort en 1764.

Nous ne dirons pas, d'après le Gazetier Eccléſiaſtique, comme les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique des* Hommes célebres, que l'*Hiſtoire de la Conſtitution* UNIGENITUS de M. *Lafitau, offre plus de légéreté dans le ſtyle, que de vérité dans les faits*, & ce ſera par un eſprit d'impartialité. Au contraire, nous dirons qu'on y trouve le vrai, qui doit être la baſe de tout Ouvrage hiſtorique, & avec le vrai, de l'ordre, de la clarté, du développement, un ſtyle noble, convenable à l'Hiſtoire, & une modération dont on ne doit jamais s'écarter. Ses Ouvrages de piété ſont écrits avec onction, avec élégance, & renferment des maximes très-utiles pour la conduite des ames pieuſes. Si ſes *Sermons* n'abon-

dent pas en raiſonnemens & en ſolidité, ils ſont du moins bien ſupérieurs aux Diſcours légers de la plupart de nos Orateurs modernes, & n'ont point du tout l'*air d'être plutôt l'Ouvrage d'un Moine Portugais que d'un Evêque François*, comme l'a dit encore, avec ſon élégance ordinaire, le Gazetier Eccléſiaſtique.

LAFONT, [*N.* DE] né à Paris en 1686, mort en 1725.

Son exemple doit ſervir d'inſtruction pour les talens & pour les mœurs. Sa mort, cauſée par la débauche, l'enleva dans la vigueur de l'âge, & l'empêcha de ſe faire une grande réputation dans la carriere dramatique. De pluſieurs Comédies qu'il a compoſées, on ne joue aujourd'hui que les *Trois Freres rivaux*. Son Ballet lyrique des *Fêtes de Thalie*, repréſenté pour la premiere fois en 1714, eut quatre-vingts repréſentations de ſuite, & reparoît avec ſuccès. La vigueur de l'eſprit, les graces du pinceau, ſe font ſentir

dans ces deux Productions, quoique d'un genre différent.

LAFONTAINE, [*Jean*] de l'Académie Françoiſe, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695.

Croiroit-on que l'homme de tous les âges, de toutes les Nations, le Poëte de la Nature, le Génie peut-être le plus original qui ait paru dans le Monde Littéraire, ait trouvé dans notre Siecle des détracteurs ? Croiroit-on que, parmi ſes détracteurs, le plus acharné ſoit préciſément celui qui en eût dû le mieux ſentir tout le mérite, M. de *Voltaire ?* Nous n'inſinuerons pas qu'après s'être exercé dans tous les genres, ce célebre Ecrivain a voulu déprimer le ſeul Poëte qu'il eût tenté vainement d'imiter, & dont il n'a pas même eſſayé de ſuivre la carriere. Ce motif ſuffiroit pour ôter toute autorité à ſon jugement. Mais quand on le voit, dans différentes Brochures, réduire tantôt à *trente* les bonnes Fables de l'*Eſope* François, tantôt à une *cinquantaine*, & en

dernier lieu * lui en accorder, comme par grace, *quatre-vingt;* quand on lui entend dire que ce Poëte *n'a rien inventé, qu'il n'a qu'un ſtyle, qu'il écrivoit un Opéra du même ſtyle dont il parloit de Jeanot Lapin & de Rominagrobis; que ſon génie n'étoit nullement propre à la Poéſie ſublime, & que tout cela pouvoit excuſer Boileau de n'avoir pas fait mention de lui, & de ne l'avoir jamais compté parmi ceux qui fai ſoienthonneur au Siecle de Louis XIV* **: il eſt impoſſible de ne pas croire que, dans une critique auſſi peu judicieuſe, il n'a eu d'autre objet que de s'égayer par des paradoxes. Ne devoit-il pas craindre de ſoulever contre lui, non ſeulement ſes Compatriotes, mais encore

* *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, ſixieme partie, article *Fable.*

** *Ibid.* Voyez auſſi les *Mélanges*, édit. de 1713. Voyez encore le tome 13 de l'édition *in*-8°. en 41 volumes, où il dit en propres mots, pag. 334, *qu'il demandoit l'aumône à M. le Duc de Vendôme, pour aller voir des filles.*

tous les Peuples éclairés de l'Europe, qui ne s'applaudiſſent de leurs progrès dans notre Langue, qu'à proportion qu'ils ſentent mieux les beautés originales de ces mêmes Fables qu'il cherche à dépriſer?

Après cette obſervation, il ſeroit inutile de réfuter des déciſions auſſi étrangeres que celles que nous venons de citer. Cependant, comme un nom accrédité dans la Littérature n'eſt que trop capable aujourd'hui d'en impoſer à la multitude; comme les Eſprits foibles & légers ſe laiſſent aiſément ébranler par le perſiflage; comme la plupart d'entre eux ceſſent d'admirer, dès que la mode le commande, ou que le ridicule les effraie: il eſt néceſſaire de défendre la gloire d'un des premiers Poëtes de la Nation.

Nous remarquerons d'abord que la méthode de M. de *Voltaire*, pour décrier *Lafontaine*, eſt préciſément la même qu'il a conſtamment employée contre les grands Génies qui ont illuſtré notre Littérature. *Deſcartes*, *Corneille*, *Monteſquieu*, les deux *Rouſſeau*, *Crébillon*, *Maupertuis*, M.

M. *le Franc*, ſeroient déchus depuis long-temps de leur célébrité, ſi on eût ſouſcrit à cette formule qui lui eſt ſi familiere : *un homme qui s'exprime ainſi, mérite-t-il....* formule qui ne vient jamais qu'après l'expoſition de quelques fautes légeres contre la Langue, & preſque inévitables dans les Ouvrages de génie.

Nous ne prétendons pas juſtifier *Lafontaine* ſur quelques défauts de langage : nous pourrions dire que ces défauts tiennent en quelque ſorte à la tournure de ſa penſée, & contribuent ſouvent à l'embellir. Il en eſt de ces inexactitudes comme des licences poétiques ; dès qu'elles produiſent un grand effet, elles ceſſent d'être des licences blâmables. Nous nous contenterons de dire que M. de *Voltaire*, ſi ſévere ſur cet article, en offre plus d'exemples dans ſa Poéſie, que tous les Auteurs qui ont éprouvé ſa cenſure : la *Henriade* ſeule en fournit plus de mille, qu'il ſeroit aiſé d'indiquer. Nous ajouterons que ces mêmes fautes, incapables de diminuer le mérite des bons Ouvrages, ſeroient des

titres de condamnation contre les ſiens, parce qu'il s'en appuie pour décrier ceux des autres.

Il n'eſt pas mieux fondé, lorſqu'il refuſe à *Lafontaine* le talent de l'invention. M. de *Voltaire* peut-il ignorer que le coloris a toujours été ſa partie principale ? N'eſt-on pas en droit de lui dire que ſon plus grand mérite en Poéſie, eſt d'embellir tout ce qu'il touche ? Et embellir, eſt-ce inventer ?

On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.

Lafontaine, à qui appartient cette maxime, a la gloire de s'être fait un genre à lui-même, & de ne rien devoir à perſonne. En convenant que pluſieurs ſujets de ſes Fables ont été tirés d'*Eſope*, de *Phédre*, de *Locman*, on ſera certainement autoriſé à dire que la maniere neuve, originale, naïve, pleine de grace & de fécondité, dont il les a préſentés, l'en rend le créateur. Ce Fabuliſte eſt comme un Statuaire habile, qui ſait former une

figure accomplie d'un bloc informe & groſſier, lequel, ſans ſon ciſeau, n'auroit eu qu'une exiſtence obſcure. D'ailleurs, toutes ſes Fables n'ont pas été tirées d'un fond étranger. Il en eſt un très-grand nombre qu'il ne doit qu'à lui-même; & la maniere dont il traite ſes ſujets, le met bien au deſſus des Auteurs qui lui ont quelquefois fourni des matériaux. C'eſt à ces traits qu'on reconnoît le vrai Poëte. Nature du ſujet, ſageſſe du plan, ordonnance des tableaux, fraîcheur du coloris, choix des ornemens, richeſſe des détails, naturel des deſcriptions, vérité des caracteres, fineſſe de morale, tout y fait ſentir cette heureuſe facilité inconnue avant lui.

On l'accuſe encore d'avoir toujours le même ſtyle. Prétend-on dire par-là que ſes Fables ſont toutes écrites de la même maniere, du même ton? Et dans ce cas, comment ne s'eſt-on pas apperçu qu'on avançoit une abſurdité démentie par la ſeule inſpection de ſon Recueil? Quelle variété de ſujets, de deſſein, d'exécution, de coſtume, d'images, de tours, d'expreſ-

ſions, de morale! On y reconnoît par-tout, à la vérité, le même caractere de génie, comme on reconnoît la touche de *Rubens* à chacun de ſes tableaux ; mais chaque objet y eſt traité avec les couleurs qui lui ſont propres.

Si on veut faire entendre que *Lafontaine* n'a fait que des Fables, ou qu'il n'eſt eſtimable que dans cette ſeule partie, ſes Imitations des Métamorphoſes d'Ovide, ſa belle Elégie ſur la diſgrace de M. *Fouquet*, ſes Diſcours à Madame de *Monteſpan*, à Madame de la *Sabliere*, & quelques autres de ſes Ouvrages, ſeront la réfutation de cette injuſtice, & la preuve qu'il étoit capable de réuſſir & même d'exceller dans plus d'un genre. En un mot, quand il ſeroit vrai que *Lafontaine* n'eût jamais eu qu'un ſtyle, il ſeroit toujours certain qu'il a eu celui du génie. Pourquoi en auroit-il changé ? Mais c'eſt préciſément par la variété & le charme inexprimable de ſon ſtyle, que ce Poëte mérite, de l'aveu de tous les gens de goût, d'être placé parmi les Ecrivains du

premier ordre. » Le ſtyle de *Lafontaine*, dit celui de ſes Panégyriſtes que l'Académie de Marſeille a couronné, » eſt peut-» être ce que l'Hiſtoire littéraire de tous » les ſiecles offre de plus étonnant. C'eſt » à lui ſeul qu'il étoit réſervé de faire » admirer, dans la briéveté d'un Apolo-» gue, l'accord des nuances les plus tou-» chantes, & l'harmonie des couleurs les » plus oppoſées. Souvent une ſeule Fable » réunit la naïveté de *Marot*, le badinage » & l'eſprit de *Voiture*, des traits de la » plus haute Poéſie, & pluſieurs de ces » Vers que la force du ſens grave à jamais » dans la mémoire. Nul Auteur n'a mieux » poſſédé cette ſoupleſſe de l'ame, qui ſuit » tous les mouvemens de ſon ſujet ".

A-t-on plus de raiſon de lui refuſer de l'aptitude au ſublime ? La Fable du Statuaire, celle du Chêne & du Roſeau, celle du Payſan du Danube, & une infinité d'autres, ne ſont-elles pas des créations d'un eſprit qui ſait s'élever, dès que ſon ſujet exige de la nobleſſe, de la force, de l'enthouſiaſme ? Y a-t-il, ſoit parmi

les Anciens, ſoit parmi les Modernes, un Poëte qui offre autant d'exemples du ſublime de ſentiment & du ſublime d'expreſſion ? M. *Marmontel*, qui juge quelquefois ſainement des grands Maîtres, dit, en parlant de *Lafontaine*, que nous n'avons pas de *Poëte plus riant, plus fécond, plus varié, plus gracieux, & plus* SUBLIME; il recommande la lecture de ſes Fables aux jeunes Poëtes, pour en étudier la verſification & le ſtyle; *où les Pédans*, ajoute-t-il, *n'ont ſu relever que des négligences, & dont les beautés raviſſent les hommes de l'Art les plus exercés & les hommes de goût les plus délicats* *.

Que faut-il donc conclure de la critique de M. de *Voltaire*, & du ſilence de *Boileau* ** ſur lequel il s'appuie ? Rien

---

* Poétique Françoiſe, Chap. XVII, *de la Fable*.

** Si *Boileau* n'a pas fait mention de *Lafontaine* dans ſon *Art Poétique*, il a beaucoup parlé de ce Poëte dans ſa Diſſertation ſur *Joconde*, où

autre choſe, ſi ce n'eſt que l'un & l'autre tournent au déſavantage de ces deux Auteurs. Sans chercher à pénétrer les motifs de l'Auteur de l'*Art Poétique*, on pourroit aſſurer que ce Poëme ceſſe d'être complet, puiſqu'il n'y dit rien de la Fable, genre le plus capable de faire honneur à notre Parnaſſe & à notre Langue. *Boileau* ne pouvoit ignorer combien *Moliere* faiſoit cas de notre Fabuliſte; & M. de *Voltaire*, ſi inſtruit dans les anecdotes littéraires, auroit dû ſe rappeler que ce Juge ſi éclairé de l'eſprit & du cœur humain, avoit dit à ce même *Boileau* & à *Racine* : *Meſſieurs, ne raillez point le bon homme, il ira plus loin que nous.* Ne ſeroit-il pas honteux pour la gloire des Lettres, que la modeſtie de *Lafontaine*, la ſimplicité de ſon caractere & de ſes mœurs, euſſent affoibli l'eſtime de ſes talens aux yeux des deux hommes le plus en état de les apprécier? Quelles qu'aient été leurs idées,

il le propoſe comme un modele de naturel & de naïveté.

les Fables de ce Poëte ſi délicat & ſi naïf ſeront toujours des chef-d'œuvres. Les plus médiocres n'ont pas encore été égalées par ceux qui ont le mieux réuſſi dans la même carriere.

Il eſt facheux pour les mœurs, que ſes *Contes*, qui ſont autant de modeles de la narration la plus piquante, la plus naturelle & la plus gracieuſe, ſoient en même temps un Recueil de tableaux que la jeuneſſe doit redouter. La ſimplicité de l'Auteur étoit bien éloignée d'en prévoir tout le danger. Il les regardoit, au contraire, comme des préſervatifs contre les piéges de la ſéduction ; ce qui lui faiſoit dire, avec une confiance que la candeur ſeule de ſon caractere peut ſauver du ſoupçon de fauſſeté :

J'ouvre l'eſprit, & rends le ſexe habile
A ſe garder des piéges divers :
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une ſeule à qui nuiront mes vers.

Tout le monde ſait combien le repentir

expia ces écarts de ſon imagination, quand on eut diſſipé ſa ſécurité :

Vrai dans tous ſes Ecrits, vrai dans tous ſes Diſcours,
Vrai dans ſa pénitence à la fin de ſes jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la juſtice,
Et l'Auteur de *Joconde* eſt armé du cilice *.

Peut-être ces marques non équivoques de repentir ont-elles ſoulevé contre lui pluſieurs Héros de la Philoſophie. Leur admiration & leur ſuffrage ne ſe reglent que ſur les rapports qu'on a avec leur façon de penſer. On lit depuis long-temps ſur les degrés du Trône d'où ils diſpenſent les réputations :

Et la Proſe & les Vers, tout nous ſera ſoumis ;
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.

Qu'ils apprennent cependant que *Lafontaine* a plus droit qu'aucun d'eux au titre de Philoſophe, qu'ils uſurpent. Une ſeule de ſes Fables renferme plus de vraie Phi-

* Epître de M. *Racine* le fils à *J. B. Rouſſeau.*

loſophie, qu'ils n'en ont répandu dans tous les Ouvrages dont ils fatiguent le Public. La Philoſophie du Fabuliſte, il eſt vrai, ne reſſemble en rien à cette manie audacieuſe qui tourmente, dégrade & ruine l'humanité, en prétendant l'inſtruire; elle eſt puiſée, au contraire, dans la ſaine raiſon, préſentée avec décence, avec intérêt, & eſt toujours d'accord avec la politeſſe & la vertu. Qu'on liſe avec attention ces traits qui s'offrent à notre mémoire.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux;
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquille;
Des ſoucis dévorans c'eſt l'éternel aſile;
Véritable Vautour, que le fils de *Japhet*
Repréſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.
L'humble toit eſt exempt d'un tribut ſi funeſte;
Le Sage y vit en paix, & mépriſe le reſte.
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Approche-t-il du but ? quitte-t-il ce ſéjour ?
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.

Les Vertus devroient être ſœurs,
Ainſi que les Vices ſont freres ;
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres ;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger ſous même toit.
A l'égard des Vertus, rarement on les voit
Toutes, en un ſujet éminemment placées,
Se tenir par la main ſans être diſperſées.
L'un eſt vaillant, mais prompt ; l'autre eſt prudent,
mais froid, &c.

Deux Démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de ſon patrimoine ont chaſſé la Raiſon :
Je ne vois point de cœur qui ne leur ſacrifie ;
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un Amour, & l'autre Ambition.
Cette derniere étend bien plus loin ſon Empire ;
Car même elle entre dans l'Amour.
Je le ferois bien voir, &c.

Du titre de Clément rendez-le ambititieux; (*Louis XIV*)
C'eſt par-là que les Rois ſont ſemblables aux Dieux.
Du magnanime *Henri* qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put ſe venger il en perdit l'envie;
Inſpirez à *Louis* cette même douceur:
La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur.

Comme les Dieux ſont bons, ils veulent que les Rois
Le ſoient auſſi; c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance, &c.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde,
On a ſouvent beſoin d'un plus petit que ſoi.

La ruſe la mieux ourdie
Peut nuire à ſon Inventeur;
Et ſouvent la perfidie
Retourne ſur ſon Auteur.

Vouloir tromper le Ciel, c'eſt folie à la Terre.
Le dédale des cœurs en ſes détours n'enferre
Rien qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Il ne ſe faut jamais moquer des miſérables ;
Car qui peut ſe flatter d'être toujours heureux ?

Ne ſoyez à la Cour, ſi vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop ſincere, &c.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ſes propres ſonges :
L'homme eſt de glace aux vérités,
Il eſt de feu pour les menſonges.

Il ſeroit aiſé de pouſſer plus loin les citations ; mais c'eſt plus qu'il n'en faut pour faire dire de *Lafontaine*, qu'en qualité de Philoſophe il connut la vraie ſageſſe & l'art de la faire aimer, comme on a dit de lui, en qualité de Poëte :

Il peignit la Nature, & garda les pinceaux.

LAFOSSE, [*Antoine* DE] premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, de l'Académie des Apatiſtes de Florence, né à Paris, mort en 1708, âgé d'environ 55 ans.

Deux ou trois Tragédies & principalement celle de *Manlius*, Piece dans le genre de *Corneille*, l'ont placé parmi les bons Auteurs de notre Théatre. Il n'a pas une force auſſi continue que ſon modele; mais il a en général la touche noble, vigoureuſe. Ses plans ſont réguliers; ſes caracteres vrais, énergiques, & bien rendus.

Lafoſſe avoit toutes les qualités d'un homme eſtimable & d'un vrai Philoſophe dans le ſens que les bons Moraliſtes attachent à ce mot. *Il préféroit les Lettres à la fortune, & la vertu aux Lettres*, dit M. du *Tillet*, ſentiment qui donne un nouveau prix à ſes talens.

LAGRANGE, Poëte tragique. *Voyez* GRANGE.

LA HARPE, [*Jean* DE] de l'Académie

Françoiſe & de celle de Rouen, né à Paris, rue de la Harpe, en 1740, Littérateur d'une deſtinée auſſi bizarre que malheureuſe. Les Philoſophes, dont il a été l'Eleve, l'Explorateur & le Héraut, ſe ſont efforcés d'en faire un Grand Homme, & leurs efforts n'ont abouti qu'à le rendre ridicule : ſes Adverſaires, indiſpoſés ſans doute par le ton de ſuffiſance, qui ſe manifeſte dans ſes moindres Ecrits, en ont fait un Nain, un Pygmée, un Lilliputien, & il faut convenir qu'ils l'ont un peu trop raccourci. Par cette double contrariété, il eſt également devenu le jouet de la louange & du blâme, en ſorte qu'il n'eſt preſque plus poſſible d'en parler ſans un mouvement de dédain ou de plaiſanterie.

Nous ne lui refuſerons cependant pas, comme tant d'autres, de l'eſprit, des connoiſſances, & même un certain talent ; mais nous remarquerons que, par une triſte fatalité, ces trois qualités littéraires ne s'annoncent dans lui, qu'avec un défaut de conſiſtance & de maintien,

ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, qui leur ôte tout le prix. Cet *eſprit*, malgré l'appareil de réflexion & de dignité qu'il s'efforce de ſe donner, n'a jamais pu ſe débarraſſer d'un je ne ſais quel air de petiteſſe qui en décrédite les créations; ces *connoiſſances*, pour être annoncées d'une maniere affectée & préſomptueuſe, tombent inévitablement dans les diſgraces attachées â l'ignorance & au pédantiſme; ce *talent*, pour n'avoir pas été ſagement cultivé, pour afficher trop de confiance, décele continuellement ſa foibleſſe, & révolte plus qu'il n'attache; en deux mots, on peut, d'après l'expreſſion de ſon premier Maître, M. de *Voltaire*, comparer l'eſprit de M. de *la Harpe*, à *un four qui ne cuit point.*

De ce four, pour nous ſervir de ce terme aſſez plaiſant, ſont ſortis différens Ouvrages, tous marqués au même défaut de *coction* & de maturité: des *Héroïdes*, qui, avec de l'aiſance & de la douceur, manquoient abſolument de cette énergie, de cette chaleur, de cette variété, de ces mou-

vemens qui font vivre le ſtyle & annoncent le Poëte vivant : des *Poëmes*, des *Odes*, des *Epîtres*, ſans verve, ſans goût, & dont l'unique effet a été de faire partager la honte de leur médiocrité aux Académiciens qui ont couronné pluſieurs de ces Pieces : des *Tragédies*, qui, à l'exception de *Warwick*, ne s'élevent pas au deſſus des Productions ſcholaſtiques ; & encore ſur ce *Warwick*, M. de *la Harpe* peut-il dire, *mille bruits en courent à ma honte.* On parle, à ce ſujet, d'un M. *Magnan*, d'un Pere *Kéli*, qui ſe mêloient de faire des Tragédies ; &, ſi la Tradition eſt vraie, la Piece, après avoir paru ſur un Théatre de Collége, ſeroit venue ſe montrer ſur celui de la Capitale, ſans autre façon que de petits changemens, qui, dit-on, ne l'ont pas embellie. Nous ne garantiſſons pas cette Anecdote, pour laiſſer une Production paſſable à ſon Auteur putatif ; du moins eſt-il certain que feu M. *Piron* dit, après l'avoir vu repréſenter : *Ce jeune homme n'a que cette Piece dans le ventre.* Tout le monde con-

vient que *Timoléon*, *Pharamond*, *Guſtave-Vaſa*, *Menzikoff*, *les Barmécides*, qui ſont ſortis du même crû, après elle, n'ont pas démenti la prédiction. Pour *Mélanie*, le Rédacteur du *Mercure*, malgré les défauts du plan, le peu d'energie des caracteres, la langueur de l'action, le peu de vraiſemblance des incidens, a eu beau s'armer de courage pour la comparer aux bonnes Pieces * de *Racine*, chacun s'eſt écrié : *Fi de l'impertinent Journaliſte !* & par malheur ce Journaliſte étoit M. de *la Harpe*.

Toujours malheureux dans ſes élucubrations littéraires, cet Ecrivain a donné

---

* Nous n'ignorons pas que M. de *Voltaire* a dit hardiment qu'il ne connoiſſoit pas *de Piece mieux écrite que Mélanie*; mais perſonne n'ignore non plus combien M de *Voltaire* étoit prodigue d'éloges à l'égard de ſes adulateurs. Quand il ſeroit vrai que *Phédre* ne fût pas mieux écrite que *Mélanie*, s'enſuit-il que celle-ci ſoit une bonne Piece ? La correction du ſtyle peut-elle racheter les défauts de l'intrigue & des caracteres ?

une Traduction de *Suétone*, qui n'a fait que le jeter dans un autre genre de déconvenue. On a rendu juſtice aux Obſervations judicieuſes du Diſcours préliminaire; mais les contre-ſens!... les ſoléciſmes!... les bévues!... elles ont été relevées par des Critiques très-propres à lui faire ſentir la néceſſité de traduire une ſeconde fois ſon Auteur, ou à le dégoûter pour jamais de la traduction.

Quant à ſes *Eloges hiſtoriques*, ils ont eu la même deſtinée que ſes autres Ouvrages : célébrés dans le *Mercure*, après avoir été couronnés par l'Académie, ils ont été ſifflés, avec l'Académie & le *Mercure*, par le Public. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient tout-à-fait dépourvus de mérite : ils annoncent des connoiſſances, des lumieres, un eſprit cultivé, & ſont écrits avec aſſez de correction; mais ils manquent tous de cette chaleur qui anime & paſſionne le Lecteur, qui le fait entrer dans les ſentimens du Panégyriſte, & ſans laquelle il n'exiſte pas de vrai talent. Outre que le ſtyle en eſt communément froid & com-

passé, les pensées en sont triviales ou peu justes, & ne sont point liées ensemble. De plus, il y regne un ton dogmatique & magistral, qui décele un Auteur jaloux de ses petites idées, & indispose contre lui le Lecteur le plus porté à l'indulgence.

C'est sur-tout à ce défaut de modestie & de bienséance, dans la maniere de présenter ses idées, que M. de *la Harpe* doit attribuer le peu de succès de ses Ouvrages & le peu d'estime dont il jouit parmi les Littérateurs, parmi les Gens du monde, & même parmi les Philosophes, ses Protecteurs. Le ton avantageux ne convient à personne, moins encore à un Auteur, dont presque tous les pas dans la carriere des Lettres ont été marqués par des chutes ou par des humiliations. Qui pourroit n'être pas révolté de le voir recueillir soigneusement les éloges qu'il a reçus de M. de *Voltaire* dans des Lettres particulieres; de lui entendre répéter, au sujet de son *Eloge de Fénélon*, que *c'est-là le style des Grands Maîtres*,

que *c'eſt le Génie du grand Siecle paſſé, fondu dans la Philoſophie du Siecle préſent ;* &, au ſujet de ſa *Mélanie*, que l'*Europe attendoit cette Piece* avec impatience ? L'Europe ! *Riſum teneatis, amici.* Qui pourroit ſur-tout retenir ſon indignation, à la lecture de la Note dont il a accompagné ſon *Epître au Taſſe ?* » Elle » obtint, dit-il, le premier *acceſſit*, lorſ- » que les *Conſeils à un jeune Poëte* [autre » Epître de M. de la *Harpe*] remporte- » rent le prix. L'Auteur ne voulut pas » l'imprimer alors, *pour ne pas trop irri-* » *ter l'envie*, que cette *double hiſtoire* » affligeoit aſſez. Ses ennemis *affecterent* » de prendre ce *ménagement* pour de la » *timidité ;* ils prétendoient qu'il n'oſoit » pas imprimer ſa Piece, & lui adreſ- » ſerent, à ce ſujet, les défis *les plus* » *plaiſans* du monde. *Pauvres gens* « ! *Corneille*, le grand *Corneille* auroit-il oſé prendre ce ton à l'égard des détracteurs du *Cid ?* & s'il l'eût pris, le Public le lui eût-il pardonné ? Car on ſait avec quelle

amertume ſes Contemporains lui ont reproché d'avoir dit, avec vérité néanmoins,

Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée.

Ce qui n'a pas peu contribué encore à indiſpoſer le Public contre M. de *la Harpe*, c'eſt la maniere impérieuſe avec laquelle il a exercé les fonctions de Journaliſte, ſoit dans le *Journal de Politique & de Littérature*, mort entre ſes mains, ſoit dans le *Mercure de France*, auquel il travaille aujourd'hui pour la ſeconde fois. Ce *Mercure* eſt ſur-tout le Théatre où cet Ecrivain déploie avec le plus d'éclat ſa majeſté littéraire, & fait le mieux ſentir le poids de ſon autorité. C'eſt là qu'il peut dire, avec bien plus de raiſon, ce que diſoit le Fou du Roi *Jacques*, en s'aſſéyant ſur le Trône de ſon Maître: JE REGNE; c'eſt là qu'il prononce en Juge ſouverain ſur nos trois Spectacles, qu'il donne des loix aux Poëtes & des leçons aux Comédiens; c'eſt là, en un mot, qu'il diſpenſe à ſon gré les honneurs ou les diſ-

graces littéraires. Le ſeul inconvénient qu'il éprouve, c'eſt que ſes jugemens & ſes décrets ne ſont jamais reſpectés : il exiſte même des Profanes, qui pouſſent l'aveuglement juſqu'à ſe croire honorés par ſes anathêmes.

Quoique les paroles qui viennent de nous échapper ſentent un peu l'irrévérence, qu'on ne s'imagine pas que nous voulions le troubler dans l'exercice de ſa domination. Qu'il jouiſſe, au contraire, de ſes triomphes dans la petite planete où il s'eſt réfugié ; qu'il y exerce infatigablement ſes fonctions thuribulaires au pied des Autels de la Philoſophie, & ſe morfonde à nous crier que MM. *Marmontel*, *Thomas*, *Gaillard*, *Condorcet*, &c. ſont les Parangons de la belle Littérature ; il peut y affubler, tant qu'il voudra, de ſes couronnes, les *S. Ange*, les d'*Abancourt*, les *Murville*, les *Viéville* & tant d'autres illuſtres ; nous ne porterons point envie à de ſi glorieuſes félicités ; &, ſi ce n'eſt pas aſſez, qu'après y avoir exercé ſes miſericordes, il y faſſe

de même éclater ſes rigueurs. Que la gloire des *Corneille*, des *Deſpréaux*, des *Rouſſeau*, des *Monteſquieu*, ſoit la premiere victime de ſon goût offenſé; qu'il y répete que le premier *n'a fait que des Scenes & pas une bonne Piece*; que l'Oracle de notre Parnaſſe n'eſt qu'un *Verſificateur*; que le Pindare François ne *ſavoit pas ſa Langue, & ne mérite point le ſurnom de* GRAND; que le *Temple de Gnide* n'eſt qu'*un lieu commun*. Qu'il y rediſe, avec autant de vérité que de politeſſe, que M. *Linguet* eſt un *plat Ecrivain*, un homme *ignorant, étranger à la Littérature*, un *Ecolier qui n'a aucun principe de critiques*; qu'il s'y juſtifie, comme il pourra, de s'être revêtu des dépouilles de cet Ecolier ennemi, après avoir cauſé ſa diſgrace. Il peut encore s'y diſculper des reproches qu'on lui a faits, d'avoir le premier troublé les cendres de M. de *Voltaire*, après avoir été, durant ſa vie, ſon plus conſtant adulateur. Pour nous, qui connoiſſons & la natute de la planete dont il dirige les mouvemens, & les beſoins de la Ré-

publique

publique dont il eſt le Dictateur, bien loin de blâmer ſa conduite, nous conviendrons qu'elle eſt plus ſage qu'on ne l'imagine. Il faut, en effet, que l'horizon de ce petit Etat offre, ſans interruption, des météores, des phénomenes, des monſtres; qu'on y joue des ſcenes plaiſantes, qu'on y faſſe des tours d'adreſſe : ſans cela, qui voudroit s'en occuper? Et, pour paſſer à des raiſons plus graves, que deviendroit la Philoſophie, ſi le *Mercure* ceſſoit d'être un entrepôt de louanges deſtinées à conſoler ſes partiſans, un arſenal d'où il puiſſe partir une artillerie capable d'effrayer les Rebelles, un bureau d'adreſſe pour les Lettres, les Réponſes, les Répliques, & toutes les honnêtes induſtries qu'elle ſait ſi habilement employer; un magaſin de gentilleſſes, d'ironies, d'épigrammes? Et ce magaſin a-t-il jamais été mieux fourni que depuis que M. de *la Harpe* en a la direction?

Mais, hélas! tant de gloire entraîne de grands ſoins!

C'eſt pourquoi nous avertirons M. de *la Harpe* de s'attacher plus qu'il n'a fait à renforcer & égayer ſon ſtyle, à enrichir & à déniaiſer ſon érudition, à aiguiſer & à dégauchir ſon diſcernement; d'être plus adroit, lorſqu'il voudra louer ſes propres Ouvrages; de ne pas ſe trahir, en affectant pour les autres le mépris qu'on a tort, ſans doute, d'avoir pour lui; enfin, de ne pas confondre, pour ſon repos, le langage d'une juſte cenſure, avec celui de la jalouſie.

Après cela, que M. de *la Harpe* vienne ſe plaindre de l'Auteur des *Trois Siecles!* l'amitié la plus ſolide & la plus éclairée pourroit-elle lui donner des conſeils plus néceſſaires & plus avantageux?

S'il ſe plaint que nous avons renchéri ſur notre premiere critique, qu'il ſe ſouvienne que le but de cet Ouvrage eſt de tendre à la perfection; & s'il nous accuſoit de contradiction à ſon ſujet, qu'il apprenne que ſe corriger n'eſt pas ſe contredire, & qu'en fait de jugemens littéraires, comme en matiere de teſtamens,

les derniers ſont toujours les meilleurs.

LAINEZ, [*Alexandre*] né à Chimai en Hainault en 1650, mort à Paris en 1710.

Ce n'eſt pas le grand nombre des Poéſies de cet Auteur qui l'a rendu célebre. La ſingularité de ſes mœurs & l'originalité de ſon talent ont fait ſa réputation. Son caractere, auſſi indépendant que ſon imagination étoit vive & féconde, ne lui a pas permis de s'appliquer conſtamment à un même Ouvrage, & l'amour de la gloire n'a jamais pu le porter à recueillir & à retoucher ce qu'il avoit compoſé en différentes occaſions. Il nous reſte un très-petit nombre de ſes Poéſies, encore a-t-il fallu que ſes amis aïent pris ſoin eux-mêmes de les garantir de l'oubli. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent pu en recueillir davantage. Ses vers ont une tournure qui n'eſt qu'à lui ſeul. Sa maniere de peindre, l'agrément de ſon coloris, la vivacité de ſes expreſſions, la chaleur de ſa compoſition, le diſtinguent de tous ceux qui

ſe ſont exercés dans le genre de Poéſies fugitives. Parmi ſes Ouvrages perdus, ceux qu'on doit regretter davantage, ſont une *Epître à Bayle*, qui, dit-on, étoit bien faite, & un Poëme de deux mille Vers ſur les Campagnes de *Charles XII*, dont les fragmens qui nous reſtent donnent la plus haute idée. Son Madrigal à Madame de *Martel* fait connoître combien ſon eſprit étoit facile, délicat, & orné.

Le tendre Appelle, un jour, dans ces jeux ſi vantés,
Qu'Athenes autrefois conſacroit à *Neptune*,
Vit, au ſortir de l'onde, éclater cent beautés;
Et, prenant un trait de chacune,
Il fit de ſa *Venus* un portrait immortel,
Sans cette recherche importune,
Hélas! s'il avoit vu la divine *Martel*,
Il n'en auroit employé qu'une.

Lafontaine, *Boileau* & *Chapelle* faiſoient beaucoup de cas de *Lainez* & de ſes Poéſies. *Chapelle* ſur-tout l'eſtima d'une façon particuliere. La reſſemblance d'eſprit, de caractere & de conduite, décide ſouvent les ſuffrages des hommes : ce fut

par-là ſans doute que *Lainez* ſe rendit ſi aimable aux yeux de ſon confrere, qui avoit les mêmes penchans.

LALANDE, [*Joſeph-Jérôme* LE FRANÇOIS DE] de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Péterſbourg, de Stockholm, de Harlem, de Bologne, de Florence, & des Arcades de Rome, né en 17..

Il a cultivé tout à la fois les Lettres & les Sciences. A ce dernier égard, on le place parmi les premiers Aſtronomes de notre Nation. En qualité de Littérateur, il a fait connoître, par quelques bons Ouvrages, qu'il eût été en état de ſe diſtinguer dans cette carriere, s'il s'y fût totalement renfermé. Son *Voyage d'Italie* eſt écrit avec autant d'ordre & de méthode, que de jugement & d'érudition. Tout ce qui regarde la Topographie & les Beaux-Arts, y eſt traité de maniere à donner de juſtes & de ſaines idées ſur les différentes Contrées, & ſur les Chef-d'œuvres de Peinture, de Sculpture & d'Ar-

chitecture de cette délicieuſe partie de l'Europe. Les réflexions critiques de l'Auteur ſe trouvent toujours d'accord avec les vrais principes de l'Art, & avec les remarques des habiles Artiſtes. On trouve encore, dans les Ouvrages de M. *Lalande*, un *Eloge du Maréchal de Saxe*, aſſez bien écrit, pour faire penſer que l'Eloquence ne lui eſt pas plus étrangere que l'Aſtronomie.

LALANE, [*Pierre*] Poëte qui vivoit du temps de *Ménage*. Il ne fit imprimer que trois Pieces, parce que la délicateſſe de ſon goût ne lui permit pas, dit-on, d'en faire paroître davantage. On eût pu ajouter qu'il en avoit mis au jour deux de trop, car il n'y a que ſes *Stances à Ménage* qui vaillent la peine d'être lues. En paſſant légérement ſur quelques-unes qui ſont minces, ou qui ne ſont que des répétitions, nous rapporterons ici les meilleures, afin de convaincre qu'il n'eſt point d'Auteur médiocre où l'on ne puiſſe trouver des traits eſtimables. Il s'agit, dans ces

Stances, d'inviter *Ménage* à venir habiter la campagne.

Affranchis-toi, romps tes liens,
Quelque légers qu'ils puiſſent eſtre,
Viens, *Ménage*, en ce lieu champeſtre,
Où, content de tes propres biens,
Tu n'auras que toi pour ton Maiſtre

Non que le Maiſtre que tu ſers
Ne ſoit un homme incomparable,
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de tes fers
Ne ſoit charmante & déſirable.

Lui-meſme viendroit dans ces bois,
Jouir, au murmure de l'onde,
D'une félicité profonde,
Si les oracles de ſa voix
N'eſtoient pour le ſalut du monde.

Toi qui peux prendre ce loiſir,
Fuis le tumulte de la ville;
Et ſi tu veux eſtre tranquille,
Ton ame ne ſauroit choiſir
Un plus délicieux aſile....

Les plaiſirs y ſont purs & doux,
Comme l'air que l'on y reſpire;

L'innocence y tient ſon empire,
Et chacun, ſans eſtre jaloux,
Y poſſede ce qu'il déſire....

La plus éclatante grandeur,
Pour qui le Courtiſan s'immole,
Nous eſt moins qu'une vaine Idole,
Et nous mépriſons la ſplendeur
De tous les tréſors du Pactole.

Nous n'avons ſçu que trop ſouvent
Tout ce que peut un beau viſage;
Mais par un tel apprentiſſage,
Notre cœur, devenu ſavant,
En eſt auſſi devenu ſage.

Ici, comme dans un miroir,
Noſtre ame à ſoi-meſme connue,
Et de nulle erreur prévenue,
Se conſidere & ſe fait voir
Libre, ſans fard, & toute nue.

Des violentes paſſions,
Qui la tenoient enveloppée,
Comme d'un dédale échappée,
A bien régler ſes actions
Elle eſt ſeulement occupée....

Viens donc en ces lieux peu battus,
Où la Fortune & ſes careſſes,
L'Amour & toutes ſes tendreſſes
Cedent aux ſolides Vertus,
Qui ſont nos biens & nos maiſtreſſes.

Lalane avoit épouſé *Marie Galtelle des Roches*, qui, ſelon lui, étoit une des plus belles femmes de ſon temps. Une mort prématurée la lui enleva. Après l'avoir célébrée pendant ſa vie, il la célebra après ſa mort, & l'on ſoupçonneroit ſon amour ou ſes regrets d'avoir été très-foibles, à en juger par les Vers que M. de *Saint-Marc* a eu tort de recueillir contre l'intention de l'Auteur, qui n'avoit fait que leur rendre juſtice en les déclarant indignes de voir le grand jour.

LALLOUETTE, [*Ambroiſe*] Chanoine de Sainte Opportune, à Paris, ſa patrie, né en 1654, mort en 1724.

Dans ſon *Hiſtoire* des Traductions Françoiſes de l'Ecriture-Sainte, & dans ſon *Hiſtoire & Abrégé* des Ouvrages Latins,

Italiens & François, publiés pour & contre la Comédie & l'Opéra, on rencontre des choſes inſtructives & curieuſes, qui doivent faire pardonner les défauts du ſtyle, dont ces deux Ouvrages ne ſont pas exempts. Celui qui a rapport à l'Ecriture-Sainte, donne ſur-tout l'idée d'un Ecrivain laborieux, attentif, éclairé, qui ſait relever à propos les falſifications que les Miniſtres Proteſtans ſe ſont ſi ſouvent permiſes, pour ajuſter les textes aux principes de leur doctrine.

1. LAMARE, [*Nicolas* DE] Doyen des Commiſſaires du Châtelet, mort en 1723, âgé 82 ans.

Tout le monde connoît ſon *Traité de la Police*, Ouvrage plein de détails inſtructifs, de réflexions ſolides, de vûes utiles. Perſonne avant lui n'avoit embraſſé cette matiere. On ne peut pas dire que ce *Traité* ſoit complet & exempt de défauts; mais un Ecrivain habile, qui ſauroit en conſerver les matériaux, les employer avec plus de diſcernement & de critique,

uroit peu de choſe à faire, pour en tirer n grand parti & rendre des ſervices pré-ieux à cette partie eſſentielle de tout Gou-vernement éclairé.

2. LAMARRE, [*N.*] ex-Abbé, né en Bretagne, mort en 1742; Poëte qui n'étoit ni ſans eſprit, ni ſans talens, mais à qui une vie diſſipée ne permit pas de s'élever au deſſus de la médiocrité. Plus d'étude & plus d'attention à former ſon goût, auroient perfectionné ſes heureuſes diſpoſitions pour la Scène lyrique. On remarque dans ſa *Zaïde*, Reine de Grenade, de l'ordre dans le plan, de l'intelligence dans la diſtribution des Scènes, du naturel & de la vivacité dans les idées & les expreſſions, du ſentiment & du pathétique dans les ſituations.

La Paſtorale de *Titon & l'Aurore*, miſe en Muſique par M. *Mondonville*, eſt une Production poſthume de la Muſe de M. *Lamarre*. Le Muſicien y a fait des changemens qui l'ont rendue un des Tableaux les plus pompeux de notre Théatre lyri-

que, qui ne peut guere ſe ſoutenir que par la magnificence.

Nous ne parlons pas des Pieces fugitives de ce Poëte, aſſez indignes d'être recueillies. Elles ſe réduiſent, ſi l'on en excepte ſes Couplets à la Princeſſe de *Conti*, à des penſées foibles, & le plus ſouvent à de la Proſe rimée.

1. LAMBERT, [*Anne-Théreſe* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquiſe DE] né en 1647, mort à Paris en 1733; une des Femmes qui a fait le plus d'honneur, par ſon eſprit & ſes connoiſſances, à la Cour de Madame la Ducheſſe *du Maine*.

Elle fut l'Eleve de *Bachaumont*, ſon beau-pere, qui ne négligea rien pour cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'elle annonçoit dès ſon enfance. Perſonne n'a mieux rendu les caracteres d'une morale ſage, ſenſible, & embellie par les graces du ſtyle. Les *Avis d'une mere à ſon fils*, ceux *d'une mere à ſa fille*, ſont d'une inſtruction ſaine, tendre & remplie d'amé-

nité. Madame *Lambert* a un mérite qui manque à la plupart des Auteurs Moraliſtes, & principalement à ceux de ſon ſexe. Elle ne s'attache point à des définitions métaphyſiques de la vertu, elle ne s'occupe qu'à en inſpirer le goût, & ſa maniere d'en parler eſt très propre à la faire aimer. Lorſqu'elle cite les Auteurs claſſiques, Latins & François, c'eſt toujours ſans affectation & ſans pédanterie. Les jeunes perſonnes qui voudront ſe former le cœur & l'eſprit, ne ſauroient trop ſe nourrir de la lecture de ſes Ouvrages. Son *Traité de l'Amitié* fait ſentir ce doux ſentiment, le fait déſirer, & prouve qu'elle avoit une ame propre à le faire naître. On ne peut reprocher à Madame *Lambert*, que des négligences dans le ſtyle, & un ton qu'il falloit un peu plus rapprocher de la nature.

2. LAMBERT, [*Joſeph*] Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1654, mort en 1722.

Il a beaucoup écrit, & tous ſes Ouvra-

ges ont pour objet la morale chrétienne. Les plus connus ſont des Homélies imprimées ſous le titre d'*Année Evangélique*; des Conférences, intitulées *Diſcours ſur la vie eccléſiaſtique*, des *Inſtructions courtes & familieres* pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'année. On y remarque, en général, un eſprit nourri de la lecture des Livres ſaints, quelquefois de l'onction, & preſque toujours des regles de conduite utiles & propres à éclairer ceux qui auroient un vrai déſir de pratiquer les devoirs de la Religion. Il n'eſt pas toujours exact; la multitude de ſes compoſitions l'a ſans doute jeté quelquefois dans des négligences & des mépriſes, qu'un plus mûr examen lui auroit fait corriger.

3. LAMBERT, [*Claude-François*] Abbé, né à Dôle, mort à Paris en 1765, a compoſé des Romans, où le ſtyle du beſoin & de la faim ſe fait ſentir à chaque page; & des Hiſtoires, qu'on ne lit guere que pour les noms & les dates. Le plus connu

de ſes Ouvrages eſt l'*Hiſtoire littéraire du Siecle de Louis XIV*, diviſée en autant de Livres qu'il y a de claſſes de Littérateurs & de Savans, & dont chaque Livre eſt précédé d'un Diſcours ſur l'origine & les progrès de chaque Art, de chaque Science. Ces diſcours, au nombre de ſeize, ſont écrits comme le reſte de l'Ouvrage, c'eſt-à dire que le ſtyle en eſt lourd & diffus, que les réflexions en ſont triviales, les détails ennuyeux, les faits mal expoſés. Son *Hiſtoire générale de tous les Peuples* n'eſt pas mieux écrite. On y trouve, il eſt vrai, ce qu'il faudroit aller chercher dans cent Auteurs différens; mais on y chercheroit vainement du goût, de l'exactitude dans les faits, de la vérité dans les portraits, de la nouveauté dans les idées, de la nobleſſe & de la correction dans le langage. Il arrive ſouvent à M. *Lambert* de ſe recopier & de tomber en contradiction avec lui-même, défaut ordinaire aux longues compilations.

1. LAMI, [*Bernard*] Prêtre de l'Ora-

toire, né au Mans en 1645, mort à Rouen en 1715.

Nous ne le jugerons pas ſur ſes Productions de Théologie, qui ſe reduiſent pour la plupart à des diſcuſſions polémiques, ni ſur ſes Ouvrages de Mathématiques, dont on fait cas. Nous ne parlons que de ce qu'il a fait dans le genre litteraire; & l'on peut dire que ſes *Entretiens ſur les Sciences & la maniere d'étudier*, forment une compoſition eſtimable, dont la lecture ſeroit très-utile aux jeunes gens aſſez ſages pour vouloir s'inſtruire, avant d'exercer leur plume au haſard & ſans principes. L'Auteur leur donne des avis très-judicieux, & leur indique avec diſcernement les ſources où ils peuvent puiſer.

Sa *Rhétorique, ou l'Art de parler*, ſans être le meilleur Ouvrage que nous ayons dans cette partie, eſt néanmoins très-propre, par l'érudition & la profondeur des réflexions qui y dominent, à former l'eſprit, & à lui faire contracter l'heureuſe habitude de juger des choſes ſur des principes clairs & ſolides. On y trouve une

réface lumineuſe, qui donne d'abord ne juſte idée de la matiere que l'Auteur a traiter. Ce Livre n'eſt pas tout-à-fait la portée de la Jeuneſſe qu'on inſtruit lans les Colléges; mais tout homme, accoutumé à concevoir & à réfléchir, y puiſera de quoi s'inſtruire; le Grammairien comme le Poëte, l'Orateur comme le Logicien, l'Hiſtorien comme le Philoſophe. Au mérite des choſes, il réunit celui de la méthode, d'un ſtyle clair & quelquefois noble & élégant.

2. LAMI, [*Dom François*] Bénédictin, né à Montereau, près de Chartres, en 1636, mort à S. Denis en 1711.

Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique* diſent que, de tous les Bénédictins, il eſt celui qui a le mieux écrit en François. Si cela étoit vrai, on donneroit une bien mauvaiſe idée de la plume des Ecrivains de cet Ordre, parmi leſquels on en trouve un grand nombre de plus eſtimables du côté du ſtyle, que le P. *Lami*. En effet, les Ouvrages de ce Re-

ligieux ſont d'une diffuſion, d'une monotonie, d'une foibleſſe d'expreſſion, qui en rendent la lecture inſipide. Nous avons eu la patience d'en lire pluſieurs, celui, entre autres, qui a pour titre, *la Rhétorique de Collége, trahie par ſon Apologiſte*, contre l'Ouvrage de M. *Gibert*. Nous penſions y trouver de quoi nous inſtruire, & nous n'y avons vu qu'un verbiage fatigant. Quand on eſt auſſi plat & auſſi vide de choſes, dans un Ouvrage polémique où l'on attaque un célebre Profeſſeur, comment peut-on être intéreſſant dans d'autres Productions? Cet Ecrivain nous a paru le même dans ſes *Lettres philoſophiques ſur divers ſujets*, où une loquacité, une profuſion de raiſonnemens qui ne diſent rien, une ſurcharge de mots inutiles, autoriſent à prononcer ſur cet Ouvrage cette ſentence mortelle :

Sunt verba & voces, præterea nihil.

1. LAMOIGNON, [*Guillaume* DE] Premier Préſident du Parlement de Paris, où il naquit en 1617, & où il mourut

en 1677, plus connu dans la République des Lettres par les juſtes éloges de *Boileau* & l'Oraiſon Funebre de *Fléchier*, que par ſes Ouvrages, qui ſont diſperſés & ne ſubſiſtent que dans de vieux Recueils. Ce Magiſtrat, auſſi recommandable par ſes mœurs & ſa probité que par ſes talens, a eu la gloire d'être un des plus zélés Protecteurs des Lettres. Il les aidoit par ſes conſeils, & *Boileau* lui doit l'idée & la perfection de ſon *Lutrin*.

2. LAMOIGNON, [*Chrétien-François* DE] Avocat-Général du Parlement de Paris, de l'Académie des Inſcriptions, fils de *Guillaume*, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1709, n'avoit pas moins de talens que ſon pere, & eut plus d'occaſion de les faire briller. Ses *Plaidoyers* ſont d'un ſtyle véhément, rapide, pleins de penſées nobles, de tours énergiques, & d'expreſſions heureuſes. On peut les regarder comme des Traités de Juriſprudence, où l'Orateur, l'Hiſtorien, le Naturaliſte, le Philoſophe, & même

le Théologien, trouveroient à s'inſtruire. Nous ne parlons pas des qualités de ſon cœur ; ſon nom ſeul les annonce. Ce Magiſtrat auroit démenti ſon ſang, ſi elles n'euſſent pas été d'accord avec les vertus qui y ſont depuis long-temps héréditaires.

LANCELOT, [*Dom Claude*] Bénédictin, né à Paris en 1615, mort en 1695; un de ces Littérateurs, qui, ſans avoir une réputation brillante, n'en ont pas moins rendu aux Lettres des ſervices très-intéreſſans.

Ses excellentes Grammaires ſont d'un grand ſecours, pour faciliter à la Jeuneſſe la connoiſſance du Grec & du Latin. C'eſt à lui que nous devons *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Grecque, la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine*, ainſi que l'*Abrégé* de ces deux *Méthodes* connues ſous le nom de Port-Royal. On voit, par ces Ouvrages élémentaires, devenus claſſiques, que perſonne ne connoiſſoit mieux le méca-

niſme de la langue d'*Homere* & de celle de *Virgile*.

Le *Jardin des Racines Grecques*, du même Auteur, eſt un des Livres les plus propres à faciliter l'intelligence de cette Langue, ſi peu cultivée aujourd'hui. Ce n'eſt donc pas faute de ſecours qu'on néglige ſi fort les Auteurs Grecs. Il ſeroit inutile d'inviter à cette étude la plus grande partie de nos Littérateurs actuels. Ils ſont décidés à ne vouloir les connoître que dans les Traductions; encore la plupart ignorent-ils qu'elles exiſtent. La facilité de ſe faire une réputation chez les eſprits frivoles, les diſpenſe de tout travail. Mais il eſt encore temps d'apprendre aux jeunes gens, ſuſceptibles d'être dirigés vers les ſources du génie, qu'on ne peut devenir un grand Homme, qu'en s'attachant à la lecture des grands Modeles, & que ce n'eſt qu'en allumant ſon flambeau aux rayons du ſoleil, qu'on peut, comme *Prométhée*, communiquer à ſes Ouvrages le feu qui leur donne la vie.

LANGLOIS, [*Jean-Baptiſte*] Jéſuite, né à Nevers en 1663, mort en 1706.

De pluſieurs Ouvrages qu'il a faits, on n'eſtime aujourd'hui que ſon *Hiſtoire des Croiſades contre les Albigeois* : elle ſuppoſe de grandes recherches, de la critique, & ſur-tout l'art de les fondre habilement dans le cours de la narration. Le P. *Benoît*, Jacobin, avoit traité le même ſujet; mais la forme, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, en gâtoit les matieres : un ſtyle lourd déparoit le mérite des choſes, au lieu que le P. *Langlois* a ſu les embellir, & les rendre intéreſſantes par une diction noble, aiſée, & quelquefois pleine de chaleur & d'élégance.

1. LANGUET, [*Hubert*] né à Viteaux, en Bourgogne, en 1518, mort à Anvers en 1581; fougueux Proteſtant, dont la Harangue à *Charles IX* fit plus de bruit par ſa hardieſſe, que par ſon éloquence. On la trouve dans le premier tome des *Mémoires* du Regne de ce Prince. Les autres Ouvrages de *Languet* conſiſtent

en des morceaux d'Hiſtoire, & des Traités de Politique, aſſez médiocrement écrits, qui furent cependant recherchés dans leur nouveauté, faute de mieux.

2. LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI, [*Jean-Joſeph*] Docteur de Sorbonne, Archevêque de Sens, arriere-petit-neveu du précédent, de l'Académie Françoiſe, né à Dijon en 1677, mort en 1753.

On a de lui des Ouvrages théologiques, aſcétiques, hiſtoriques, polémiques, académiques, dont pluſieurs ont été traduits en Latin, par le cas qu'on en a fait. Les Recueils de l'Académie Françoiſe conſervent pluſieurs *Diſcours* de ſa façon, qui annoncent un ſage Littérateur & un Ecrivain élégant, mais ſouvent diffus.

Ce Prélat eſt un des Miniſtres de l'Egliſe, qui ont été le plus maltraités par l'Auteur du *Dictionnaire critique*. Peut-être ce Lexicographe a-t-il trouvé mauvais que M. *Languet* ait figuré avec avan-

tage dans un parti contraire au ſien ; ſi l'on doit appeler parti, celui de l'Egliſe, auquel M. *Languet* fut toujours attaché, & dont il fut un des plus zelés Défenſeurs. Nous ajouterons donc, par un principe d'équité, que ce Prélat doit être regardé, ſinon comme un des premiers Ecrivains de l'Egliſe, du moins comme un Miniſtre laborieux, dont les talens ſont plus dignes d'éloge que de critique. La piété que reſpirent ſes Ouvrages, & celle qu'il a fait paroître dans toute ſa conduite, ſont de nouveaux titres qui dépoſent en ſa faveur, & réfutent les imputations du Cenſeur Biographe. Ce n'eſt jamais en cherchant à déprimer injuſtement ſes Adverſaires, c'eſt en prouvant qu'on penſe mieux qu'eux, c'eſt ſur-tout par la douceur & l'équité, qu'on peut, en matiere de doctrine, appuyer ſa propre cauſe : ou, pour mieux dire, qu'on s'attache à la bonne, on n'aura pas beſoin de mauvaiſes reſſources pour la ſoutenir.

LANOUE, [*Jean* SAUVÉ DE] Comédien,

dien, né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761.

Le jeu de cet Acteur étoit, dit-on, naturel, rempli d'intelligence, de nobleſſe & de ſentiment, quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. C'eſt plus qu'il n'en faut pour nous mettre en droit de dire, qu'il étoit donc meilleur Comédien que bon Poëte dramatique.

Il ne s'enſuit pas de là qu'il fut ſans mérite dans ce dernier genre. Sa Tragédie de *Mahomet II* offre des beautés qui juſtifient le ſuccès qu'elle a eu, & dont elle jouit encore. L'Auteur a eu l'art de diſpoſer les Scènes de maniere que l'action ne languit point, & c'eſt par cette eſpece de magie, peu connue des Poëtes tragiques d'à préſent, qu'il a ſu en rendre les défauts moins ſenſibles.

De ſix Comédies que nous avons de lui, il y en a cinq au deſſous du médiocre; mais *la Coquette corrigée* eſt une des meilleures Pieces de caractere qui aient été faites de nos jours, quoiqu'elle ne ſoit pas non plus exempte de défauts. Il n'y

a pas de Théatre de Province où elle ne reparoiſſe trois ou quatre fois l'an, & toujours avec de nouveaux applaudiſſemens. On la verroit ſans doute avec le même plaiſir dans la Capitale, ſi des raiſons, dont il ſeroit aiſé de deviner la cauſe, n'empêchoient les Comédiens de la jouer. Car enfin cette Piece offre des détails très-piquans, & des Vers que tout le monde ſait par cœur. Tels ſont ceux, entre autres, qui reglent la conduite d'un honnête homme, trompé par une Maîtreſſe perfide :

Le bruit eſt pour le fat, la plainte pour le ſot;
L'honnête homme trompé s'éloigne, & ne dit mot.

Ces Vers ſont applicables à plus d'une circonſtance de la vie.

LAPLACE, [*Pierre-Antoine* DE] de l'Académie d'Arras, né à Calais en 1709, Traducteur du *Théatre Anglois*, Ouvrage qui manquoit à notre Langue, & par lequel M. de *Laplace* s'eſt rendu utile à notre

Littérature. Cette Traduction nous a procuré des richeſſes dramatiques; & ces richeſſes, pour n'être pas dignes d'être miſes en comparaiſon avec les nôtres, n'en offrent pas moins au Lecteur mille beautés à admirer, malgré l'irrégularité ordinaire aux Pieces Angloiſes. Le Traducteur s'eſt attaché à rendre l'Original ſelon le ſtyle dans lequel il eſt écrit, c'eſt-à-dire qu'il traduit tantôt en vers, tantôt en proſe, & qu'il emploie quelquefois des vers alexandrins ſans rimes, qu'on appelle vers blancs, fort en uſage en Angleterre, & qui y rendent la verſification bien plus facile que parmi nous. Un autre ſervice que M. de *Laplace* a rendu, par cette Traduction, c'eſt d'avoir ouvert une ſource, où ceux de nos Auteurs qui n'entendent pas l'Anglois, peuvent aller puiſer des idées, des ſituations, des caracteres, des ſujets même, pour le naturaliſer enſuite ſur notre Scène. M. de *Voltaire*, plus que tout autre, n'a pas négligé d'en faire uſage, avant que l'Ouvrage même

de M. de *Laplace* parût. La Tragédie de *Zaïre* eſt entiérement calquée ſur la Tragédie d'*Othello* de *Shakeſpear*. Dans l'une & l'autre Piece, c'eſt un amour exceſſif qui forme l'action, c'eſt la jalouſie qui en eſt le reſſort, c'eſt une mépriſe qui enfante la cataſtrophe. *Othello* croit ſa femme infidelle, à la vue d'un mouchoir qu'on lui perſuade qu'elle a donné à un de ſes Rivaux; *Oroſmane* entre en fureur à la vue d'une Lettre écrite par *Zaïre* à *Néreſtan*, qu'il croit ſon Rival. *Othello* tue ſa femme, ſe poignarde lui-même après qu'on l'a déſabuſé; *Oroſmane* en fait autant. L'un & l'autre expriment, avant de ſe poignarder, les mêmes ſentimens, avec cette ſeule différence, que ceux d'*Othello* ſont plus vifs & mieux rendus.

M. de *Laplace* a encore fait paſſer dans notre Langue pluſieurs bons Romans Anglois, en les corrigeant d'une certaine prolixité, de certains détails minutieux, qui n'auroient pas été de notre goût. L'*Hiſtoire de Tom-Jones, l'Orpheline Angloiſe*, &c.

lui donnent de nouveaux droits à notre reconnoiſſance.

Il a fait auſſi des Tragédies qui méritoient quelque ſuccès. *Veniſe ſauvée* en a eu beaucoup plus que *Jeanne d'Angleterre* & qu'*Adelle de Ponthieu*. De plus, il a long-temps travaillé au Mercure de France; mais ce n'eſt pas la partie la plus irréprochable de ſes travaux. Les louanges peu juſtes & trop prodiguées dont il a chargé ce Journal, nous diſpenſent de lui en donner à cet égard.

LAPORTE, [*Joſeph* DE] Abbé, né à Béfort en Alſace, en 172.. mort à Paris en 1779.

Après avoir débuté, dans la carriere des Lettres, par des Journaux & d'autres Ouvrages de critique, où il a ſu généralement obſerver les regles du goût & celles de l'honnêteté; il a renoncé au dangereux office de Journaliſte & de Critique, dans la crainte d'être forcé de louer des Ouvrages foibles, ou de s'attirer des ennemis, en les appréciant à leur juſte valeur.

Les Compilations ont, depuis, exercé ſa plume; mais il faut ſe garder de confondre les ſiennes avec celles de tant d'autres, qui n'ont fait que moiſſonner indiſtinctement, dans le champ d'autrui, le bon grain avec l'ivraie, en ſe réduiſant à la ſimple fonction de Copiſte, qui exige au moins de l'attention & du diſcernement dans le choix des matieres. M. l'Abbé de *Laporte* a compilé, il eſt vrai; mais il a ſu revêtir de ſon ſtyle, toujours facile & ſouvent agréable, la plupart des Ouvrages dont il a donné des Abrégés. Tel eſt ſon *Voyageur François*, dont il a publié vingt-quatre volumes, & qui jouit d'un ſuccès d'autant mieux mérité, que c'eſt la plus variée, la plus intéreſſante & la mieux écrite des Collections de ce genre.

LARCHER, [*N.*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Dijon en 1726; Littérateur infiniment plus verſé dans l'Hiſtoire des anciens Peuples, & dans la connoiſſance des bons Auteurs

Grecs & Latins, que nos Philoſophes, qui n'ont cherché à répandre du ridicule ſur l'érudition & ſur ceux qui la cultivent, que par la manie générale de proſcrire tous les genres de mérite qu'ils n'ont pas. Il eſt vrai que l'érudition de ce Savant a dû leur être incommode, par ſon zele à relever quantité de bévues répandues dans leurs Ecrits, & à redreſſer les falcifications qu'ils ſe ſont permiſes pour appuyer leurs ſyſtêmes.

Son *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire*, a allumé la bile de M. de *Voltaire*, & lui a attiré des injures qui ne reſſemblent à rien moins qu'à des traits d'érudition. Peut-être ſera-t-on bien aiſe de trouver ici un échantillon du ſtyle polémique de ce célebre Ecrivain. Nous allons citer un morceau du *Tableau philoſophique de ſon Eſprit*, où ſe trouvent raſſemblées les principales injures qu'il lui a prodiguées, dans un Libelle intitulé, *Défenſe de mon Oncle.* On verra par-là de quel côté eſt la raiſon, & ſur qui tombent la honte & le ridicule.

EXTRAIT DES NOUVELLES DE FERNEY, DANS LE PAYS DE GEX.

» Les Savans de France, juſtement » alarmés du tort que M. de *Voltaire* » faiſoit à l'érudition, par ſes bévues, » ſes anachroniſmes, ſes fauſſes interpré- » tations, (comme il appert par pluſieurs » de ſes Ouvrages, & notamment par ſa » *Philoſophie de l'Hiſtoire*) s'aſſemblerent » à Paris, pour trouver moyen de remé- » dier à ce déſordre. La matiere miſe en » délibération, ils convinrent qu'on lui » députeroit en poſte un d'entre eux, » avec pouvoir de l'interroger juridique- » ment, & de juger s'il avoit les qualités » néceſſaires pour former un bon Hiſto- » rien; mais principalement pour s'éclair- » cir s'il ſavoit le Grec. M. *Larcher* fut » choiſi pour cette importante commiſ- » ſion. Il part, accompagné d'un témoin » irréprochable, arrive dans le pays de » Gex, & ſe tranſporte au domicile du » ſieur de *Voltaire*. Il le trouve occupé » au Grec, à la vérité, mais à du Grec

» à côté duquel étoit une mauvaiſe Tra-
» duction. Il liſoit les anciens Auteurs,
» mais c'étoit dans des Extraits infideles,
» qu'on lui avoit fournis des pays étran-
» gers. Vous venez, ſans doute, Meſ-
» ſieurs, dit-il aux deux Députés, pour
» rendre hommage à mes lumieres & à
» mes talens? Eſt-ce par haſard de la part
» de quelque Puiſſance que vous venez?
» C'eſt de la part du Monde ſavant,
» répond M. *Larcher*. L'hommage du
» Monde ſavant vaut bien celui d'un
» Prince, reprit modeſtement M. de *Vol-*
» *taire*. Oui, ſans doute, continue le Dé-
» puté; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit.
» Le Monde ſavant, ajoute-t-il, eſt fort
» étonné que vous uſurpiez ſes droits,
» ſans avoir pour ce les connoiſſances
» requiſes. Vous parlez des Ecrivains Grecs
» que vous n'entendez pas; vous em-
» ployez le mot barbare de *Baſiloi*, qui
» n'eſt point grec, au lieu de *Baſileis*;
» vous vous ſervez du mot de *deſpote*,
» ſans en ſavoir la ſignification; vous
» avez ſouvent le mot de *demiourgos* à la

» bouche, & vous ignorez ce qu'il veut
» dire; vous prenez le nom de *Dynaſtie*
» pour celui d'une Province ou Contrée;
» vous appelez les Prêtres Egyptiens des
» *bouteilles*; car c'eſt ce que ſignifie le
» mot *choas* que vous leur appliquez;
» vous faites paſſer à *Hercule* le détroit
» de *Calpé* & d'*Abila* dans ſon gobelet,
» au lieu de dire qu'il le paſſa dans un
» navire, appelé *Scyphus*: enfin vous êtes
» véhémentement ſoupçonné, par plu-
» ſieurs de vos citations, de ne pas enten-
» dre ce dont vous voulez parler.

» Le Savant du pays de Gex étonné,
» ſe mit auſſi-tôt à crier: *Je ſuis Seigneur*
» *de Ferney, Gentilhomme ordinaire de la*
» *Chambre du Roi, & Membre de cent*
» *Académies.* Ce n'eſt pas ce dont il eſt
» queſtion, reprit M. *Larcher* nous par-
» lons de Grec. Alors l'Interrogé entre en
» fureur, & ſe met à crier: *Cuiſtre, Fauſ-*
» *ſaire* *, *Paillard.* Ce n'eſt pas du mé-

* Telles ſont les graves raiſons que M. de *Voltaire* apporte contre les ſavantes réfutations

» chant François, c'eſt du Grec qu'on
» vous demande. L'Interrogé répond :
» *Bouc*, *Craſſeux*, *Sodomite*. Ceci eſt
» encore du François, & non du Grec,
» ajouta le Député. Mais puiſque vous ne
» voulez pas répondre ſur le Grec, voyons
» ſur les Auteurs.

» Pourquoi vous êtes-vous aviſé de
» dire que *Ninive* n'étoit éloignée de *Ba-*
» *bylone* que de quarante lieues, tandis
» qu'il y en avoit cent de diſtance de
» l'une à l'autre? Pourquoi faites-vous
» de cent quatre-vingts ſtades, huit de
» nos grandes lieues, tandis que cent
» quatre-vingts ſtades ne font qu'environ
» trois & demie de nos petites lieues?
» Pourquoi établiſſez-vous des Temples
» à *Eleuſine*, où il n'y en eut jamais?
» Pourquoi faites-vous d'*Eleuſine* une Di-
» vinité particuliere, tandis qu'*Eleuſine*
» n'eſt qu'un ſurnom de *Cérès?* Pourquoi
» faites-vous flageller par des Prêtres d'*E-*

---

de M. *Larcher*; tout ce qui eſt en italique eſt exactement de lui.

» *leuſine*, les Pénitens & les Initiés, tandis qu'il ne s'agit dans le paſſage de » *Pauſanias*, que vous avez cité pour » preuve, que de petites baguettes, avec » leſquelles les Prêtres frappoient, dans » les cérémonies, non les Initiés & les » Pénitens, mais les Images des Dieux des » Enfers, parce que ces Dieux retenoient » *Proſerpine?*

» Le Grec moderne eſt interdit par » toutes ces queſtions. Ses accès le reprennent. Il ſe met à crier, dans ſon » délire : *Janſéniſte, qu'on a vu donner » des ſcènes au cimetiere de St. Médard, » vil & ancien Répétiteur du Collége Mazarin....*

» Je le vois bien, dit M. *Larcher* à » ſon Compagnon, l'étude du Grec vient » de renverſer, dès le commencement, » la cervelle à ce pauvre homme. Il dit » que j'ai donné des ſcènes au cimetiere » de St. Médard, moi qui ſuis né en » 1726, & les convulſions en 1729. Il » me fait Répétiteur au Collége Mazarin, moi dont la fortune a permis que

» j'euſſe un Répétiteur. Ne nous en éton-
» nons pas ; c'eſt ainſi qu'il renverſe
» tous les faits, qu'il les ſuppoſe, qu'il
» les défigure. Voilà où l'ont conduit ſes
» lectures d'*Hérodote*, ſa rage pour le
» *Sanchoniaton*, forgé par *Porphyre*, ſa
» fureur de vouloir ſe perdre dans l'anti-
» quité, pour perdre enſuite le Siecle pré-
» ſent par ſes rêveries.

» Pendant qu'il parloit ainſi, le Phi-
» loſophe hiſtorien étoit tombé en foi-
» bleſſe, ſes petits yeux de feu s'étoient
» fermés, & ſa grande bouche reſtoit ou-
» verte. Les Députés ſe retirerent, & le
» laiſſerent dans cet état, en prenant la
» précaution d'avertir qu'on allât lui
» jeter de l'eau ſur la tête, & lui faire
» prendre de l'ellébore pour purger ſon
» cerveau.

» Ils retournerent à Paris faire leur
» rapport juridique, & le Monde ſavant
» convaincu que M. de *Voltaire* étoit
» *mentis & Græcæ Linguæ non compos*,
» il fut délibéré, d'une voix unanime,
» de lui envoyer un Rudiment Grec, un

» Répétiteur du Collége Mazarin, & un » *Prêtre d'Eleuſine* pour le *feſſer*, d'après » ſon ſyſtême, en qualité de *Pénitent* ou » d'*Initié*. En attendant, ordre à lui de » n'écrire que très-peu en François, & » défenſe de parler jamais de Grec ".

M. *Larcher* ne s'eſt pas borné à des Critiques ; on a de lui une excellente Traduction de l'*Electre* d'*Euripide*, de quelques Poéſies de *Pope*, & de pluſieurs morceaux des *Tranſactions philoſophiques* de la Société Royale de Londres, dont il ſe propoſe de publier la ſuite. Il eſt encore Auteur d'un *Mémoire ſur Vénus*, auquel l'Académie Royale des Inſcriptions a adjugé le Prix de la Saint-Martin 1775. Ce Mémoire annonce une érudition prodigieuſe. On y éclaircit quels furent les noms & les attributs divers de *Vénus* chez les différens Peuples de la Grece & de l'Italie ; quelles furent l'origine & les raiſons de ces attributs ; quel a été le culte de cette Déeſſe ; quels ont été les Statues, les Temples, les Tableaux célebres de cette Divinité, & les Artiſtes qui ſe

ſont illuſtrés dans ces Ouvrages. On y cite, corrige, compare, concilie 167 Auteurs anciens; on y indique 248 noms différens de cette mere des Amours, 104 de ſes Statues, 7 de ſes Tableaux, 185 de ſes Temples, & 24 Artiſtes célebres qui avoient travaillé pour elle. M. *Larcher* mérite d'être compté pour le vingt-cinquieme; jamais aucun Adorateur de *Vénus* ne lui a dreſſé un Monument ſi laborieux, & qui annonce autant de connoiſſances.

Tous ces Ouvrages ſont plus que ſuffiſans pour donner une idée avantageuſe de cet Homme de Lettres, dont les mœurs douces & honnêtes méritoient autant d'égards que l'utilité de ſes travaux.

LARREY, [*Iſaac* DE] Proteſtant, né à Montvilliers, dans la Normandie, en 1638, mort à Berlin en 1719.

Ceux de ſes Ouvrages où l'eſprit de parti n'eſt point entré, ſont aſſez eſtimables, & du côté des choſes & du côté du ſtyle; c'eſt pourquoi on lit encore ſon

Hiſtoire de l'Empereur Auguſte. Celle d'*Eléonore*, femme de *Louis VII*, annonce un Réfugié qui veut plaire aux Anglois. Le même eſprit a préſidé à la compoſition de l'*Hiſtoire d'Angleterre*, qui n'eſt plus recherchée aujourd'hui que pour les beaux Portraits en gravure dont elle eſt enrichie. Son *Hiſtoire de Louis XIV* n'eſt le plus ſouvent qu'une compilation informe des Gazettes étrangeres de ſon temps, dont les Auteurs n'annonçoient ni ne vouloient dire la vérité. L'expreſſion favorite de cet Hiſtorien eſt, *on dit.* Jamais Ecrivain ne l'employa plus fréquemment, parce qu'aucun Ecrivain n'a été plus avide de tous les bruits populaires & de toutes les calomnies débitées en faveur de ſa Secte.

LARUE, [*Charles* DE] Jéſuite, né à Paris en 1643, mort en 1725.

Dès ſa jeuneſſe, les Belles-Lettres & la Poéſie Latine & Françoiſe exercerent ſes talens, qui préſagerent des ſuccès, & on peut dire qu'il en a eu de propres à le diſtinguer des Littérateurs & des Poëtes

de Collége. *Corneille* ne crut pas s'abaiſſer en traduiſant en Vers François ſon *Poëme de Louis XIV*, & fit l'éloge du jeune Poëte, lorſqu'il préſenta ſa Traduction au Roi. Le Monarque conçut dès-lors la plus grande eſtime pour ce Jéſuite, qui ne profeſſoit encore que les Humanités.

La verve poétique du P. *Larue* ſe développa bien davantage dans des Tragédies Latines & Françoiſes. De ce dernier genre eſt celle de *Sylla*, honorée des éloges du grand *Corneille*. On dit que les Comédiens ſe préparoient à la jouer, lorſque l'Auteur, qui ne s'étoit jamais propoſé de travailler pour eux, obtint un ordre pour en arrêter la repréſentation. Ses liaiſons avec le Comédien *Baron* ont pu le faire ſoupçonner d'avoir un goût plus décidé pour le Théatre, que ſon état ne le permettoit : on étoit même perſuadé, de ſon temps, comme on l'eſt encore aujourd'hui, que l'*Andrienne* & l'*Homme à bonnes fortunes* devoient beaucoup à ſes talens. Que cette anecdote ſoit

vraie ou fauſſe, il eſt certain que la maturité de l'âge dirigea les talens de ce Jéſuite vers leur véritable objet. La carriere de la Chaire lui offrit un champ où il ſe fit une très-grande réputation, que ſes *Sermons* imprimés juſtifient, quoiqu'ils aient perdu quantité de traits que l'imagination de l'Auteur enfantoit ſubitement dans la chaleur du débit.

Sans avoir la force & la ſolidité de *Bourdaloue*, le P. *Larue* a quelquefois plus d'élévation, & ſa morale annonce un eſprit auſſi fin obſervateur, qu'heureux à trouver des expreſſions & des tours propres à rendre ſes idées, & à les faire ſaiſir par une vive impreſſion. Cet Orateur eſt ſur-tout frappant dans les Diſcours du *Pécheur mourant*, du *Pécheur mort*, & dans celui des *Calamités publiques*. Il eſt plus brillant, plus éloquent, plus ſoutenu dans ſes Oraiſons funebres. Celle du Maréchal de *Luxembourg*, celle du Duc & de la Ducheſſe de *Bourgogne*, dont le texte eſt auſſi heureux que le ſujet en étoit affligeant, ſeront toujours regar-

dées comme un des plus beaux monumens de l'éloquence de la Chaire.

Nous ne parlons pas du Recueil de ſes Poéſies fugitives, dont *Barbou* a donné une édition magnifique, où les Connoiſſeurs trouvent plus d'eſprit, de délicateſſe & de ſentiment, qu'il n'en faudroit pour faire une grande réputation à quiconque ſe ſeroit borné à ce ſeul genre.

LATTAIGNANT, [*Gabriel-Charles* DE] Chanoine de Reims, né à Paris au commencement de ce ſiecle, mort dans la même ville en 1778.

Sa Muſe a ſu ſe plier à tous les goûts. Tantôt gaie, tantôt ſenſible, elle a célébré ſucceſſivement la joie & les langueurs. Il paroîtra étrange que M. l'Abbé de *Lattaignant* ait choiſi le genre des Chanſons préférablement à tout autre. Sans doute qu'il a mieux aimé ſuivre les impreſſions de ſon génie que la décence de ſon état, qui lui a paru trop ſévere. Qu'on lui pardonne cet oubli, & il pourra occuper une place parmi les Eſprits agréables qui

ſont honneur à la gaieté Françoiſe. Si ſes Chanſons ne ſont pas toujours égales, s'il en a quelques-unes de froides & de peu naturelles, il en a beaucoup d'ingénieuſes & de très-délicates. Telle eſt, entre autres, celle-ci, ſur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

S'il ſuffiſoit, belle Couſine,
D'avoir les charmes de *Corinne*,
Pour inſpirer de tendres ſons ;
Pour vous l'Auteur le plus aride
Feroit cent couplets de chanſons,
Et vous en feriez un *Ovide*.

Mais les graces les plus touchantes
Ne ſont pas toujours ſuffiſantes ;
Et ce ſeroit trop préſumer
D'imaginer que l'on doit faire
Pour une Belle un *Art d'aimer*,
Parce qu'elle a celui de plaire.

Une réſerve dont on doit lui ſavoir gré, c'eſt que la vivacité de ſon imagination n'a jamais laiſſé échapper aucun trait contre la Religion, aucun de ces tranſports qu'on appelle philoſophiques, au-

cune de ces ſaillies licencieuſes qui coutoient ſi peu aux *Grécourt*, aux *Chaulieu*, & à quelques autres qui n'avoient jamais tant d'eſprit que pour le vice & contre Dieu. On peut même dire à ſa gloire, qu'il a réparé les légéretés de ſa Muſe, par des Productions plus dignes de ſes talens. Ses Cantiques ſpirituels lui feront plus d'honneur dans les Eſprits ſages, que ſes Ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudiſſemens de la part des Eſprits frivoles, dont les ſuffrages ne valent pas la peine qu'on leur ſacrifie les devoirs.

LAVAL, [*P. A.*] Comédien, né en 17..

On a lu dans ſa nouveauté, un Ouvrage de ſa façon, intitulé, *le Tableau du Siecle*, où l'on s'eſt apperçu que la connoiſſance aſſez exacte de nos mœurs étoit revêtue d'un ſtyle trop lâche, trop diffus, & quelquefois trop familier. Il a publié auſſi une Apologie du Théatre, en réponſe à la Lettre de *J. J. Rouſſeau* ſur les Spectacles. Rien n'étoit plus na-

turel que les motifs de ſon zele; c'étoit ſoutenir les avantages de ſon métier. Mais il s'en faut bien que les armes ſoient égales entre ſon Adverſaire & lui, ſoit pour le fond des choſes, ſoit pour la vigueur de l'élocution. On doit cependant lui rendre juſtice du côté de la modération avec laquelle il préſente ſes raiſons; c'eſt beaucoup d'être modéré dans la diſpute, lors même qu'on a tort.

LAUGIER, [*Marc-Antoine*] Abbé, ci-devant Jéſuite, Aſſocié des Académies d'Angers, de Marſeille & de Lyon, né à Manoſque, dans le Dioceſe de Siſteron, en 1713, mort à Paris en 1769.

Ce qu'il a écrit ſur la Muſique, la Peinture, l'Architecture, montre des connoiſſances & du talent pour ſaiſir les principes & les fineſſes de ces trois Arts; ſes *Eſſais ſur l'Architecture* ſont ſur-tout très-eſtimés.

L'*Oraiſon funebre* du Prince de *Dombes* a des beautés d'éloquence qui font juger qu'il s'eſt mépris en s'attachant à un autre genre. Ce genre eſt l'Hiſtoire, dont il a

défiguré l'eſprit & le ſtyle, en la ſurchargeant de traits plus oratoires qu'hiſtoriques, d'une intempérance de figures, d'un luxe d'expreſſions déplacées, d'une affectation de grands mots qui ne produiſent que des ſons, lorſqu'on a droit d'attendre des réflexions ou des faits. C'eſt ainſi qu'il a écrit ſon *Hiſtoire de Veniſe*, où il compare en ces termes, cette République à celle de Gênes : » C'étoient comme » deux tourbillons qui, gênés l'un par » l'autre dans leur rencontre, menaçoient » inceſſamment de s'abſorber l'un & l'au- » tre par des forces incompatibles de leur » expanſion ; dominant l'un & l'autre » ſur deux mers oppoſées, l'endroit où » elles ſe réuniſſent étoit pour eux un » centre de concurrence, où ils ne por- » toient qu'une détermination décidée à ſe » croiſer ". Ce galimatias n'eſt-il pas du *Diderot* tout pur ? Un Ecrivain qui ſe permet des comparaiſons auſſi amphigouriques, qui les répete en toute occaſion & même ſans occaſion, n'eſt-il pas auſſi peu propre à écrire l'Hiſtoire, que l'Auteur

de l'*Interprétation de la Nature* à traiter la Métaphyſique ?

LAUJON, [*Pierre*] ci-devant Secrétaire des Commandemens du Comte de *Clermont*, né à Paris en 17.. Poëte agréable, ingénieux, délicat, dont les Paſtorales & les Ballets ſont un des principaux ornemens de notre Théatre lyrique.

Le naturel & le tendre de la Poéſie, l'intelligence & les reſſorts de ce genre de Spectacle, y ſont employés avec une fineſſe qui en rend l'effet des plus intéreſſans. Tout le monde ſait par cœur des morceaux du Ballet d'*Eglé* & de l'Opéra de *Sylvie*, dont les vers ſont ſi naturels & ſi harmonieux, qu'ils font, pour ainſi dire, valoir la Muſique, quoiqu'excellente par elle-même, au lieu que, pour tant d'autres, c'eſt la Muſique qui fait ſupporter les Vers. Un autre trait qui diſtingue encore les Productions de M. *Laujon*, c'eſt que le ſentiment y conſiſte moins dans une affectation de paroles doucereuſes, que dans un fond de chaleur & de ſenſibilité qui

qui anime l'expreſſion. Ce précieuſes qualités ſe font ſur-tout remarquer dans ſes Chanſons, dont il a donné depuis peu le Recueil, ſous le titre des *A-propos de Société.*

LAULANHIER, [*Michel-Joſeph* DE] Evêque d'Egée, né au Cheylard dans le Vivarais en 1718.

Plein de zele pour la Religion & doué du talent d'écrire avec onction, il a publié pluſieurs Ouvrages en faveur du Chriſtianiſme, contre les attaques multipliées de la nouvelle Philoſophie, où, par des raiſonnemens ſolides & à la portée de tous les Eſprits, il prouve la vérité, l'utilité & la néceſſité de la Religion. Celui qui a pour titre, *Réflexions critiques & patriotiques*, offre à la fois & le langage d'un Apôtre zélé de la morale évangélique, & les vûes d'un Citoyen jaloux de la gloire de ſa patrie. On ne peut lire ces *Réflexions*, ſans en aimer l'Auteur, qui les a publiées ſous le nom d'un Militaire, pour ſe rendre moins ſuſpect aux Militaires

mêmes à qui elles ſont adreſſées. Il eſt aiſé de voir que ce n'eſt pas le déſir de la célébrité qui lui a fait prendre la plume contre les Philoſophes ; c'eſt l'amour de la Religion qu'ils s'efforcent d'anéantir, l'amour des mœurs qu'ils corrompent, l'amour de l'humanité entiere qu'ils affligent par leurs ſyſtêmes également abſurdes & déſolans.

LAUNOY, [*Jean* DE] Docteur en Théologie, né à Valdeſie dans la Baſſe-Normandie en 1603, mort à Paris en 1678, homme des plus érudits de ſon temps, comme on peut en juger par dix volumes *in-folio* qu'on a de lui. Il s'attacha principalement à des diſcuſſions ſur pluſieurs Saints, qui, ſelon lui, n'avoient jamais exiſté. Le ſeul titre qu'il ait pour être placé parmi les Littérateurs, eſt ſon *Hiſtoire du Collége de Navarre* ; encore faut-il faire grace à ſa maniere dure & barbare d'écrire, en faveur des recherches curieuſes qu'il offre au Lecteur.

LAURÉS, [*Antoine*, Chevalier DE] né à Gignac, dans le Dioceſe de Montpellier, mort à Paris en 1778.

Nous n'établirons pas l'éloge de ſes talens ſur quatre couronnes obtenues à l'Académie des Jeux Floraux, ni ſur trois autres décernées par l'Académie Françoiſe. Ces lauriers littéraires ont été ſi ſouvent prodigués au haſard ou à la faveur, que la gloire qui peut en revenir, commence à être généralement décriée. Il ſeroit cependant injuſte de refuſer des éloges à quelques Odes de M. le Chevalier de *Laurés*, pleines de verve & d'enthouſiaſme, principalement dans celle qu'il a faite ſur le *Jeu*.

Mais ce Poëte a oublié volontiers ces petits triomphes, pour s'attacher à un Ouvrage plus capable d'établir & d'étendre ſolidement ſa réputation, quoique l'exécution n'ait pas entiérement répondu à l'idée qu'on avoit conçue de ſon talent pour la Poéſie héroïque. C'eſt de la Traduction ou imitation de la Pharſale de *Lucain*, que nous voulons parler. On ſait qu'il ne s'eſt point

assujetti à rendre scrupuleusement son modele; qu'il l'a réformé, changé, imité, selon les divers essors de sa Muse & les inspirations de son goût; & l'on peut dire que son travail est d'autant plus propre à lui faire honneur, que les morceaux où il s'est le plus écarté de l'original, ne sont pas les moins estimables de son Poëme. C'est dommage qu'à force d'avoir abrégé l'Auteur Latin, sous prétexte de faire disparoître les défauts qui le déparent, & de rapprocher les beautés qui le font admirer, M. le Chevalier de *Laurés* soit quelquefois tombé dans une sécheresse non moins condamnable que l'enflure & le faux sublime de l'Original. Si *Lucain* s'abandonne trop à la fécondité de son imagination; son imitateur, à force de vouloir le réduire, le rend maigre, décharné, & c'est sur-tout à ce défaut de juste embonpoint qu'on doit attribuer le peu de succès de son Ouvrage. Il faut cependant convenir qu'il mérite, à plusieurs égards, l'estime des gens de goût. M. le Chevalier de *Laurés* s'y montre souvent égal &

quelquefois même ſupérieur au Poëte Latin, comme dans le diſcours que *Pompée* adreſſe aux compagnons de ſa fuite, après ſa défaite. Ce morceau, ainſi que beaucoup d'autres, où il a employé des images qui ne ſont point dans l'Original, donnent l'idée la plus avantageuſe de ſon talent, & doivent le faire diſtinguer de la foule des Poëtes Traducteurs.

Juſqu'à préſent on ne paroît pas avoir aſſez ſenti l'utilité des imitations, pour le développement des diſpoſitions de l'eſprit & de l'imagination. On s'eſt perſuadé qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, à l'égard des Auteurs Grecs & Latins, que de traduire, & l'on n'a pas fait attention que la diverſité du génie des Peuples, celle des Langues, étoient des obſtacles inſurmontables pour une bonne Traduction. On a ſouvent dit, avec raiſon, que la meilleure de toutes ne ſauroit reſſembler qu'à l'envers d'une tapiſſerie, ou, tout au plus, qu'à l'Eſtampe d'un tableau.

Il eſt donc bien plus digne des ſoins de quiconque eſt né avec du talent, de

ne pas s'aſſervir à rendre un Original mot à mot, phraſe par phraſe, idée par idée, image par image. Il eſt bien plus noble d'imiter ces Fondeurs habiles, qui, ſachant conſerver l'attitude & les principaux traits d'une Statue, forment un nouveau moule pour la rendre avec les beautés qu'elle avoit déjà, lui donner celles qui lui manquoient, & la corriger des défauts qui en rendoient l'exécution moins heureuſe.

Telle a été, de tout temps, la marche des Hommes de génie. *Virgile* a imité *Homere*; *Horace* s'eſt formé ſur *Pindare* & ſur *Anacréon*; *Boileau* avoit pris *Horace* pour modele, avant de tirer des chef-d'œuvres de ſon propre fonds. *Corneille* & *Racine* ont puiſé dans *Sophocle* & *Euripide* les alimens qui ont nourri & échauffé leur Muſe; & après s'être nourris & pénétrés de la ſubſtance des Grands Hommes qui les avoient précédés, ils ſont devenus eux-mêmes propres à ſeconder l'eſſor de quiconque voudroit s'élever ſur leurs traces.

LAUS DE BOISSY, [*Louis*] fils d'un Epicier, des Académies de Rome & de Madrid, de celle des Ricovrati de Padoue, Correſpondant de celle de Montpellier, & Lieutenant Particulier du Siége de la Connétablie & Maréchauſſée, né à Paris en 1747, eſt un ancien ſoi-diſant *Secrétaire du Parnaſſe*, qui fut bientôt réprouvé de cette fonction, parce qu'il faut du jugement & du goût pour la remplir.

Ce Recueil éphémere, affublé de pauvres Notes, parut cependant ſous une puiſſante protection. Le Lieutenant de la Connétablie l'avoit dédié au Grand-Maître de la Poeſie Françoiſe, M. de *Voltaire*. Il devoit paroître quatre fois l'an; mais l'arriere-ſaiſon lui a été mortelle: il n'a pu finir ſon premier cours. Ce digne Ouvrage mourut à ſa troiſieme apparition, malgré les efforts de pluſieurs Philoſophes ſubalternes, & même, dit-on, de quelques Philoſophes du premier ordre.

Après cela, M. *Laus de Boiſſy* a fait huit ou dix Comédies, dont aucune n'a été jugée digne des honneurs de la repré-

ſentation ; des Drames, des Proverbes, des Opuſcules, des Opéra-comiques, des Contes moraux, & d'autres Ouvrages qui n'euſſent jamais vu le jour, s'il ne les eût fait imprimer à ſes frais, & qui n'ont ſervi qu'à le couvrir de ridicule aux yeux de tous ceux qui ont eu la patiente curioſité de les parcourir.

M. *Laus de Boiſſy* a auſſi publié une *Lettre ſur la Danſe*. Nous aurions voulu nous procurer cette Production ; mais elle avoit ſi pleinement rempli ſa deſtinée, que tous les exemplaires en avoient été relégués dans les boutiques des anciens Confreres de ſon pere.

M. *Laus de Boiſſy* a enfin donné une Critique des *Trois Siecles*, ſous ce titre : » *ADDITION à l'Ouvrage intitulé* les » Trois Siecles de notre Littérature *ou* » *LETTRE critique, adreſſée à M. l'Abbé* » SABATIER DE CASTRES, *ſoi-diſant Au-* » *teur de ce Dictionnaire* «. Nous nous garderons bien de lui faire des reproches de nous avoir maltraités ; nous lui pardonnerons même juſqu'à ſon intention. Il ſera toujours

flatteur pour un Ecrivain quelconque de ſe voir ainſi critiqué; & nous devons rendre cette juſtice aux Zélateurs de la Philoſophie, qu'ils nous ont ſouvent procuré cette conſolation. Nous prendrons ſeulement la liberté d'avertir M. *Laus de Boiſſy*, que quand on veut faire des Critiques plaiſantes, il faut d'abord être plaiſant, puis inſtruit, puis véridique, puis honnête. Nous l'avertirons que ce n'eſt pas aſſez de ſavoir coudre les lambeaux étrangers à ſon Ouvrage, & dont on reconnoît d'abord la friperie; de pouſſer de grandes exclamations ſur le mérite de *Voltaire;* d'avoir été admis à compulſer les Archives du *Mercure;* de nous reprocher habilement d'avoir omis quantité d'Ouvrages qui étoient ſous preſſe, & qu'il ne nous étoit pas poſſible de connoître. Nous lui dirons encore qu'il eſt eſſentiel à un Génie, comme le ſien, de ne pas employer les menſonges, les injures, les traits de mauvaiſe foi; d'éviter les *tudieu!* les *tout-doux!* les *ventre-ſaint gris!* les *al-*

te-là, M. l'Abbé! les *comme vous y allez!* & mille autres gentilleſſes qui répandent, à la vérité, beaucoup d'agrément ſur ſon Ouvrage, mais que les honnêtes gens ne goûtent plus, depuis qu'ils ſe ſont détachés de la Philoſophie. Nous ajouterons enfin, qu'il n'eût pas dû ſur-tout confondre parmi les Ecrivains des Trois Siecles de notre Littérature, depuis *François I* juſqu'à nos jours, *Guillaume de Lorris & Clopinel*, qui vivoient dans le treizieme ſiecle; encore moins faire un Auteur diſtingué du prétendu M. *Voſgien*, qui n'eſt qu'un nom factice, mis par l'Abbé *Ladvocat* à la tête de ſon *Dictionnaire Géographique;* ce dont il eût pu s'inſtruire dans notre Ouvrage même. La premiere de ces fautes eſt d'un homme qui ne ſait pas l'Hiſtoire de notre Littérature; la ſeconde, d'un homme qui en ignore les fineſſes. En profitant de tous ſes avis, M. *Laus de Boiſſy*, dit *Alethophile* *, pourra

* C'eſt le nom qu'a pris M. *Laus de Boiſſy*, dans la *Lettre* qu'il nous a adreſſée.

devenir, ſinon un grand défenſeur des Auteurs philoſophes, du moins un défenſeur qui ne les rendra pas ſi ridicules.

N'oublions pas d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que l'aſſaut qu'il nous a livré lui a valu de la part de M. de *Voltaire*, avec le préſent d'un nouveau Volume de ſes Œuvres, ce qui autrefois eût été d'un grand prix, un brevet d'honneur * dans la Littérature. Mais, hélas! pourquoi faut-il que ces titres de nobleſſe littéraire reſſemblent aujourd'hui à ces Billets, qui, pour avoir été trop multipliés, ſe trouverent, à la chute du ſyſtême, des papiers ſtériles entre les mains des Agioteurs qui les avoient eus à ſi bon marché!

LEBEUF, [*Jean*] Chanoine d'Auxerre, ſa patrie, né en 1687, mort en 1760, a été

---

* Voyez, dans le Mercure du mois de Mai 1773, la *Lettre de M. de Voltaire à M. Laus de Boiſſy.*

un des plus grands Zélateurs des Monumens de l'antiquité.

Le *Mercure de France*, depuis 1720 juſqu'en 1740, contient plus de cent Diſſertations, Mémoires, ou Lettres de ſa compoſition. Tous ces différens Ouvrages ſont hiſtoriques & ont pour objet des choſes curieuſes. L'Abbé *Desfontaines* appeloit M. l'Abbé *Lebeuf*, le *Pauſanias*, le *Suidas* du Siecle, & comparoit ſes Obſervations hiſtoriques aux Obſervations phyſiques de *Galilée*, de *Malpighi*, & de *Newton*. S'il étoit queſtion d'apprécier ſon ſtyle, on pourroit ſe diſpenſer de chercher des comparaiſons auſſi glorieuſes; mais M. l'Abbé *Lebeuf* aura au moins la gloire d'avoir ſervi utilement les Lettres, par ſes recherches laborieuſes & ſes heureuſes découvertes. Il y auroit de l'injuſtice à en exiger davantage de ces eſpeces de Mineurs infatigables, qui découvrent les Métaux, en laiſſant aux autres le ſoin de les polir.

LEGENDRE, [*Louis*] Chanoine de

Notre-Dame de Paris, né à Rouen en 1655, mort à Paris en 1733, Auteur d'une mauvaiſe *Hiſtoire de France* en ſept volumes *in*-12, d'une *Vie du Cardinal d'Amboiſe* qui ne vaut guere mieux, & de pluſieurs autres Ouvrages, parmi leſquels il y en a un très-eſtimé & très-digne de l'être. Cet Ouvrage a pour titre: *Mœurs & Coutumes des François dans les différens temps de la Monarchie.* M. l'Abbé *Veli* & M. *Villaret* en ont ſenti tout le mérite, & c'eſt là où ils ont puiſé la plupart des notes curieuſes, dont ils ont enrichi leur *Hiſtoire de France*, à la fin de chaque Regne. M. l'Abbé *Garnier*, leur Continuateur, ne paroît pas avoir connu cet Ouvrage, ou avoir jugé à propos d'en tirer le même parti. Cette branche de notre Hiſtoire eſt cependant un objet intéreſſant, qui n'a pas peu contribué au ſuccès des Volumes qui ont paru avant les ſiens.

Au ſujet des anciennes coutumes des François, on trouve dans le Livre de M.

Legendre pluſieurs articles qui méritent l'attention du Lecteur curieux, comme la façon de faire la Guerre, l'adminiſtration de la Juſtice, les Dietres, les Cours plénieres, l'Origine des Fiefs, l'inſtitution des Ordres de Chevalerie, les Joûtes, les Tournois. Tous ces divers objets y ſont traités avec clarté, avec préciſion; & l'on ne peut y voir, qu'avec beaucoup de plaiſir, reunies dans un ſeul Volume, une infinite de choſes intéreſſantes, noyées dans les Hiſtoires génerales.

LÉGIER, [*N.*] né en Franche-Comté en 1731.

Les Productions de ſa Muſe avoient été enterrées au haſard, juſqu'en 1769, dans différens Journaux. On peut dire que le Recueil donné au Public, cette même année, par M. *Légier*, ſous le titre d'*Amuſemens Poétiques*, les a toutes réunies dans le même tombeau. Nous ne croyons pas aggraver, par cette expreſſion, le ſort de cette triſte famille, deſtinée à vivre peu

de temps, étant le fruit d'une Muſe froide, foible & décharnée, dont la poſtérité ne pouvoit être qu'éphémere.

M. *Légier* a été auſſi malheureux du côté du Théatre. Il a donné aux Italiens, en 1763, une Comédie intitulée le *Rendez-vous inutile*, qui fut un Rendez-vous très-fâcheux pour lui, puiſque ſa Piece fut ſifflée. Sa Comédie des *Protégés* a été plus heureuſe, en ce qu'on lui a épargné, dit-on, les diſgraces de la Scène.

Il ne faut pas conclure de là, que ce Poëte ſoit ſans eſprit. Il montre quelquefois de l'imagination dans l'invention des ſujets, des traits pétillans, des penſées ingenieuſes; mais l'eſprit, ſans le talent, ne procura jamais de ſuccès, & le talent ne ſe fit jamais ſentir dans des Vers aſſez communément proſaïques, ſans grace, & péniblement travaillés. Ce n'eſt point l'abeille légere qui ſe joue ſur les fleurs pour y préparer ſon miel; c'eſt la fourmi qui voiture laborieuſement les minces denrées qui doivent former ſon magaſin.

LELONG, [*Jacques*] Bibliothécaire & Prêtre de la Maiſon de l'Oratoire, né à Paris en 1665, mort en 1721; Auteur laborieux & utile, à qui nous devons deux *Bibliotheques*, l'une *ſacrée*, écrite en Latin, l'autre *hiſtorique* & écrite en François, dans laquelle il a raſſemblé tous les Ouvrages qui ont rapport à notre Hiſtoire. C'eſt particuliérement par cette derniere qu'il a rendu de grands ſervices aux Hiſtoriens. En indiquant les ſources où l'on peut puiſer, on épargne des recherches pénibles & ſouvent rebutantes aux Eſprits capables de travailler avec ſuccès, mais trop indolens pour ſoutenir les travaux préliminaires. L'Ouvrage dont nous parlons a exigé la plus grande aſſiduité & les plus grands efforts de patience; ce qui ſuffit pour obtenir grace à ſon Auteur ſur pluſieurs inexactitudes échappées à ſon attention. Elles ont d'ailleurs été corrigées dans la nouvelle édition donnée par M. *Fevret de Fontette*, qui a beaucoup augmenté cet Ouvrage, & y a joint des Notices, des Extraits, des Analyſes,

quelquefois même des jugemens assez exacts sur un grand nombre de Livres peu connus. L'Editeur s'est sur-tout appliqué à donner une idée des Ouvrages qui ont précédé l'établissement des Journaux littéraires, ou dont les Journalistes n'ont pas parlé.

On dit que le P. *Lelong* savoit l'Hébreu, le Grec, le Latin, le Chaldéen, l'Italien, le Portugais, l'Espagnol, & l'Anglois. Quand même on en croiroit sur ce point les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*, qui ont copié, à cet égard, les autres Lexicographes; la réalité de ces connoissances importeroit peu au Public, qui ne fait cas que de celles qui ont pu contribuer à la perfection des Ouvrages qu'on lui présente. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais Compilateur n'eut plus ce qu'on appelle l'esprit du métier. Il étoit plus jaloux de la découverte d'un lambeau d'érudition, de la vérification d'une date, que de l'exactitude & de la correction du style; aussi le sien est-il dépourvu de tout ce qui peut plaire

ou intéreſſer. On ne doit pas lui en faire un grand crime, non plus que du dégoût général qu'il témoigna toujours pour l'Eloquence, la Poéſie & les Belles-Lettres. Rien n'étoit plus naturel.

Le P. *Malebranche* lui reprochoit quelquefois les mouvemens qu'il ſe donnoit pour découvrir un titre de Livre, une date, ou quelque autre minutie. *La vérité eſt ſi eſtimable*, lui répondoit-il, *qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir.* C'étoit appliquer un grand principe à de bien minces bagatelles.

LEMIÉRE, [*Antoine-Marin*] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1731.

Il eſt inconteſtable qu'il n'eſt pas né Poëte; & que, par conſéquent, il ne le deviendra jamais.

Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, de nominis hujus honorem.

Voila le terrible anathême qu'*Horace* a prononcé contre lui, & que le Public

ratifie tous les jours. Ce ſeroit donc vraiment ici le cas de dire, en nous ſervant des expreſſions de M. *Lemiére*, que *des cerveaux les chanterelles élaſtiques s'accordent* à réprouver ſes Tragédies, comme des Poëmes d'une verſification propre à les roidir & à les ruiner. Il y a apparence que les Comédiens ont redouté pour leur goſier le même ſort; car on ne les donne plus. *Idomenée* eſt mort après ſa naiſſance; *Térée* eſt rentré dans les ténebres; *Guillaume Tell*, après avoir débité un François Suiſſe, a dit:

Je pars, j'erre en ces rocs où par-tout ſe hériſſe
Cette chaîne de monts qui couronne la Suiſſe *

Et perſonne n'a été tenté de le rappeler. On ne s'eſt pas plus empreſſé de retirer *la Veuve de Malabar* des flammes où on l'eût jetée, ſi elle ne ſe fût pas exécutée d'elle-même. *Artaxerce*, environné de tant de poignards, n'eſt réellement mort que du

* Vers de la Tragédie de *Guillaume Tell*.

poiſon de l'ennui mortel qu'il a communiqué aux Spectateurs ; & l'on ne ſait pas ce que *Barnewelt* ſeroit devenu, ſi on eût permis qu'il parût ſur la Scène.

Telle eſt l'hiſtoire tragique des Tragédies de M. *Lemiére*. Si ſon *Hypermeneſtre* a paru ſurvivre au déſaſtre de ſa triſte famille, c'eſt plutôt à la faveur des décorations, que par l'intérêt répandu ſur ſes malheurs. Une lampe d'une main, un poignard de l'autre, une femme toujours prête à être égorgée, & qui, par un quart de converſion, ne l'eſt pas, ont paru, à des yeux avides de ſpectacle, un jeu d'optique qu'on pouvoit ſupporter quelquefois ; mais les gens de goût ſavent combien cette pantomime eſt peu propre à intéreſſer, ou plutôt combien elle prouve la ſéchereſſe d'un eſprit qui a eu beſoin de recourir à de ſi minces reſſorts.

M. *Lemiére* paroît avoir renoncé au Cothurne. On applaudiroit à ſa prudence, ſi ſon Poëme ſur la *Peinture* étoit propre à le venger des défauts qu'on lui reproche. Malheureuſement il eſt par-tout le

même homme. En prenant le pinceau, on croit qu'il ne tient en main qu'une lime. Il avoit cependant, dans ce dernier Ouvrage, un modele bien capable de féconder ſon imagination, & d'adoucir ſon ſtyle. Le Poëme de M. l'Abbé de *Marſy* auroit pu lui enſeigner le ſecret de rendre ſa touche plus moëlleuſe; mais l'indomptable roideur de ſon poignet a réſiſté à tout, & n'a jamais voulu fléchir. C'étoit peu d'avoir ſu imiter le plan & la marche de ce Poëte ingénieux, élégant & délicat, il falloit, comme lui, avoir le talent de donner de la vie & de l'intérêt aux tableaux qu'on vouloit préſenter. M. *Lemiére* paroît n'avoir pas ſenti qu'il manquoit de ce talent. Il a cru que l'eſprit pouvoit ſuppléer à tout. Nous ne diſſimulerons pas qu'il ſeroit plus en état qu'aucun autre de remplacer par-là le défaut de poéſie & de verſification, ſi cet eſprit étoit moins baroque, & dirigé par un goût plus sûr & plus exercé. Les meilleurs morceaux de ſon Poëme [& l'on ne peut diſconvenir qu'il n'y en ait un

certain nombre de bons] ſont défigurés par des tirades de Vers durs, giganteſques, puériles, incorrects, monotones, que la force & la nouveauté de quelques penſées ne ſauvent pas de la critique. Il en eſt de même des morceaux eſtimables & chaudement écrits qu'on rencontre par intervalles dans ſon nouveau Poëme, intitulé *les Faſtes François.*

Détracteur de la vie, *Young*, Anglois farouche,
Noctambule preſſé que le ſoleil ſe couche,
Pour méditer en paix tes funebres tableaux,
Apôtre de la mort, prêchant ſur des tombeaux,
A travers quel nuage ou quel verre infidele
Vois-tu donc les devoirs de la race mortelle!
Lorſque, loin des vivans, tu vis auprès des morts,
Réveur infortuné, crois-tu veiller? Tu dors.
Young, pourquoi ſemblable à l'orage en furie,
Viens-tu coucher les fleurs dans le champ de la vie?
En butte aux maux du corps, en butte aux noirs chagrins,
L'homme jouit-il donc de trop de jours ſereins?
Et veux-tu de ſon cœur qu'étouffant le murmure,
Il ajoute à l'impôt qu'il paye à la Nature?
Ah! c'eſt trop ſur la tombe où l'homme en paix s'endort,
Cultiver de tes mains les cyprès de la mort;

C'eſt trop nous âppeler ſous ces ombres funebres,
Poſe la bêche, *Young*, & ſors de ces ténebres.

Avec une étoile poétique auſſi malheureuſe, M. *Iemiere* ne devoit pas mieux réuſſir dans la Poéſie légere. On eſt tenté de rire, mais dans un ſens contraire à celui qu'il s'eſt propoſé, lorſqu'on lit les gentilleſſes répandues dans la plupart de ſes Epîtres. On ſe rappelle alors très-à-propos ces Vers de *Lafontaine*,

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace, &c.

Malgré cela, il a eu des admirateurs intrépides. Il faut convenir que ces admirateurs n'ont encore oſé lui prodiguer leurs applaudiſſemens que dans l'*Almanach des Muſes*, Almanach dont l'Auteur n'eſt pas plus infaillible dans ſes éloges, que le Faiſeur d'Almanach de Liége ne l'eſt dans ſes prédictions. La ſeule fois qu'il a rencontré la vérité, c'eſt quand il a dit que *ce Poëte a une maniere à lui*: Il y a toute apparence que cette maniere demeurera

à ſon original. Malheur à qui la lui enleveroit !

1. LEMONIER. [*N.*] Cinq ou ſix petites Comédies mêlées d'ariettes, parmi leſquelles le *Maître en Droit* & le *Cadi dupé* ſont les ſeules qui aient eu un ſuccès durable, annoncent dans lui des talens pour ce nouveau genre de ſpectacle. Ne mettons pas, au reſte, ces ſortes de ſuccès au rang des titres qui peuvent aſſurer une gloire ſolide dans quelque état que l'on ſoit, & encore moins dans les Lettres. On ne ſe fait jamais un grand nom par de petites choſes; mais enfin il eſt des Eſprits qui amuſent pour le moment, & le ſuffrage du moment eſt toute la récompenſe qu'ils doivent attendre.

2. LEMONNIER, [*N.*] Chanoine de la Sainte-Chapelle, né en Normandie en 17..

D'abord, intelligent & heureux dans la *Traduction de Térence*, il s'eſt ſinguliérement mépris dans celle de *Perſe*, faite

faite ſuivant un nouveau ſyſtême que l'exécution n'a point juſtifié. Les Traductions du premier de ces deux Poëtes, par M. *le Maître de Sacy* & par Madame *Dacier*, ne ſembloient pas pouvoir être ſurpaſſées. M. l'Abbé *Lemonnier* a fait voir qu'on pouvoit enchérir encore ; *Térence* a paru, dans notre Langue, avec une aiſance & une exactitude qu'il eût employées lui-même pour s'exprimer, s'il eût écrit en François.

Perſe, au contraire, a eu un ſort bien différent. Le Traducteur, pour s'être attaché à rendre ce Poëte mot à mot, lui fait parler un langage tudeſque & très-ſouvent inintelligible. Il n'a pas fait attention que chaque Langue a ſon génie particulier, ſes tours, ſes licences, & que prétendre les faire paſſer littéralement dans une autre Langue, c'eſt dénaturer également & l'Original & la Langue dans laquelle on traduit. Telle expreſſion noble dans le Latin, devient ridicule dans le François. Nous n'en citerons qu'un

exemple, parce que cette matiere a été ſuffiſamment éclaircie.

Pline, en parlant des qualités extérieures de *Trajan*, dit, après en avoir fait l'énumération, *nonne longè latèque Principem oſtentant?* Seroit-ce bien traduire que d'exprimer ainſi cette penſée? Ses dehors *ne montrent-ils pas le Prince en long & en large?*

Telle eſt pourtant la maniere dont le nouveau Traducteur veut qu'on rende les Auteurs, & celle à laquelle il s'eſt attaché dans la Verſion des Satyres de *Perſe*. L'Abbé de *Marolles*, le plus mépriſé aujourd'hui de tous les Traducteurs, n'a pas pouſſé la ſervitude juſque là. *Horace* avoit déjà proſcrit l'aſſujettiſſement littéral, *nec verbum verbo curabis reddere fidus interpres.* Ceux qui ſe ſont fait un nom dans la Traduction, ne l'ont dû qu'à leur attention à ſe pénétrer de l'eſprit de leur original, à en ſaiſir les beautés, & à les faire paſſer dans une Langue étrangere, ſans s'attacher à l'exactitude des mots. C'eſt ſurtout en fait de Traduction, que la lettre tue & que l'eſprit donne la vie.

Le mauvais ſuccès de la Verſion de *Perſe* déterminera ſans doute M. l'Abbé *Lemonnier* à ſuivre pour celle de *Plaute*, à laquelle il travaille, dit-on, la même méthode qu'il a obſervée en traduiſant les Comédies de *Térence*. Cette méthode eſt certainement la meilleure; & pourquoi chercher des routes nouvelles, quand on peut marcher avec aiſance & avec ſûreté dans un chemin depuis long-temps connu pour conduire à la perfection?

Le volume de *Fables* qu'il a publiées, a déjà prouvé combien il eſt capable de ſaiſir, dans la pratique, le vrai caractere de chaque genre. Peu de nos Fabuliſtes ont montré plus de talens pour faire reſſortir une morale ſaine, inſtructive & touchante, des ſujets qui paroîtroient d'abord le moins s'y prêter; plus d'aiſance & de vivacité dans la verſification; plus de naturel & d'aménité dans la maniere d'exprimer leurs penſées. Ces qualités, que nous reconnoiſſons dans les *Fables* de M. *Lemonnier*, ne font pas oublier, il eſt vrai, que ſes détails tombent ſouvent dans la

diffuſion, à force de fécondité; que ſa ſimplicité, pour être trop familiere, devient quelquefois triviale & rebutante; que ſa facilité à tourner une même penſée de différentes façons, donne un air languiſſant à certains endroits de ſes Récits, riches d'ailleurs en tournures, en images, & en ſentimens. Mais ces défauts ſont auſſi aiſés à corriger, que faciles à connoître. En continuant le genre pour lequel il ſemble né, le Fabuliſte en écartera ce qui le dépare; & ſes talens, perfectionnés par ce moyen, n'auront même plus beſoin de l'indulgence, qu'ils ſont en droit d'obtenir aujourd'hui par le mérite qui les annonce. Il n'eſt pas moins important pour lui de ſe guérir d'un amour de la ſingularité, qui ſe manifeſte dans toutes ſes Préfaces. Celle qui eſt à la tête de ſes *Fables*, par exemple, eſt ſur-tout marqué au coin de l'indépendance & de l'innovation. Rien de plus déplacé que de conſacrer tant de pages à dénaturer les juſtes idées que nous avions de l'Apolo-

gue, à en préſenter de fauſſes, & à proſcrire les regles reſpectées juſqu'à nous. Cette Préface eſt remplie d'ailleurs d'inutilités, de mépriſes, de paradoxes, de critiques injuſtes, très-faciles à réfuter, ſi les bornes d'un Article, tel que celui-ci, nous le permettoient. En Littérature, comme en Morale, vouloir tout réduire à l'arbitraire; c'eſt moins la preuve d'un eſprit inventif & original, que l'indice de la dépravation du jugement & de l'inquiétude qui en eſt le fruit.

LENFANT, [*Jacques*] Miniſtre Proteſtant, né dans la Beauce, en 1661, mort en 1728.

De tous les Miniſtres Proteſtans, de l'autre Siecle, qui ont écrit chez l'Etranger, il eſt celui dont le ſtyle eſt le plus pur & le plus modéré. La plupart des Ouvrages de ſes Confreres, ſont des déclamations pleines d'emportemens & de menſonges; le langage en eſt auſſi dégoûtant, par ſa barbarie, que le fond des ſentimens en eſt révoltant. Pour lui, ſans re-

noncer à ſes préjugés [comme il le paroît par ſon *Hiſtoire de la Papeſſe Jeanne*, qui ne peut être que le fruit d'un eſprit exceſſivement crédule, ou d'une imagination trop facile à ſe remplir de tout ce qui favoriſe les rêveries d'une Secte], il a ſu répandre, dans d'autres Ouvrages hiſtoriques, du diſcernement, de l'ordre, de la netteté, de l'élégance, & de l'inſtruction. Tel eſt le caractere de ſes *Hiſtoires* des Conciles de *Conſtance*, de *Piſe*, de *Bâle*, qui, à proprement parler, ne ſont qu'une continuation du même ſujet. L'extinction du grand Schiſme d'Occident, y eſt très-bien développée, à l'eſprit de parti près, qui égare quelquefois l'Auteur. Ces Hiſtoires ſont écrites d'ailleurs d'un ſtyle, tantôt ſimple & tantôt noble, tantôt grave & tantôt rapide, ſelon la différence des objets qui ſe préſentent.

M. l'Abbé *Pluquet* & M. *Alletz* ont profité des Ouvrages de M. *Lenfant*, l'un dans le Dictionnaire des Héréſies, l'autre dans celui des Conciles. Il ſeroit à ſou-

haiter qu'ils euſſent toujours puiſé dans d'auſſi bonnes ſources, quant à la diction. Le Dictionnaire de M. *Alletz*, principalement, offre une bigarrure de ſtyle qui déplaît, par la différence qui ſe trouve entre un article & un autre article, ſoit pour le ton, ſoit pour l'expreſſion. Ce défaut conſidérable eſt aſſez ordinaire aux Compilations, où les Auteurs ne font que copier, ſans ſe donner la peine, & ſans avoir le talent de refondre & de colorier les lambeaux qu'ils tirent de différens Ecrivains.

LENGLET DUFRESNOY, [*Nicolas*] Abbé, né à Beauvais en 1674, mort à Paris en 1755.

La France a produit peu d'Auteurs auſſi laborieux & auſſi féconds. Le Public lui doit quarante Ouvrages, qui forment plus de trois cents volumes. Religion, Morale, Politique, Hiſtoire, Géographie, Chimie, tout a été de ſon reſſort, & par-tout on y reconnoît l'Homme érudit, mais ſans jugement, ſans principes, &

ſans goût. Cet Auteur a été en cela un exemple très-capable de prouver combien un eſprit cauſtique, indépendant, aidé d'une mémoire prodigieuſe, eſt propre à enfanter d'erreurs, & à les débiter avec aſſurance. Jamais les ſages Réglemens de la Police, pour la Librairie, ne contrarierent perſonne plus que lui : auſſi fut-il toujours en guerre avec les Cenſeurs qu'on lui donnoit pour examiner ſes Manuſcrits. Entêté dans ſes idées, il ne pouvoit ſe réſoudre aux changemens ou aux ſuppreſſions les plus néceſſaires. Sa méthode étoit, de rétablir à l'impreſſion ce qu'on avoit rejeté ou changé à l'examen. Souvent il ne s'en tenoit pas là. Le Cenſeur dont il étoit mécontent, devoit s'attendre à quelque trait ſatirique, dans le premier Ouvrage que l'Auteur faiſoit imprimer.

Un pareil travers paroîtra, ſans doute, excuſable dans le Siecle où nous ſommes. Nous ne diſſimulerons pas qu'il eſt des Cenſeurs, dont la ſévérité peu éclairée, les difficultés minutieuſes, la foibleſſe, la

puſillanimité, l'eſprit de parti, peuvent donner de juſtes mécontentemens aux Auteurs les plus irréprochables. Ils oublient trop aiſément qu'ils ne ſont pas Juges des Productions qu'on leur ſoumet, & que leur unique fonction eſt de rejeter ce qui peut bleſſer la Religion, les Mœurs & les Loix. Mais nous n'en ſommes pas moins convaincus de la néceſſité de donner des entraves aux eſprits fougueux qui cherchent à égarer les autres, après s'être égarés eux-mêmes. Un Etat policé doit n'admettre que les lumieres utiles & bienfaiſantes, & rejeter celles qui ſont équivoques ou dangereuſes. Moins d'Hommes ſavans, ou des Savans raiſonnables & bons Citoyens, telle ſera la deviſe de tout Gouvernement ſage.

Si l'Abbé *Duſreſnoy* eût pu ſe perſuader qu'il valoit mieux ne rien écrire, que d'écrire ſans regles & ſans égard, il ſe ſeroit épargné bien des déſagrémens. Pendant le cours de ſa vie, il habita moins ſa maiſon que la Baſtille, où il fut enfermé dix à douze fois. Il étoit ſi ac-

coutumé à ces fréquens voyages ; qu'en voyant paroître l'Exempt *Tapin*, aussitôt, sans lui donner le temps de s'expliquer, *allons vîte*, disoit-il à sa Gouvernante, *mon petit paquet ; du linge, du tabac.*

LÉONARD, [*N.*] né en Amérique en 17.. Ce jeune Poëte annonce des talens, sur-tout pour l'Idylle, genre de Poésie, qui, depuis Madame *Deshoulieres*, a été cultivé assez infructueusement parmi nous. Ses Pastorales sont très-variées, & offrent un agréable tissu de pensées naturelles, naïves, délicates, embellies par une versification douce, simple, facile, & qui forme le vrai caractère de cette espece de Production, dont la tendresse est l'ame, & l'aménité le coloris.

LIGER, [*Louis*] né à Auxerre en 1658, mort à Guerchi, à trois lieues d'Auxerre, en 1717.

Cet Auteur a écrit sur les Parterres, les Jardins, les Potagers, les Vergers, les

Champs, la Cuiſine, & généralement ſur tout ce qui a rapport à l'économie domeſtique. Il a peut-être rendu en cela des ſervices très-utiles ; mais c'eſt à ceux pour qui il a travaillé à apprécier ſon mérite.

Un Abbé du même nom, Auteur d'un Ouvrage, intitulé *Dialogue entre les Philoſophes modernes*, publia, en 1779, un Libelle contre nous, ſous le titre de *Problême littéraire*, où il s'efforçoit de prouver qu'un Vicaire de Paroiſſe, mort deux ans auparavant, & qui n'a pas laiſſé un ſeul Prône digne d'être imprimé, étoit l'Auteur des Morceaux les moins foibles des *Trois Siecles*. Il avoit rédigé ce Libelle, à la ſollicitation d'un prêtre qui lui en avoit fourni les matériaux. Comme M. l'Abbé *Liger* étoit de bonne foi, il s'eſt fait un devoir de déſavouer & de rétracter hautement ce Libelle, dès qu'il a eu connoiſſance de notre *Lettre à un Journaliſte*, où nous avons pris la peine de réfuter cette abſurde calomnie, en faveur des eſprits faciles, qui auroient pu ſe laiſſer prévenir contre nous par la gravité

du caractere du Libelliſte & de ſon Inſtigateur. Voici en quels termes s'exprime le premier dans ſon déſavœu, en parlant de cet honnête homme. » Vous ne ſau-
» riez croire avec quel acharnement il
» vous pourſuit : il n'a pas tenu à ſes ſol-
» licitations que je n'aie repris la plume
» contre vous, non ſeulement pour at-
» taquer vos nouvelles Productions, mais
» votre perſonne.... Il n'eſt point d'abſur-
» dité que l'excès de ſa haine ne lui faſſe
» débiter contre vous. Mon regret eſt d'en
» avoir été le complice, ſans l'être de ſa
» mauvaiſe foi. Dès que je l'ai connue,
» je la lui ai reprochée, & j'ai rompu
» avec lui.... Plein d'eſtime pour votre fa-
» çon de penſer & d'agir, je me porte-
» rai à tout ce qui pourra vous ſatisfaire ;
» mais vous êtes aſſez généreux pour par-
» donner à un ennemi de cette trempe.
» La jalouſie, au lieu de déprimer les
» talens, leur donne un nouveau luſtre,
» *Merges profundo pulchrior evenit.* Faites
» de ma Lettre l'uſage que vous jugerez
» à propos. Je déſire qu'elle ſerve de té-

» moignage aux ſentimens de conſidé-
» ration & d'eſtime avec leſquels j'ai
» l'honneur d'être, &c ".

LIGNAC, [*Joſeph-Adrien* LE LARGE DE] d'abord Jéſuite, puis Oratorien, puis Abbé, né à Poitiers, mort à Paris en 1762.

On connoît peu ſes Ouvrages de Métaphyſique & d'Hiſtoire naturelle, très-eſtimés cependant de ceux qui ſont capables d'apprécier ce genre de mérite; tels ſont les *Elémens de Métaphyſique, tirés de l'Expérience*; l'*Examen ſérieux & comique du Livre de l'Eſprit*; les *Mémoires pour l'Hiſtoire des Araignées*; & les *Lettres à un Américain ſur l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon.* Ce dernier Ouvrage prouve ſur-tout une connoiſſance très-profonde & très-étendue de la Nature & de ſes productions. L'Auteur y critique, avec les égards dus à un de nos premiers Ecrivains, pluſieurs obſervations de M. de *Buffon.* Ses critiques

ſont aſſez ſenſées, mais quelquefois trop minutieuſes.

M. de *Lignac* a encore compoſé, contre les Fataliſtes modernes, un Ouvrage très-bien raiſonné, intitulé, *Témoignage du ſens intime & de l'expérience, &c.* On dit que la mort l'a empêché d'exécuter le plan de défenſe de la Religion, dont *Paſcal* a laiſſé les riches matériaux. Peut-être les penſées qu'il eût tirées de ſon propre fonds, n'euſſent-elles pas été auſſi ſublimes que celles de l'Auteur des *Provinciales*; mais on peut juger, par ſes Ouvrages, qu'il étoit en état de compoſer un bon Livre, ſur un auſſi ſolide fondement.

LIMOJON, [*Ignace-François*]. *Voyez* SAINT-DIDIER.

LINANT, [*Michel*] né à Louvier, en 1709, mort en 1749.

Malgré la réclamation d'un de ſes amis*,

* Voyez, dans le *Journal Encyclopédique* du

au zele duquel nous applaudiſſons, nous ne changerons rien à ce que nous avons dit. M. *Linant* ſera toujours, à notre jugement, un de ces eſprits ſubalternes, qui ne ſavent exiſter qu'en s'attachant, pour ainſi dire, au ſervice de quelques Hommes célebres. Il a été un des protégés de M. de *Voltaire*, & peut-être un des plus reconnoiſſans; car il n'a ceſſé de chanter ſes louanges & ſes bienfaits, dans pluſieurs Odes aſſez froides, & dans la Préface d'une édition qu'il a donnée de la Henriade, où ſon Génie tutélaire eſt célébré avec enthouſiaſme. On a dit que M. de *Voltaire* avoit pris ſoin de former ſes talens. Il paroît, ou que le Maître n'étoit pas difficile ſur le choix de ſes Eleves, ou que l'Eleve a bien peu profité des ſoins du Maître; car les Poéſies de M. *Linant* ſont très-médiocres, ſi l'on en excepte le Madrigal que voici, où l'on trouvera un éloge délicat & fin du château

---

mois de Juin 1773, une Lettre de M. l'Abbé *Yart*, Cenſeur Royal, au ſujet de cet article.

de Cirey, & de l'illuſtre Marquiſe *du Châtelet* qui l'habitoit alors :

Un Voyageur qui ne mentoit jamais,
Paſſe à Cirey, l'admire, le contemple ;
Il croit pourtant que ce n'eſt qu'un Palais ;
Mais voyant *Emilie* : Ah ! dit-il, c'eſt un Temple.

LILLE, [*Jacques* DE] Abbé. *Voyez* DELILLE.

1. LINGENDES, [*Jean* DE] né à Moulins en Bourbonnois, mort en 1616.

Dans un temps où l'on ne connoiſſoit pas encore le bon goût, il cultiva la Poéſie avec réputation, & quoique ſes Vers ſoient bien éloignés de la perfection à laquelle la Poéſie eſt parvenue depuis, ils ſont encore eſtimés des gens de goût. On connoît ceux-ci, pleins de naturel & de délicateſſe.

Si c'eſt un crime de l'aimer,
On n'en doit juſtement blâmer
Que les beautés qui ſont en elle.
La faute en eſt aux Dieux,

Qui la firent ſi belle,
Et non pas à mes yeux.

Il a ſur-tout réuſſi dans les Stances, où l'on eſt touché d'un ton de ſentiment & de délicateſſe, qui auroit pu, cinquante ans plus tard, en faire un excellent Poëte.

2. LINGENDES, [*Claude* DE] Jéſuite, de la même famille que le précédent, né à Moulins en 1591, mort à Paris en 1660.

Celui-ci a rendu de grands ſervices à l'éloquence de la Chaire. On eſt vivement ému de la nobleſſe & de la chaleur qui dominent dans la plupart de ſes Sermons, compoſés d'abord en François, & enſuite mis en Latin par l'Auteur lui-même, qui ne les a publiés que dans cette langue. C'eſt à la faveur de cette Traduction que les Prédicateurs, qui l'ont ſuivi, ſe ſont crus autoriſés à puiſer, dans cet Orateur, pluſieurs beaux traits admirés enſuite dans leurs Diſcours. Ce Jéſuite joignoit au mérite de l'éloquence, celui

de la douceur & de la ſageſſe dans la direction. Il paſſa par les premieres places de ſa Société, & fut Confeſſeur de *Louis XIII.*

Un autre *Lingendes*, Evêque de Mâcon, parent de celui-ci, n'étoit pas moins éloquent. On ſait que le plus beau morceau de l'Oraiſon funebre de *Turenne*, par *Fléchier : Ennemis de la France, vous vivez...* eſt tiré de celle d'un *Duc de Savoie*, compoſée par ce *Lingendes.*

LINGUET, [*Simon-Nicolas-Henri*] Avocat au Parlement de Paris, né à Reims en 1736.

L'abus malheureux qu'il a fait de ſes talens, ne nous empêchera pas d'en reconnoître la ſupériorité. Les cœurs ſenſibles ne peuvent que le plaindre & s'intéreſſer à ſes diſgraces. Cet Ecrivain eſt un exemple que la Nature vend quelquefois bien cher les dons précieux qu'elle diſpenſe à ſes favoris. Elle ſemble avoir formé celui-ci pour l'éloquence. Les eſprits

déſintéreſſés & connoiſſeurs l'ont déjà placé dans le très-petit nombre de nos Ecrivains qui ont un caractere à eux, & dont il eſt aiſé de diſtinguer, au premier coup-d'œil, la maniere. Celle de M. *Linguet* ſe montre dans tout ce qu'il a écrit, par une richeſſe d'imagination, une chaleur & une vivacité d'images, une flexibilité & un coloris de ſtyle, qui le ſéparent avantageuſement de la foule de nos Littérateurs, même célebres. Doué d'une intelligence prompte, d'une imgination vive & féconde, d'une mémoire facile & ſolide, ſes premiers pas, dans la carriere littéraire, ont annoncé un athlete ſinguliérement favoriſé de la Nature, & deſtiné à ſurpaſſer les rivaux les plus renommés. A la facilité de ſaiſir, dans les objets, les rapports les plus éloignés, il réunit le mérite de penſer avec nobleſſe & de peindre avec force. Mais comme les plus heureuſes qualités ont des excès toujours voiſins des défauts, s'ils ne ſont pas eux-mêmes des défauts, & qu'il eſt

facile aux grands talens de ſe corriger, nous uſerons des droits de la franchiſe que nous nous ſommes impoſée.

Cet Auteur ſeroit-il moins eſtimable, en ſe montrant plus attentif à rejeter l'eſprit de ſyſtême, qui lui fait enviſager les choſes du côté le plus ſingulier; à éviter de certaines diſcuſſions, propres à faire briller l'éloquence, à la vérité, mais rarement d'accord avec l'exactitude & la ſolidité du jugement; à interdire à ſon imagination quelques eſſors un peu trop libres; & à retrancher de ſa maniere d'écrire, des expreſſions, qui, pour être pittoreſques & ſuppoſer la facilité la plus heureuſe, n'en ſont pas toujours, pour cela, conformes à la dignité du ſtyle & à la ſévérité du goût?

Il eſt aiſé de ſentir que ces oublis momentanés ne ſauroient être le partage de la médiocrité; mais les défauts ſont d'autant plus ſenſibles, que les beautés qui les avoiſinent ſont plus frappantes. On peut les comparer à des taches qui

échapperoient dans l'examen d'un tableau commun, & qui choquent dans les productions d'un pinceau, dont on a droit d'attendre autant de correction & de réserve, qu'il a d'aisance & d'énergie. Ce n'est pas assez d'être doué d'une eloquence prestigieuse, qu'on nous passe ce terme, propre à faire valoir tout ce qu'elle prend, pour ainsi dire, sous sa protection. Le premier devoir d'un Ecrivain éloquent, est de ne point se laisser séduire lui-même, parce que sa propre séduction entraîne bientôt celle des autres, & que l'on est fâché d'être obligé de condamner par réflexion, ce qui d'abord a subjugué par attrait.

Après ces observations qui nous ont paru indispensables, sans entrer dans la discussion de certains principes de M. *Linguet*, nous dirons que cet Ecrivain, à qui l'on ne peut contester, malgré ses défauts, les qualités qui caractérisent le génie, auroit dû s'attendre, à cause de ces qualités mêmes, à plus d'égards de la part de quelques Gens de Lettres, qui

n'ont pas ſenti combien il en méritoit. On ſait que, pendant qu'il étoit occupé à défendre ſon honneur & ſon état contre les principaux Membres du Corps des Avocats, dont l'amour-propre jaloux ſe croyoit intéreſſé à l'éloigner du Barreau, pluſieurs Champions de la Secte Encyclopédique & Economique ont choiſi ce moment pour ſe déchaîner contre lui d'une maniere auſſi injuſte que peu loyale. On ſait encore qu'après avoir contribué, par leurs libelles & par leurs intrigues, à le faire exclure de ſon Corps, ils ſont parvenus, par de nouvelles menées, à ſurprendre des ordres à l'autorité pour lui ôter la rédaction du Journal de *Politique & de Littérature*, & le dépouiller ainſi du ſeul bien qui lui reſtoit : ce bien eſt devenu auſſi-tôt la proie du plus acharné de ſes ennemis, qui, au mépris des bienſéances les plus indiſpenſables, n'a pas rougi de le briguer & de s'en revêtir. On ſait enfin que la retraite de M. *Linguet* dans le pays étranger, & les écarts qui en ont été la ſuite, ſont le fruit

de ces perſécutions ſcandaleuſes, qui prouvent qu'il n'y a jamais eu de Secte plus intolérante, plus vindicative, plus tyrannique, plus inhumaine, que celle dont les bannieres ont pour cri les noms de *tolérance* & de *liberté.*

Ne ſe laſſeront-ils donc jamais, ces prétendus Philoſophes, de ſe montrer auſſi odieux qu'inconſéquens? Ne ſe laſſeront-ils jamais de reſſembler à des foux prêchant la ſageſſe, à des malades recommandant le ſoin de la ſanté, à des *Procuſtes* vantant la juſtice & l'honnêteté? Ne ſe laſſeront-ils jamais de pourſuivre leurs Adverſaires avec des injures qu'on mépriſe, avec des calomnies qu'on ne croit pas, avec des artifices, des menées, des perſécutions qu'on dévoile tôt ou tard, & qui n'aboutiſſent qu'à couvrir de honte & d'opprobre ceux qui en ont été les auteurs & les inſtrumens?

C'eſt ce qui s'eſt ſur-tout vérifié à l'égard des perſécuteurs de M. *Linguet.* A peine cet Ecrivain a-t-il été hors de France, que, profitant de la liberté des

preſſes étrangeres, il a écrit contre ſes ennemis, & les a peints ſous les couleurs les plus vraies.

Heureux s'il ſe fût contenté de combattre les travers de la Secte dont il a été la victime, de démaſquer l'hypocriſie politique de ſes Chefs, de ridiculiſer la ſotte crédulité de ſes Partiſans, de s'élever contre la baſſeſſe de ſes Eſpions, de couvrir de mépris & d'infamie les Journaliſtes gagés par elle, qui n'admirent & ne louent que ce qui eſt marqué à ſon vénérable ſceau! Mais, abuſant de la liberté que ſa poſition lui donnoit de ſe plaindre, & n'écoutant que ſon amour-propre irrité, on l'a vu ſe venger du crime de quelques particuliers, & envelopper, dans ſon reſſentiment, des hommes dignes de ſon reſpect. Les Eſprits les plus portés à l'indulgence ne ſauroient lui pardonner les ſarcaſmes qu'il s'eſt permis contre les premiers dépoſitaires de l'autorité. Il n'eſt point de François qui n'ait été révolté de ſa *Lettre à M. le Comte de V***; Diatribe d'autant plus inexcuſable, que ce Miniſtre

Miniſtre n'étoit point l'Auteur de ſes diſgraces. M. *Linguet* l'a bien ſenti lui-même par le déſaveu glorieux qu'il en a fait, & par les éloges vrais qu'il a donnés depuis à ce grand homme d'Etat, dont la Nation & les Etrangers admirent également la ſageſſe & la probité; qui ne doit ſon élévation qu'à ſon mérite; dont tous les pas dans la carriere politique, où il eſt entré dès l'âge le plus tendre, ont été marqués par des ſervices rendus à la Patrie; qui, malgré ſa grande modeſtie, jouit de toute ſa réputation; & dont la gloire, appuyée ſur l'eſtime générale de ſes contemporains, ne pourra qu'augmenter par la ſucceſſion des temps.

LINIERE, [*François* PAJOT DE] né à Senlis, mort en 1704, âgé de 76 ans.

Poëte plus célebre par ſes impiétés & ſes mœurs dépravées, que par ſes Vers, qui ſont d'une extrême platitude. On dit qu'il n'avoit d'eſprit & de vigueur que pour les Chanſons ſatiriques ou impies. Il eſt aiſé de s'en convaincre par les Vers

au deſſous du médiocre qui nous reſtent de cet Auteur. Témoin encore ceux qu'on a inſérés dans le Recueil de *Poéſies choiſies*, qui

N'a fait de chez *Sercy* qu'un ſaut chez l'Epicier.

Liniere étoit l'ami de *St. Pavin*, auſſi débauché & auſſi impie. Il ne ſera pas inutile de remarquer que tous les deux ont été & ſont encore regardés comme des Philoſophes.

LIONNE, [*Hugues* DE] Miniſtre d'Etat, né en 1611, mort à Paris en 1671.

Il a laiſſé des *Mémoires* & une *Hiſtoire de ſes Négociations à Francfort*. Ces deux Ouvrages, médiocres pour le ſtyle, peuvent fournir des lumieres à ceux qui veulent s'inſtruire dans la Politique, ou, pour mieux dire, la Politique changeant à peu près comme les modes, les Ouvrages anciens, en ce genre, ne peuvent être regardés que comme ces monnoies qui n'ont plus de cours, & qu'on garde par curioſité.

LISLE, [*Claude* DE] né à Vaucouleurs en 1644, mort à Paris en 1720.

Quoique la Géographie ait été le principal objet de ſes travaux & la premiere ſource de la réputation qui lui procura des Eleves de la premiere qualité, & entre autres, le Duc d'Orléans, depuis Régent, il mérite quelque eſtime pour la partie hiſtorique. Sa *Relation du Royaume de Siam*, ſur-tout, peut être regardée comme un Ouvrage ſagement écrit.

M. *de Liſle* eut deux fils, *Guillaume de Liſle*, Membre de l'Académie des Sciences, premier Géographe du Roi, & *Nicolas de Liſle*, dont les excellens Mémoires ſur des objets d'Aſtronomie & de Mathématique ſont recherchés dans les Recueils de l'Académie des Sciences.

LOMBARD, [*Théodore*] ci-devant Jéſuite, né dans le Vivarais en 1699.

Il a remporté douze Prix à l'Académie des Jeux Floraux, & deux à celle de Marſeille, ſans que toutes ces Couronnes aient pu lui faire une réputation dans la Littéra-

ture; tant il eſt vrai que les Tribunaux littéraires ont peu d'influence ſur le ſuffrage du Public !

LONDRES, [*Théophile-Ignace* ANSQUERS DE] Abbé, né à Quimper en 1728.

Rien n'a paru de lui, depuis ſes *Variétés philoſophiques & littéraires*, qui doivent faire blâmer l'inaction de ſa plume. Avec une imagination vive, une ame ſenſible, un eſprit nourri de la bonne Littérature, le talent de rendre avec intérêt ſes idées, comme on en peut juger par l'Ouvrage que nous venons de citer, il eût été en état d'enrichir notre Littérature de pluſieurs excellentes Productions. L'Auteur s'eſt propoſé dans celle-ci, comme il le dit lui-même, d'inſtruire & de plaire. Il y a réuſſi, ſans tomber, d'un côté, dans la morgue du pédantiſme, & ſans rien ſacrifier, de l'autre, au ton de frivolité qui regne aujourd'hui dans tout ce qu'on appelle Production agréable. Il a eu l'art d'y ſemer des traits hiſtoriques & légers, qui donnent du reſſort à la mo-

rale & n'ôtent rien à ſa ſolidité. Il y a ſurtout d'excellens morceaux contre les faux Philoſophes, dont il peint avec énergie les travers & les inconſéquences.

LONG, [*Jacques* LE] Oratorien. *Voyez* LELONG.

LONGCHAMPS, [*Pierre* DE] Abbé, né dans le Poitou en 1736.

Nous connoiſſons de lui pluſieurs Ouvrages de Poéſie qui nous ont paru très-eſtimables, mais dont la gloire ſemble le toucher peu. Ce n'eſt pas apparemment ſur ces ſortes de Productions qu'il fonde ſa réputation. Il s'eſt attaché à un genre qui exige plus de talens, & plus propre à lui donner une place diſtinguée parmi les Ecrivains utiles. Le *Tableau hiſtorique des Gens de Lettres*, dont il a déjà publié pluſieurs volumes, fait déſirer qu'il puiſſe donner à cet Ouvrage toute ſon étendue. Il n'eſt point encore arrivé au regne de *François I*, &, par cette raiſon, nous ſommes fâchés de ne pouvoir pas profiter de ſes lumieres.

On ne peut ſe diſſimuler toutes les difficultés de la carriere que parcourt M. l'Abbé de *Lonchamps*. Il y a déjà acquis une juſte gloire; mais les temps critiques ne ſont pas encore arrivés. Le riſque n'eſt pas effrayant, lorſqu'il s'agit d'apprécier le mérite des Morts. Si on ne décide pas ſelon les idées du Public, on a le Public, à la vérité, contre ſoi, avant qu'il ſoit déſabuſé; mais ſon zele n'eſt jamais ſi ardent que celui des particuliers. Au contraire, quand il s'agit de parler des Vivans, l'amour-propre s'éveille, les orages grondent, & les écueils ſe multiplient de tous côtés.

Il n'eſt point de Littérateur qui ne ſe croie des droits aux ſuffrages de ſes contemporains. Ces droits ne ſont pas toujours réglés par l'équité: la vanité en établit les titres, la vanité en prend la défenſe, & l'animoſité eſt toujours le prix de quiconque oſe ſe déclarer le juge de leur valeur. Que faut-il donc faire? Les Morts, du fond de leur tombeau, n'appellent point des ſentences prononcées

contre eux ; les Vivans ſont toujours prêts à crier à l'injuſtice & à être injuſtes, pour prouver qu'on a tort de les attaquer. Le Public doit-il être la victime d'une foule d'Ecrivains médiocres qui l'ennuient, ou qui corrompent le gout ? Les Génies les plus diſtingués peuvent-ils ſe croire irréprochables ? &, en rendant juſtice à leurs talens, eſt-on obligé de ſe taire ſur leurs défauts ? N'eſt-il pas à craindre que ces défauts, quelquefois ſéduiſans, ne contribuent à la ruine de la Littérature ? La République des Lettres ſeroit-elle un Etat anarchique où chaque Tyran fût en droit d'établir des loix arbitraires ? Et quand des Journaliſtes, de leur propre mouvement, certaine ſcience & pleine puiſſance, auront approuvé ce que le bon goût réprouve, ou condamné ce qu'il admet, leurs Décrets ſeront-ils ſans appel comme ſans infaillibilité ? Rien ne ſeroit plus contraire aux progrès des Arts, qu'une ſi aveugle ſéduction. C'eſt préciſément contre la ſoumiſſion de certains Juges & les applaudiſſemens du Parterre abuſé, que

le Zélateur du bon, du vrai, du beau, doit s'élever avec le plus de force. Ce ſont les raiſons qui prouvent en ce cas, non des autorités, ni des ſuffrages trop décriés par l'abus qu'on en a fait.

Voilà ce qui rend une Hiſtoire littéraire le plus difficile peut-être de tous les Ouvrages; car, indépendamment des recherches, du diſcernement, de l'impartialité, de l'honnêteté même, il faut encore une adreſſe plus qu'humaine pour dire la vérité ſans offenſer les oreilles délicates :

Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

Quelles que ſoient ces difficultés, nous ne les croyons pas capables de décourager un homme ſage. Son premier ſoin doit être pour le vrai, & ſa derniere inquiétude pour les murmures.

Au reſte, M. l'Abbé de *Longchamps* a enrichi la Littérature Françoiſe d'une Traduction auſſi fidelle qu'élégante, des Poéſies de *Properce* & de *Tibulle*, dont les

critiques ſéveres de quelques Journaliſtes n'ont pu affoiblir le mérite dans l'opinion publique.

. LONGEPIERRE, [*Hilaire-Bernard* DE REQUELEYNE, Sieur DE] né à Dijon en 1659, mort à Paris en 1721.

Sa Traduction en Vers François des Odes d'*Anacréon* & de *Sapho*, des Idylles de *Moſchus*, de *Bion* & de *Théocrite*, eſt au deſſous de l'attention d'un Lecteur délicat, qui cependant n'en doit pas mépriſer les remarques. Il a compoſé auſſi un *Parallele de Corneille & de Racine* : ce qui en réſulte de plus clair, c'eſt qu'avec un jugement peu ſain, un goût médiocre, un ſtyle lourd, incorrect & diffus, il n'auroit pas dû prendre ſur lui de juger du mérite de ces deux Poëtes.

M. de *la Monnoye* a eu la bonté de comparer ſa Tragédie d'*Electre* & celle de *Médée*, aux Tragedies de *Sophocle* & d'*Euripide*, ſur le même ſujet; mais ces deux Pieces ſont auſſi éloignées de reſſembler à celles des deux Poëtes Grecs, que la

Muſe tragique de MM. *Lemiére* & *Marmontel* reſſemble peu à celle de *Corneille* & de *Racine*. On repréſente pourtant encore la *Médée* de *Longepierre*, tandis qu'on ne repréſente plus *Denys le Tyran*, *Ariſtomene*, *Cléopatre*, &c. *Idoménée*, *Artaxerce*, *Guillaume Tell*, &c.

LONGUERUE, [*Louis* DUFOUR DE] Abbé des Sept-Fontaines & du Jar, né à Charleville en 1652, mort à Paris en 1733.

Outre le Grec & le Latin, il ſavoit les Langues Orientales & toutes celles de l'Europe. A en juger par la maniere dont il a écrit dans la nôtre, on ſeroit tenté de penſer qu'il n'en poſſédoit parfaitement aucune. On a de lui une *Deſcription hiſtorique de la France ancienne & moderne*, qu'il fit, dit-on, de mémoire; ce qu'on croit ſans peine, par l'inexactitude qui y regne. Ses *Remarques* ſur le fameux Cardinal *Volſey*, ſont aſſez judicieuſes.

On a imprimé ſous le titre de *Longueruana*, un Recueil de penſées & de pré-

tendus bons mots, qui, s'ils ſont véritablement de lui, donneroient une idée peu favorable de ſes mœurs & de ſa Religion.

LONGUEVAL, [*Jacques*] Jéſuite, né près de Péronne en 1680, mort à Paris en 1735.

Aucun de nos Ecrivains ne paroît avoir eu plus de talent pour l'Hiſtoire, & ſurtout pour l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, où les diſcuſſions doivent être fondues avec adreſſe dans le corps du récit. Les huit premiers volumes de l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, & même le neuvieme & le dixieme, quoiqu'ils ne ſoient pas tout-à-fait de lui, peuvent ſervir à confirmer cet éloge. L'intérêt & l'utilité y fixent tour-à-tour l'eſprit du Lecteur, que l'Hiſtorien ſait captiver par un mélange de méthode, de clarté, de critique, d'élégance. Tous les objets ſont préſentés ſous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime à y voir les événemens racontés ſans enthouſiaſme, &

développés avec impartialité. Les Diſcours préliminaires montrent ſur-tout l'homme inſtruit & laborieux, dont l'érudition n'obſcurcit point le diſcernement; l'Ecrivain auſſi ingénieux que ſage, qui ſait animer les ſujets les plus arides, & nous offrir les débris de l'antiquité, dégagés de la rouille du temps, & embellis par l'habileté de ſon pinceau: par-deſſus tout, on eſt touché du ton de reſpect avec lequel ſa plume en traite les différentes matieres; ſentiment qui prouve autant en faveur de la piété de l'Auteur, que de ſes lumieres.

C'eſt dans de tels Ecrivains qu'il faut apprendre à juger ſainement de la Religion & de ſes dogmes. On y puiſe des lumieres propres à éclairer l'ignorance, & des ſentimens capables de reſpecter la vertu; double mérite dont nos Auteurs philoſophes ſont bien éloignés.

Ceux qui ont déſapprouvé les louanges que nous donnons à cette Hiſtoire, ne la connoiſſent pas ſans doute, ou s'en ſont rapportés, pour ſon mérite, à des

jugemens légers ou partiaux. Qu'ils la liſent attentivement, ils ſeront bientôt de notre avis; & s'ils redoutent la peine de la lire, qu'ils n'en jugent du moins que d'après les Connoiſſeurs déſintéreſſés, & nous ſerons également d'accord.

LORENS, [*Jacques* DU] né à Châteauneuf, dans le Thimerais, mort en 1648, âgé d'environ 75 ans.

Mauvais Poëte, dont les Ouvrages ſont juſtement mépriſés. Il a pris la peine de compoſer une trentaine de Satires, qui ne ſont que de plates déclamations contre quelques abus de ſon Siecle, & le plus ſouvent contre les déſagrémens du Mariage. *Du Lorens* eſt éloquent ſur ce dernier article. Il avoit, dit-on, un aiguillon bien propre à exciter ſa Muſe ſatirique, une femme acariâtre, qui ne lui laiſſoit point de repos. Après l'avoir maintefois célébrée dans ſes Satires, il lui fit cette Epitaphe, aſſez heureuſe dans ſa ſimplicité:

Ci-gît ma femme; oh! qu'elle eſt bien,
Pour ſon repos & pour le mien!

LORET, [*Jean*] né en Normandie; mort vers 1666.

Celui-ci étoit auſſi Poëte, & mauvais Poëte. Il fit long-temps une Gazette en vers burleſques, où il annonçoit les nouvelles de la Cour & de la Ville, d'une maniere propre à faire rire ſes Contemporains. Le Surintendant *Fouquet* s'en amuſa ſans doute, puiſqu'il fit du Rimeur un de ſes Penſionnaires; mais il ſeroit difficile de s'amuſer aujourd'hui de la lecture de ces Gazettes, qu'on a pourtant pris la peine de recueillir dans trois gros volumes.

LOUBERE, [*Simon* DE LA] de l'Académie Françoiſe & de celle des Jeux Floraux, né à Toulouſe en 1642, mort en 1729.

Véritable Chryſologue, il ſavoit un peu de tout, & rien à fond. Les Mathématiques, l'Hiſtoire naturelle & civile, les Langues, la Politique, la Morale, la Poéſie, exercerent tour à tour ſa plume, également foible dans tous les genres. Il ne

laiſſa pourtant pas d'être reçu à l'Académie Françoiſe. Ce fut, il eſt vrai, à ſollicitation de M. de *Pontchartrain*, Contrôleur-Général des Finances, qui le protégeoit ; car on fit des difficultés pour l'admettre, parce que l'Académie étoit alors plus difficile qu'à préſent. Cette réſiſtance donna lieu à *Lafontaine*, d'autres diſent à *Chaulieu*, de faire des vers qui finiſſoient ainſi :

Il en ſera, quoi qu'on en die ;
C'eſt un impôt que *Pontchartrain*
Veut mettre ſur l'Académie.

LOUPTIERE, *Jean-Charles* DE RELONGUE DE LA] de l'Académie de Châlons, & de celle des Arcades de Rome, né dans le Dioceſe de Sens, en 1727.

Le Recueil de ſes Poéſies n'a pas été accueilli du Public auſſi favorablement qu'il le méritoit. Peut-être l'influence du *Mercure*, dans lequel elles ont paru ſucceſſivement, a-t-elle contribué à ce peu de ſuccès. Le dégoût général, occaſionné

par les Ouvrages médiocres qui fourmillent dans ce Journal, eſt très-propre à nuire aux bonnes Pieces qui y paroiſſent de temps en temps. Tel eſt l'effet de la mauvaiſe compagnie. Malgré cela, la Muſe de M. de la *Louptiere* doit être diſtinguée de la foule de ces Muſes meſquines qui accourent s'y montrer trois fois par mois. Elle eſt aſſez communément noble, facile, ingénieuſe, tendre, & délicate. Ce qui la rend plus eſtimable encore, c'eſt de ne s'être point laiſſé corrompre par le faux air du Bel-Eſprit, ou le ton précieux de ſentence, ſi fort en vogue aujourd'hui. On voit, au contraire, qu'elle s'eſt appliquée à ſe former ſur les Anciens, & ſur les bons modeles du Siecle dernier. Il ſeroit ſeulement à déſirer qu'elle fût plus pittoreſque & plus vigoureuſe.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, [*Pierre-Joſeph-François*] né dans le Dioceſe de Bourges, en 173..

Avant ſon procès contre les Libraires, ſa célébrité étoit reſſerrée dans un cercle

aſſez obſcur. Une édition de *Racine*, avec un Commentaire, formé de diverſes Obſervations, dont peu lui appartiennent; un Recueil, ſous le titre d'*Elite de Poéſies fugitives*, qui n'eſt, à peu de choſe près, qu'une répétition des autres Recueils; un *Cours d'Hiſtoire & de Géographie*, où il n'y a rien de neuf, & qui eſt très-mal écrit; ne ſembloient pas annoncer les talens qu'il a développés, lorſqu'il s'eſt agi de ſe défendre lui-même. On peut lui appliquer, à cet égard, ce mot de l'Ecriture, *vexatio dat intellectum.* En effet, rien de plus vif, de plus ſolide & de mieux écrit, que les *Mémoires* qu'il a compoſés pour cette affaire. Ils contiennent, entre autres, une Réfutation d'une Lettre de M. *Diderot*, qui ſe réfutoit, à la vérité, d'elle-même par ſon extravagance & le délire philoſophique qui y regne d'un bout à l'autre; mais la Réfutation de M. *Luneau* ne donne pas moins l'idée la plus favorable de ſon eſprit & de ſon jugement.

Les Gens de Lettres doivent lui ſavoir

gré de les avoir ſi complétement vengés, dans ſes *Plaidoyers* & ſes *Mémoires*, de l'oppreſſion de ces tyrans typographiques qu'ils font vivre par leur eſprit. Les Auteurs ne rougiront-ils pas de ſupporter ſi patiemment un joug ſi ſemblable à celui que les Spartiates impoſerent autrefois aux Ilotes, qui ne cultivoient la terre que pour leur abandonner la moiſſon?

LUSSAN, [*Marguerite* DE] née à Paris en 1682, morte dans la même ville en 1758.

Les meilleurs Ouvrages qui ont paru ſous ſon nom, ſeroient préciſément ceux qui ne lui appartiendroient pas, à en croire des perſonnes qui l'ont beaucoup fréquentée. Ainſi, en rendant à l'Abbé *Chiron* (plus connu ſous le nom de *Boiſmorand*) les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, qu'on lui attribue; à M. *Baudot de Juilly*, l'Hiſtoire de *Louis IX*, celle de *Charles VI*, & celle de la Révolution de Naples; il ne reſteroit à Mademoiſelle de *Luſſan* que la *Vie du*

brave Crillon, Ouvrage prolixe & assez mal écrit, ainsi que toutes les autres Histoires qu'elle a adoptées, si on en excepte les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*. Mais il vaut mieux croire, par indulgence pour le Sexe, que cette Demoiselle n'a fait qu'emprunter leur secours, semblable en cela à bien des femmes qui ont voulu se donner un nom dans le Monde littéraire.

M.

MABILLON, [*Jean*] Bénédictin, né dans le Diocese de Reims, en 1632, mort à Paris en 1707; Savant, dont les Ouvrages sont immenses & très-utiles pour la plupart. Ils ont presque tous pour objet, des matieres de Religion ou d'Histoire ecclésiastique. On s'attend bien qu'il ne faut pas y chercher le feu de l'imagination & l'agrément du style, comme dans des Productions purement littéraires. Le P. *Mabillon* s'est borné à la clarté, à la méthode; qualités estimables, mais le plus souvent déparées par trop de simplicité, & quelquefois par une excessive diffusion. Cette remarque ne nous portera point à contredire M. *du Pin*, qui s'exprime ainsi au sujet de ce Savant: *Il seroit difficile de louer ce Religieux, comme il le mérite; la voix du Public & l'estime générale de tous les Savans font son éloge beaucoup*

mieux que tout ce que nous pourrions en dire.

Il eut pluſieurs démêlés, & entre autres, avec le fameux Abbé de *Rancé*, qui condamnoit les études monaſtiques, & réduiſoit les Moines à la ſimple connoiſſance de la Religion. Ce Bénédictin entreprit de répondre au Réformateur de la Trappe ; & ſes Réponſes furent, d'après ſon caractere, douces, honnêtes, modeſtes, & nous croyons pouvoir ajouter déciſives. En effet, il paroît, par elles & par la raiſon même, que ſon adverſaire confondoit trop la vie des Solitaires avec celle des Religieux. Quand la ſcience eſt animée par l'eſprit de Religion, bien loin de nuire aux vertus du cloître, elle ne peut que les rendre plus éclairées, plus ſolides, & plus reſpectables : l'Abbé de la Trappe en étoit un exemple lui-même.

Après la mort du P. *Mabillon*, le Cardinal *Collorédo* écrivit aux Bénédictins de Paris, par ordre de *Clément XI*, qu'ils feroient plaiſir à ſa Sainteté d'inhumer cet Homme illuſtre dans le lieu le plus

distingué de leur Couvent, parce que tous les Savans de l'Europe ne manqueroient pas de leur demander : *Ubi posuistis eum ?*

MABLY, [*N.* BONNOT DE] Abbé, de l'Académie de Lyon, frere de M. l'Abbé de *Condillac*, né, comme lui, à Grenoble en 1720.

Il est du nombre des Gens de Lettres estimables, qui ne sont pas de l'Académie Françoise, & qui ne seroient jugés que plus dignes d'en être, par le suffrage du Public, si les vrais talens étoient toujours des titres pour y parvenir. Peut-être M. l'Abbé de *Mably*, après avoir su apprécier cet honneur ce qu'il vaut, n'en a-t-il pas été jaloux. Quoi qu'il en soit, son mérite ne peut qu'honorer tous les Corps qui l'auront pour membre. Ses Ouvrages en sont la preuve. Il n'en est pas sorti un seul de sa plume [& nous en connoissons une douzaine], qui n'annonce un esprit pénétrant & un sage Observateur. La plupart sont peu connus, parce qu'ils ont pour objet, des matieres au dessus du goût

de la multitude, qui ne s'amuſe guere que de frivolités. Les plus répandus ſont ſes *Obſervations ſur les Grecs*, celles *ſur les Romains*, les *Entretiens de Phocion ſur le rapport de la Morale avec la Politique*. Dans ce dernier Ouvrage ſur-tout, les matieres ſont approfondies & épuiſées ſans effort, ſans ſéchereſſe, ſans diffuſion. La Raiſon, c'eſt-à-dire, cette ſaine Raiſon, ſi rare dans les Ouvrages de ce Siecle, y marche d'un pas ferme, le flambeau à la main, & découvre, ſur ſa route, des vérités profondes, enchaînées les unes aux autres, formant un Tout auſſi inſtructif, que penſé avec juſteſſe, & ſagement digéré.

Un célebre Critique a eu raiſon de dire de cet Ouvrage, » qu'il étoit la Pro-
» duction d'un excellent Citoyen, qui
» n'écrit que pour ſe rendre utile, qui
» voit tous nos travers & tous nos vices,
» non pour en plaiſanter avec légéreté,
» mais pour nous en corriger; qui gémit
» ſur cet abîme de corruption où nous
» ſommes plongés, & qui voudroit nous

» en faire ſortir ; qui nous offre la perſ-
» pective la plus effrayante des maux que
» nous préparent des révolutions qu'ame-
» nera cette molleſſe hébétée, qui tient
» nos ſens engourdis : car le voile eſt aiſé
» à lever ; ce tableau de la Grece eſt un
» miroir où la France doit ſe voir elle-
» même. On découvre dans ce Livre, des
» vérités de tous les temps, de tous les
» lieux, de toutes les légiſlations.....
» Puiſſe cet Ecrit tomber entre les mains
» de nos jeunes gens ! puiſſent-ils le lire
» & le goûter ! Ils y puiſeront des idées
» ſaines & lumineuſes de la vertu & des
» devoirs qui les attachent néceſſairement
» à l'Etat ".

On ne ſe ſeroit pas attendu, après cela, que les *Entretiens de Phocion*, ſi lumineux & ſi utiles pour la Morale, fuſſent devenus la matiere du radotage inſipide d'un Héros de Roman. Il ne faut que lire *Béliſaire*, pour y trouver *Phocion* traveſti. C'eſt ainſi que la Philoſophie prétend faire des découvertes. Tout ſon art conſiſte à altérer les bonnes choſes qu'on avoit

avoit dites avant elle; ſemblables aux Harpies qui vivoient de rapines, & infectoient, en y touchant, les mets ſervis ſur la table des Sages & des Héros.

MACQUER, [*Philippe*] Avocat au Parlement, né à Paris en 1720, mort dans la même ville en 1769.

Il eſt Auteur de cinq ou ſix Abrégés chronologiques d'Hiſtoire, faits d'après l'inimitable modele qu'en a donné M. le Préſident *Hénault*.

Pierre-Joſeph Macquer, ſon frere, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1718, eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages de Chimie, qui lui ont procuré un nom célebre dans la Phyſique & la Médecine. Il travaille au Journal des Savans, pour ce qui concerne cette derniere Science.

MADELENET ou MAGDELENET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, né en Bourgogne en 1587, mort à Auxerre en 1661.

Poëte Latin & François. Sous ce dernier titre, il eſt juſtement confondu dans la foule des Auteurs obſcurs. Ses Vers Latins méritent qu'on en faſſe un peu plus de cas. Ce n'eſt point parce que *Balzac* les comparoit à ceux d'*Horace* : *Balzac* n'étoit pas un Juge bien sûr en matiere de goût. Ce n'eſt pas non plus parce que *Barbou* leur a donné une place dans ſa belle Collection à côté de ceux du P. *Sautel* : c'eſt parce que pluſieurs de ſes Odes ont de la chaleur & de la véhémence, quoiqu'elles tombent par intervalles dans le rampant & le puérile.

MAGNAN ou MAIGNAN, [*Emmanuel*] Minime, né à Toulouſe en 1601, mort dans la même ville en 1676.

Comme ſes Ouvrages ſont plus d'un Phyſicien que d'un Littérateur, nous nous contenterons de dire que *Louis XIV*, en paſſant par Toulouſe, lorſqu'il venoit d'épouſer l'Infante d'Eſpagne, ne dédaigna pas de viſiter la Cellule de ce Religieux. Le Monarque fut payé de l'honneur

qu'il lui faiſoit, par le plaiſir de voir quantité de Pieces de Mécanique, dont ce Moine étoit l'Auteur.

MAILHOL, [*Gabriel*] né à Carcaſſone en 1732. Auteur de pluſieurs Romans éphémeres, d'une Tragédie, & de quelques Comédies qui ne ſont connues que par leur chute. Ce ſeroit en dire aſſez, ſi nous ne pouvions ajouter à ſa louange, qu'il s'eſt exécuté lui-même, & paroît avoir renoncé à la Poéſie, & ſans doute à la Proſe. Combien d'Auteurs auſſi malheureux, & plus opiniâtres !

MAILLARD, [*Olivier*] Cordelier, né à Paris, mort à Toulouſe en 1502.

Un de ces Hommes devenus célebres à force de ridicule. On a malheureuſement conſervé pluſieurs de ſes *Sermons*, écrits en mauvais Latin, remplis de bouffonneries & d'indécences, qui atteſtent toute la bizarrerie de ſon imagination, ſon peu de goût & de raiſon. Il eſt impoſſible d'en avoir une juſte idée, à moins

de les avoir lus. Les Philoſophes qui ont relevé ces imprudences, & voulu faire paſſer ſa maniere de prêcher pour celle qui étoit généralement en uſage dans ſon Siecle, ſe ſont trompés groſſiérement. Nous avons des Sermons de ce temps-là, qui, ſans être auſſi éloquens & auſſi méthodiques que ceux des bons Prédicateurs qui ont écrit depuis, ſont du moins, au défaut de goût près, infiniment plus inſtructifs & plus décens. Seroit-on en droit d'offrir à la Poſtérité l'*Oraiſon funebre de M. le Dauphin*, par le P. *Fidele* de Pau, comme un modele de l'Eloquence du dix-huitieme Siecle ?

MAILLET, [*N.* DE] mort à Marſeille en 1738, après avoir été Conſul au Grand-Caire.

Les Gens ſenſés ont toujours regardé ſon *Telliamed* *, comme l'Ouvrage le plus abſurde & le plus extravagant. Il ſuffit d'en indiquer le ſyſtême, pour en faire ſentir

* Ce titre eſt le nom renverſé *de Maillet*.

tout le délire. Le principal objet de l'Auteur eſt d'expliquer, par des conjectures bizarres, les différentes révolutions de notre Globe. Selon lui, les montagnes les plus élevées ſont ſorties des eaux, & la génération des hommes a commencé par des poiſſons. Il a avancé mille autres chimeres, qui ſont évidemment les Productions d'un cerveau exalté par la chaleur du climat qu'il a long-temps habité.

Malgré cela, ſon Livre a fait une eſpece de fortune, préciſément parce qu'il eſt original, bizarre, hardi, éloigné de la maniere de penſer ordinaire; moyen aſſuré de faire impreſſion ſur la multitude des Lecteurs inconſidérés.

Quelques-uns de nos Philoſophes ont tâché de le rendre un peu plus ſupportable, en le corrigeant. Ils n'ont fait, en cela, que dévoiler l'inquiétude & la manie qui les portent à adopter ce qui contredit les opinions communes. Après tout, les Auteurs où ils ont puiſé les rêveries qu'ils débitent, ne valent guere mieux que *Telliamed.*

MAIMBOURG, [*Louis*] Jéſuite, né à Nancy en 1610, mort à Paris en 1686.

» Il eut d'abord trop de vogue, dit » M. de *Voltaire*, & on l'a trop négligé » dans la ſuite «; ce qui eſt vrai. Ses *Sermons* ſont pitoyables; mais ſes Ouvrages hiſtoriques peuvent plaire encore à tous ceux qui ne ſont point effrayés par de longues phraſes & par un ſtyle plus que nombreux. Ils ſont, en général, écrits avec feu; la marche en eſt rapide; elle entraîne, malgré le ton romaneſque qui s'y fait ſentir. Il faut attribuer ſans doute à la lecture de *Scudery* & de quelques autres Ecrivains à la toiſe, ce travers dont *Maimbourg* auroit pu ſe garantir avec plus de culture; car dans le fond il avoit beaucoup de talent.

Une anecdote qui doit ſurprendre, c'eſt que ſes Sermons, tous d'une froideur inſupportable, ont été le fruit de ſa jeuneſſe, & que ſes Hiſtoires, où reſpirent tant de vivacité, ont été compoſées dans un âge mur. Il eſt vraiſemblable qu'il n'avoit pas d'abord connu ſes véritables diſ-

positions. Quoi qu'il en soit, en pardonnant les inexactitudes de son *Histoire des Croisades*, on y trouvera des détails approfondis. Celles *de l'Arianisme*, *des Iconoclastes*, *du Schisme des Grecs*, *du grand Schisme d'Occident*, &c. avec les mêmes qualités, ont les mêmes défauts, aussi bien que celle de *la Ligue*, où l'on trouve des Pieces originales, qui, auparavant, n'avoient pas été publiées.

MAIRAN, [*Jean-Jacques* DORTOUS DE] ancien Secrétaire de l'Académie des Sciences, Membre de l'Académie Françoise, de la Société Royale de Londres, d'Edimbourg, d'Upsal, de l'Institut de Bologne, &c. né à Beziers en 1678, mort à Paris en 1771.

L'amour des Sciences, heureusement uni au goût des Lettres, a fait de cet Académicien un Savant presque universel & un habile Ecrivain. La partie des Sciences, & sur-tout la Physique, a fixé particuliérement ses travaux, sans doute par le désir d'être utile, préféré à celui de

n'être qu'agréable. Son *Traité phyſique & hiſtorique de l'Aurore boréale*, ſes *Lettres au Pere Parennin, contenant diverſes queſtions ſur la Chine*, ſont d'un Obſervateur attentif & pénétrant, qui aime à s'inſtruire, pour répandre enſuite des lumieres fines & sûres ſur des objets inconnus avant lui. Après M. de *Fontenelle*, on ne croyoit pas qu'il fût poſſible de trouver un Continuateur digne de lui pour l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*; encore moins ſe promettoit-on des *Eloges* académiques capables d'intéreſſer, après les ſiens. M. de *Mairan*, dans un autre genre de ſtyle, mais toujours aſſaiſonné d'une raiſon lumineuſe & nourrie par des connoiſſances profondes, a traité avec ſuccès l'une & l'autre matiere, en ſorte que l'eſtime de ſes Concitoyens a été confirmée par les éloges de tous les Savans de l'Europe.

Nous réparons avec d'autant plus de ſatisfaction l'oubli que nous avions fait de M. de *Mairan*, que cet oubli n'étoit pas tout-à-fait volontaire. Nous n'avions pas encore parcouru tous ſes Ouvrages,

pour en porter un jugement décidé, & nous n'avions nul beſoin des avertiſſemens de certains petits * Critiques qui nous ont reproché amérement cette omiſſion.

MAIRET, [*Jean*] né à Beſançon, mort à Paris en 1660, dans un âge fort avancé.

Avant *Corneille*, il avoit la réputation du meilleur Poëte tragique ; il pouvoit la mériter alors. Ses Pieces ſeroient plus irréprochables, ſi elles n'étoient pas hériſſées de pointes, reſte de la barbarie de l'ancien goût. Sa *Sophonisbe* eut un ſuccès qui ſe ſoutint plus de trente ans, & trouve encore aujourd'hui des approbateurs. *Corneille* même la vit préférer à celle qu'il donna dans la ſuite. La cauſe de cette préférence, ſelon M. de *S. Evremont*, vient de ce que *Mairet* s'étoit ap-

* Tels que l'Auteur de la prétendue *Addition aux Trois Siecles*, ou *Lettre critique à M. l'Abbé Sabatier de Caſtres, ſoi-diſant Auteur de ce Dictionnaire ;* celui de la *Lettre d'un Académicien*, ceux du *Journal encyclopédique.*

pliqué, dans cette Piece, à rendre les mœurs des perſonnages conformes à celles de ſon Siecle, ce qui ne pouvoit manquer de plaire aux Spectateurs : au lieu que *Corneille*, attaché au vrai goût de l'antiquité, n'avoit pas eu la complaiſance de s'écarter de la nature, pour flatter les eſprits frivoles. Il avoit conſervé à *Sophonisbe*, fille d'*Aſdrubal*, & Reine de Numidie, le caractere de ſa Nation, & plus particuliérement celui de ſa famille.

Dans un ſiecle où l'apparence même de l'eſprit étoit toujours sûre d'être bien accueillie, on dut entendre avec plaiſir ces quatre vers de la *Sophonisbe* de *Mairet*.

Ah, Philon ! ſouviens-toi que la Fortune eſt femmes,
Et que, de quelque ardeur que Siphas la réclame,
Elle eſt pour Meſſaniſſe, & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur, qu'un autre déjà vieux.

Arrêtez, mon ſoleil, dit encore un Amant à ſa Maîtreſſe, dans une autre

Piece du même Auteur : la Maîtreſſe répond :

Si je ſuis un Soleil, je dois aller toujours.

Ces pointes, que l'ignorance des Spectateurs applaudiſſoit, ont été proſcrites par le bon goût; mais on y ſubſtitue aujourd'hui des maximes de Morale & de Philoſophie, qui ne ſont pas moins ridicules, ni moins applaudies par les ignorans.

MAISTRE, [*Antoine* LE] Avocat au Parlement de Paris, neveu du célebre *Arnaud*, & frere de M. de *Sacy*, né en 1608, mort à Port-Royal en 1658.

Ses *Plaidoyers*, autrefois ſi eſtimés, ne peuvent ſervir aujourd'hui qu'à faire connoître combien il y a de diſtance, entre avoir une grande réputation & un grand mérite. Ils prouvent encore combien l'éloquence du Barreau a fait de progrès parmi nous. Un Avocat qui plaideroit dans le goût de M. *le Maiſtre*, ſeroit aſſuré de ſe voir accablé de ridicule; & cependant

les Plaidoyers de celui-ci ont été applaudis avec enthouſiaſme par ſes Contemporains, & célébrés par eux ſans meſures. On ne prévoyoit pas alors que des idées giganteſques, des mots emphatiques, des citations paraſites, ſeroient proſcrites, auſſi-tôt que les d'*Agueſſeau*, les *Cochin*, les *Gerbier*, les *Elie de Beaumont*, &c. auroient fixé, dans la plaidoirie, le vrai goût, pour bien penſer & bien écrire.

MALEBRANCHE, [*Nicolas*] Prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort dans la même ville en 1715.

Parmi le petit nombre d'hommes de génie de norre Nation, qui ont cultivé la Philoſophie, il a la gloire de n'avoir à ſe reprocher que les erreurs attachées à la foibleſſe de l'eſprit humain. Il fut Philoſophe, mais Philoſophe Chrétien; & l'on peut dire que ſes lumieres ont autant ſervi à la gloire de la Religion, qu'à celle de la Philoſophie. Il s'adonna d'abord, par le conſeil d'un de ſes Con-

freres, qui ne connoiſſoit pas la trempe de ſon eſprit, à un genre d'étude pour lequel il n'étoit point né. Des Commentaires ſur l'Ecriture ſainte, des Diſcuſſions théologiques étoient au deſſous de cette rare ſagacité qui lui étoit ſi naturelle. L'application qu'il donna à cette eſpece de travail, ſervit du moins à fortifier ſes bons principes.

La lecture du Traité de *Deſcartes* ſur l'Homme, lui fit ſentir qu'il pouvoit marcher à grands pas dans la carriere philoſophique, & lui donna l'idée de ſon Livre ſur *la Recherche de la Vérité.* A peine eut-il publié cet Ouvrage, qu'on s'empreſſa de le traduire dans toutes les Langues. Tous les Peuples, en effet, étoient intéreſſés à le connoître & à l'étudier. Le but que l'Auteur s'y propoſe, eſt de développer les erreurs dans leſquelles nous entraînent les ſens, l'imagination, les préjugés, l'eſprit, quand il eſt abandonné à lui ſeul, & principalement les paſſions, principe général de toutes nos mépriſes. A ces guides infideles, il ſubſtitue le

flambeau de l'expérience, & trace la route qu'on doit ſuivre pour parvenir à la vérité. Dans le cours de ſon Livre, il a eu l'art d'inſérer une infinité d'obſervations importantes ſur la Phyſique expérimentale, d'y développer ce que la Métaphyſique a de plus ſublime, & la Morale de plus épuré. Quiconque eſt capable de le lire avec attention, y découvre un génie créateur & profond, un ordre & une netteté dans les matieres, une énergie de penſées, un choix d'expreſſions vives, une ſolidité de raiſonnement, en un mot, tout ce qui peut entretenir l'admiration & faire éclore la lumiere dans les eſprits capables de réflexion.

On convient que le ſyſtême qu'il expoſe n'eſt pas exempt de contradiction; mais on eſt forcé de convenir auſſi, que ſes illuſions même ſont celles du génie. Perſonne encore n'a pouſſé plus loin, que le P. *Malebranche*, le talent de mettre à la portée de tous les eſprits, les idées les plus profondes & les plus abſtraites. Il donne, pour ainſi dire, un corps aux

choſes les plus ſpirituelles, afin de les rendre univerſellement ſenſibles. Son ſtyle auſſi brillant que châtié, eſt toujours proportionné au ſujet, & n'exclut aucune des graces dont le ſujet eſt ſuſceptible. Jamais Philoſophe ne ſut mieux orner la raiſon, des richeſſes de l'Eloquence.

On doit penſer qu'un pareil Ouvrage étoit fait pour s'attirer des critiques; auſſi ne manqua-t-on pas de s'élever contre pluſieurs des opinions de l'Auteur. Son Syſtême des idées, par lequel il prétend établir qu'on voit tout en Dieu, fut ſurtout en butte à des attaques & à des railleries. Nous n'entrerons pas dans la diſcuſſion du pour & du contre; elle n'eſt point de notre reſſort. Nous nous contenterons d'aſſurer, que, quand bien même le P. *Malebranche* ſe ſeroit égaré dans ſes Hypotheſes, elles ſont développées avec tant d'adreſſe, de force & de ſéduction; il en découle tant de bons principes, tant d'idées lumineuſes, une morale ſi ſaine, ſi inſtructive, qu'on doit au moins les traiter avec reſpect. Le Phi-

loſophe, en ſe trompant, reſſemble à ces Voyageurs, qui, ſans être parvenus au but qu'ils s'étoient propoſé, ont découvert ſur la route, des pays riches & féconds, propres à faciliter enſuite les recherches des autres Voyageurs. Ses Rêves ſont ceux de *Jupiter*; il n'appartient, nous le répétons, qu'au Génie de créer de pareils ſyſtêmes. M. de *Voltaire*, ſi en état d'en ſentir le prix, auroit dû en parler avec plus d'égards; par-là il ſe ſeroit épargné le blâme du ridicule qu'il a cherché à répandre ſur cet illuſtre Métaphyſicien. Il eſt plus aiſé de plaiſanter les Faiſeurs de Syſtêmes, que d'en créer ſoi-même. D'ailleurs, les eſprits vraiment éclairés ſavent reſpecter les erreurs qui tiennent aux vérités les plus neuves, les plus grandes, les plus utiles, parce qu'ils ſont plus capables d'apprécier la grandeur des obſtacles & l'immenſité de la carriere qu'il a fallu parcourir, même pour s'égarer ainſi.

Quoi qu'il en ſoit des illuſions du Pere *Malebranche*, on s'aviſa de ſoupçonner

que la Religion pouvoit être intéreſſée dans ſon Syſtême. Auſſi-tôt il fit un ſecond Ouvrage, intitulé, *Converſations Chrétiennes*, où il venge victorieuſement ſa foi & ſes principes, autant que ſon Syſtême pouvoit le permettre. Ces Converſations ont trois Interlocuteurs, qui concourent à expliquer, à juſtifier d'une maniere auſſi agréable qu'inſtructive, tout ce que le Philoſophe avoit avancé dans *la Recherche de la Vérité*. Le Dialogue en eſt naturel, plein d'intelligence & d'adreſſe; les caracteres en ſont intéreſſans & ſoutenus. Le rôle de *Théodore*, perſonnage qui repréſente le P. *Malebranche*, eſt comparable à celui que *Platon* fait jouer à *Socrate;* ce perſonnage a même un talent ſupérieur à celui du Grec, pour faire accoucher ſes Auditeurs de vérités dont ils ne ſe doutoient pas, quoiqu'elles fuſſent en eux.

A cet Ouvrage en ſuccéderent pluſieurs autres, qui prouvent également le génie fécond de ce Philoſophe. Celui qui a pour titre, *Entretiens métaphyſiques*, peut être

regardé comme un chef-d'œuvre, ſoit pour le raiſonnement, ſoit pour les vûes profondes, ſoit pour le ſtyle. L'illuſtre M. de *Dagueſſeau* le préfere à celui de *la Recherche de la Vérité.*

Le P. *Malebranche* avoit ſur l'Hiſtoire une opinion vraie à quelques égards, mais qui a beſoin d'être modifiée. Il prétendoit que l'Homme raiſonnable ne doit s'occuper que du vrai, conſidéré en lui-même; que ce vrai peut ſeul perfectionner notre intelligence; que l'étude de l'Homme eſt préférable à toute autre étude; qu'il n'appartient enfin qu'à la Philoſophie de nous le montrer, tel qu'il eſt, dans les idées primitives, dont l'Hiſtoire ne nous préſente, ſelon lui, que des copies imparfaites, ou des portraits défigurés. Il ajoutoit, qu'il exiſte plus de vérités dans un principe de Métaphyſique ou de Morale, que dans tous les Ouvrages hiſtoriques. En conſéquence, il s'occupoit plus à éclairer ſon eſprit qu'à charger ſa mémoire. Un inſecte l'intéreſſoit bien davantage, comme l'a remarqué M. de *Fon-*

tenelle, que toute l'Hiſtoire Grecque & Romaine.

L'amour de la Philoſophie l'entraînoit un peu trop loin. On peut adopter, à un certain point, ſes ſentimens ſur la néceſſité de connoître l'Homme; mais il faut ſe garder de ſuivre ſon exemple, quant au genre d'étude excluſif auquel il s'attachoit. L'Hiſtoire eſt une ſeconde Philoſophie, qui peut être auſſi utile que la premiere, pour la connoiſſance de l'Homme. La Métaphyſique & la Morale forment, à la vérité, les premiers traits du Tableau de ſes paſſions; mais elles n'indiquent que les cauſes, au lieu que l'Hiſtoire nous en découvre les effets, & par-là les différens reſſorts. C'eſt dans ce ſpectacle vivant de la nature humaine, que les Poëtes, les Orateurs, les Moraliſtes eux-mêmes, peuvent trouver encore plus sûrement de quoi s'inſtruire, parce que les exemples y ſont plus frappans, que les préceptes ne le ſont dans un Traité de Morale. Dans l'Hiſtoire, avec la ſource des vices & des vertus, on dé-

couvre encore les objets qui les excitent, les alimens qui les nourriſſent, les reſſources qu'ils déploient, le but qu'ils ſe propoſent, & les moyens qu'ils mettent en œuvre.

Pour achever de donner une idée du P. *Malebranche*, nous rapporterons quelques morceaux de l'éloge qu'en a fait M. de *Fontenelle*. » Il avoit ſi bien acquis, dit-» il, la pénible habitude de l'attention, » que, quand on lui propoſoit quelque » choſe de difficile, on voyoit dans l'inſ-» tant ſon eſprit ſe pointer vers l'objet » & le pénétrer. Ses délaſſemens étoient » des divertiſſemens d'enfant, & c'étoit » par une raiſon très-digne d'un Philoſo-» phe, qu'il y cherchoit cette puérilité, » honteuſe en apparence; il ne vouloit » pas qu'ils laiſſaſſent aucune trace dans » ſon ame: dès qu'ils étoient paſſés, il » ne lui en reſtoit rien, que de ne s'être » pas toujours appliqué. Il étoit extrême-» ment ménager de toutes les forces de » ſon eſprit, & ſoigneux de les conſer-» ver à la Philoſophie.... Sa converſa-

» tion rouloit ſur les mêmes matieres que
» ſes Livres : ſeulement, pour ne pas trop
» effaroucher la plupart des gens, il tâ-
» choit de la rendre un peu moins chré-
» tienne, mais il ne relâchoit rien du phi-
» loſophique : on la recherchoit beau-
» coup, quoique ſi ſage & ſi inſtruc-
» tive..... Il ne venoit preſque point
» d'Etrangers ſavans à Paris, qui ne lui
» rendiſſent leurs hommages. On dit que
» des Princes Allemands y ſont venus ex-
» près pour lui.... Il a eu l'honneur de
» recevoir une viſite de *Jacques II*, Roi
» d'Angleterre, &c.

» Les compatriotes de cet homme il-
» luſtre ſentoient auſſi ce qu'il valoit, &
» un aſſez grand nombre de gens de mé-
» rite ſe raſſembloient autour de lui. Ils
» étoient la plupart ſes diſciples & ſes
» amis en même temps, & l'on ne pou-
» voit guere être l'un ſans l'autre. Il eût
» été difficile d'être en liaiſon particu-
» liere avec un homme toujours plein
» d'un ſyſtême qu'on eût rejeté; & ſi
» l'on recevoit le ſyſtême; il n'étoit pas

» poſſible qu'on ne goûtât infiniment le
» caractere de l'Auteur, qui n'étoit, pour
» ainſi dire, que le ſyſtême vivant. Auſſi
» jamais Philoſophe, ſans en excepter *Py-*
» *thagore*, n'a-t-il eu des ſectateurs plus
» perſuadés; & l'on peut ſoupçonner
» que, pour produire cette forte perſua-
» ſion, les qualités perſonnelles du P.
» *Malebranche* aidoient à ſes raiſonne-
» mens ".

MALFILATRE, [*N.*] né à Caen en 1733, mort à Paris en 1767.

Sans avoir rien laiſſé d'achevé & de capable de lui faire une réputation ſolide, tout ce qui eſt ſorti de ſa plume décele le germe des plus heureux talens. Ses Productions connues ſe réduiſent à un Poëme de *Narciſſe*, dont quelques détails paroiſſent auſſi heureux, que l'invention en eſt médiocre; à une Ode aſſez froide, pour faire juger que la Poéſie lyrique n'étoit pas de ſon reſſort: mais les morceaux d'Imitation des Géorgiques de *Virgile*, inſérés dans les *Nouvelles Obſervations critiques*

de M. *Clément*, donnent une idée avantageuſe de ſa Muſe. Il eſt vraiſemblable qu'elle eût tiré un plus grand parti de ſes richeſſes, ſi les Parques euſſent été d'accord avec la Fortune pour prolonger ſa vie, & lui procurer cette aiſance ſi néceſſaire aux Enfans d'*Apollon*; car, ſelon un ancien Auteur,

C'eſt peu pour eux d'avoir ce Dieu pour pere,
Si rien n'échoit du côté de leur mere.

MALHERBE, [*François* DE] né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628.

C'eſt ainſi que *Deſpréaux* l'annonce pour le créateur de la belle Poéſie parmi nous:

Enfin *Malherbe* vint, & le premier, en France,
Fit ſentir dans ſes Vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit ſa Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain, la Langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances, avec grace, apprirent à tomber,
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps ſert encore de modele.

Malherbe eſt en effet le premier de nos Poëtes qui ait fait ſentir que notre Langue pouvoit s'élever à tout ce que la Poéſie lyrique a de plus ſublime. Avant lui, *Ronſard* avoit compoſé des Odes héroïques; mais en ſe propoſant *Pindare* pour modele, il en avoit plus ſouvent imité l'enflure & l'obſcurité, que la force & l'élévation. Sa Poéſie conſiſtoit moins à dire de grandes choſes, qu'à en exprimer de petites par de grands mots moitié Grecs, moitié François; il donnoit, par cet appareil, un air merveilleux à ſon ſtyle, que l'ignorance ſeule pouvoit goûter. *Malherbe*, au contraire, en s'attachant à la lecture des Anciens, ne puiſa dans leurs Ouvrages que cette douce harmonie, cette noble ſimplicité, qu'il nous eſt ſi difficile de faire paſſer dans les nôtres. Il imita les mouvemens de *Pindare*; mais, à l'exemple d'*Horace*, il ſut captiver l'enthouſiaſme ſous le joug de la raiſon, de ſorte que le déſordre eſt chez lui un effet caché de l'Art; qualité bien préférable à cette impétuoſité fougueuſe, plus ſemblable

blable au délire, qu'à la chaleur du vrai génie.

Dans l'Ode qu'il compoſa pour *Louis XIII*, lorſque ce Prince alloit réduire les Rochellois, on admire à la fois une netteté d'idées, un tour heureux d'expreſſion, une juſteſſe & un choix dans les comparaiſons, une variété dans les figures, une adreſſe dans les tranſitions, qui la font regarder, avec raiſon, comme un vrai modele de Poéſie lyrique. Le ſujet en eſt grand, l'ordonnance hardie, l'exécution noble, les couleurs fortes & habilement ménagées.

Quand *Malherbe* traite des ſujets agréables, il déploie une richeſſe d'ornemens qui embellit la matiere la plus ſtérile, un coloris vif & tendre qui anime juſqu'aux moindres détails. Peindre ainſi la Renommée,

Nymphe qui jamais ne ſommeilles,
Et dont les meſſagers divers
En un moment ſont aux oreilles
Des peuples de tout l'Univers.

nous donner cette idée de la Paix,

C'eſt en la Paix que toutes choſes
Succedent * ſelon nos déſirs.
Comme au printemps naiſſent les roſes,
En la Paix naiſſent les plaiſirs.

n'eſt-ce pas être né vraiment Poëte? N'eſt-ce pas joindre la force de la vérité aux graces du pinceau? Ne ſemble-t-il pas voir dans la Strophe ſuivante, le temps s'écouler *tacito pede*, comme dit *Ovide?*

Le Temps, d'un inſenſible cours,
Nous porte au terme de nos jours:
C'eſt à notre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Qui croiroit que ces Vers ont plus de cent ſoixante-quinze ans? Mais peut-on lire rien de plus poétique & de plus agréable que la deſcription du Siecle heureux

* *Succéder*, du temps de *Malherbe*, ſignifioit avoir un heureux ſuccès.

qu'il prédit lui-même, ſous le nom d'un Berger ?

La terre, en tous endroits, produira toutes choſes;
Tous métaux ſeront or, toutes fleurs ſeront roſes,
Tous arbres oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles, ſans nombre,
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Horace a-t-il mis plus d'énergie dans ſa fameuſe Strophe du *Pallida mors æquo pulſat pede*, que *Malherbe* dans ſa riche Imitation, que tout le monde ſait par cœur ?

Tant de douceur & d'harmonie dans le ſtyle, ne ſemblent pas devoir annoncer un caractere naturellement bruſque & cauſtique : celui de *Malherbe* étoit cependant l'un & l'autre. Sa converſation & ſes manieres ne ſe reſſentoient en rien du génie de ſa Muſe. Il y a même lieu d'être étonné du peu de reſſemblance qui ſe trouvoit entre le Poëte & l'Homme. En liſant les Anecdotes de ſa vie, on eſt fâché de lui

voit une ſenſibilité d'amour-propre, dont les grands talens devroient être à l'abri. Un jour, ſon ami *Racan*, à qui il venoit de réciter une Ode, lui ayant avoué de bonne foi, qu'il n'avoit pu en juger, parce que dans la récitation il avoit *mangé* la moitié des vers, il entre auſſi-tôt en fureur, & lui répond: *Ils ſont à moi, puiſque je les ai faits; ſi vous me fâchez, je les mangerai tous.* C'eût été grand dommage aſſurément, mais c'en eſt un plus grand encore, qu'un tel Génie fût ſi foible contre un reproche ſi léger.

Malherbe, ayant dîné chez l'Archevêque de Rouen, s'endormit après le repas. Le Prélat l'éveilla, pour le mener à un Sermon qu'il alloit prêcher; *Diſpenſez-m'en*, lui dit-il bruſquement, *je dormirai bien ſans cela.*

On ſait qu'il voulut ſe battre contre de *Piles*, qui avoit tué ſon fils en duel. Il avoit alors ſoixante-treize ans, & quelqu'un lui faiſant ſentir l'inégalité de la partie, *C'eſt pour cela*, répondit-il, *que je veux me battre; je ne haſarde qu'un*

denier contre une piſtole ; réponſe plus ingénieuſe que philoſophique ; tant il eſt vrai que les Muſes, qu'on nous dit avoir apprivoiſé les hommes ſauvages, ne rendent pas toujours le même ſervice à leurs plus chers Nourriſſons.

1. MALLET, [*Edme*] Chanoine de Verdun, ancien Profeſſeur de Théologie au Collége de Navarre, né à Melun en 1713, mort à Paris en 1755.

Quoiqu'il ait fourni au Dictionnaire Encyclopédique quelques Articles de Littérature, qui ne ſont pas les plus mediocres de cette Compilation univerſelle, il a ſu néanmoins ſe garantir de l'influence du Siecle, & éviter les écueils du faux Bel-Eſprit & de la fauſſe Philoſophie. Ses autres Ouvrages littéraires, ſans rien offrir de neuf, peuvent être placés dans la claſſe des Ouvrages utiles. Les *Principes pour la lecture des Poëtes*, forment une eſpece de Poétique, où ſe trouvent expoſés, d'une maniere nette & facile, les préceptes des Grands Maîtres. Ils ne ſont, à propre-

ment parler, qu'un long Commentaire de l'Art Poétique de *Deſpréaux*, accompagné d'exemples choiſis, propres à rendre les remarques plus ſenſibles.

Les *Principes pour la lecture des Orateurs*, peuvent ſervir auſſi de Rhétorique. L'Auteur y développe, d'une maniere aſſez lumineuſe, les principales regles qu'en donnent *Ariſtote*, *Cicéron* & *Quintilien*. Il en eût fait un des meilleurs Traités d'Eloquence, en s'étendant moins ſur certains objets peu intéreſſans, & preſque inutiles aux Orateurs. A ce défaut près, ces deux Ouvrages de M. l'Abbé *Mallet* ont de la méthode, de la clarté; la diction en eſt noble, aiſée, & nombreuſe. L'Ecrivain y fait ſentir le mérite du goût ſûr & attentif à ne jamais s'écarter des bons principes. Les leçons de la Morale ſont très-bien fondues avec les regles de la Littérature; attention auſſi néceſſaire qu'utile, quand on veut inſtruire la Jeuneſſe.

2. MALLET, [*Paul-Henri*] Profeſſeur

d'Hiſtoire à Geneve, ci-devant Profeſſeur des Belles-Lettres Françoiſes à Coppenhague, de l'Académie d'Upſal & de celle de Lyon, né en 17..

Il a compoſé une *Hiſtoire de Danemarck*, très-propre à donner une idée de cette partie de l'Europe, dont on avoit des connoiſſances aſſez incertaines avant cette Hiſtoire. Ce qui la rend ſur-tout eſtimable, eſt le ton de ſimplicité, d'aiſance & d'impartialité, avec lequel elle eſt écrite. M. *Mallet* a dû trouver des reſſources abondantes pour ce travail pendant ſon ſéjour à Coppenhague, où il a été, dit-on, un des Précepteurs du Prince actuellement régnant. Il ſeroit à ſouhaiter que les Hiſtoriens des différens Peuples de l'Europe euſſent été à portée, comme lui, de recueillir leurs matériaux ſur les lieux.

MALLEVILLE, [*Claude* DE] né à Paris en 1597, mort en 1647, un des premiers reçus à l'Académie Françoiſe.

Nous ne dirons pas, que ce fut, ſans doute, la difficulté de trouver quarante

Sujets, qui le fit admettre dans ce Corps; *Malleville* pouvoit figurer parmi les Beaux-Eſprits de ſon Siecle. Ses Poéſies ont de la chaleur & de la vivacité; l'expreſſion en eſt ſouvent agréable & facile, les images en ſont quelquefois brillantes, mais les métaphores preſque toujours outrées. Son Sonnet ſur la *Belle Matineuſe*, fut préféré à tous ceux qu'on compoſa ſur le même ſujet.

Le ſilence régnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air devenoit ſerein, & l'olympe vermeil;
Et l'amoureux Zéphyr, affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſemoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le Monde.

Quand la jeune *Philis*, au viſage riant,
Sortant de ſon Palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en ſoyez point jaloux,
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

On ignore communément ce qui a donné lieu à la manie de comparer à des Aſtres les Beautés à qui l'on veut prodiguer de l'encens. *Quintus-Catulus*, jeune Romain des derniers temps de la République, ayant rencontré ſa Maîtreſſe au lever du Soleil, lui fit auſſi-tôt un Quatrain, qui l'élevoit au deſſus de l'Aſtre qui commençoit à paroître. On le traduiſit en François du temps de *Balzac* & de *Voiture*, & l'on en trouva la penſée ſi jolie, que, depuis ce temps, le Soleil eſt devenu l'objet éternel des comparaiſons galantes.

Malleville réuſſit encore mieux dans le Rondeau. Celui qu'il fit contre l'Abbé *Boisrobert*, Favori du Cardinal de *Richelieu*, prouve qu'il ſavoit badiner agréablement.

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un Doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere *René* devient Meſſire;
Il vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné,

Sous un bonnet enluminé,
En eſt, s'il le faut ainſi dire,
Coiffé.

Ce n'eſt pas que frere *René*
D'aucun mérite ſoit orné,
Qu'il ſoit docte, qu'il ſache écrire,
Ni qu'il diſe le mot pour rire;
Mais ſeulement c'eſt qu'il eſt né
Coiffé.

Ce mot *né coiffé* expliqueroit aſſez bien la petite fortune littéraire & civile de quelques merveilleux Auteurs de nos jours.

MANGENOT, [*Louis*] Chanoine du Temple, né à Paris en 1694, mort dans la même ville en 1768.

Poëte dont nous avons peu de Poéſies, encore ſont-elles toutes médiocres, excepté néanmoins ſon Eglogue du *Rendez-vous*, où il s'eſt montré ſupérieur à tout ce que MM. de *Fontenelle* & *la Mothe* ont fait de meilleur en ce genre. Style élégant & naturel, narration ſimple & intéreſſante, ſentimens vrais & délicats, toutes

les graces enfin qui peuvent parer un petit Ouvrage, s'y trouvent agréablement réunies. Ces qualités manquent abſolument à une ſeconde Eglogue qu'il a faite, intitulée *les Confidences*, ainſi qu'à ſes autres petites Pieces.

Nous ne connoiſſons, de M. l'Abbé *Mangenot*, aucun Ouvrage en proſe, à moins qu'on ne veuille regarder comme un Ouvrage ſon *Hiſtoire abrégée de la Poéſie Françoiſe*, plaiſanterie auſſi juſte qu'agréable, où il ſeroit difficile de trouver beaucoup de fautes, car elle ſe réduit à une demi-page. La voici.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

» La Poéſie Françoiſe, ſous *Ronſard* » & ſous *Baïf*, étoit un enfant au ber- » ceau, dont on ignoroit juſqu'au ſexe. » *Malherbe* le ſoupçonna mâle, & lui » fit prendre la robe virile. *Corneille* en » fit un Héros. *Racine* en fit une femme » adorable & ſenſible. *Quinault* en fit

» une courtiſanne, pour la rendre digne
» d'épouſer *Lully*, & la peignit ſi bien
» ſous le maſque, que le ſévere *Boileau*
» s'y trompa, & condamna *Quinault* à
» l'Enfer, & ſa Muſe aux priſons de St.
» Martin. A l'égard de *Voltaire*, il en
» a fait un excellent Ecolier de Rhéto-
» rique, qui lutte contre tous ceux qu'il
» croit Empereurs de ſa claſſe, & qu'au-
» cun de ſes pareils n'oſe entreprendre
» de dégoter, ſe contentant de s'en rap-
» porter au jugement de la Poſtérité,
» unique & ſeul Préfet des études de tous
» les Siecles ".

MANNORY, [*Louis*] ancien Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1696, mort en 1777.

A ne juger de lui que par ſes Ouvrages, on ne peut du moins s'empêcher de rendre juſtice à ſes talens. Sa *Traduction* de l'Oraiſon funebre de *Louis XIV*, par le P. *Porée*, eſt très-élégante, & rend très-bien l'Original. Ses *Obſervations* ſur quelques Tragédies de M. de *Voltaire*, ſont ſouvent

juſtes, & annoncent un homme qui connoît le Théatre. On a de lui un Recueil de *Mémoires & de Plaidoyers*, dont l'éloquence ſeroit plus à l'abri des reproches, ſi trop de négligence n'en affoibliſſoit le ſtyle, ſi le fond des choſes annonçoit plus d'examen & de réflexions, & ſi la maniere de les rendre étoit toujours conforme à la gravité qu'exigent ces ſortes d'Ecrits. Les Journaliſtes en ont parlé ſucceſſivement avec des éloges que le Public ſemble avoir juſtifiés, par l'accueil qu'il a fait à cette Collection.

MARCA, [*Pierre* DE] Archevêque de Toulouſe, né à Gand dans le Béarn en 1594, mort à Paris en 1662.

Pluſieurs de ſes Ouvrages prouvent qu'il étoit grand Juriſconſulte, bon Politique, ſavant Théologien, & excellent Critique. L'*Hiſtoire de Béarn*, qu'il a compoſée, eſt pleine d'éclairciſſemens utiles ſur l'origine des Rois de Navarre, des Ducs de Gaſcogne, des Comtes de Toulouſe, de Carcaſſonne, &c. & contient un grand nom-

bre d'obſervations géographiques. Ceux qui voudront travailler à l'Hiſtoire d'Eſpagne, trouveront, dans le *Marca hiſtorica*, des ſecours utiles & même néceſſaires.

M. de *Marca* fut nommé à l'Archevêché de Paris, ſur la démiſſion du Cardinal de *Retz*; mais il mourut au moment qu'il alloit en prendre poſſeſſion, ce qui donna lieu à cette mauvaiſe épitaphe qu'on ſe plaît trop ſouvent à répéter:

Ci-gît Monſieur de *Marca*,
Que le Roi ſagement marqua
Pour le Prélat de ſon Egliſe;
Mais la Mort qui le remarqua,
Et qui ſe plaît à la ſurpriſe,
Tout auſſi-tôt le démarqua.

1. MARCHAND, [*Proſper*] né en Picardie, mort à la Haye en 1756, âgé de 78 ans.

Ceux qui font plus de cas des recherches, que des réflexions & du ſtyle, trouveront de quoi ſe contenter dans ſon *Hiſtoire de l'Imprimerie*; ceux qui ont du goût pour les petits détails & les minu-

ties biographiques, pourront ſe ſatisfaire dans ſon *Dictionnaire hiſtorique*, fait à l'imitation de celui de *Bayle*, & où ce genre d'érudition eſt très-vaſte & très-étendu.

2. MARCHAND, [*Jean-Henri*] Avocat au Parlement de Paris, Cenſeur Royal, né en 1718.

Il eſt connu par pluſieurs bagatelles littéraires en proſe & en vers, écrites d'un ſtyle auſſi pétillant d'eſprit que de gaieté. La *Requête du Curé de Fontenoy*, & le *Teſtament politique de M. de Voltaire*, ſont ce qu'il a fait de plus piquant. Il eſt aiſé de juger, par ces deux Ouvrages, qu'il s'eſt fait de la Littérature un amuſement, plutôt qu'une occupation.

MARCHE, [*Nicolas* MARÉCHAL DE LA] Abbé, né dans la Franche-Comté en 1746.

Après avoir eſſayé de ſe rendre utile aux Lettres par un petit Ouvrage, intitulé, *le Temple de la Critique*, où, parmi

des jugemens assez sains & vivement exprimés, on en trouve quelques-uns de faux & d'outrés, il a rendu de vrais services au Public par la rédaction de la suite des *Lettres édifiantes*. En offrant aux Curieux & aux honnêtes Gens les monumens du zele & des lumieres consignées dans ces Lettres écrites par des Missionnaires de presque toutes les parties du Monde, on peut dire qu'il a fourni à la piété de quoi la consoler & l'instruire, & aux Sciences tout ce qui peut les éclaiter & les étendre. Outre le tableau touchant des conquêtes du Christianisme, on y voit la plus grande partie des connoissances humaines, la Physique, l'Histoire Naturelle, la Géographie, l'Astronomie, &c. enrichies par des détails, des observations & des découvertes auxquelles l'Europe savante a applaudi, & dont elle a beaucoup profité.

Si jamais la Religion s'éteignoit parmi nous, le Recueil de ces *Lettres*, parvenu au trente-deuxieme volume, suffiroit pour en faire déplorer la perte, & même y ra-

mener les esprits raisonnables & les cœurs droits. Quel sujet de honte pour les Incrédules, lorsqu'on compare les motifs qui ont animé ces Missionnaires, avec les motifs qui préſident à leurs déclamations & à leurs blaſphêmes ! Ces hommes courageux, qui ont porté les lumieres de la Foi chez tous les Peuples connus, n'ont pas été des hommes qu'on puiſſe taxer d'ignorance & de fanatiſme : la plupart d'entr'eux joignoient à un zele héroïque, des talens diſtingués, un ſavoir profond, les eſpérances de gloire & de fortune les mieux fondées. Ce n'eſt pas non plus l'envie de briller parmi des Nations incultes & groſſieres ; d'aller faire valoir ailleurs un mérite qui n'eût été que commun dans leur patrie, qui les a tranſportés ſur des terres étrangeres & barbares : un ſentiment plus noble leur a inſpiré le courage d'affronter les mers, les climats, & la mort. La Philoſophie, qui n'a encore travaillé qu'à l'ombre, traverſé que des anti-chambres, ſacrifié au bonheur de l'humanité que de l'encre & du papier, pourra-t-elle

ſe flatter jamais de nous préſenter dans les efforts de ſes Zélateurs autant d'élévation & d'intrépidité ? Auſſi a-t-elle commencé par prendre ſes meſures. Tout ce qui porte dans l'ame un caractere d'énergie, de grandeur & d'activité, eſt qualifié dans ſon Dictionnaire de fol enthouſiaſme, dont elle déplore avec dédain l'aveuglement. La raiſon, la froide raiſon; voilà tout ce qu'elle ſait eſtimer, & tout ce qu'elle exige. Mais cette raiſon, qu'a-t-elle produit ? Le déraiſonnement, l'égoïſme, l'inaction. La Poſtérité mettra donc une grande différence entre des hommes qui, dans tout autre Siecle, euſſent excité l'admiration univerſelle, & des hommes qui ont beſoin de toute la folie & de toute la perverſité du nôtre pour trouver quelques approbateurs.

MARÉCHAL, [*Pierre-Sylvain*] Avocat en Parlement, né à Paris en 1750.

La Muſe qui préſide aux Poéſies érotiques & légeres, ſemble l'avoir diſtingué de la foule de ſes adorateurs. Quoique la

plupart des Pieces que ce jeune Poëte a publiées ſous le titre trop peu modeſte de *Bibliotheque des Amans*, ne roulent que ſur des ſujets d'amour ou de galanterie, elles ne laiſſent pas de ſe faire lire avec une ſorte d'intérêt, par l'adreſſe qu'il a eue d'en varier les peintures & les cadres, & de répandre beaucoup de naturel, de grace & de délicateſſe dans ſes expreſſions. Si ſon ſtyle eſt quelquefois proſaïque & dépourvu de ces images qui ennobliſſent les idées en même temps qu'elles les rendent plus ſenſibles, il a du moins le mérite rare d'être facile, harmonieux, ſimple, & correct. Pour donner au Lecteur une idée du talent de ce jeune Poëte, nous croyons devoir tranſcrire ici une des petites Pieces de ſon Recueil. Elle a pour titre les *Quinze ans*.

Quinze ans ! *Thémire*, ô le bel âge !
Des doux plaiſirs c'eſt la ſaiſon ;
De tes quinze ans fais bon uſage ;
A quinze ans l'Amour fait moiſſon.

Avant quinze ans, une Bergere
Eſt du nombre encor des enfans ;

Il faut avoir quinze ans pour plaire ;
On n'eſt point belle avant quinze ans.

A quinze ans finit la culture ;
Le bouton alors devient fleur :
C'eſt à quinze ans que la Nature
Parle à nos ſens, nous donne un cœur.

A cinq ans on verſe des larmes,
A dix, ſont les jours innocens,
A douze, les tendres alarmes ;
Mais pour aimer, il faut quinze ans.

MARGON, [*Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE] Abbé, né dans le Dioceſe de Beziers, mort en 1760.

Cet Auteur a fait, pendant quelque temps, beaucoup de bruit dans une certaine portion du Monde littéraire, par des Critiques, des Satires, & des Libelles, dont l'extrême malignité ne pouvoit flatter que des caracteres conformes au ſien. Peu d'hommes ont été plus atrabilaires ; peu d'hommes ont donné plus d'eſſor à ce genre d'humeur, toujours atroce. Son eſprit empoiſonnoit les actions les plus

vertueuſes ; & il ne craignit jamais de faire part au Public de la perverſité de ſes idées.

Le Gouvernement ſe crut obligé d'éloigner de la Capitale un Sujet auſſi turbulent. L'Abbé *Margon* fut exilé aux Iſles de Lereins, d'où on le transféra au Château d'If. Il ſe retira enſuite dans une Communauté Religieuſe, ce qui étoit une des conditions de ſa liberté.

On a de lui une *Hiſtoire du Duc de Villars*, les *Mémoires de Berwick*, ceux *de Tourville*, les *Lettres de Filiz-Moris*, Ouvrages écrits avec une vivacité plus importune qu'agréable, à cauſe du fiel & de la malice qu'il y diſtille, ſans aucun égard. Le talent d'écrire, il faut en convenir, quand il eſt aſſujetti à une ame perverſe, eſt un funeſte préſent de la Nature, & pour l'individu qui le poſſede, & pour la Société qu'il corrompt.

1. MARIGNY, [*Jacques* CHARPENTIER DE] né à Nevers, mort à Paris en 1670.

Son eſprit & ſes talens pour la Poéſie,

lui attirerent de la réputation ſous le Miniſtere du Cardinal de *Richelieu*. Les ſaillies de ſon eſprit le firent aimer du Cardinal de *Retz*, qui ſut tirer parti, en faveur de la Fronde, de ſon Génie chanſonnier, toujours prêt à la ſervir. Aujourd'hui ſes Poéſies ſont oubliées, & ne le méritent pas, à en juger par celles qui ſont contenues dans un Recueil imprimé en 1660 chez *Charles de Sercy*, & dont le cinquieme volume commence par une Ballade de ce Poëte, qui feroit honneur à nos *Anacréons* modernes.

BALLADE.

Si l'amour eſt un doux ſervage,
Si l'on ne peut trop eſtimer
Les plaiſirs où l'amour engage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
Mais ſi l'on ſe ſent enflammer
D'un feu dont l'ardeur eſt extrême,
Et qu'on n'oſe pas l'exprimer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

Si dans la fleur de ſon bel âge,
Fille qui pourroit tout charmer,

Vous donne ſon cœur en partage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
Mais s'il faut toujours s'alarmer,
Craindre, rougir, devenir blême,
Auſſi-tôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

Pour complaire au plus beau viſage
Qu'amour puiſſe jamais former,
S'il ne faut qu'un doux langage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
Mais quand on ſe voit conſumer,
Si la Belle eſt toujours de même,
Sans que rien ne puiſſe animer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

ENVOI.

En amour, ſi rien n'eſt amer,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
Si tout l'eſt au degré ſuprême,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

Ceux qui aiment tant à mettre au jour ce qu'on appelle des Recueils de Poéſies, auroient dû puiſer dans celui dont nous parlons. Le Public eût aſſurément revu

avec plaiſir beaucoup de petites Pieces qu'il contient, Pieces infiniment préférables à ce qu'on trouve communément dans *le plus joli des Recueils*, dans l'*Elite de Poéſies*, dans l'*Abeille du Parnaſſe*, & dans le *Porte-feuille d'un Homme de goût*, &c. Au moins ces ſortes de Compilations, ſi aiſées à faire, devroient-elles avoir le mérite du choix; mais le choix eſt la premiere choſe qu'on y annonce, & la premiere qui y manque.

2. MARIGNY, [*N.* AUGIER DE] Abbé, mort en 1762, Auteur d'une *Hiſtoire des Arabes*, en quatre volumes, où l'on rapporte des converſations ridicules, des anecdotes puériles, des combats bizarres, des contes, des fables, des viſions, & toutes les rêveries des Peuples Orientaux. N'eſt-ce pas là une belle maniere d'écrire l'Hiſtoire?

Nous avons encore de lui un autre Ouvrage hiſtorique ſur les Révolutions de l'Empire de cette même Nation. Toujours la même critique, toujours le même bon ſens:

ſens : des prédictions accomplies, des ſonges vérifiés, des miracles arrivés, comme des pluies de ſang, des fleuves qui ſuſpendent leurs cours, des mains inviſibles qui écrivent ſur les murailles; tels ſont les traits dominans de ce merveilleux Ouvrage. En le liſant, on croit lire les *Mille & une Nuits*. A l'égard du ſtyle, il eſt conforme à la bizarrerie des faits. Il y a cependant, dans ces deux Hiſtoires, pluſieurs morceaux écrits avec intérêt & avec chaleur. Le moyen de ne pas s'échauffer quelquefois, quand on ſe laiſſe conduire par une imagination ſans frein, ou par un eſprit enthouſiaſte!

M. l'Abbé de *Marigny* a compoſé, dit-on, d'autres Ouvrages; mais s'ils ſont dans le goût de ſon Hiſtoire Arabeſque, nous nous félicitons de ne pas les connoître.

1. MARIN, [*Michel-Ange*] Religieux Minime, né à Marſeille en 1697, mort en 1767.

On doit rendre juſtice aux bons motifs

qui ont dirigé ſa plume, dans la compoſition de ſes Romans ſpirituels, quoique l'exécution n'en ſoit pas tout à fait heureuſe. Trop de prolixité, peu de connoiſſance du monde, défaut aſſez ordinaire, & même louable, à certains égards, dans un homme de ſon état, affoibliſſent une partie de l'intérêt qu'il a ſu y répandre. Mais nous avons tant de Romans corrupteurs, plus mal écrits encore, qu'on ne ſauroit trop applaudir cet eſtimable Religieux d'avoir conſacré ſa plume à des ſujets qui ne peuvent qu'édifier le plus grand nombre des Lecteurs. On jugera toujours par ſes *Vies des Solitaires d'Orient*, ſes *Lettres ſpirituelles*, *la Comédienne convertie*, *la parfaite Religieuſe*, *la Vierge chrétienne*, &c. en un mot par tous ſes Ouvrages, qu'il eût été capable de donner plus d'exactitude & plus de perfection à ſon ſtyle, s'il ſe fût autant occupé de ſa réputation littéraire, que du déſir de faire ſervir ſa pieuſe induſtrie à inſpirer l'horreur du vice, l'amour de la Religion & de la vertu.

2. MARIN, [*Louis-François-Claude*] ci-devant Secrétaire-Général de la Librairie, & Cenſeur Royal de la Police, des Académies de Marſeille & de Nancy, né à la Ciotat, en Provence, en 17..

Il ne doit pas aux Places qu'il a eues, les jugemens avantageux que pluſieurs Journaliſtes ont portés ſur ſes Ouvrages. Son *Homme aimable* n'auroit pu être critiqué que par les gens qui ne le ſont pas. » Des ſentimens nobles, des maximes » ingénieuſes, des portraits bien deſſinés, » de l'agrément & de la facilité dans la » diction, &, ce qui fait encore plus » d'honneur à M. *Marin*, un grand reſ- » pect pour la Morale & la Religion «, ſont autant de traits dignes d'éloges, auxquels l'Auteur de l'*Année Littéraire* paye un juſte tribut.

L'*Hiſtoire de Saladin* mériteroit l'eſtime des Savans, quand elle ne ſeroit recommandable que par les recherches qu'elle ſuppoſe, & la clarté avec laquelle l'Auteur a ſu débrouiller les faſtes obſcurs de la Chronologie arabeſque; mais une

qualité plus eſtimable, c'eſt l'adreſſe avec laquelle il a ſu dire la vérité, ſans inſulter aux préjugés du Public.

Ses Ouvrages dramatiques ſont peu eſtimés, & on convient qu'on leur a fait juſtice en leur refuſant les honneurs de la repréſentation.

MARION, [*Simon*] Avocat-Général au Parlement de Paris, né à Nevers en 1540, mort à Paris en 1605.

On dit qu'avant d'être Avocat-Général, il avoit plaidé pendant trente ans avec une réputation extraordinaire. Ce que nous ſavons, c'eſt que les Plaidoyers qui nous reſtent de lui, ne ſont propres qu'à prouver la barbarie du Siecle qui les a applaudis.

MARIVAUX, [*Pierre* CARLET DE] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1763.

Un ſtyle pétillant, maniéré; une métaphyſique trop ſubtile; des ſentimens recherchés; des réflexions trop peu natu-

relles, ont beaucoup nui au ſuccès de ſes Ouvrages dans l'eſprit des Gens de goût. Il auroit une maniere d'écrire agréable, pour peu qu'il eût réglé ſon imagination, & réprimé la manie de dire les choſes tout autrement qu'il ne les ſentoit. Point de moyen plus sûr d'affoiblir & de défigurer ſouvent les meilleures penſées. Cet Ecrivain étoit capable de très-bien développer les différens reſſorts du cœur & de l'eſprit humain. Il paroît avoir ſondé & connu tous les replis du premier; mais pour avoir trop raffiné, il a quelquefois brouillé les matieres, & l'on ignore ſouvent ce qu'il a voulu dire, parce qu'il veut le dire mieux qu'il ne falloit pour le faire comprendre. Le *Spectateur François* prouve combien il lui eût été avantageux d'éviter ce travers. A cela près, il étoit difficile de réunir dans cet Ouvrage plus de ſagacité pour démêler les paſſions & les caprices des hommes, plus d'adreſſe à les développer, plus d'énergie & de vivacité pour les peindre.

Ses *Comédies* ſont encore gâtées, pour

la plupart, par l'affectation, ou, pour mieux dire, par la ſingularité de ſa maniere de rendre les choſes. Nous croyons que la ſubtilité de ſes idées vient de ce que ſon eſprit n'étoit pas aſſez vigoureux pour penſer ſolidement.

Il eſt le même dans ſes Romans, qui ſont néanmoins agréables & quelquefois intéreſſans, ſur-tout par les caracteres. Il auroit dû cependant en retrancher beaucoup de détails trop longs, des deſcriptions trop minutieuſes, des réflexions trop diffuſes, & principalement les Peintures trop libres.

MARMONTEL, [*Jean-François*] Hiſtoriographe de France, né à Bort, petite ville du Limouſin en 1719.

Dès qu'il s'agira de Tragédies, de Paſtorales lyriques, de Poéſies légeres, le Public a déjà décidé que cet Auteur ne figureroit jamais parmi les bons Poëtes de notre nation.

M. *Marmontel* s'eſt lui-même rendu juſtice. Du Théatre tragique & du lyri-

que, il s'eſt jeté dans l'Opéra Bouffon, qui paroît être plus de ſon genre. *Le Huron*, *Lucile*, *Silvain*, l'*Ami de la Maiſon*, ſont des preuves que ſon eſprit eſt préciſément fait pour les bagatelles, ſur-tout quand une Muſique agréable vient relever un peu la fadeur de ſa Poeſie.

On peut ajouter que ſa *Poétique* n'eſt nullement propre à ſervir de guide aux jeunes Auteurs qui voudront ſe former le goût. Elle a l'air d'un Ouvrage de commande, dont l'objet eſt d'affoiblir l'eſtime due aux grands Littérateurs, pour ériger en Héros du Parnaſſe, des Ecrivains que le bon ſens ne regardera jamais comme des modeles. On eſt ſur-tout fatigué d'y voir régner un ſtyle énigmatique, qui obſcurcit les choſes les plus claires, en voulant les expliquer par principe & les prouver par raiſonnemens. Ce n'étoit pas la peine de prendre un ton dogmatique, de ſe complaire à differter, pour n'avoir raiſon que dans les choſes dites & prouvées avant lui, & s'égarer en avançant des

nouveautés paradoxales, que perſonne n'a été tenté d'adopter.

La Traduction de *Lucain* eſt encore une preuve de la particularité de ſes idées. Il a voulu réhabiliter ce Poëte, mais il l'a traduit de maniere à n'en montrer que les défauts, ſans en faire connoître le mérite.

M. *Marmontel* a cependant lui-même de quoi ſervir de modele, en un genre; &, après tous les grands eſſais auxquels il s'eſt attaché, on aura peine à croire que ce genre ſe réduiſe à des Contes. Il faut convenir que les ſiens, quoiqu'en Proſe, peuvent occuper agréablement l'oiſiveté. Un ſtyle délicat & correct, un petit ton de minauderie, une morale légere & tout-à-fait du bel air, les rendent un Code amuſant pour les têtes frivoles, ſans qu'il puiſſe prétendre au ſuffrage des ames ſenſées. Perſonne n'a ſu, mieux que lui, développer les petits caracteres, faire valoir les petites circonſtances, & répandre ſur de petits événemens un jour riant &

quelquefois inſtructif. Quand il traite le ſentiment, le ſentiment ſous ſa plume n'eſt ni chaud ni énergique ; en revanche, il chatouille, il effleure, ce qui eſt beaucoup dans un Siecle où l'on veut être ému avec précaution. Son Dialogue eſt naturel & rapide. Qu'on ne diſe cependant pas que M. *Marmontel* ſoit l'inventeur de la ſuppreſſion des *dit-il*, des *répondit-il*, dont ſes Enthouſiaſtes ſe ſont efforcés de lui faire honneur. Plus de deux cents ans avant lui, cette façon d'écrire étoit en uſage parmi nous. *Rabelais*, & l'Auteur du *Moyen de parvenir*, en fourniſſent de fréquens exemples.

Malgré cela, les *Contes moraux* ſeront toujours des Productions qui feront honneur à M. *Marmontel*, ſi l'on excepte *Béliſaire*. Ceux qui ont oſé comparer ce Conte à *Télémaque*, ont outragé, tout à la fois, la raiſon & la gloire de la Nation Françoiſe. Quelle comparaiſon entre un Ouvrage marqué au coin du génie, conduit avec un art qui enchante, enrichi de tableaux & de ſentimens qui

attachent & pénetrent l'ame, embelli par des peintures qui raviſſent l'imagination & la captivent ! un Ouvrage, où la richeſſe des détails, la grandeur des événemens, la vérité des caracteres, la ſublimité de la morale, l'harmonie de la proſe, l'emportent ſur la pompe de la verſification, & prouvent qu'un Ecrivain de génie peut s'en paſſer dans un Poëme épique ! quelle comparaiſon entre cet Ouvrage & un Roman dénué de toute vraiſemblance, parſemé de caracteres baroques, inondé d'un radotage inſipide ! un Roman, où la monotonie des incidens, l'uniformité des reſſorts, l'affétterie du ſtyle, l'imbécillité des perſonnages, forment un contraſte perpétuel avec le bon ſens, le bon goût, & la nature des objets qu'on y traite ! un Roman enfin, dont le ſcandale a fait le ſuccès paſſager, dont il n'y a que les premiers chapitres qui ſoient ſoutenables, & dont tout le reſte fait tomber le Livre des mains du Lecteur, tantôt ennuyé, tantôt révolté !

Pour les *Incas*, on eſt généralement

d'accord que ce Roman héroïque eſt beaucoup plus ennuyeux, & ſuppoſe beaucoup moins de talens que le *Séthos* de M. l'Abbé *Terraſſon*, qu'on ne lit plus.

Ce que M. *Marmontel* a fait de mieux, après ſes petits Contes, ce ſont, à notre avis, les Articles qu'il a compoſés pour l'Encyclopédie & pour le *Supplément* de ce même Ouvrage. Ces Articles prouvent combien cet Ecrivain eſt capable de joindre le mérite de penſer avec juſteſſe, à celui de s'exprimer avec grace, quand il ne cherche pas à ſortir de lui-même, & à appliquer ſes talens à des ſujets qui leur ſont étrangers.

Nous voudrions bien pouvoir applaudir également aux ſuccès du zele de M. *Marmontel*, & apprendre au Lecteur que le débit de ſon Epître, intitulée *La VOIX DES PAUVRES*, *vendue à leur profit*, a procuré de grands ſecours à cette portion ſouffrante de nos Concitoyens. Mais ſa Muſe n'a pas été heureuſe à ſeconder les tranſports de ſa généroſité. On ne peut la louer que de ſes bonnes intentions; car pour

ſes Vers, ils ſont proſaïques, bourſouf-flés, le plus ſouvent d'une expreſſion aſſez pauvre, & peu propres à produire un grand effet.

Heureuſement la Religion a ſuppléé abondamment aux vains efforts de la charité poétique. Elle a fait éclater, dans l'événement * malheureux, qui a donné lieu à *la Voix du Pauvre*, ce qu'on a éprouvé dans tous les temps de ſa part, des traits héroïques de courage & de ſentiment, qu'on attendoit en vain de la verbeuſe & ſtérile *humanité*. Les Victimes, arrachées aux flammes, ont trouvé un aſile dans ſes Sanctuaires : ſes Miniſtres ont été leurs conſolateurs & leurs nourriciers : ſes vrais Diſciples leurs bienfaiteurs & leur ſoutien. Et tandis qu'au milieu de l'alarme générale, le Philoſophe murmuroit peut-être contre la Nature, ou ne ſongeoit qu'à ſa gloire en préparant le froid projet d'un nouvel Edifice, le

* L'incendie de l'Hôtel-Dieu, arrivé le 30 Décembre 1772.

Peuple, ce Peuple qui ne raiſonne pas, mais qui ſait toujours agir efficacement pour le bien général, expoſoit ſa vie, la ſacrifioit, afin de retarder, de quelques momens, le trépas de tant d'Infortunés. Quelle honte pour les lumieres ! quel ſujet pour une Epître ! Et quel Poëte, même médiocre, n'eût pas réuſſi avec un pareil ſujet ?

MAROLLES, [*Michel* DE] Abbé de Villeloin, né en 1600, mort à Paris en 1631 ; Traducteur peu eſtimé, mais digne d'éloge à beaucoup d'égards.

Ceux qui ont ſuivi depuis la même carriere, & qui ſe font un point d'honneur de le mépriſer, ont oublié, ſans doute, que les premiers pas, en tout genre, ſont ceux qui coutent le plus, & qu'une route non frayée rend toujours les progrès plus difficiles. Nous avouerons que les Traductions de l'Abbé de *Marolles* ſont trop ſerviles & très-plates ; mais, ſans ſon ſecours, *Plaute*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Juvenal*, *Catulle*, &c. n'au-

roient pas encore paru, dans notre Langue, avec la perfection dont nos bons Ecrivains l'ont enrichie. Les Traducteurs eux-mêmes auroient dû sentir qu'il leur a été d'une très-grande utilité. Malgré sa sécheresse, il est communément exact & fidele à rendre non seulement le sens, mais tous les mots de la phrase; & c'est toujours beaucoup de trouver de bons matériaux, qu'il ne s'agit plus que de mettre en œuvre & d'embellir. L'Abbé de *Marolles* entendoit très-bien la Langue de ses Originaux, mérite qui n'est pas toujours le partage de nos Faiseurs de Traductions. Par-là, il est devenu un guide sûr, qu'ils n'ont eu que la peine de suivre.

On a aussi de lui des *Mémoires*, qui seront estimés de quiconque est capable de connoître le prix d'une narration claire, méthodique, naïve, qualités préférables au ton embarrassé ou à la fausse chaleur que plusieurs Ecrivains n'ont pas su éviter dans leurs récits.

L'Abbé de *Marolles* avoit essayé de traduire *Virgile* en Vers. A cette occasion,

on doit lui ſavoir plus de gré d'avoir compris que c'étoit la vraie maniere de traduire les Poëtes, qu'on ne doit lui reprocher ſon imprudence d'avoir entrepris un pareil Ouvrage avec auſſi peu de talent pour la verſification. *Liniere* avoit très-fort raiſon de répondre à ce mauvais Verſificateur, qui ſe vantoit de ce que les Vers ne lui coutoient rien, *ils vous coutent ce qu'ils valent.*

Il avoit encore traduit *Martial* d'une maniere ſi mauſſade, que *Ménage* mit ſur l'exemplaire dont l'Abbé de *Marolles* lui avoit fait préſent, *Epigramme contre Martial.*

MAROT, [*Clément*] né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544; le plus ancien des Poëtes François, dont la lecture ſoit capable de procurer encore quelque plaiſir.

C'eſt à lui qu'on doit le modele d'un ſtyle plein de naïveté & d'agrément, qui conſacrera ſon nom à l'immortalité. Rien ne prouve mieux le mérite original, que

l'approbation conſtante & l'adoption générale. *Marot* poſſédoit, au plus haut degré, cette tournure d'eſprit qui rend les plus petites bagatelles intéreſſantes. Malgré l'imperfection du langage, ſes Poéſies ſont légeres, agréables, délicates, & ſur-tout d'une fineſſe qui plaît infiniment aux perſonnes de goût. Ce n'eſt pas tant l'eſtime des Princes de ſon temps [eſtime qui le faiſoit appeler alors *le Poëte des Princes & le Prince des Poëtes*] que l'approbation de *Lafontaine*, de *Deſpréaux*, de *J. B. Rouſſeau*, qui a perpétué ſa réputation & l'eſtime de ſes Ouvrages. *Lafontaine* le reliſoit toujours avec un nouveau plaiſir; il lui doit les graces naïves qui donnent tant d'agrément à ſes Fables. *Deſpréaux* le propoſe comme un modele de Poéſie piquante & gracieuſe. *Rouſſeau*, en lui adreſſant une Epître, ſe fait gloire d'imiter ſon ſtyle & de le regarder comme ſon maître. Ces trois Poëtes le reconnoiſſent également pour l'inventeur de la Ballade, genre de Poéſie trop négligé à preſent, ſans doute parce que le

génie de nos Poëtes modernes eſt plus tourné au jargon philoſophique, qu'à cette aimable naïveté qui faiſoit autrefois le principal caractere & les délices de nos Peres.

Il faut cependant convenir que les Ouvrages de *Marot* ne ſont pas toujours à l'abri du blâme. Ses Contes ſont quelquefois licencieux, ſes Vers trop libres ſur des objets qu'il devoit reſpecter. C'eſt cette liberté qui lui attira ſes diſgraces. On ſait qu'il a traduit une grande partie des Pſeaumes de *David* en Vers François; ce n'eſt pas cet Ouvrage qui l'a rendu célebre. Le Peuple Proteſtant a pu chanter quelque temps ces Cantiques bizarrement traveſtis; mais le bon ſens a toujours rejeté des Productions, où le naïf s'efforce en vain d'atteindre au ſublime, qui n'a rien de commun avec lui

MARQUEZ, [*Pierre*] Abbé, Profeſſeur Emérite du Collége Royal de Toulouſe, né à Montpellier en 1725.

L'eſprit de Collége, le ton de la Province, n'ont point nui aux talens qu'il

paroît avoir pour écrire. Pluſieurs petits Ouvrages, d'un ſtyle noble, égal, ennemi de l'enflure & de l'affectation, & entre autres, les Eloges de *Duqueſne*, de *Maſſillon*, & celui de M. le *Dauphin*, ſont des preuves de la ſolidité de ſon goût. Plus d'intérêt & de vivacité, & le Profeſſeur de Toulouſe n'auroit aucun de ces défauts qui deviennent aujourd'hui plus communs que jamais dans les Ouvrages d'éloquence.

MARSAIS, [*Céſar* CHESNEAU DU] Avocat au Parlement de Paris, né à Marſeille en 1676, mort à Paris en 1756; un des plus habiles & des plus profonds Grammairiens de notre Nation.

Buffier, *Reſtaut*, *la Touche*, *Wailli*, & quelques autres, ont compoſé des Grammaires qui ſe réduiſent à l'expoſition des regles du diſcours: celui-ci, moins occupé du mécaniſme des Langues, que de leur génie particulier, en a fait, pour ainſi dire, l'anatomie; & c'eſt en les décompoſant, qu'il en a expliqué les premiers principes. Ses Ecrits ſur la Grammaire

Françoiſe & Latine conviennent également aux Maîtres & aux Diſciples; les derniers y apprennent les élémens du langage, & les premiers la maniere de les développer. Son *Traité des Tropes*, Ouvrage reſté trop long-temps inconnu, offre tout à la fois & le Didactique grammatical, & la Métaphyſique du diſcours. On y apprend à connoître ce qui conſtitue le ſtyle figuré; à ſaiſir, dans toutes les expreſſions, le ſens propre & celui que l'imagination y ajoute pour mieux colorier la penſée. Ce Livre eſt un chef-d'œuvre de Logique, de juſteſſe & de netteté. La *Méthode raiſonnée pour apprendre la Langue Latine*, pour n'être pas auſſi eſtimable que ce *Traité*, ne fait pas moins d'honneur au génie analytique de M. *du Marſais*. L'Auteur y ſuit, pour ainſi dire, les progrès des idées, & en facilite le développement. Toujours Philoſophe, après avoir étudié la marche de la Nature, il nous donne ſes lumieres pour abréger les difficultés. Il faut être bien éclairé pour ſentir tout le prix d'une

aux nues : mais on ſait auſſi qu'il pouvoit ſe les procurer, ſans les acheter par tant de complaiſance à l'égard de ceux qu'il craignoit ou mépriſoit peut-être. Au ſurplus, M. *du Marſais* a paru rétracter ſes écarts philoſophiques : il eſt mort en rempliſſant avec édification les devoirs d'un bon Chrétien.

MARSOLIER, [*Jacques*] Chanoine Régulier de Ste Genevieve, né à Paris en 1647, mort à Uſez en 1724.

Avec du talent pour écrire l'Hiſtoire, il ne s'eſt attaché qu'à des Vies particulieres, dont on ne peut blâmer que le ſtyle quelquefois inégal, & ſouvent trop diffus. Ce ſtyle eſt plein d'ailleurs d'intérêt, de chaleur, & de naturel. Les *Hiſtoires* du Cardinal *Ximenès*, de *Henri VII* Roi d'Angleterre, celle de *Henri de la Tour d'Auvergne* Duc de Bouillon, & celle de l'*Inquiſition*, offrent des détails curieux, qui ne demandoient que d'être un peu mieux digérés.

M. l'Abbé *Marſolier* a auſſi conſacré

Connoiſſeurs, annonce plus de génie, ſoit pour le deſſein, l'ordonnance, la compoſition, les détails, ſoit pour l'expreſſion & le coloris.

M. l'Abbé de *Marſy* s'étoit attaché de bonne heure aux vrais moyens de réuſſir. L'étude des anciens modeles, ſur-tout de *Virgile*, avoit diſpoſé ſa Muſe à cette vigueur d'imagination, à cette énergie de pinceau, qui ſont toujours les germes aſſurés du ſuccès.

Il eſt difficile, après cela, de ſe rendre aux raiſons par leſquelles M. *Clément* s'efforce de prouver que le Poëme de *la Peinture n'eſt qu'une amplification de quelques paſſages de celui de du Freſnoy* * ſur le même ſujet, & d'élever ce dernier au deſſus du premier, ſous prétexte qu'il le trouve *plus inſtructif* & *plus original.*

Comme ces reproches ont rapport à pluſieurs objets intéreſſans pour la Littérature, nous nous étendrons un peu plus

* *Obſervations critiques ſur différens Poëmes de la Peinture, pag.* 421.

dans cet article. Et d'abord, nous ne craignons pas d'assurer, que, malgré la multitude des préceptes renfermés dans le Poëme de *du Fresnoy*, celui de l'Abbé de *Marsy* lui est très-supérieur, quant à l'instruction, & quant à la maniere de la présenter. Il est vrai que *du Fresnoy* est très-fort sur les regles, & qu'il est peu de ses vers qui ne renferment une leçon; mais est-ce la multiplicité des préceptes qui constitue le mérite d'un Ouvrage didactique, sur-tout d'un Poëme, & encore plus quand ces préceptes sont entassés les uns sur les autres? A peu près comme le Gouvernement le mieux organisé est celui qui a le moins de loix; de même dans les Arts, il est essentiel de diminuer & de simplifier le plus qu'il est possible les préceptes. Ce n'est que par la clarté, la méthode & la précision, qu'on peut éclairer & former le commun des esprits. Indépendamment de l'instruction qu'on sait répandre sur différens sujets, il faut encore posséder l'art de rendre les objets intéressans, afin de les

les inſinuer avec autant d'agrément que de ſolidité. L'inſtruction devient inutile, ſi l'on ne ſe rend agréable pour ſe faire lire.

Or, perſonne ne peut diſputer, à cet égard, la ſupériorité à l'Abbé de *Marſy*. *Du Freſnoy* eſt en fait de Peinture, ce que *Deſpautere* eſt en fait de Grammaire; il eſt farci de documens & dénué d'exemples. Ce n'eſt cependant que par les exemples, qu'on peut faire ſaiſir & goûter les regles, que ces exemples renferment : *Longum iter per præcepta, breve per exempla.* Pourquoi donc reprocher à l'Abbé de *Marſy* ces fréquens Tableaux qui renforcent & embelliſſent ſon Ouvrage ? Pourquoi les appeler de *vains ornemens ?* Il eſt bien plus naturel & plus juſte de les conſidérer comme autant de préceptes mis en action, comme autant d'Apologues dont il eſt facile de tirer le ſens moral; & l'Apologue a toujours été regardé comme la tournure la plus propre à inculquer les leçons. Qui ne comprendra, par exemple, que dans la Deſcription énergique

du Tableau du Jugement dernier, par *Michel-Ange*, le Poëte a eu pour but principal, de faire ſentir aux Peintres combien il eſt eſſentiel de ne pas négliger, dans leurs Ouvrages, les bienſéances, les mœurs & le coſtume? La Deſcription du Démoniaque, peint par *Raphaël*, eſt encore une leçon aux Peintres, pour leur apprendre l'art de rendre avec énergie les paſſions fortes & impétueuſes, &c.

Cette méthode n'eſt-elle pas plus agréable, plus inſtructive, plus sûre, que d'enſeigner ſans ceſſe ce qu'il faut faire, ſans montrer comment on le fait? *Horace* l'a dit, & nous le répétons, parce que ces paroles décident la queſtion en faveur de notre Poëte.

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

M. *Clément* eſt-il mieux fondé à avancer que » le ſtyle de *du Freſnoy* eſt à lui; » qu'il s'eſt formé ſur *Lucrèce* & ſur » *Horace*, mais qu'il ne les a point mis » à contribution; que l'Abbé de *Marſy*

» a le ſtyle de tous les Poëtes Latins de
» Collége; que ce ſont des membres de
» Vers, pris çà & là dans *Virgile*, dans
» *Ovide;* qu'il n'a rien qui lui appartienne,
» rien qui lui ſoit propre, &c. «?

Non ſans doute. Cette aſſertion doit paroître d'autant plus étrange, qu'en convenant que le ſtyle de *du Freſnoy* eſt à lui, il ne ſera pas moins vrai que ce ſtyle eſt dur, ſec, quelquefois barbare, ce qui le rend ſans intérêt, d'une lecture effrayante, tout au plus ſupportable, comme l'a obſervé M. *Racine* le fils, *pour ceux qui veulent étudier les principes de la Peinture* *. D'après cette remarque, *du Freſnoy* auroit donc fait un mauvais Poëme; car, ſelon M. *Clément*, tout Poëme qui n'eſt pas fait pour tout le monde, eſt néceſſairement mauvais **.

Celui de M. l'Abbé de *Marſy* eſt bien éloigné de ce défaut. C'eſt ſur-tout, par la chaleur & les graces du ſtyle, qu'il l'a rendu

---

* *Réflexions ſur la Poéſie, chap. VII.*

** *Obſervations critiques, pag.* 418.

capable d'être goûté de toutes les eſpeces de Lecteurs.

Peut-on appeler un ſtyle formé ſur celui de tous les Poëtes de Collége, une élocution noble, vive, ferme, toujours aſſez ſouple pour ſe plier ſans effort à tous les tons, à tous les genres? Qu'eſt-ce qui forme, dans un Ecrivain, un ſtyle qu'on peut regarder comme à lui? La maniere de concevoir & de ſentir, le mouvement & l'ordre des idées, la tournure de l'expreſſion, une certaine forme d'exiſter & de vivre dans ſes Ouvrages, qui lui eſt particuliere. On reconnoîtra facilement cette maniere dans l'Auteur du Poëme de *la Peinture*. Par-tout il a la même chaleur, la même fécondité, la même élégance, la même harmonie. Malgré la variété de ſes tableaux, ſa touche eſt toujours égale. Les différens contraſtes ne font que mieux ſentir la dextérité & la richeſſe de ſon pinceau. Si on compare le coloris d'une deſcription, à celui d'une autre entiérement oppoſée, quoique différent, il s'annonce pour être parti de la même

main. Le même Poëte qui peint les ravages des Barbares en Italie, n'a beſoin que de changer de couleurs, pour tracer avec le même ſuccès les douces & paiſibles opérations de la Nature. Ainſi, *Rubens* laiſſe toujours l'empreinte de ſon génie, en offrant aux yeux l'agitation des Furies, ou le ſourire des Graces.

Qu'on ne lui reproche pas d'avoir dérobé quelques Hémiſtiches à *Virgile*. Nous dirions d'abord que le larcin ſeroit peut-être difficile à prouver ; mais quand il exiſteroit, que peut-on en inférer à ſon déſavantage ? N'eſt-il pas arrivé à *Virgile* lui-même de mettre à contribution pluſieurs Poëtes de ſon temps, comme on peut en juger par les citations de *Macrobe ?* D'ailleurs cette eſpece de vol ne prouveroit que mieux ſon génie ; on ne pourroit en conclure autre choſe, ſinon qu'il a ſu ſe rendre propres des richeſſes étrangeres, par la maniere dont il les a miſes en œuvre. Ce genre de trafic ne doit pas plus être interdit en Littérature, que dans le commun des Arts. La beauté d'un Ouvrage

quelconque ne conſiſte pas à n'avoir rien d'étranger, mais à former un Tout habilement compoſé des différentes matieres qui peuvent l'embellir.

Un autre avantage de l'Abbé de *Marſy* ſur ſon Prédéceſſeur, c'eſt qu'il eſt Poëte dans le plan, comme dans les détails; au lieu que *du Freſnoy* n'eſt jamais que Verſificateur. Auſſi eſt-ce par cette raiſon qu'un autre M. *Clément* * met le Poëme de *la Peinture* au deſſus de celui de *Lucrece*.

Le Critique de l'Abbé de *Marſy* lui fait encore un crime d'avoir imité quelques endroits de l'Art poétique de *Deſpréaux*, tandis qu'il ne reproche point à *du Freſnoy* d'avoir imité *Horace*, ſur lequel il s'appuie preſque toujours. En ſuppoſant que l'Abbé de *Marſy* ſe ſoit attaché à l'imitation plus qu'il n'a fait, il auroit tou-

* » Les deux Poëmes Latins de M. l'Abbé de *Marſy*, l'un ſur la *Peinture*, l'autre ſur la *Tragédie*, ſont preſque dignes de *Virgile* & d'*Horace*, & fort au deſſus de *Lucrece*, autant qu'on en peut juger dans ce Siecle «. *Clément de Genève, Nouvell. Litt. Lettr.* 114.

jours la gloire d'avoir ſu bien choiſir ſes modeles, & dans ſes modeles, les morceaux véritablement dignes d'être imités. Si on peut reconnoître en lui le caractere de quelque Auteur original, c'eſt ſans contredit celui de *Virgile*. Mais comment l'a-t-il imité? Sans aſſujettiſſement, ſans plagiat, à peu près comme *Virgile* lui-même a imité *Homere*, comme *Malebranche* a marché ſur les pas de *Deſcartes*, comme *Deſpréaux* a ſaiſi la maniere d'*Horace*, & *Rouſſeau* celle de *Pindare*. Il a fait plus; ſemblable à l'Abeille qui ſait tirer des fleurs les ſucs primitifs dont elle fait ſon miel, en les transformant en ſa propre ſubſtance, il s'eſt nourri des beautés de ce grand Poëte, ſans qu'on puiſſe l'accuſer de lui avoir rien dérobé, & par-là il eſt devenu lui-même original.

Il doit réſulter de ce que nous avons dit, que l'imitation, bien loin d'être un vice, eſt au contraire un principe de vie & de développement pour les talens qu'on a reçus de la Nature. Les plus heureux Génies ont beſoin de ſecours pour croître &

s'alimenter. *Boſſuet* n'étoit jamais plus en état de donner un libre eſſor à ſon éloquence, qu'après s'être nourri de la ſubſtance des Livres ſaints, & s'être animé par la lecture des plus beaux morceaux des anciens Orateurs. C'eſt ce qu'il appeloit allumer ſon flambeau aux rayons du Soleil.

Il en eſt de même des Poëtes. Tant qu'ils ſe bornent à ne puiſer que dans leur propre fond, on s'apperçoit d'une ſéchereſſe, d'un déſordre, d'une monotonie rebutante, partage ordinaire d'un eſprit qui n'a pas ſu fortifier ſes propres richeſſes par celles des autres. *Ceux qui n'imitent point*, dit un Auteur Anglois, *ne ſeront jamais imités.*

On doit bien ſe garder de confondre l'imitation avec ces honteux plagiats, qui n'offrent que des lambeaux arrachés de toutes parts, dont la bizarre réunion préſente l'image du Monſtre dont parle *Horace.* L'habile Imitateur n'eſt ni Copiſte, ni Plagiaire. Il ſe transforme en ſon Original, évite ſes défauts, s'approprie ſes beautés, &, en les adoptant au ſujet qu'il

traite, il ſait leur donner une forme & un caractere qui les lui rend propres.

Tel eſt l'empire de l'exemple : il agit plus puiſſamment que les regles, en ce qu'il montre, tout à la fois, & la route & le terme. La vue d'un Tableau de *Raphaël* fera plus d'impreſſion ſur un jeune Peintre ; la lecture d'une Oraiſon funebre de *Boſſuet*, ſaiſira plus un jeune Orateur, fécondera plus l'imagination de l'un & de l'autre, que tous les préceptes des Maîtres. En méditant, en approfondiſſant un Modele, on acquerra, non l'habitude d'inventer, de penſer, de procéder & de s'exprimer comme lui ; mais la force néceſſaire pour inventer, penſer, procéder & s'exprimer, à ſon tour, auſſi bien que lui : *Les Ouvrages des Grands Maîtres*, d'après *Longin*, *ſont comme autant de ſources ſacrées, d'où il s'éleve des vapeurs heureuſes qui ſe répandent dans l'ame de leurs Imitateurs & animent les eſprits les moins échauffés* *.

* *Traité du Sublime, Chap. XI.*

Tout dépend donc, dans l'imitation, du choix des modeles. Il eſt inutile d'avertir de préférer ceux avec qui la Nature nous a donné quelque conformité. *Racine*, dès ſon enfance, diſtingue les Œuvres d'*Euripide*, des Livres que ſes Maîtres lui préſentent; *Boileau* ſent, à la lecture d'*Horace*, ce qu'il eſt capable de faire. Tous les célebres Ecrivains ont eu, pour ainſi dire, un Génie tutélaire qui a préſidé à la compoſition de leurs Ouvrages.

Il eſt cependant des précautions à prendre. Ces précautions conſiſtent à ne pas s'enthouſiaſmer ſi fort d'un Auteur, qu'on néglige de joindre aux ſecours qu'il nous fournit, les ſecours qu'on peut tirer des autres Auteurs d'un genre différent. Le mérite d'un Ecrivain dépend de l'habileté à réunir les qualités principales qui ſe trouvent éparſes, tantôt dans un modele, tantôt dans un autre. De là vient que *Boileau*, quoique voué à *Horace*, ne fait pas difficulté de l'abandonner pour ſuivre *Perſe* & *Juvenal*, toutes les fois qu'il

trouve, chez ces Poëtes, de quoi enrichir ſa Muſe d'un nouvel ornement. *Racine*, après avoir pris dans *Euripide* les principaux traits du caractere de ſa Phédre, va puiſer dans *Séneque* d'autres traits, propres à le rendre plus intéreſſant. *Apelle* ne crut pouvoir former le Tableau d'une Beauté parfaite, qu'en empruntant de chaque Beauté ce qu'elle avoit de plus agréable & de plus régulier.

Nous ne pouſſerons pas plus loin cet Article, quoique nous nous fuſſions propoſé d'y prouver encore, contre l'Auteur des *Obſervations critiques*, non ſeulement que le Poëme de l'Abbé *Marſy* eſt très-didactique, mais encore qu'il n'eſt pas impoſſible d'en faire un ſur le même ſujet, dans notre Langue, dont la lecture ſoit intéreſſante. Nous exécuterons ce projet dans l'Article de *Racine* le fils, où nous aurons occaſion de parler encore de la Poéſie didactique.

Les autres Ouvrages de M. l'Abbé *Marſy* ne tendent tout au plus qu'à faire ſentir les mépriſes d'un Ecrivain, dès qu'il

s'écarte de ſon vrai genre. Après ſa ſortie des Jéſuites, il ne renonça pas aux Lettres ; mais la manie philoſophique éteignit le feu de ſon imagination, & égara ſon jugement. Son eſprit, ſi capable de produire par lui-même, ne lui permit plus que d'être un Compilateur, après qu'il ſe fut attaché à la lecture de *Bayle*, dont il entreprit de donner une *Analyſe*. Cette Analyſe n'a pas même le mérite du diſcernement. Ce qu'il y a de plus abſurde, de plus contraire aux mœurs & à l'honnêteté dans le Dictionnaire de ce Philoſophe, devient, entre ſes mains, le fond principal d'une Compilation odieuſe, condamnée au feu par le Parlement, & punie par la détention de l'Auteur à la Baſtille. Il eſt aiſé de comprendre par-là, combien la Philoſophie eſt oppoſée aux vrais talens, combien elle nuit au bonheur.

MARTIAL D'AUVERGNE, [*N.*] Procureur au Parlement de Paris, ſa patrie, mort en 1508 ; mauvais Poëte, qui

eut beaucoup de réputation de ſon temps, & qui la méritoit peut-être, par l'eſprit, la gaieté, & la naïveté qu'il mettoit, dit-on, dans la plupart de ſes Poéſies. Celui de ſes Ouvrages qui fut le plus goûté, eſt un Recueil d'*Arrêts d'amour*, au nombre de cinquante, dont les Poëtes Languedociens ou *Troubadours* lui avoient fourni le modele. Toutes ces bagatelles ſont enterrées dans un coin de Bibliotheque; mais il eſt bon d'en parler: elles font connoître le génie de la Nation & celui des Siecles.

MARTIGNAC, [*Etienne* ALGAI, Sieur DE] né en 1628, mort en 1698; Traducteur médiocre d'*Horace*, de *Virgile*, d'*Ovide*, de *Juvenal*, &c. mais un peu plus élégant que l'Abbé de *Marolles*. On ne fait cas aujourd'hui que des Notes qui accompagnent ſes Traductions.

MARTINAY, [*Jean*] de la Congrégation de S. Maur, né à Saint-Sever, pe-

tite Ville de Gaſcogne, en 1647, mort à Paris en 1717.

On a de lui des Traductions de certains Peres de l'Egliſe, & de quelques Ouvrages ſur l'Ecriture-Sainte, qui prouvent qu'il étoit habile dans la connoiſſance des Langues ſavantes. Pluſieurs Auteurs ont profité de ſes lumieres; ils auroient dû, par reconnoiſſance, en faire honneur à ce Religieux, dont les travaux leur ont été ſi ſouvent utiles.

MARTINIERE, [*Antoine-Auguſtin* BRUZEN DE LA] né à Dieppe, mort à la Haye en 1746.

Malgré les inexactitudes, les omiſſions, les bévues, les altérations de nom, les incorrections de ſtyle, ſon grand *Dictionnaire géographique, hiſtorique & critique*, eſt le meilleur, & ſera long-temps le plus complet de tous les Ouvrages de ce genre. On pardonne volontiers les fautes qui échappent dans le cours du long travail qu'il ſuppoſe, en faveur des détails cu-

rieux & des notions intéreſſantes qu'il donne ſur chaque objet. Cet Auteur auſſi avide de s'inſtruire, qu'infatigable à mettre au jour le réſultat de ſes recherches, a encore refondu preſque en entier l'*Introduction à l'Hiſtoire de l'Europe*, compoſée par le Baron de *Puffendorff*, & y a ajouté tout ce qui concerne l'Hiſtoire de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique. Le grand nombre d'éditions qu'a eues cet Ouvrage, prouve que, s'il pouvoit être mieux écrit, il étoit difficile de le rendre plus utile. La plus eſtimée eſt celle de la Haye, en onze volumes *in*-12, publiée en 1743.

On trouve d'excellentes obſervations dans ſon *Introduction générale à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres*, réimprimée depuis à la ſuite d'un mauvais Ouvrage de M. *Formey*, qui a pour titre: *Conſeils pour former une Bibliotheque peu nombreuſe, mais choiſie.* Les jugemens que M. *Bruzen* porte particuliérement ſur ce qui concerne les Belles-Lettres, an-

noncent un diſcernement éclairé, & un goût preſque toujours ſain.

MASCARRON, [*Jules*] Evêque de Tulles, puis d'Agen, né à Marſeille en 1634, mort à Agen en 1703.

Ses Sermons & ſes Oraiſons funebres eurent de la réputation dans un temps où il avoit pour rivaux *Boſſuet* & *Fléchier*. L'impreſſion de ſes Ouvrages fut un écueil pour ſa gloire; auſſi faut-il convenir qu'il dut en partie ſes grands ſuccès à un débit ſéduiſant : reſſource très-capable de faire diſparoître bien des défauts dans l'Orateur. Avec le nerf de *Boſſuet*, il n'en a ni l'élévation, ni la chaleur. Avec un ſtyle aſſez pur, il n'a ni l'élégance, ni la politeſſe de *Fléchier*. Qu'on ſe garde cependant de confondre *Maſcarron* avec les Orateurs médiocres. En liſant attentivement ſes Sermons, on y trouve une ſupériorité très-décidée ſur le plus grand nombre de nos Prédicateurs modernes, qui ne l'eſtiment peut-être pas & ſeroient

certainement heureux de lui reſſembler. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que *Maſcarron* a été le précurſeur de *Boſſuet*; il fut dans la Chaire ce que *Rotrou* fut au Théatre; il annonça le *Démoſthene* des François, comme *Rotrou* leur *Sophocle*. Parmi les choſes ſenties avec eſprit & exprimées avec élégance, qu'on rencontre dans ſon *Oraiſon funebre de Henriette d'Angleterre*, on peut citer ce morceau, où, parlant des Princes, il dit : » Qu'ils s'imaginent avoir un aſcen-» dant de raiſon, comme de puiſſance; » qu'ils mettent leurs opinions au même » rang que leurs perſonnes, & qu'ils ſont » bien aiſes, quand on a l'honneur de » diſputer avec eux, qu'on ſe ſouvienne » qu'ils commandent à des Légions «.

MASSIEU, [*Guillaume*] Abbé, Profeſſeur en Langue Grecque au Collége Royal, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Caen en 1665, mort à Paris en 1722.

Un des bons Littérateurs du Siecle dernier, digne d'être placé, non dans le premier ordre, mais dans celui d'une utilité qui exige de la reconnoiſſance. Il a fait une *Hiſtoire de la Poéſie Françoiſe*, dont les recherches ſont également curieuſes, inſtructives, & bien digérées; cet Ouvrage eſt écrit d'ailleurs avec la méthode & toute la ſimplicité qui lui convenoit. Ses infirmités ne lui permirent pas de continuer une Traduction de *Pindare*, qu'il avoit commencée. On doit peu regretter qu'il n'ait pas achevé cette entrepriſe, ſi l'on en juge par les ſix Odes qu'il avoit déjà traduites. La foibleſſe du corps avoit ſans doute énervé la vigueur de ſon imagination; ou bien, il faut ſuppoſer qu'il n'en avoit jamais eu. Son mérite s'annonce bien plus avantageuſement dans les Notes pleines de lumiere & de ſolidité qu'il y joignit. M. de *Vauvilliers* ne les a point jugées indignes d'enrichir de leur ſubſtance ſon excellent *Eſſai de Traduction* du même Poëte.

Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres offrent pluſieurs *Diſſertations* de M. l'Abbé de *Maſſieu*, qui ne ſont pas les moins bonnes de cette Collection.

Nous devons à un Auteur de nos jours, du même nom & du même état, une Traduction des Dialogues de *Lucien*, préférable à celle de d'*Ablancourt* du côté de la correction & de la fidélité.

MASSILLON, [*Jean-Baptiſte*] Evêque de Clermont, de l'Académie Françoiſe, né à Hieres en Provence en 1663, mort à Clermont en 1742.

Ce nom eſt devenu, parmi nous, celui de l'Eloquence chrétienne, c'eſt-à dire, de l'Eloquence de la raiſon & du ſentiment. La ſienne, ſans prétendre au ſublime, offre un ton ſimple, noble, intéreſſant, affectueux, naturel; un ſtyle pur, correct, élégant, qui pénetre l'ame, ſans la contraindre ni l'agiter. Les Sermons de cet Orateur ne ſont pas toujours dépourvus de ces traits de force, de chaleur, qui ébranlent; mais une marche

paiſible, également vive & inſinuante, forment ſon véritable caractere. Il puiſoit, dans la ſenſibilité de ſon ame, la douceur, l'abondance, le pathétique, & l'élégance continue qui flattent dans ſes Productions. Le ſentiment eſt ſon reſſort favori, & l'on ne ſauroit diſconvenir qu'il eſt impoſſible d'en employer de meilleur, pour inſinuer à ceux qui nous écoutent ou qui nous liſent, l'amour de la vérité & celui des devoirs.

Bourdaloue, comme un Conquérant redoutable, entraîne, ſubjugue, force de ſe rendre aux armes de la Raiſon : *Maſſillon*, comme un Négociateur habile, procede avec moins de rapidité, avec plus de douceur, quelquefois plus ſûrement, & amene inſenſiblement au terme qu'il s'eſt propoſé. L'un s'adreſſe à l'eſprit, & le domine : l'autre s'attache à l'ame, la captive, & l'attendrit. Le premier a la dignité, la force & le feu continu de *Démoſthène :* le ſecond, l'abondance, l'adreſſe & le naturel de *Cicéron.*

La comparaiſon qu'on fait ordinaire-

ment de *Maſſillon à Racine*, ſeroit aſſez exacte, ſi leurs objets n'étoient pas ſi différens. En effet, l'Evêque de Clermont eſt, dans ſon genre, auſſi tendre, auſſi moëlleux, auſſi élégant, auſſi ſoutenu, que l'Auteur d'*Athalie*. Celle de *Bourdaloue* à *Corneille*, auſſi ſouvent employée, ne patoîtra jamais exacte. Il eſt conſtant que le Jéſuite n'a pas des traits aſſez ſublimes, pour lui donner quelque conformité avec le génie du Poëte : il n'a pas non plus l'enflure, l'incorrection & l'inégalité néceſſaire pour juſtifier le parallele. *Bourdaloue* eſt toujours égal à ſon ſujet & à lui-même : *Corneille* oublie ſouvent le ſien, & l'abaiſſe par des négligences. Le ſeul trait de reſſemblance qui exiſte entre eux, eſt que le Prédicateur a été, parmi nous, le pere de l'Eloquence chrétienne, comme l'Auteur de *Cinna* l'a été de la Tragédie.

Le mérite qui diſtingue éminemment les Sermons de *Maſſillon* de tous les autres, eſt la connoiſſance du cœur humain qu'ils annoncent ; connoiſſance auſſi déli-

cate, que juſte & profonde. Les peintures qu'il fait des mœurs ſeront toujours reſſemblantes, parce qu'il ne les a point deſſinées d'après quelques ſociétés particulieres. Il a pénétré juſqu'à la ſource. De là il tire le ſujet de ſes Tableaux, toujours rendus avec le coloris qui leur convient. N'attaquer que les déſordres extérieurs, paſſagers, n'eſt pas toujours un moyen sûr d'intéreſſer l'Auditeur, & de réprimer la corruption publique. Les paſſions veulent être attaquées dans leur germe; il faut les ſuivre ſous toutes les formes qu'elles prennent, les forcer dans tous les retranchemens, les oppoſer elles-mêmes à elles-mêmes, & les confondre dans les reſſources qu'elles emploient pour ſe juſtifier. Par cet art admirable, perſonne n'a mieux poſſédé, que l'Evêque de Clermont, le talent de ſe rendre ſenſible & intéreſſant pour tout le monde.

Son *petit Carême* paſſe pour être ſon chef-d'œuvre, & celui de l'Art Oratoire. Ne ſemble-t-il pas cependant [& pluſieurs perſonnes ſont de cet avis], que le

ton d'éloquence qui y regne n'en eût été que plus eſtimable, ſi les ornemens y étoient moins prodigués, les répétitions & les paraphraſes plus rares? La rapidité de la compoſition & l'objet que ſe propoſoit l'Auteur, ſont peut-être ſuffiſans pour le juſtifier ſur ces petits défauts, dont d'ailleurs peu d'eſprits ſont ſuſceptibles.

La partie des Oraiſons funebres eſt la partie la plus foible de ſon mérite. On peut dire que *Maſſillon*, avec tout l'appareil de l'éloquence, y eſt moins éloquent que par-tout ailleurs. Quelques-uns des ſujets qu'il a traités, étoient propres à lui fournir de grands traits. Il paroît avoir méconnu & le ton qui leur convenoit, & les grandes reſſources par leſquelles il pouvoit les faire valoir. L'Oraiſon funebre du Prince de *Conti* ſent le Rhéteur; elle offroit cependant mille tableaux intéreſſans au grand Peintre. Celle de *Louis XIV* eſt bien propre à faire connoître que l'Orateur avoit de la nobleſſe & de la fermeté dans le caractere; que

de la République des Lettres, qui comprend l'eſpace de cinq années, où il eſt aiſé de voir que les citations étoient ſes armes favorites, ſans qu'il s'inquiétât beaucoup où elles pouvoient porter.

Les *Vies* d'*Horace*, d'*Ovide*, & de *Pline* le jeune, écrites en latin, ſont dans le même goût, quoiqu'on les regarde comme ce qu'il a fait de mieux.

2. MASSON, [*Pierre-Touſſaint*] Tréſorier de France, né à Paris en 1715.

Ses Poéſies ne méritent pas plus d'être lues, que ſa Traduction de la *Pharſale de Lucain*, qui n'eſt propre qu'à donner du prix à celle de M. *Marmontel*.

MATHIEU, [*Pierre*] Hiſtoriographe de France, né à Porentru en 1563, mort à Toulouſe en 1621.

Poëte oublié, qui n'étoit pas ſans mérite, plus digne d'obtenir une place dans le Parnaſſe François de M. du *Tillet*, & dans la Bibliotheque Françoiſe de M. l'Abbé *Goujet*, que tant d'autres Poëtes

obſcurs, qu'on eût pu oublier plus juſtement que lui. Quelques-uns de ſes *Quatrains* ſont préférables à ceux de *Pibrac*, & pour la penſée & pour la poéſie. Voici celui par lequel il débute :

Eſtime qui voudra la mort épouvantable,
Et la faſſe l'horreur de tous les animaux;
Quant à moi, je la tiens pour le point déſirable
Où commencent nos biens & finiſſent nos maux.

Mathieu eſt auſſi l'Auteur d'une Tragédie intitulée *la Ligue*, Tragédie mauvaiſe, comme on peut le croire, où l'on trouve ces Vers que *Racine* ſemble avoir imités :

Je redoute mon Dieu, c'eſt lui ſeul que je crains...
On n'eſt point délaiſſé, quand on a Dieu pour pere;
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la pâture aux jeunes paſſereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes,
Tout vit de ſa bonté,. &c.....

L'Auteur d'*Athalie* dit :

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte.....

Dieu laiſſe-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne la pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la Nature.

On a encore de *Pierre Mathieu*, une *Hiſtoire des choſes mémorables, arrivées ſous le Regne de Henri le Grand*, où la vérité n'eſt pas toujours exacte, & où la diction ne l'eſt preſque jamais.

1. MATHON, [*Alexis*] né à Lille en Flandres, en 17..

Comme il a cultivé les Lettres & la Poéſie pour ſon propre amuſement, il ſeroit injuſte de lui faire un crime de n'avoir pas également réuſſi à amuſer le Public. On doit toujours de l'indulgence aux Auteurs qui, à ſon exemple, cultivent les Muſes pour elles-mêmes, qui ont des mœurs douces & honnêtes, fruit d'un eſprit ſans orgueil & ſans prétention.

2. MATHON DE LA COUR, [*Charles-Joſeph*] né à Lyon en 1738.

Nous ignorons ſi celui-ci a des pré-

tentions; en ce cas, il ſeroit très à plaindre, ſelon l'Auteur des *Mémoires littéraires*, bien capable de le guérir de cette illuſion. Quant à nous, nous dirons que quelques Articles fournis à l'*Almanach de Lyon*, qu'un peu de part à la confection de l'*Almanach des Muſes*, que l'honneur d'avoir travaillé au *Journal des Dames*, Ouvrage malheureux, qui eſt venu expirer entre ſes mains, après avoir paſſé par tant de mains meurtrieres, ſeroient des titres bien foibles pour prétendre à la gloire. Nous aimons mieux penſer que M. *Mathon* compte pour peu de choſe toutes ces pitoyables bagatelles; & eſpérer qu'il développera plus avantageuſement ſes talens dans ſon Hiſtoire de Lacédémone, qu'il ne l'a fait dans ſa *Diſſertation ſur la décadence des Loix de Licurgue*, où il n'eſt rien moins que laconique.

MAUBERT, [*Jean-Henri* DE GOUVEST, plus connu ſous le nom DE] né à Rouen en 1721, mort à Altena en 1767.

Quoiqu'il ne faille pas juger de cet Auteur par ce qu'en ont dit pluſieurs Faiſeurs de Brochures, &, entre autres, *Chevrier*; il n'en eſt pas moins vrai que ſa vie a été agitée par des événemens ſinguliers & très-fâcheux. Peut-être en a-t-il dû pluſieurs à ſa bizarre deſtinée. Mais il eſt certain qu'il s'eſt attiré beaucoup de diſgraces, par ſon imprudence & l'inquiétude de ſon eſprit, qui le portoit ſans ceſſe au changement. On l'a vu ſucceſſivement Capucin, Apoſtat, Secrétaire du Roi de Pologne *Auguſte III*, puis rentrer dans ſon Ordre, en ſortir enſuite pour parcourir un nouveau cercle d'aventures, & finir par mourir Proteſtant.

Toutes les inconſéquences de ſa conduite n'empêchent pas qu'on ne doive reconnoître en lui beaucoup de talent. Le *Teſtament du Cardinal Alberoni*, & l'*Hiſtoire politique de ce Siecle*, décelent un génie propre aux grandes affaires, qui eût pu ſe rendre très-utile, s'il eût ſu ſe fixer, ou ſi la fortune lui eût fourni

les moyens de s'exercer utilement. On ne peut les lire ſans rendre juſtice à la profondeur des vûes, à la fineſſe des obſervations, & à la juſteſſe des raiſonnemens. Le ſtyle ne répond pas toujours au caractere des idées; il eſt quelquefois peu correct, diffus, mais toujours lumineux & expreſſif.

Les mêmes qualités & les mêmes défauts ſont également ſenſibles dans les *Entretiens politiques*, & dans cinq ou ſix Ouvrages polémiques, du même Auteur, qui roulent ſur des intérêts de Gouvernement.

MAUCOMBLE, [*Jean-François-Dieudonné*] né à Metz en 1735, mort en 1768.

Deux mauvais Romans, dont l'un eſt intitulé *Hiſtoire de Madame d'Erneville*, l'autre *Nitophar*, Anecdote Babylonienne, ne ſembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe*. Des Tableaux trop hardis, au ſujet du Calviniſme, dans ſon *Abrégé de l'Hiſtoire de Nîmes*, qui n'eſt qu'une compilation,

ne devoient pas paroître non plus un titre ſuffiſant pour le placer parmi les Ecrivains célebres, dans le *nouveau Dictionnaire hiſtorique*. Voilà pourtant tout ce qui eſt ſorti de la plume de M. *Maucomble*, à moins qu'on ne lui ſache encore gré de nous avoir régalé d'une Tragédie Bourgeoiſe, ſous le titre des *Amans déſeſpérés*, ou *la Comteſſe d'Olinval*, production monſtrueuſe, qui n'eſt autre choſe que l'Hiſtoire de l'infortunée Marquiſe de *Ganges*, miſe en action. Ce Drame, plus ſiniſtre encore que celui de *Béverley*, n'eſt qu'un amas d'horreurs, entaſſées les unes ſur les autres, plus propres à rendre les ames féroces, qu'à leur inſpirer la haine du crime. Telles ſont les reſſources des Faiſeurs de Drames; ils veulent à toute force émouvoir, ſans ſe douter que leurs tableaux ne ſont capables que de révolter contre le ſujet & contre le Peintre.

MAUCROIX, [*François* DE] Chanoine de Reims, né à Noyon en 1619, mort en 1708.

Malgré le ſtyle languiſſant de ſes Traductions d'Auteurs Grecs & Latins, on les lit encore, à cauſe de la clarté & de l'exactitude. Quant à ſes Poéſies, on peut les négliger ſans conſéquence, ſi on excepte deux ou trois Pieces, ſauvées du naufrage, à l'abri de ces Recueils qui n'ont pas toujours le pouvoir de s'en ſauver eux-mêmes, faute d'être faits avec diſcernement & avec goût. Telle eſt l'Epigramme ſuivante, dont on aime la tournure & la fineſſe :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe;
Mais toutefois ne preſſons rien :
Prendre femme eſt étrange choſe.
Il faut y penſer mûrement.
Gens ſages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y penſer toute ſa vie.

Tels ſont encore les quatre Vers qu'il fit à l'âge de quatre-vingts ans :

Chaque jour eſt un bien que du Ciel je reçois;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :

Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à perſonne.

MAUGER, [*N.*] Garde-du-Corps, né à Paris en 17..

Il publia en 1745 un petit Poëme ſur l'*Origine des Gardes-du-Corps*, où l'on trouve des Vers très-bien frappés. Ils auroient fait plus d'honneur à ce Poëte, ſi l'on y découvroit moins d'hémiſtiches dérobés à *Corneille* & à l'Auteur de la Henriade. La verſification de M. *Mauger* eſt, en général, noble, aiſée, mais ſouvent dépourvue de cette chaleur & de ces images qui font le charme de la Poéſie.

Il a fait depuis, *Ameſtris*, *Coriolan*, *Coſroès*, Tragédies qui n'ont eu aucun ſuccès, & qui ſont néanmoins aſſez bien écrites.

MAUMENET, [*Louis*] Abbé, né à Beaume en 1655, mort à Paris en 1716.

L'Académie Françoiſe, celle des Jeux Floraux, celle d'Angers, ont couronné pluſieurs de ſes Poéſies, mais n'ont pas

eu le pouvoir de les garantir de l'oubli. C'eſt aſſez le ſort de ces Productions fantaſtiques ; elles expirent ſous les lauriers éphémeres qui les ſurchargent, & les traces de leur exiſtence ne ſont conſtatées que ſur les Regiſtres mortuaires des Académies.

MAUPERTUIS, [*Pierre-Louis* MOREAU DE] de l'Académie Françoiſe, & de celle des Sciences de Paris & de Berlin, né à Saint-Malo en 1697, mort à Bâle en 1759.

Auſſi bon Philoſophe qu'habile Littérateur, il a fait marcher de pair les Lettres & les Sciences. Dans ſes Ouvrages, l'élégance ne nuit point à la profondeur, la préciſion à la clarté. La méthode y rend tout intelligible, & facile à retenir. Tour à tour Géometre, Aſtronome, Naturaliſte, Géographe, Moraliſte, il eſt partout Ecrivain inſtructif & amuſant, parce que les leçons plaiſent toujours quand elles n'ont point l'air de leçons, & quand on a l'art d'éclairer l'eſprit, ſans le re-

buter par un ton dogmatique. Les matieres les plus abſtraites deviennent intéreſſantes ſous ſa plume, par la maniere agréable dont il les préſente, & par les fleurs qu'il a ſu y répandre, ſans cet air de prétention & de ſuffiſance, qui rend les ornemens ridicules, & par conſéquent plus qu'inutiles.

Ces qualités, jointes à ſes vertus ſociales, lui mériterent l'eſtime, la bienveillance, & même la familiarité d'un grand Roi, qui a prouvé, à ſon égard, qu'il faiſoit encore plus de cas des vertus que des talens. L'amitié diſtinguée dont ce Prince l'a honoré, devoit lui attirer des envieux; mais M. de *Maupertuis* n'a eu que des Adverſaires qui ſe ſont déshonorés, en voulant porter atteinte à ſa gloire. Le plus acharné de tous, a été celui qui avoit mis au bas de ſon portrait :

Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire, & de l'éclairer.

Le Roi de Pruſſe le défendit lui-même pen-

dant ſa vie ; il l'a même défendu après ſa mort : preuve certaine que les véritables Grands Hommes ne perdent rien en ceſſant d'exiſter.

MAURY, [*Jean-Siffrein*] Abbé, Prédicateur ordinaire du Roi, de l'Académie des Arcades de Rome, né en 1746.

Il a débuté dans les Lettres par des Eloges hiſtoriques, tels que ceux du Roi *Staniſlas*, de *Charles V*, de *Louis Dauphin*, de *Fénélon*, qui annoncent des connoiſſances, de l'eſprit, le talent de s'exprimer avec autant de nobleſſe que de clarté ; mais dont le ſtyle dépourvu en général de chaleur & de nerf, fait augurer que cet Auteur aura de la peine à parvenir à la véritable éloquence. Ce n'eſt pas qu'il en ignore les préceptes : les Réflexions qu'il a publiées à la tête de ſes *Diſcours choiſis*, prouvent qu'il les connoît & qu'il en ſent la néceſſité ; mais les *Diſcours* qui les ſuivent & les *Sermons* que nous lui avons entendu prêcher, ne prouvent pas qu'il poſſede les qualités

& qu'il ait rempli les devoirs d'un Orateur Chrétien véritablement éloquent. Ils ne préſentent, pour la plupart, qu'une pompeuſe déclamation ſans ordre ni méthode, ſur des ſujets également étrangers à la Religion & à l'Eloquence, & plus dignes du Fauteuil académique, que de la Chaire de vérité. Auſſi le Carême qu'il a débité, cette année, à la Cour, a-t-il été regardé moins comme une ſuite d'Inſtructions évangéliques & chrétiennes, que comme un Cours d'éducation & de morale cent fois rebattue dans les Livres philoſophiques de ce Siecle. Nulle onction, nuls mouvemens, nulle véhémence; c'eſt à l'eſprit & jamais au cœur qu'il parle. Plus ambitieux de plaire que de toucher, d'étaler des connoiſſances que de convertir, il n'a abſolument rien d'énergique, rien qui ſoit ſenti : on croit entendre un Diſſertateur bel-eſprit, plutôt qu'un Orateur pénétré de ſon ſujet, & jaloux d'en pénétrer les autres. De là, le défaut de liaiſon & de ſuite dans ſes idées, d'aſſortiment dans l'enſemble, de

caractere dans ſon ſtyle, tantôt philoſophique, tantôt religieux, & toujours froid; de là, ces figures étrangeres au ſujet & préparées avec effort, ces tours étudiés, ces expreſſions ſymétriques qui ſuppoſent de l'eſprit, mais qui décelent un cœur vide de ſentimens, & par conſéquent incapable de toucher les autres cœurs & de s'en rendre le maître. Si l'Eloquence conſiſte à faire paſſer dans l'ame d'autrui le ſentiment dont on eſt ſoi-même pénétré, à s'emparer fortement d'un ſujet, à en connoître toutes les reſſources, & à les déployer avec autant de méthode que d'énergie, M. l'Abbé *Maury* ne ſauroit figurer parmi les Orateurs vraiment éloquens. Il n'a ni le talent d'émouvoir le cœur, ni celui de l'intéreſſer. Tel eſt du moins le jugement qu'ont porté de cet Orateur les gens de goût & impartiaux, qui l'ont lu ou entendu. Nous n'ignorons pas que les Philoſophes & leurs partiſans en penſent ou en parlent bien différemment; mais nous nous faiſons gloire de manifeſter ce que

nous penſons du mérite des Auteurs, & nous invitons celui-ci à ne point ſe laiſſer aveugler ſur les qualités qui lui manquent, par les applaudiſſemens des Sectateurs d'une Morale ennemie de celle qu'il prêche : leur ſuffrage n'eſt propre qu'à humilier l'Orateur Evangélique & Chrétien. Avec de la modeſtie, le vrai talent ſe défie de la fauſſe gloire ; avec de la docilité, il profite des avis qui l'éclairent, & parvient, ſans intrigue, à la véritable.

MAYNARD, [*François*] de l'Académie Françoiſe, né à Toulouſe en 1582, mort en 1646 ; ami de *Regnier* & de *Deſportes*, & l'Eleve de *Malherbe*.

Tout ſon talent poétique conſiſte à avoir ſu verſifier avec beaucoup de netteté, de préciſion, & d'élégance. Ses Vers ne ſont point ſurchargés de ces mots inutiles, de ces épithetes oiſeuſes, triſtes enfans de la ſtérilité, nés pour être les eſclaves de la meſure & de la rime ; mais ils ſont froids & monotones, quoique plus rem-

plis de penſées que ceux de ſes prédéceſſeurs & de ſes contemporains.

Maynard excelloit dans l'Epigramme, & s'étoit donné la peine de former un ſiſtême particulier ſur cette ſorte de Production. Il vouloit que dans celle de dix Vers, on marquât un repos après le quatrieme & le ſeptieme, & que dans celle de ſix Vers, on en marquât un autre au milieu, minuties très-indifférentes, & dont on ſe paſſe très-bien. Une autre obſervation qui fait plus d'honneur à ſon goût, & qui eſt devenue une regle de l'Art, eſt celle qui exige qu'au milieu de chaque Stance il y ait un repos, afin que ceux qui la récitent n'en coupent pas le ſens en reprenant haleine. Il voulut encore innover dans le Sonnet, en compoſant les deux quatrains ſur des rimes différentes. Son exemple n'a pas été ſuivi, parce qu'on s'en tient toujours aux choſes conſacrées, & que ce n'eſt pas la peine d'adopter de nouvelles regles, quand elles ne procurent pas un nouvel agrément.

On a lieu d'être étonné que *Maynard*, étant, ſans contredit, un des meilleurs Poëtes de ſon temps, n'ait eu aucune part aux bienfaits du Cardinal de *Richelieu*. Il lui adreſſa un jour ces beaux Vers que nous allons copier, pour le plaiſir de ceux qui ne les connoiſſent pas, & même pour celui de ceux qui les connoiſſent.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes Aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'eſt où je ſerai des ſuivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Savans
En un Siecle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Eſpagne de honte.

Je contenterai ſon déſir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaiſir
Qui lui fit maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

La réponſe du Cardinal fut un *Rien* prononcé très-bruſquement. *Maynard* s'en vengea par pluſieurs Epigrammes & pluſieurs Sonnets, où ce Miniſtre eſt attaqué d'une maniere auſſi offenſante qu'ingénieuſe. La philoſophie de ce Poëte triompha de ſon reſſentiment. Il ſe retira chez lui, dégoûté de la Cour & de ſon Siecle, & conſacra ſes ſentimens dans ces Vers, qu'il plaça ſur la porte de ſon Cabinet d'Etude.

Las d'eſpérer & de me plaindre
Des Muſes, des Grands, & du Sort,
C'eſt ici que j'attends la mort,
Sans la déſirer ni la craindre.

MÉHÉGAN, [*Guillaume-Alexandre* DE] né à la Salle en Cevennes, en 1721, mort en 1766.

Qu'on réuniſſe à la fois l'eſprit, l'éten-

due des connoiſſances, la facilité pour écrire, un ſtyle guindé & précieux, un goût peu sûr, & quelquefois mauvais; on ſe fera une juſte idée des Productions de cet Auteur. Il n'a pas craint, dans ſes *Conſidérations ſur les Révolutions des Arts*, de donner la préférence au Siecle de *Louis XV*, ſur celui de *Louis XIV*. Où a-t-il pris, entre autres choſes, que *la Morale n'a jamais été développée avec plus de vérité & plus de charmes que de nos jours*; que *ce ſont nos Ecrivains modernes qui ont réduit les Romans à être l'image de la Nature & l'Ecole de la Vertu*; que *nos Tragédies modernes ont plus de pathétique & d'utilité que celles de Corneille & de Racine*; que *les maximes des Tragédiens de nos jours ſont plus vraies, & inſpirent plus d'humanité?*

M. de *Méhégan* n'avoit ſans doute pas lu tous ces Ouvrages où la Morale eſt ſi fort défigurée ſous le pinceau philoſophique; ces Romans où la vertu n'eſt rien moins que le but de ceux qui les ont compoſés; ces Tragédies où le ſentiment

a beaucoup plus d'appareil & de machiniſme, que de naturel & de réalité; ces tirades auſſi déplacées qu'audacieuſes, qui ne peuvent plaire qu'à des eſprits gâtés, qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorans qui ne ſentent pas combien elles ſont hors de propos.

Selon toute apparence, M. de *Méhégan* auroit réformé ſes jugemens, s'il eût vécu davantage. Une plus longue carriere lui eût fourni les moyens d'étudier & de réfléchir plus qu'il n'a fait; l'étude & la réflexion lui auroient donné de l'expérience, & l'expérience plus de circonſpection pour ne pas décider d'une maniere ſi abſurde & ſi tranchante.

De tout ce qu'il a publié, le *Tableau de l'Hiſtoire moderne*, & la petite *Hiſtoire d'Euphranor*, ſont ce qui offre le moins à la critique. Ces deux Ouvrages ſont écrits avec intérêt & avec chaleur; mérite que ſes Poéſies n'ont en aucune façon.

MÉNAGE, [*Gilles*] de l'Académie *Della Cruſca*, né à Angers en 1613, mort

à Paris en 1692 ; un des plus célebres Littérateurs du Siecle dernier.

Ce n'eſt pas à ſon génie, ni à ſon eſprit qui étoit médiocre, qu'il doit ſa réputation : quelques Ouvrages utiles ſur la Langue Françoiſe, ſes querelles avec des Gens de Lettres de toutes les claſſes, ont donné à ſon nom la célébrité dont il jouit encore. Jamais homme ne ſe ſentit plus d'attrait pour la Littérature. Il ſacrifia tout à ce penchant, qui l'auroit pu rendre heureux s'il ne l'eût cultivé que pour lui-même, ſans y joindre la démangeaiſon la plus violente de mettre tout au jour, & de s'élever contre les Ouvrages d'autrui.

Ménage joignoit à cela le défaut de parler beaucoup. Il avoit un appartement dans le Cloître Notre-Dame, où il ſe tenoit tous les mercredis une aſſemblée, qu'il appeloit ſa *Mercuriale*. Les Gens de Lettres, tant Nationaux qu'Etrangers, s'y rendoient avec empreſſement. Le Maître de la maiſon ſe plaiſoit fort à y débiter

ſon ſavoir : il arrivoit ſouvent que les Auditeurs ne trouvoient pas l'occaſion de placer un ſeul mot, & s'en retournoient ſans avoir fait autre choſe qu'écouter. *Ménage* s'excuſoit tout bonnement de cette intempérance de langue, en diſant, que quand il étoit en Anjou, il paſſoit pour taciturne, parce que ſes Compatriotes parloient encore plus que lui. L'excuſe n'étoit pas recevable, & les Angevins ſeront certainement de notre avis. Il faut convenir que la mémoire du Philologue, qui étoit prodigieuſe, devoit fournir abondamment à ſa loquacité. Par ſon ſecours, il ſe trouvoit en état de citer à tout propos & ſur toutes ſortes de ſujets, des morceaux Grecs, Latins, Italiens, François, quantité d'Hiſtoriettes & de Bons Mots qu'il avoit appris, ſoit dans les livres, ſoit dans les ſociétés.

Il fut chargé par le Cardinal *Mazarin* & par M. *Colbert*, de donner la liſte des Gens de Lettres qui pouvoient mériter des récompenſes. Une pareille commiſſion

exigeoit bien du diſcernement & bien de l'impartialité. *Ménage* s'en acquitta avec ſuccès, du moins pour lui-même ; car elle lui valut une penſion de deux mille livres.

On a de cet Auteur un grand nombre de Vers Grecs, Latins, Italiens, & François. Ces derniers ſont les plus foibles : *en charmes féconde, à nulle autre pareille, chef-d'œuvre des Cieux, Beauté ſans ſeconde*, &c. voilà tout ce que *Ménage* ſavoit faire, & ce que *Boileau* lui a plaiſamment reproché. Ses Vers Italiens ſont infiniment meilleurs ; les Littérateurs d'Italie en font beaucoup de cas, quoiqu'on aſſure que ce Poëte ne ſavoit pas parler leur Langue. Ils lui méritèrent une place à l'Académie *Della Cruſca*. Il en auroit obtenu une à l'Académie Françoiſe, ſans ſa *Requête des Dictionnaires*, Production ſatirique & ingénieuſe, qui l'éloigna pour toujours de ce Corps ; ce qui fit dire à un des Membres *, qu'on *auroit dû, d'a-*

* *M. Habert, ſieur de Montmor, Maître des*

près cette Piece, le condamner à en être, comme on condamne un homme à épouſer une fille qu'il a déshonorée.

Son *Diogène Laërce* eſt très-eſtimé. Ses *Origines de la Langue Françoiſe & de la Langue Italienne*, conſidérablement augmentées depuis ſa mort, ſont d'un homme qui avoit un grand fond d'érudition, mais pas toujours le diſcernement bien sûr, ni la critique bien exacte. Son *Anti-Baillet* eſt une réfutation des *Jugemens des Savans*. M. *Baillet* l'avoit maltraité dans cet Ouvrage; notre Auteur voulut s'en venger. En relevant les fautes des *Jugemens des Savans*, il en fit de nouvelles que M. de *la Monnoie* releva à ſon tour, dans ſes *Remarques ſur l'Anti-Baillet*. Ce Critique, par égard pour la mémoire de *Ménage*, ne vouloit pas les publier, quoique le Préſident *Couſin* le preſsât vivement de les faire imprimer.

Requêtes, reçu à l'Académie Françoiſe en 1635, mort en 1679.

Un

Un jour qu'il le ſollicitoit vivement, M. de *la Monnoye* lui répondit par ces Vers :

Laiſſons en paix Monſieur *Ménage*,
C'étoit un trop bon perſonnage,
Pour n'être pas de ſes amis ;
Souffrez qu'à ſon tour il repoſe,
Lui, de qui les Vers & la Proſe
Nous ont ſi ſouvent endormis.

Le Préſident *Couſin* avoit ſes raiſons. *Ménage* l'avoit cruellement maltraité dans une Epigramme. Cette attaque les brouilla ſans retour. Pour s'en venger, le Préſident fit, après la mort de *Ménage*, ſon Eloge d'une maniere ironique, à peu près comme *Voltaire* a fait celui de *Crébillon*, qui n'avoit pas compoſé des Epigrammes contre lui, mais des Tragédies meilleures que les ſiennes.

MÉNARD, [*Léon*] Conſeiller au Préſidial de Nîmes, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Taraſcon en 1696, mort à Paris en 1767.

Après avoir donné un assez mauvais Roman [les *Amours de Calisthene*], il s'est appliqué à des Ouvrages plus solides. *L'Histoire civile, ecclésiastique & littéraire de Nîmes*, en sept volumes *in*-4°. est remplie de recherches curieuses, mais étendues avec une prolixité qui auroit besoin d'être réduite. Si cet Ouvrage eût été borné à deux volumes, il n'en seroit que meilleur; car c'est noyer les faits, que de les présenter avec une quantité d'accessoires qui les font perdre de vue.

On sent bien qu'il n'est rien de plus dur aux Savans, que le sacrifice de quelques morceaux d'érudition; cependant, avec un peu plus de réflexion, il leur seroit aisé de comprendre que l'ennui épargné au Lecteur tourneroit à l'avantage de leur mérite littéraire, & que l'honneur de faire un bon Livre est préférable à celui de faire un gros Livre.

Le meilleur Ouvrage de M. *Ménard* est celui qui a pour titre : *Mœurs & usages des Grecs*. Il est singulier qu'ayant eu inten-

tion d'en donner une idée dans ſon Roman de *Caliſthene*, il l'ait fait d'une maniere inexacte, tandis qu'il a compoſé un Traité entier ſur cette matiere. Cette remarque doit faire ſentir que les Productions d'imagination ſont rarement du reſſort des Erudits.

MESNARDIERE, [*Hippolyte-Jules*, PILET DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Loudun en 1610, mort à Paris en 1663.

De tout ce que nous avons de lui, on doit s'en tenir à ſes Paraphraſes de l'Anthologie. *Il ſeroit plus eſtimé*, diſoit *Chapelain, s'il ſe fût borné à ce ſeul Ouvrage.* En effet, ſes Tragédies & ſes autres Poéſies ne valent pas mieux que ſa *Poétique*, dont le ſtyle, tantôt obſcur & emphatique, tantôt diffus & rampant, eſt très-proportionné à la médiocrité des penſées, & à la foibleſſe des principes.

La Meſnardiere cependant eut le talent de faire une grande fortune. Il acquit les bonnes graces du Cardinal de *Richelieu*,

par la Réfutation de l'Ouvrage d'un Médecin Ecoſſois, qui ne croyoit point à l'obſeſſion des Religieuſes de Loudun. Le Cardinal, qui avoit des raiſons pour y croire, récompenſa magnifiquement le zele de *la Meſnardiere*, le fit ſon Médecin, lui procura une place à l'Académie, & la charge de Maître-d'Hôtel du Roi, qui valoit encore mieux. C'eſt faire bien du chemin, à la faveur d'un mauvais Ouvrage.

MENESTRIER, [*Claude-François*] Jéſuite, né à Lyon en 1631, mort à Paris en 1705.

Ses Ouvrages, ſans le placer parmi les Auteurs du premier ordre, ne laiſſent pas d'avoir leur genre d'utilité. Il a compoſé, ſur le Blaſon, la Nobleſſe, les Deviſes, les Décorations des Spectacles, des Monumens de toute eſpece, une multitude de Traités, qu'on a recueillis avec empreſſement. Sa *Méthode* pour apprendre le Blaſon, eſt très-eſtimée, & vient d'avoir tout récemment une nouvelle Edi-

tion. Cet Ouvrage & le *Dictionnaire héraldique* de M. *Gaſtelier de la Tour*, ſont ce que nous avons de plus inſtructif & de mieux fait en ce genre.

La mémoire du P. *Meneſtrier* eſt encore plus célebre que ſes Ouvrages. Quand la Reine *Chriſtine de Suede* paſſa par Lyon où il étoit, elle voulut juger par-elle-même, ſi ce que la Renommée en publioit étoit exactement vrai. Elle prononça en ſa préſence trois cents mots les plus bizarres qu'elle put imaginer, & les fit écrire afin de s'en reſſouvenir. Le P. *Meneſtrier* les répéta avec facilité, non ſeulement dans l'ordre où ils avoient été lus, mais encore ſelon tel ordre & tel arrangement qu'on voulut lui preſcrire. Il faut avouer que c'étoit un grand Retenteur de mots.

MENOT, [*Michel*] Cordelier, mort en 1518.

On a de lui des Sermons écrits en Latin, dans le même goût que ceux de *Mail-*

Il eſt vrai que les Drames de M. *Mercier* n'ont pas encore eu les honneurs de la repréſentation, du moins dans la Capitale, pas même au milieu de ces Sociétés mornes & prétendues ſenſibles, où les ſoupirs factices d'un Héros, ſanglotant de trois points en trois points, ſont toujours sûrs d'être merveilleuſement accueillis. Mais ils ont trouvé des Lecteurs, toujours prêts à dévorer ce qui eſt nouveau, & encore plus tout ce qui eſt marqué au vénérable coin de l'affectation, de l'enflure, du bathos, ſtyle ordinaire de tous ceux qui veulent jouer le ſentiment.

M. *Mercier* a auſſi exercé ſa plume à des *Eloges hiſtoriques*, tels que ceux de *Charles V* & de *Deſcartes*; à des Réflexions ſur l'*Art dramatique*, où, parmi pluſieurs héréſies littéraires, on trouve des idées neuves & vraiment inſtructives; à des *Songes philoſophiques*, propres à donner une idée de ce qu'il pourroit faire de bon, avec l'eſprit & la facilité de penſer qu'il a reçus de la Nature, s'il vouloit s'appliquer à être ſimple, naturel, & donner

à ſon ſtyle cette chaleur qui ſuppoſe de l'ame, & fait vivre les Productions.

1. MÉRÉ, [*George* BROSSIN, Chevalier Marquis DE] né dans le Poitou, mort vers le commencement de ce Siecle.

On le mettoit au rang des Beaux-Eſprits de ſon temps. A en juger par ſes Ouvrages, il devoit avoir la converſation plus agréable que le ſtyle, pour mériter cette réputation. Le plus connu de ſes Ecrits, eſt un petit volume, intitulé, *Converſation de M. de Clerembaut & du Chevalier de Méré.* Ce petit volume ne contient que de petites réflexions, aſſez communes, qui ne méritoient pas les honneurs de l'impreſſion. On ne peut mieux comparer les Ouvrages de M. le Marquis de *Méré*, qu'à ceux de l'Abbé de *Bellegarde*, dont on diſoit qu'ils ne contenoient rien de bon, que ce que tout le monde ſavoit.

2. MÉRÉ, [*N.* Chevalier DE] né en 17..
Il a écrit des *Lettres ſur les Femmes*,

qui prouvent qu'il connoît mieux leurs vices & leurs défauts, que leurs bonnes qualités & leurs vertus. Il ne les a peintes qu'en laid, ce qui n'eſt pas galant pour un Chevalier; mais chacun écrit ſelon qu'il eſt affecté. M. de *Méré* avoit vraiſemblablement ſujet de ſe plaindre d'elles, ce qui doit décréditer ſes jugemens.

Ses autres Ouvrages annoncent, comme celui-là, un homme d'eſprit, un Ecrivain facile, mais cauſtique.

MERVESIN, [*Joſeph*] Prieur de Baret, mort à Apt, ſa patrie, en 1721.

Boileau parle de lui, dans ſes Lettres, comme d'un mince Littérateur. Il n'a fait, en cela, que lui rendre juſtice. Auſſi médiocre en Proſe qu'en Vers, M. l'Abbé *Merveſin* n'a rien laiſſé qui méritât d'être conſervé. Son *Hiſtoire de la Poéſie Françoiſe*, eſt ce qu'il a fait de plus ſupportable, ſi toutefois on peut appeler Hiſtoire, un léger Eſſai hiſtorique, ou plutôt un coup-d'œil rapide, & ſouvent peu

juſte, ſur les anciens Poëtes de notre Nation.

MERVILLE, [*Michel* GUYOT DE] né à Verſailles en 1696, mort dans le pays de Gex en 1756.

Pluſieurs de ſes Comédies ont été jouées avec ſuccès. Celle qu'on a le plus accueillie au Théatre François, eſt *le Conſentement forcé*, Piece qu'on voit repatoître ſouvent & avec plaiſir. M. *Merville* a, en général, le talent de bien imaginer une intrigue, & de la conduire avec dextérité. Ses caracteres ſont aſſez bien ſoutenus; mais ſa verſification, pour être trop facile, eſt preſque toujours foible, ſans couleur, & négligée.

Il a auſſi travaillé, pendant quelque temps, à un Journal, ſous le titre d'*Hiſtoire littéraire*, dont il reſte cinq ou ſix volumes. Ce Journal eut peu de ſuccès, peut-être parce qu'il avoit le mérite rare de l'impartialité. M. de *Voltaire* ſur-tout n'y étoit pas ménagé; c'en fut aſſez pour

le rendre ennemi irréconciliable de l'Auteur. Celui-ci voulut l'adoucir, & fit quelques Vers à ſa gloire ; mais ce fut inutilement. *Je n'attaque perſonne*, lui répondit avec gravité le Héros poétique, *mais je ſuis impitoyable pour ceux qui m'attaquent.* Nous pourrions demander ici, où eſt la liberté qui doit régner dans la République des Lettres ? Que deviendra la douce Tolérance ? & où trouver cette ſupériorité philoſophique qui éleve au deſſus de tout ? On auroit pu demander encore au Poëte inexorable, où ſont la juſtice, la droiture, la ſincérité ? *Crébillon*, *Maupertuis*, *Monteſquieu*, M. de *Pompignan*, M. de *Buffon*, M. *Helvetius* lui-même, ont-ils jamais attaqué l'Auteur de la Henriade ? Peut-être a-t-il regardé leurs talens comme une inſulte faite aux ſiens : en ce cas, il a eu raiſon.

MESENGUY, [*François-Philippe*] né à Beauvais en 1677, mort en 1763.

On peut louer ſes Ouvrages du côté du ſavoir, du ſtyle & de l'onction ; mais

ceux qui aiment l'exactitude dans le Dogme, la conſéquence dans les principes, la franchiſe dans la maniere d'exprimer ſes penſées, ne trouveront pas ces qualités dans ſon *Abrégé de l'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament*, non plus que dans ſon *Expoſition de la Doctrine Chrétienne*, condamnée par le Pape. Ceux qui exigent l'impartialité dans les ſentimens, la ſoumiſſion à l'autorité, la modération dans la diſpute, goûteront encore moins ſes Ouvrages polémiques, où il eſt aiſé d'appercevoir que les illuſions du préjugé l'emportent ſur ſa raiſon, & peut-être ſur ſes propres ſentimens. A cela près, M. *Meſengui* eſt un Ecrivain eſtimable par l'eſprit de Religion & de piété qui animent ſes Ouvrages, d'ailleurs écrits avec autant de correction que d'aménité.

METTRIE, [*Julien-Offroi* LA] Médecin, de l'Académie de Berlin, né à Saint-Malo en 1709, mort à Berlin en 1751; Auteur éclairé de pluſieurs bons Ouvrages ſur la Médecine & contre les Mé-

decins, & Auteur frénétique de plusieurs Livres de Philosophie, qui font également tort aux Lettres & à la Raison.

Il étoit en Hollande lorsqu'il publia son *Homme-Machine*, Production qui l'auroit conduit sur l'échafaud, sans une prompte fuite, qui le déroba aux perquisitions des Magistrats. Si, dans cette République, on sévit ainsi contre les Auteurs qui déchirent la Religion, comment ose-t-on se plaindre de voir, en France, arrêter le débit de leurs Ouvrages, & défendre l'entrée de ceux qu'on imprime chez l'Etranger? Quand la peste est répandue dans un pays, on forme un cordon de troupes, afin que rien ne sorte des lieux infectés, & ne vienne corrompre ceux qui n'ont pas encore senti la contagion. Il est des Ouvrages pestilentiels, dont il est nécessaire d'arrêter les progrès.

La liberté de la presse, que les Philosophes implorent & préconisent avec tant de complaisance, en s'en réservant toutefois le privilége pour eux-mêmes, seroit

le moyen le plus sûr de corrompre l'Univers. Ils ont beau dire, que le choc des Esprits produit la lumiere, il est certaines matieres sur lesquelles le choc des Esprits produit l'embrasement. Qu'on imprime des inepties, à la bonne heure; le Sage en rit, & prend quelquefois la peine de les réfuter : mais qu'on imprime des atrocités contre Dieu & les Hommes; le Sage en gémit, & regarderoit alors la Tolérance comme une foiblesse & une trahison.

Nous remarquons que ce mot *Tolérance*, n'est ordinairement prononcé que par ceux qui ne le comprennent pas. Que doit-on tolérer? De minces Littérateurs, quand ils ne peuvent mieux faire. Que peut-on tolérer? De mauvaises Pieces de Théatre, quand nous manquons d'Hommes de génie, seuls capables d'en donner de bonnes. Qu'est-ce qu'on ne doit ni ne peut tolérer? Ce sont des Ecrits impies, par-là même séditieux & destructeurs de toute Société; parce que, si on les tolétoit, ce seroit une injustice envers le Curieux qui les lit, le Sot qui les adopte, le Libertin

qui les, préconiſe, l'Homme de bien qui ne peut en apprendre l'exiſtence qu'avec indignation. L'intolérance, à cet égard, peut-elle jamais produire la millieme partie des maux qu'une indulgence funeſte entraîneroit à ſa ſuite?

Si *la Mettrie* a donné, dans quelques-uns de ſes Ouvrages, l'exemple monſtrueux des derniers excès d'une abſurde Philoſophie, la Raiſon eſt venue du moins éclairer ſes derniers momens. Le premier hommage de cette Raiſon déſabuſée, a été un retour ſincere vers la Religion, & le déſaveu public de toutes ſes erreurs. Habitant d'un pays libre, rien ne l'obligeoit à rétracter ſes travers. Il a voulu cependant conſtater ſon repentir par des preuves non équivoques. L'approche de ſa derniere heure lui fit comprendre que le triſte honneur de mourir dans l'impiété, ne valoit pas le ſacrifice de ſes lumieres & de ſes ſentimens. S'il eût perſiſté, comme quelques-uns de ſes ſemblables, à lutter contre l'évidence & à étouffer les cris du remords, qu'en eût-on pu conclure?

C'eût été un Inſenſé de plus à compter parmi les Victimes du Fanatiſme philoſophique.

MEZERAI, [*François* EUDES DE] Hiſtoriographe de France, Secrétaire de l'Académie Françoiſe, né à Ry, près de Falaiſe, en Baſſe-Normandie, en 1610, mort à Paris en 1683.

Tout le monde ſait que ſon *Hiſtoire de France*, & l'*Abrégé* de cette Hiſtoire, ont été, juſqu'au P. *Daniel*, les meilleurs Ouvrages que nous ayons eus en ce genre. On les lit encore avec fruit, quoiqu'on ſente bien qu'il n'avoit pas toutes les qualités néceſſaires pour être un bon Hiſtorien. De la clarté, de la ſimplicité, une maniere de préſenter les objets qui intéreſſent le Lecteur, forment ſon principal mérite: d'un autre côté, il manque de nobleſſe, de correction, de préciſion dans le ſtyle, & quelquefois d'exactitude dans les faits. Nous avons de lui un Traité ſur l'*Origine des François*, où tous les Hiſtoriens, ſes ſucceſſeurs, ont puiſé la plus

grande partie de ce qu'ils nous ont donné ſur les Antiquités de la Nation. Cet Ouvrage eſt écrit du même ton que l'Hiſtoire de France ; ton, après tout, plus ſupportable que celui qui ſubſtitue la déclamation & l'appareil de l'Eloquence, à la noble ſimplicité qui convient à la narration.

MEZIRIAC, [*Claude-Gaſpard* BACHET, Seigneur DE] de l'Académie Françoiſe, né à Bourg-en-Breſſe en 1581, mort en 1638; mauvais Poëte, mauvais Hiſtorien, mauvais Traducteur, mauvais Mathématicien, qui, ſelon M. l'Abbé d'*Olivet*, ne laiſſoit pas d'être un bon *Académicien*. L'Hiſtorien de l'Académie veut, ſans doute, le louer de ſon aſſiduité aux Aſſemblées, mérite peu intéreſſant pour le Public; ou peut-être fait-il alluſion à la vaſte & profonde érudition de M. de *Meziriac*: en ce cas, il fait plus d'honneur à l'Académie Françoiſe, qu'elle ne mérite. On ſait que ce n'eſt pas dans ce Corps que l'érudition conſtitue le bon *Académicien*.

Celle de M. *Mezíriac* l'eût fait figurer même avec diſtinction parmi les Membres de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, comme on peut en juger par ſes ſavans *Commentaires* ſur les huit premieres *Epîtres* ou *Héroïdes d'Ovide*. Cet Ouvrage, dont le ſtyle a vieilli, annonce un Critique conſommé dans l'étude des Auteurs Grecs & Latins, & donne à l'Auteur le droit de figurer à la tête de tous les Mythologues qu'a produits notre Nation, ſans en excepter le ſavant Abbé *Bannier*.

MILLET, [*Jean-Baptiſte*] de la Bibliotheque du Roi, né à Paris en 1746, mort en 1775.

On doit à ſes travaux la *Vie des Poëtes Grecs*, Ouvrage le plus complet que nous ayons ſur cette matiere. Le Lecteur qui aime à s'inſtruire, y jouit, avec plaiſir, du fruit d'une infinité de recherches auſſi intéreſſantes que bien préſentées. M. *Millet* a pris les choſes d'auſſi haut qu'il a pu: il remonte à la naiſſance de la Poéſie Grecque, & nous donne une idée des ta-

lens de douze Poëtes qui ont précédé *Homere*. Sans ſe borner toujours à la ſimple Biographie, il ſe permet ſouvent des réflexions judicieuſes ſur les Ouvrages de ceux dont il écrit la Vie. Il ajoute encore un nouveau mérite à ſes remarques, celui d'en rapprocher pluſieurs citations tirées des meilleurs Poëtes François, vrai moyen de répandre une agréable variété ſur les ſujets qu'il traite. On peut dire enfin, que cet Auteur, enlevé trop tôt aux Lettres, a enrichi la Littérature d'un Ouvrage digne de l'eſtime des Lecteurs ſolides & judicieux, pour peu qu'on faſſe grace à ſon ſtyle, qui, à notre avis, n'étoit pas encore formé.

La *Vie des Poëtes Latins*, qui a ſuivi celle des Poëtes Grecs, a le même mérite & les mêmes défauts, à cela près que les notices ſont plus étendues, parce que les matériaux ont été plus abondans. La bigarrure de l'élocution y eſt encore plus ſenſible que dans le premier Ouvrage.

MILLOT, [*Claude-François-Xavier*]

Prédicateur du Roi, de l'Académie Françoiſe, & de celles de Lyon & de Nancy, né à Beſançon en 1725.

Il s'eſt exercé dans plus d'un genre, dans l'Hiſtoire, l'Eloquence & la Traduction. Ses Ouvrages hiſtoriques ſont ceux qui ont eu plus de ſuccès. Les *Elémens de l'Hiſtoire de France* en ſont dignes ſur-tout, parce qu'ils réuniſſent le mérite de l'abrégé, à l'attention de ne laiſſer échapper aucun fait intéreſſant, comme à l'art de les bien préſenter. Cet Ouvrage donne une idée ſuccincte de tous les principaux événemens arrivés depuis *Clovis* juſqu'à *Louis XIV*. L'Auteur a ſu y placer à propos pluſieurs remarques piquantes ſur l'origine des Loix, des Uſages, ſur les Mœurs & la Politique; en cela, il paroît s'être véritablement propoſé l'inſtruction du Lecteur. On déſireroit ſeulement qu'il eût ſupprimé certaines réflexions un peu trop philoſophiques, quelques cenſures trop ameres; qu'il eût évité tout air de complaiſance, en détaillant les abus de l'autorité dans quelques Papes, les déſor-

dres de l'Egliſe dans une partie de ſes Miniſtres, les égaremens du fanatiſme & de la ſuperſtition. Cette affectation inexcuſable dans tout Ecrivain, plus encore dans un Ecrivain eccléſiaſtique, eſt ſur-tout ſenſible dans ſes *Elémens de l'Hiſtoire d'Angleterre*, & dans ceux *de l'Hiſtoire générale*. M. l'Abbé *Millot* auroit-il voulu, par-là, faire ſa cour à nos Philoſophes ? Une pareille intention ſeroit odieuſe, & nous nous garderons bien de la lui imputer. Il paroît trop éclairé, pour ne pas ſavoir que dans tous les temps & dans toutes les claſſes d'hommes, il y a eu des erreurs & des vices ; que c'eſt être Juge injuſte & mauvais raiſonneur, que de vouloir faire rejaillir ſur les membres actuels d'un Etat quelconque, les fautes de quelques-uns de ſes membres, dans les Siecles précédens. D'ailleurs, un Ecrivain impartial doit inſiſter, avec le même zele, ſur le bien & ſur le mal. Pourquoi diſſimuler l'un & ſi fort s'appeſantir ſur l'autre ? La philoſophie elle-même eſt d'autant plus intéreſſée à l'obſervation de cette loi,

que les délires de nos Philoſophes actuels ſont plus propres à tourner à la honte de l'ancienne Philoſophie, comme les égaremens des Philoſophes anciens peuvent contribuer à faire ſentir les abus de la Philoſophie dans tous les temps.

M. l'Abbé *Millot* a auſſi compoſé des *Diſcours*, où il s'applique à diſcuter pluſieurs queſtions propoſées par différentes Académies. On ne peut pas dire que ces Diſcours ſoient mauvais, mais ils ſont bien inférieurs à ſes *Elémens hiſtoriques*. Il ſeroit incompréhenſible qu'avec un ſtyle net, précis, correct, & quelquefois élégant, cet Ecrivain n'eût pas le talent d'intéreſſer ſes Lecteurs, ſi on ne pouvoit en rejeter la faute ſur la froideur, l'uniformité, & le défaut de mouvemens. On y trouve par-tout les mêmes tours, les mêmes figures, les mêmes expreſſions. Avec un grand appareil de penſées, rien n'y paroît ſenti. C'eſt un Géometre qui parle, & non un Orateur qui perſuade. Il eſt certain que M. *Millot* paroît plus fait pour les Ouvrages d'analyſe, que

pour ceux qui exigent de l'imagination & du ſentiment. Ce qui fortifie cette opinion, eſt ſa *Traduction* des Harangues choiſies de quelques Auteurs Latins, où il eſt toujours le même, quoique ſes originaux ſoient pleins de chaleur & de vie.

Cet Auteur a publié récemment des *Mémoires politiques & militaires, pour ſervir à l'Hiſtoire de Louis XIV & de Louis XV*, qu'il a compoſés ſur les Pieces originales, recueillies par un Duc de *Noailles*, qui fut Maréchal de France & Miniſtre d'Etat. Ces Mémoires forment ſix volumes, qu'on eût pu réduire à trois, ſans leur rien faire perdre du côté de l'intérêt. Les détails curieux, qu'on y rencontre, n'en ſeroient même que plus piquans, ſi le Rédacteur eût eu ſoin d'écarrer les inutilités, & les réflexions oiſeuſes, paraſites, & communes, dont il les a accompagnés.

1. MIRABEAU, [*Jean-Baptiſte* DE] Secrétaire perpétuel de l'Académie Fran-

çoiſe, né en Provence, mort en 1760, âgé de quatre-vingt-ſix ans.

On ne connoît de lui que deux Traductions aſſez médiocres, l'une de *la Jéruſalem délivrée*, l'autre du *Roland furieux*; ces Traductions n'ont eu du ſuccès, que parce que nous n'en avions pas alors de meilleures. Si la plume de M. de *Mirabeau* ne lui a point acquis une grande célébrité, il a du moins mérité, par ſes vertus ſociales, l'eſtime de tous ceux qui l'ont connu. Cet Auteur étoit ennemi de toutes prétention, & n'avoit, dit M. de *Buffon* *, *nul empreſſement de ſe faire valoir, nul penchant à parler de ſoi, nul déſir ni apparent ni caché de ſe mettre au deſſus des autres.*

Un Homme de ce caractere devoit-il jamais s'attendre qu'après ſa mort, ſon nom paroîtroit à la tête d'une Production auſſi extravagante qu'odieuſe? Que penſer de l'audace Philoſophique, qui a oſé lui attribuer l'aſſemblage de tous ſes délires,

* *Diſcours prononcé à l'Académie Françoiſe.*

en essayant de le faire passer pour l'Auteur du *Système de la Nature?* Un tel renversement de toutes les Loix n'a pu qu'indigner les honnêtes gens, & ceux même des Sectateurs de l'incrédulité, qui ont conservé quelques sentimens d'honneur & de bonne foi. Quel Citoyen pourra donc se flatter de sauver sa cendre de l'ignominie, tant qu'il existera des Auteurs assez téméraires, des Calomniateurs assez intrépides pour répandre sur le tombeau des Hommes * respectables les funestes vapeurs de la frénésie qui les domine?

C'est cependant ce que notre Siecle a vu. L'artifice de nos Philosophes s'est efforcé de suppléer au courage qui leur manque. Intrépides seulement lorsqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'évoquer des Ombres, & de

* On a fait la même insulte aux manes de *Bossuet*, *Fénélon*, & de *Huet*, en attribuant à ces Prélats des sentimens philosophiques, dont ils auroient été les plus terribles fléaux.

chercher, dans les tombeaux, un aſyle contre l'indignation publique & les pourſuites de l'Autorité.

Il ne falloit, en effet, rien moins que cette précaution, pour débiter, ſans riſque, des principes auſſi impies, auſſi ſéditieux, que flétriſſans pour l'Humanité. Deſtructeurs de la Société, ils en avoient tout à craindre, & c'eſt à la faveur de ceux qui ne ſont plus; qu'ils ont cru pouvoir travailler en ſûreté à l'avilir & à la déchirer.

Comment ont-ils eſpéré de trouver des Diſciples, pour peu qu'il reſte encore dans les Eſprits quelques traces de la raiſon la plus commune? Que renferme ce *Syſtême* prétendu *de la Nature?* Un enchaînement de contradictions révoltantes, où la Nature ſe ment à elle-même, à chaque page; un chaos de raiſonnemens abſurdes, dont il ne réſulte que des idées vagues, détruites par des obſervations les plus ſimples; un renverſement général de toutes les inſtitutions; un réchauffé des délires de tous les anciens Philoſo-

phes ; en un mot, un aſſemblage monſtrueux d'inconſéquences & d'atrocités.

Quand on eſt aſſez aveugle pour ne rien voir de tout ce qui exiſte, ou pour n'en juger que comme des frénétiques dont les organes ſont entiérement dépravés, n'eſt-ce pas le comble de l'ineptie, que d'oſer s'ériger en Précepteurs du Genre humain ? Que penſer du ſang-froid de ces judicieux Obſervateurs, qui ſe vantent de remonter à la ſource des choſes, & ne s'apperçoivent pas qu'ils la troublent, l'empoiſonnent, & n'en font découler que des torrens d'erreurs, de vices & de crimes ? Où l'ont-ils donc étudiée, cette Nature qu'ils méconnoiſſent autant qu'ils la dégradent, cette Nature qui ne devient, ſous leur pinceau, qu'un cloaque infect, d'où s'exhalent plus de maux que la boîte de *Pandore* n'en contint jamais, puiſqu'ils ôtent juſqu'à l'eſpérance ? Eſt-ce dans leur propre cœur qu'ils l'auroient étudiée ? Quel doit donc être un cœur philoſophe, à en juger par l'odieuſe morale qui en découle ? Anéantir toutes les lumieres, renverſer

toutes les loix, détruire toute autorité, déchaîner toutes les paſſions, transformer tous les hommes en autant de monſtres, tel ſeroit, par une juſte conſéquence, le fruit de leurs perfides raiſonnemens.

Si malheureuſement la Poſtérité devoit juger de notre Siecle, par l'idée qu'un tel Livre eſt capable d'en donner, balanceroit-elle à croire que nous avons renchéri ſur ce que les Siecles barbares peuvent offrir de plus monſtrueux? Que deviendroit le Monde, ſi jamais les Dogmes pervers d'une ſemblable Philoſophie venoient à être réduits en pratique? Une Société de Philoſophes formés à cette Ecole, ne ſeroit-elle pas un vrai pays de Leſtrigons, dont il ſeroit dangereux d'approcher? Ces Philoſophes, eux-mêmes, ne ſe verroient-ils pas les premieres victimes de leur Doctrine anthropophage, pour peu qu'on s'avisât de s'y conformer? Car enfin, qu'on parcoure l'Hiſtoire des Peuples les plus ſauvages, on y trouve au moins quelques étincelles d'inſtinct & de raiſon, conſervées au milieu de la

barbarie des mœurs & de la férocité du genre de vie. Dans le *Syſtême de la Nature*, tout s'altere, ſe brouille, s'éteint; la Nature, en déſordre, n'a plus rien qui rappelle à elle-même; tout ce qu'elle produit dans l'humanité, devient ſa honte & ſon ennemi.

On a prétendu cependant, par de tels moyens, éclairer les hommes, & l'on s'en vante : lumieres funeſtes ! comparables à ces clartés ſiniſtres, qui ne brillent que dans la tempête, ne frappent la vue que pour découvrir des ſpectres, des abîmes, & un horizon chargé, de tous côtés, de nouveaux orages prêts à éclater. Voilà les guides effrayans que les Philoſophes oſent ſubſtituer au flambeau de la Religion qu'ils outragent, & dont toutes leurs folles déclamations ne détruiront jamais l'autorité. Par un effet tout contraire, l'excès de leurs emportemens a déjà déſabuſé les Eſprits, que le langage impoſteur de leur faux zele pour l'Humanité avoit d'abord ſéduits. On a compris que ces Sirenes perfides ne cherchoient à flatter

les hommes par leurs chants, que pour les conduire à des écueils, & ſe repaître du ſpectacle de leur naufrage. Les breuvages qu'ils ont préſentés n'ont paru propres, comme ceux de *Circé*, qu'à changer en brutes les imprudens qui ne craindroient pas d'en approcher les levres.

Leurs ſyſtêmes odieux aboutiront donc à un terme bien différent de celui qu'ils s'étoient propoſé. L'effet des ſéditions a toujours été de ramener à l'obéiſſance, & de faire ſentir le prix de l'autorité légitime, par l'expérience des maux que la révolte entraîne : de même leur ſoulévement contre la Religion deviendra le plus ſolide trophée de ſa gloire, & le lien le plus sûr pour y attacher les Eſprits raiſonnables. Quel homme aſſez aveugle, en effet, pour ne pas ſentir la différence qui ſubſiſte entre les lumieres de cette Religion & les phoſphores philoſophiques ! La fauſſe clarté de ceux-ci n'eſt que le produit de la corruption, s'éteint avec elle : l'autre eſt une clarté, dont l'éclat ſoutenu ne permet pas de mécon-

noître le vrai Guide deſtiné à nous conduire. Ils ont beau faire, ces Pygmées, qui ne paroiſſent des Géans qu'au microſcope de l'ignorance; elle eſt, pour les Eſprits, ce que le Soleil eſt pour le Monde, deſtiné à l'éclairer, à l'embellir, à le féconder, tant qu'il exiſtera. A quoi ſe réduiront ces foibles nuages, que le ſouffle de l'impiété s'efforce de raſſembler contre elle? Ils ſe diſſiperont, comme ces vapeurs groſſieres que l'aſtre du jour met en fuite & fait retomber ſur les terres fangeuſes, d'où elles s'exhaloient en vain pour l'obſcurcir.

Qu'on examine ce qu'ont produit, en faveur de l'Humanité, tant de déclamations vagues, qui ont enrichi la Preſſe en la déshonorant; ou plutôt, quels maux n'ont-elles pas déjà enfantés? En attaquant de légeres erreurs, elles ont détruit les principes eſſentiels; en cherchant à anéantir les préjugés, elles ont égaré les eſprits; en prétendant élever l'ame, elles ont dégradé & corrompu les mœurs. Depuis qu'on eſt

inondé d'Ecrits philoſophiques, les vices ſemblent ſe multiplier & prendre un caractere qui les rend encore plus odieux. Autrefois l'ignorance, la groſſiéreté, en étoient, il eſt vrai, les ſources ordinaires; mais alors ſe montrant plus à découvert, ils étoient moins dangereux. Aujourd'hui, plus combinés, plus réfléchis, ſous le maſque de la décence, ils ont acquis l'art funeſte de donner impunément un libre eſſor à leur perverſité, de la rendre plus active, & d'en faire plus ſûrement mouvoir les reſſorts. Les paſſions apprêtées par les mains d'une hypocriſie ſyſtématique, ſont devenues le mobile de toutes les actions; l'intérêt particulier aguerri à tous les ſacrifices, en eſt le terme. De là, plus de ſincérité dans les ſentimens, plus de liens dans les familles, plus de ſûreté dans le commerce, plus d'amour pour la Patrie, plus d'équité, plus d'honneur. L'arbitraire, & l'arbitraire établi ſur les débris des notions de tous les devoirs, répand dans les Eſprits l'incerti-

tude, la défiance, la langueur, une eſpece de mort morale, préſage des plus funeſtes révolutions.

De ce renverſement général, que d'argumens victorieux réſultent en faveur de la Religion ! Le tableau de tant d'excès ne démontre-t-il pas, que la raiſon humaine ne ſauroit ſortir des limites que cette Religion lui preſcrit, ſans ſe précipiter dans les plus pitoyables travers ? La vue des déſordres qui naiſſent de l'indépendance, n'eſt-elle pas un nouveau motif pour ramener à la ſoumiſſion & faire comprendre qu'elle captive nos idées, non pour les contraindre, mais pour les arrêter au moment de l'erreur ? Que le Philoſophe incrédule murmure contre l'autorité de ſes dogmes ; ce joug ne paroîtra pénible qu'à l'indocilité qui ne réfléchit point. Qu'il ſe révolte contre ſa morale : l'expérience a fait conſtamment connoître que cette morale eſt la digue la plus reſpectable & la plus sûre qu'on puiſſe oppoſer à la perverſité des paſſions. Qu'il ſe glorifie de mépriſer ſes loix : victime de ſes

révoltes, pour peu qu'il rentre en lui-même, il comprendra que ces loix ne mettent un frein aux déſirs, que pour les diriger au bien, prévenir les crimes, & épargner les remords. Qu'il entaſſe enfin ſophiſme ſur ſophiſme, calomnie ſur calomnie : ſon autorité ſera toujours, aux yeux du vrai Sage & même du Politique éclairé, le reſſort le plus puiſſant pour rétablir l'ordre général & aſſurer la félicité de chaque individu.

Et ſi un véritable amour de l'humanité dirigeoit les plumes philoſophiques, les bienfaits continuels de cette Religion ne devroient-ils pas les arrêter? A chaque pas elle offre tout ce qui peut attacher un cœur généreux, & remplir les vœux d'une ame ſenſible. L'homme eſt encore plus ſon enfant, que celui de nature. Sa prévoyance attentive ne ceſſe de pourvoir à tous les beſoins de la Société. Sous quels autres auſpices a-t-on vu ſe former tant d'établiſſemens utiles, & les ſacrifices ſe multiplier avec tant de généroſité? Nos villes offrent par-tout des aſiles ouvert

à tous les genres de miſeres & d'infirmités. Point d'âge, point d'état, point de diſgrace qui n'éprouve les ſoulagemens de ſa charité. Le libertinage dérobe chaque jour des Citoyens à l'Etat : ſa main recueille les triſtes créatures qui lui échappent, & les conſerve par ſes ſecours. Le Vieillard, le Malade, l'Infortuné, le Criminel même, la trouvent ſans ceſſe à leur côté, ou plutôt elle les prévient par ſes conſolations. Rien ne rebute, rien ne laſſe ſa tendreſſe inépuiſable. Pénétrer dans les Hopitaux, percer les cachots les plus obſcurs, monter juſque ſur les échafauds, tel eſt l'exercice journalier de ſon zele : tel eſt le ſpectacle qu'elle offre à l'impie qui la déchire, & ne fait pas attention qu'il ſe raviroit à lui-même le bien qui à chaque inſtant devient ſon appui, ſi ſes coupables efforts venoient à bout de la détruire. Pour tout dire en deux mots, qu'on compare les fruits qu'a produits dans tous les Etats une Philoſophie raiſonneuſe, turbulente & deſtructive, principe de leur altération, de leur

dépériſſement, & de leur chute, avec les avantages qu'ils doivent à la Religion, qui les a tirés du chaos, les a rendus floriſſans, les maintient; & l'on ſaura que penſer des déclamations de tant d'Ecrivains, qui n'ont pas rougi de diſſimuler ſes bienfaits, de lui imputer des crimes qu'elle condamne, & de lui reprocher des déſordres, dont elle a bien pu être le prétexte, mais qui ont ceſſé auſſi-tôt qu'on en eſt revenu à ſon eſprit & à ſes vrais ſentimens.

2. MIRABEAU, [*Victor* DE RIQUETY, Marquis DE] des Académies de Marſeille & de Montauban, né en Provence en 17..

L'ami des Hommes trouvera toujours grace, aux yeux de la ſévere Littérature, par le bon uſage qu'il a fait de ſes talens. Qu'importe, que ſon ſtyle ſoit quelquefois diffus, néologique, incorrect, peu aſſujetti aux regles ſtrictes de l'élocution? Ne ſuffit-il pas qu'il offre ſouvent des traits d'éloquence, de chaleur & d'élévation, qui feroient honneur à nos Ecrivains les

plus exacts? Quiconque peut s'assurer, comme lui, que le zele du bien public a dirigé sa plume, doit sacrifier, sans peine, le foible honneur d'être proposé pour Modele aux Puristes, pourvu qu'il puisse être cité comme celui des bons Citoyens.

Telle est la justice, qu'on ne peut refuser à M. le Marquis de *Mirabeau*. Tout ce qu'il a écrit, porte le caractere d'une ame sensible, d'un cœur vraiment jaloux de l'honneur & de la prospérité de sa Patrie : son Ouvrage de l'*Ami des Hommes* justifie son titre, & méritera ce nom à l'Auteur dans la postérité.

1. MOINE, [*Pierre* LE] Jésuité, né à Chaumont, Capitale du Bassigni, dans la Champagne, en 1602, mort à Paris en 1672.

Une imagination trop impétueuse & trop féconde, une verve sans regle & sans frein, un style trop brillant & sans correction; joignons à cela le mauvais goût de son Siecle, qui sortoit à peine de la barbarie;

l'ont empêché d'être un des premiers Poëtes de notre Nation. Ces excès ſont ſans doute condamnables, mais ils n'en ſuppoſent pas moins les germes précieux du génie, germes ſi rares aujourd'hui ! & qui l'euſſent rendu capable d'illuſtrer notre Parnaſſe dans l'Epopée, s'ils euſſent été dirigés par l'étude des bons Modeles. Le Poëme de *Saint Louis*, ou *la Couronne reconquiſe ſur les Infideles*, offre des richeſſes, qui, quoique barbares, ne laiſſent pas de faire naître la ſurpriſe & l'admiration. Quel dommage, que ce Génie poétique ne ſoit pas né un Siecle plus tard? La lecture des Vers de *Racine* & de *Boileau*, lui auroit inſpiré ce goût qui manquoit à ſes talens; & à en juger par les morceaux d'élévation & de force, qu'on admire dans ſon Poëme, il occuperoit un des premiers rangs parmi les Poëtes ſublimes.

Ses autres Ouvrages poétiques offrent les mêmes beautés & les mêmes défauts. Son Ode à *Louis XIII* eſt pleine de métaphores trop hardies, d'expreſſions trop

guindées, comme tout ce qui eſt ſorti de ſa plume; mais elle a des Strophes, dont l'enthouſiaſme & l'élévation le rendent égal, & quelquefois ſupérieur à *Malherbe*.

2. MOINE D'ORGIVAL, [*Henri* LE] Curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il eſt né vers l'an 1719, Auteur de quelques Ouvrages de Littérature, qui annoncent plus de talens naturel & d'érudition, que de goût & de ſolidité. On trouve dans ſes *Conſidérations ſur l'origine & la décadence des Lettres, chez les Romains*, des vûes ſouvent profondes, & des réflexions aſſez juſtes; mais un Ouvrage de cette nature exigeoit une fineſſe d'obſervation, & un diſcernement exquis, dont M. *le Moine d'Orgival* ne paroît pas aſſez abondamment pourvu.

Ce ſeroit rendre un véritable ſervice aux Lettres, que de faire connoître tout à la fois les reſſorts qui les ont développées, les moyens qui les ont perfectionnées, & les vices qui concourent à leur affoibliſſement & à leur ruine. Nous avons

l'expérience de trois Ages Littéraires, qui ont précédé celui que nous finiſſons. Une bonne Hiſtoire des Ouvrages qui ont paru au commencement, au milieu, & vers la fin de chacun de ces Ages, pourroit nous inſtruire & de ce qui peut féconder, nourrir, perfectionner les eſprits, & de ce qui peut les reſſerrer, les énerver & les engourdir.

Par ce moyen, en jugeant des différens ſymptomes, en comparant le caractere des Ouvrages d'un temps avec le caractere de ceux d'un autre, il ſeroit facile de ſavoir au juſte ſi la maniere actuelle eſt préférable à celle qui l'a précédée. Comme dans les maladies on cherche à en connoître la cauſe, les progrès, & le terme : de même en ce qui concerne la marche des eſprits, on auroit un moyen sûr, ſelon les diverſes circonſtances, d'employer les remedes, & de prédire ou de prévenir la révolution. Pour appliquer ceci à notre Siecle; ſi, par exemple, les Productions qu'il enfante ſont marquées au même coin, ont les mêmes travers que

celles qui ont paru ſur le déclin des Siecles de *Périclès*, *d'Auguſte*, *de Léon X*, ne ſera-t-on pas en droit d'en conclure que nous tendons à la chute que ces Siecles ont ſucceſſivement éprouvée ?

M. *le Moine* a fait encore un autre Ouvrage, intitulé *Diſcours ſur les progrès de l'Eloquence de la Chaire, & ſur les manieres & l'eſprit des Orateurs des premiers Siecles ;* autre entrepriſe qui exigeoit des talens ſupérieurs aux ſiens. Pour bien décider ſur ces ſortes de matieres, il faudroit non ſeulement remonter aux ſources, ſuivre les traces, ſaiſir les rapports, ne jamais perdre de vue ſon objet, mais avoir encore une ſûreté de tact pour ſaiſir les caracteres, un eſprit de ſagacité pour découvrir & recueillir les débris diſperſés, & une adreſſe pour les concilier & en former un Tout, capable de remplir le but qu'on s'eſt propoſé. C'eſt ce dont M. *le Moine* ne paroît pas s'être douté. Ajoutons que la négligence & la dureté de ſon ſtyle ſont peu propres à faire reſſortir le

mérite de ſes vûes, ſouvent profondes, & à les faire goûter.

MOLIERE, [*Jean-Baptiſte* POCQUELIN DE] né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1673.

Tant que les idées de la bonne Comédie ſubſiſteront, ſon nom ſera mis à la tête de tous les Diſciples de Thalie, ſoit anciens, ſoit modernes.

Il eſt inutile de nous attacher à développer les différens caracteres de ſon génie: une foule d'Ecrivains ſe ſont empreſſés de les faire connoître, & nous ne pourrions que répéter ce qu'ils en ont dit. Nous ajouterons ſeulement quelques réflexions qui ont paru leur échapper.

Comment *Moliere*, Auteur ſeulement de trois ou quatre Pieces achevées, Auteur de tant d'autres, dont le dénouement eſt ſi peu naturel, &, les défauts ſi ſenſibles; comment avec une Proſe ſi négligée, des Vers peu exacts, des caracteres outrés, eſt-il parvenu à ſe faire re-

garder, à juſte titre, comme le premier Poëte Comique de tous les Théatres connus? Il faut donc que ſon génie ait été doué d'une touche bien dominante, pour enlever ainſi l'univerſalité des ſuffrages! Qui pouvoit en conſtituer le reſſort principal? Nulle autre cauſe de cette étonnante ſupériorité, que la connoiſſance profonde du cœur humain, qu'une obſervation ſubtile qui ſaiſiſſoit avec juſteſſe les vices & les ridicules par-tout où ils ſe trouvoient, qu'une délicateſſe de tact qui diſcernoit, à coup sûr, ce qu'il y avoit de plus ſaillant dans les travers de la Société, que l'art enfin de les préſenter ſous un jour propre à les rendre ſenſibles, & à les corriger par une plaiſanterie ſans aigreur, ſans apprêt, & toujours ſi naturelle, que l'effet en étoit immanquable.

Pour parvenir à ce degré de perfection comique, c'eût été peu de réunir les talens de ceux qui l'avoient précédé dans la même carriere, le ſel d'*Ariſtophane*, le coup d'œil de *Ménandre*, la gaieté de *Plaute*, la fineſſe de *Térence*; il falloit en-

core les ſurpaſſer : *Moliere* l'a fait. Le Recueil de ſes Pieces, fût-il réduit à l'*Avare*, à l'*Ecole des Maris*, au *Tartuffe*, au *Miſanthrope*, aux *Femmes ſavantes*, il n'en ſeroit pas moins digne de toute la réputation dont il jouit. Ses autres Pieces, quoique moins parfaites, ſeroient capables de faire un nom à quiconque eût eu aſſez de génie pour en être l'Auteur. Malgré les imperfections qui y regnent, on y reconnoît toujours le Fléau du ridicule, le Peintre de la Nature, le Précepteur de la Société. La preuve qu'il étoit deſtiné à corriger les hommes, c'eſt que ſes Comédies ſont les ſeules qui aient eu le pouvoir de réformer les mœurs. Il a guéri les Médecins du verbiage & de la pédanterie, les Marquis de leurs ridicules, les Savans de leur morgue, les Précieuſes de leur jargon, les Femmes d'une folle prétention au ſavoir.

On pourroit dire que ſon génie fut heureuſement ſecondé par l'excès auquel tous ces genres de travers étoient portés de ſon temps. Plus une eſpece de folie eſt ſenſible,

plus le Réformateur qui entreprend de l'exterminer, a d'avantage. Il eſt des défauts qui n'ont beſoin que d'être fidélement retracés, pour ouvrir les yeux à ceux qui en ſont atteints, & les en détacher ſans retour. Mais le grand art eſt de les préſenter dans le jour qui leur convient, d'en former un tableau aſſez énergique, pour que chacun s'y reconnoiſſe : la ſurcharge eſt même alors néceſſaire, afin que l'optique ne dérobe aucun trait à la peinture : & le comble du génie eſt d'ôter à la laideur ce qu'elle a de hideux ; de ſavoir l'apprivoiſer à ſe conſidérer elle-même, pour la convaincre & lui faire haïr plus sûrement ſa propre difformité. Ainſi *Moliere*, en offrant aux hommes, d'une maniere adroite, le miroir fidele de leurs inconſéquences, a trouvé le moyen de piquer leur curioſité ſans rebuter leur amour-propre, & de ſe ſervir enſuite de l'amour-propre, pour les changer & les rendre plus raiſonnables.

Si on lui reproche de s'être trop aſſujetti au goût du Peuple, & d'avoir paru

quelquefois avilir ſes talens en les faiſant deſcendre à des plaiſanteries baſſes & outrées, on peut l'excuſer, en diſant, que le ſuccès de ſes meilleures Pieces exigeoit peut-être cette condeſcendance. *Le Miſanthrope*, *les Femmes ſavantes*, *&c.* étoient des ſujets trop fins & trop délicats pour le commun des Spectateurs. Pour être l'Homme univerſel, il falloit qu'il travaillât pour tous les états. D'ailleurs ſon métier de Comédien lui impoſoit cette ſervitude. Il ne pouvoit ignorer que parmi ceux qui aſſiſtoient à ſes Pieces, le plus grand nombre étoit Peuple, &, pour attirer la foule, il étoit forcé de ſe prêter aux différentes inclinations.

C'eſt ici le lieu de s'étonner que *Louis XIV*, qui protégeoit les talens & ſentoit le prix de ceux de *Moliere*, [à qui il donna plus d'une fois des marques d'eſtime], n'ait pas eu la penſée de le mettre, par ſes bienfaits, au deſſus de ſon état, & de lui faire quitter une profeſſion qui ne pouvoit que nuire à la perfection de ſon génie. Eſt-il douteux que ſi la fortune de ce Poëte

eût été plus indépendante, il n'eût mieux travaillé ſes Pieces, & ne nous eût laiſſé plus de Chef-d'œuvres & moins de Farces ?

Qu'on penſe ce qu'on voudra de ſes Farces, il ſeroit à ſouhaiter néanmoins que notre Théatre aujourd'hui ſi languiſſant & ſi ſtérile, imitât la gaieté d'un auſſi bon Modele, en retranchant les libertés qu'il s'eſt permiſes trop ſouvent. Par-là, nous verrions revenir la Comédie à ſon inſtitution primitive ; on proſcriroit de la Scène ces froides déclamations, qui prouvent ſi évidemment combien elle a dégénéré parmi nous. Ne vaudroit-il pas mieux attendre patiemment qu'il reparût un Poëte comique, que d'accueillir ſi bénignement tant de Pieces bâtardes, propres tout au plus à étouffer le germe de la ſeule génération que le vrai goût puiſſe avouer ? Eſt-ce avec une Métaphyſique ſubtile & quinteſſenciée, des ſentimens vagues & romaneſques, le jeu d'une Pantomime inſipide, les détails minutieux d'une décoration péniblement combinée, une Proſe

froide, ou des Vers ſymétriques, qu'on pourra ſe promettre de corriger les ridicules qui fourmillent aujourd'hui, & qui demandent plus de vigueur comique que n'en exigeoient ceux qui régnoient du temps de *Moliere*?

Que ceux qui oſent occuper la Scène de leurs Productions, ſe rappellent que *Regnard* n'a chauſſé le Brodequin, qu'après s'être formé ſur *Moliere*; que les Pieces qui ont été le plus généralement applaudies, n'ont mérité leur ſuccès, que parce qu'elles retraçoient quelques foibles étincelles de ſon génie. S'il leur paroît plus facile de travailler au haſard & ſans regle, de ſe conformer au goût d'une multitude abuſée par des chimeres dont on la repaît; ils ne peuvent s'attendre qu'à voir leur lauriers éphémeres ſe flétrir, ſe deſſécher, & à devenir eux-mêmes le jouet d'un digne Succeſſeur de *Moliere*, dont le plus utile eſſai ſeroit de venger *Thalie* des fades hommages qu'ils lui rendent. Ainſi le Sage *Ulyſſe* chaſſa les ſots Amans

de

de *Pénélope*, des qu'il fut rentré dans ſes Etats ?

M. l'Abbé de *Voiſenon*, qui, quelques années avant ſa mort, avoit jeté ſur le papier des jugemens ſur la plupart de nos Auteurs, s'exprime ainſi ſur le compte de *Moliere*.

» Ce fut ſans contredit le plus grand » Philoſophe de ſon ſiecle. Perſonne n'a » jamais mieux connu les ridicules, & ne » les a peints avec tant de force & de » vérité. Les Auteurs qu'il ſurpaſſoit, les » originaux qu'il peignoit, ſes camarades » qu'il enrichiſſoit, étoient ſes ennemis. » Il critiquoit les hommes, & ſa femme » les aimoit ; l'un tiroit ſa gloire de leurs » défauts, l'autre tiroit ſon plaiſir de leurs » foibleſſes. *Moliere* avoit des amis reſ- » pectables, qui le conſoloient des chagrins » qu'il eſſuyoit. Il avoit des talens trop » ſupérieurs, & s'appliquoit trop à cor- » riger les mœurs, pour n'être pas le plus » honnête homme. Il étoit ce qu'il déſi- » roit que les autres fuſſent ".

MONCRIF, [*François-Auguſtin* PARA

DIS DE] Lecteur de la Reine, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1687, mort dans la même ville en 1770.

Quelques Poéſies fugitives, pleines d'eſprit, de délicateſſe & de ſentiment, à la tête deſquelles il faut placer le *Rajeuniſſement inutile*, ont établi ſa réputation pendant qu'il vivoit, & pourront même la ſoutenir encore après ſa mort. Ses Ouvrages, en proſe, ne nous paroiſſent pas devoir mériter le même ſuccès. Un ſtyle maniéré, trop ſouvent inintelligible, n'eſt nullement propre à flatter la Poſtérité, ſi elle poſſede quelques étincelles de bon goût. Voici quelques phraſes de cet Auteur, priſes au haſard dans ſes *Œuvres mêlées*.

Des Génies qui ſe manifeſtent, en s'emparant des Eſprits qui contribuent aux progrès de l'Eſprit même, qui ſont animés d'une paſſion conſtante pour l'Eſprit en général, ſans preſque aucun retour ſur la portion d'Eſprit qu'ils ont eux-mêmes.

*Le ſang l'attachoit * au Miniſtre ***,

* M. l'Abbé *Bignon.*

** M. de *Pont-Chartrain.*

dont la confiance & la faveur lui étoient néceſſaires; &, par un double engagement, ce digne Miniſtre animoit & favoriſoit les productions de l'Eſprit par ce goût que nous avons naturellement pour nos propres richeſſes.

Il en eſt ſouvent de l'imitation, comme de certaines adoptions qui regardent la figure.

L'uſage, à le définir ſelon l'idée qu'on s'en forme communément, eſt une eſpece d'énigme, qui reſſemble à un portrait des modes, au ſujet des ajuſtemens, une ſorte d'habitude dont l'objet eſt variable, &c.

Quand on s'exprime ainſi, il faut ſe borner à quelques Admirateurs pour le temps préſent, & renoncer aux ſuffrages des Juges éclairés pour l'avenir.

Piron diſoit plaiſamment, au ſujet du ſtyle de cet Auteur: » *Fontenelle* a engendré *Marivaux*, *Marivaux* a engendré *Moncrif*, & *Moncrif* n'engendrera perſonne «.

MONGAULT, [*Nicolas-Hubert* DE] Abbé de Villeneuve, de l'Académie Fran-

çoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1674, mort en 1746.

On a de lui une Traduction de l'*Hiſtoire d'Hérodien*, & des *Lettres de Cicéron à Atticus*, dont le ſuccès eſt juſtement mérité. L'Auteur s'y montre auſſi élégant dans ſon ſtyle, que fidele à conſerver le ſens de ſes Originaux, deux points de perfection aſſez rares dans les Traducteurs. Il ne s'eſt pas borné à traduire avec élégance & préciſion : il a éclairci ſon texte par des Notes ſavantes, qui y répandent le plus grand jour ; &, ce qui n'eſt pas un petit mérite, c'eſt que ces Notes annoncent encore plus l'Homme de goût que le Savant.

MONNOYE, [*Bernard* DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Dijon en 1641, mort à Paris en 1728.

Un des meilleurs Poëtes de la ſeconde claſſe, & un des plus ſavans Critiques. Il remporta cinq à ſix fois le prix de la Poéſie à l'Académie Françoiſe, & ſes Ouvrages couronnés ont encore la force de

ſe ſoutenir dans l'eſtime des Connoiſſeurs. On a de lui pluſieurs Epigrammes & quelques petits Contes, que les meilleurs Poëtes de ce genre ne déſavoueroient point.

Sa Littérature étoit des plus étendues; il poſſédoit les Auteurs de toutes les Nations, & ſes Ouvrages ſont un répertoire d'Anecdotes auſſi piquantes qu'inſtructives. Si on peut le blâmer de quelque choſe, c'eſt de s'être attaché à des détails trop minutieux. Ses Noëls Bourguignons ſont fort goûtés dans ſa Patrie; mais il faut être né dans ce pays-là, pour en ſentir le mérite. On fait encore cas de ſes Notes ſur le *Menagiana;* mais un de ſes meilleurs Ouvrages en Proſe, eſt ſa Diſſertation ſur le Livre *de tribus Impoſtoribus*, où il prouve que cette horrible Production n'a jamais exiſté, du moins en Latin.

MONTAGNAC, [*Louis-Laurent-Joſeph* DE] Capitaine au Régiment de Riom, né en Languedoc en 1721.

Ce Militaire a conſacré ſes loiſirs aux

Lettres, & les différens Ouvrages qui en ont été le fruit, ne ſont pas à dédaigner. Ses *Amuſemens philoſophiques* offrent une variété de ſujets qui plairoit davantage, par les vûes excellentes qui y étincellent de temps en temps, pour peu que le ſtyle en fût plus naturel, & dégagé d'un entortillage que l'Auteur a peut-être pris pour de la force, mais qui n'eſt, dans le fond, qu'un effort pénible d'imagination, qui conduit à l'obſcurité.

Les Vers qu'on a de M. de *Montagnac*, ne différent pas beaucoup de ſa Proſe; on peut ajouter qu'ils ſont même plus foibles. Mais un Auteur ſans prétention, qui travaille moins pour la gloire que par attrait, ne doit pas être jugé à la rigueur, d'autant plus que celui-ci a, par intervalles, des lueurs de talent, propres à faire oublier ſes défauts.

MONTAGNE, [*Michel* DE] né dans le Château de Montagne, près de Bordeaux, en 1533, mort en 1592; Auteur original, en vogue dès les premiers temps de notre

Littérature, plus encore de nos jours, depuis que ſes *Eſſais* ſont devenus une Mine féconde, où nos Philoſophes ne ceſſent de puiſer.

On ne peut nier que ſon Livre ne réuniſſe tout ce qui peut plaire & inſtruire, excepté dans les occaſions où il ſe livre trop à ſes idées. Un Eſprit aiſé, profond, indépendant; une imagination féconde, forte, hardie, & preſque toujours agréable; un langage familier, naïf, quelquefois énergique; une érudition vaſte, choiſie, & le talent aſſez rare de s'en parer à propos, auront toujours des charmes propres à établir la réputation d'un Auteur, & le pouvoir de ſoutenir ſon Ouvrage contre l'inconſtance des temps, malgré les défauts multipliés qu'on y remarque.

Telles ſont les vraies cauſes de la grande fortune des *Eſſais*. Si l'on veut cependant les apprécier à leur juſte valeur, on adoptera la définition du célebre *Huet*, qui les appeloit *Montaniana*, c'eſt-à-dire, un Recueil de Penſées, de bons Mots, & de

Remarques de *Montagne*. Ce Livre n'eſt, en effet, que cela. Le peu d'ordre & de liaiſon qui y regnent, les contradictions qui y fourmillent, les ſaillies d'une imagination vive qui ne s'aſſujettit à rien, un cyniſme qui brave tout & s'égaye aux dépens de tout, une licence qu'aucun objet n'arrête, & dont la Religion, la Morale & les Bienſéances n'ont pu ralentir l'intrépidité, ont contribué, plus que tout le reſte, à ſon mérite littéraire, parce qu'il eſt facile d'être neuf & piquant, quand on eſt hardi & cauſtique.

Le Cardinal *du Perron* n'y entendoit ſans doute pas fineſſe, quand il appeloit ce Livre, *le Bréviaire des honnêtes-gens*. L'Evêque d'Avranches étoit plus judicieux, en le regardant comme *le Bréviaire des honnêtes pareſſeux & des ignorans ſtudieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoiſſance du Monde, & de quelque teinture des Lettres*. Il ne faut, en effet, qu'une légere attention pour ſe former à cette école. Des traits d'Hiſtoire ſemés adroitement, des réflexions judicieuſes,

des penſées agréables & ſouvent énergiques, l'art d'exprimer de grandes choſes d'une maniere naïve, l'abondance des métaphores, la multitude & la variété des images, ſont des titres ſuffiſans pour contenter les Eſprits ſuperficiels, parce qu'ils ſe laiſſent facilement entraîner à ce qui leur plaît, & qu'ils ſont incapables de rien approfondir. Un peu de réflexion leur ſuffit, pour s'appercevoir que la juſteſſe eſt rarement le partage du Philoſophe diſcoureur; qu'il ne ſuit jamais le plan qu'il s'eſt d'abord propoſé; qu'errant ſans ceſſe entre le pour & le contre, tout ſe réduit, chez lui, à un ſcepticiſme qui indigne le Lecteur jaloux d'apprendre quelque choſe & de ſe fixer à un objet. Ils ſont ſur-tout choqués de le voir dégrader la Philoſophie par l'égoïſme * perpétuel qu'il

* M. *Paſcal* prétendoit qu'un honnête homme devoit éviter de ſe nommer, & même de ſe ſervir des mots de *je* ou de *moi*, & il avoit accoutumé de dire, ſur ce ſujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité

ſe permet, en entrant juſque dans les plus petits détails ſur tout ce qui le regarde. Les emplois qu'un Auteur a exercés, le nombre de ſes domeſtiques, ſes bonnes fortunes, ſes * vertus, ſes défauts, ſes goûts, ſes dégoûts, ſes maladies, ſont des objets qui flattent peu la curioſité & ne conduiſent à rien. *Peu m'importe*, diſoit *Scaliger, de ſavoir ſi Montagne aime le vin blanc, ou le vin clairet.* Le Critique avoit raiſon.

---

humaine le cache ou le ſupprime. *Logique de Port-Royal.*

Il n'y a guere aujourd'hui que nos Philoſophes qui affectent, dans leurs Ecrits, d'employer le *moi* & le *je*, & de parler ſouvent d'eux mêmes. Cet égoïſme n'eſt tout au plus tolérable que dans une Lettre, parce qu'alors on n'eſt pas cenſé s'adreſſer au Public.

* Si c'eſt un défaut de parler de ſoi, dit le P. *Malebranche*, c'eſt une effronterie, ou plutôt une eſpece de folie, que de ſe louer à tous momens, comme fait *Montagne*; car ce n'eſt pas ſeulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'eſt encore choquer la raiſon. *Rech. de la Vérité, l. 2, part. 3, chap. 5.*

MONTESQUIEU, [*Charles* DE SECONDAT, Baron DE LA BREDE ET DE] Préſident au Parlement de Bordeaux, de l'Académie Françoiſe, né au Château de la Brede, près de Bordeaux, en 1689, mort à Paris en 1755.

Pourquoi nous appeſantirions-nous ſur les louanges dues à ſon génie? Toute l'Europe convient généralement, que l'*Eſprit des Loix* eſt un des plus beaux Ouvrages qui ſoient partis de la main des Hommes. La réputation de ſon Auteur, quoiqu'il ait vécu dans notre Siecle, a déjà acquis le ſceau de l'immortalité.

Il eſt plus eſſentiel de remarquer que ce ne fut qu'après vingt années d'étude & de réflexions des voyages dans preſque toutes les parties de l'Europe, que M. de *Monteſquieu* oſa prendre ſur lui d'inſtruire les Hommes, & de s'ériger en Légiſlateur des Nations. Il étoit doué par excellence de cet eſprit obſervateur, qui ne néglige aucune face des objets. Son imagination vive & féconde ſaiſiſſoit ra-

pidement toutes les nuances, & une érudition, auſſi vaſte que bien digérée, étoit toujours prête à le ſeconder. Dans lui, les lumieres naturelles ſuppléoient aux connoiſſances qu'il n'avoit pu acquérir ſur les lieux. A une heureuſe habitude de réfléchir, il joignoit le talent de donner à ſes idées une tournure ſaiſiſſante, & d'embellir, par la vivacité du ſtyle, le fruit de ſes profondes méditations. Il eſt rare de rencontrer dans un même Homme deux qualités qui ſemblent s'exclure l'une l'autre. Tous les obſtacles ont été ſurmontés; il a ſu même dérober, aux yeux du Lecteur, les efforts pénibles qu'exigeoient le débrouillement des matieres & l'ingratitude du ſujet qu'il avoit à traiter.

Pour offrir aux Hommes un tableau approfondi de tous les Gouvernemens, il étoit néceſſaire de remonter à l'origine des Sociétés, de les ſuivre dans leurs accroiſſemens, de ne perdre de vue aucune des révolutions qu'elles ont éprouvées, aucune des cauſes qui ont pu les occa-

ſionner. C'étoit peu de ſe pénétrer de l'eſprit des Inſtitutions humaines, de les conſidérer dans le but qu'elles ſe propoſent, d'en calculer les inconvéniens & l'utilité : il falloit interroger les Légiſlateurs eux-mêmes, ſe mettre à leur place, développer ce qu'ils ne laiſſoient qu'entrevoir, analyſer les divers rapports que les Loix ont entre elles & avec tout ce qui tient à l'homme, expliquer enfin les motifs de leur établiſſement. Quelle habileté ne ſuppoſe pas le ſuccès d'une pareille entrepriſe !

Quoique le ſyſtême de l'Eſprit des Loix ne paroiſſe pas offrir un enchaînement toujours ſuivi, l'Auteur ne s'écarte jamais de ſon objet. Ses chapitres ſont autant de petits corps de lumiere, qui, réunis enſemble, forment un Tout, dont l'effet eſt d'éclairer & de diriger l'eſprit du Lecteur ſur les objets qu'il doit appercevoir & ſentir. M. de *Voltaire* s'eſt donc oublié, à ſon ordinaire, quand il a dit que cet Ouvrage n'étoit qu'un Recueil d'Epigrammes, & qu'il appeloit l'Auteur

Arlequin-Grotius *. N'eſt-ce pas aimer à plaiſanter aux dépens du jugement, que de confondre ainſi les traits du génie avec les ſaillies d'une imagination légere & vagabonde? Auſſi a-t-on mépriſé un pareil jugement, pour ne s'attacher qu'aux motifs qui l'ont engagé à le prononcer. Il y aura toujours bien de la différence, entre un homme à qui l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les Siecles étoit ſi préſente, & un Ecrivain qui a défiguré l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les Siecles. Autant l'eſprit lumineux, méthodique & profond eſt au deſſus de l'eſprit ſuperficiel, inconſéquent & badin, autant le Légiſlateur des Nations paroîtra au deſſus du Peintre Hiſtorien de leurs

* Ce même Ecrivain avoit dit auparavant, en parlant de l'*Eſprit des Loix* : » Le genre hu-» main avoit perdu ſes titres; *Monteſquieu* les a » retrouvés, & les lui a rendus «. Auquel de ces deux jugemens oppoſés faut-il s'en rapporter? Voilà pourtant l'Homme dont on a voulu faire un Dieu!

mœurs, qui ſemble n'en avoir tracé le tableau, que pour amuſer & tromper le Lecteur, au lieu de l'inſtruire.

L'*Eſprit des Loix* avoit été précédé par un autre Ouvrage, qui ne lui eſt peut-être pas inférieur, les *Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur des Romains & de leur décadence*. Jamais le génie ne réunit dans un plus court eſpace tant de connoiſſances, de vûes politiques, d'obſervations lumineuſes, tant de traits d'une raiſon également étendue & ſupérieure. Les loix des Romains, les reſſorts de leur gouvernement, leurs mœurs, les principes vivifians ou deſtructeurs qui ont contribué, ſoit à former, à agrandir, ſoit à ébranler, à ruiner leur Empire, tout eſt développé avec une ſagacité étonnante pour quiconque eſt en état de ſentir combien il eſt difficile de ne préſenter que la ſubſtance des choſes, ſans nuire à l'effet qui en doit réſulter. Les cauſes de la grandeur & de l'abaiſſement des Romains ſe trouvent dans leur Hiſtoire; mais il n'y avoit qu'un homme de génie conſom-

mé dans la politique & la connoiſſance de l'eſprit humain, qui pût les y découvrir, les lier enſemble, en former un tiſſu hiſtorique, qui prouve, d'une maniere lumineuſe, ce qu'on s'eſt propoſé de montrer. Il n'eſt pas donné à tout le monde de ſavoir combiner les événemens pour en tirer des réſultats, de ſuppléer au ſilence des Hiſtoriens par la juſteſſe des conjectures, de faire naître la vérité de la vraiſemblance. Ce qui eût été impoſſible à tout autre, *Monteſquieu* l'a exécuté avec le plus grand ſuccès. Semblable à un Architecte, qui, ſur les débris informes d'un édifice miné, en traceroit le plan, en deſſineroit les proportions, en ſentiroit les beautés & les défauts, & aſſigneroit, ſur les plus foibles indices, la cauſe de ſa chute : ſon génie, par d'heureuſes combinaiſons, a ranimé les objets effacés, a rappelé ceux qui avoient diſparu, en a recréé de nouveaux, pour achever le tableau qu'il vouloit mettre ſous les yeux.

Il ne nous reſte plus qu'à examiner ſi

les Philoſophes ſont en droit de réclamer M. de *Monteſquieu*. Sa plume, il eſt vrai, a été quelquefois trop hardie ; mais on peut dire que les erreurs qui lui ont échappé, ſont plutôt des ſurpriſes que les fruits du deſſein prémédité d'attaquer aucun des principes reſpectés de tous les hommes ſages *. Il étoit trop ami de l'ordre établi

* Il étoit ſi peu ennemi des principes de la Religion Chrétienne, que, dans ſon *Eſprit des Loix*, il réfute ceux qui les ont combattus. » *Bayle*, » dit-il, après avoir inſulté toutes les Religions, » flétrit la Religion Chrétienne ; il oſe avancer » que de véritables Chrétiens ne formeroient » pas un Etat qui pût ſubſiſter. Pourquoi non ? » Ce ſeroient des Citoyens infiniment éclairés ſur » leurs devoirs, & qui auroient un très-grand » zele pour les remplir ; ils ſentiroient très-bien » les droits de la défenſe naturelle ; plus ils » croiroient devoir à la Religion, plus ils pen- » ſeroient devoir à la Patrie. Les principes du » Chriſtianiſme, bien gravés dans le cœur, ſe- » roient infiniment plus forts que ce faux hon- » neur des Monarchies, ces vertus humaines des » Républiques, & cette crainte ſervile des Etats

dans toute ſociété, pour ſe permettre aucune de ces déclamations indécentes que ſes prétendus Imitateurs ſe ſont ſi ſouvent permiſes. Si, dans ſes *Lettres Perſanes*, la vivacité de la jeuneſſe, une licence qu'on ne ſauroit trop condamner, l'ont engagé quelquefois à des peintures ou à des diſcuſſions trop libres, ce n'a été, dans lui, que des momens d'ivreſſe qui paſſent rapidement, & après leſquels la ſaine raiſon reprend ſon empire. D'ailleurs on ne peut lui reprocher d'avoir voulu ſaper la Religion par ſes fondemens, ni d'avoir étalé avec oſtentation une impiété audacieuſe, contre laquelle la ſolidité de ſon eſprit étoit un sûr préſervatif. *Un peu de Philoſophie*, diſoit Bacon, *ſuffit pour faire un Incrédule ; mais beaucoup de Philoſophie ramene sûrement a la Foi & à la vérité.*

» deſpotiques.... Choſe admirable, dit-il ailleurs, » la Religion Chretienne, qui ne ſemble avoir » d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore » notre bonheur dans celle-ci «.

S'il falloit d'autres preuves des ſentimens de M. de *Monteſquieu*, nous n'aurions qu'à rappeler ſa mort chrétienne & ſes propres paroles à Madame la Ducheſſe d'*Aiguillon : La révélation eſt le plus beau préſent que Dieu pût faire aux Hommes.* S'exprimer ainſi, n'eſt-ce pas rétracter d'une maniere authentique ce qu'on a pu avancer de téméraire, de peu exact, & de trop licencieux ? Les Philoſophes lui ſauront peu de gré de ces dernieres paroles ; peut-être n'ont-elles pas peu contribué à exciter leur dépit. Après s'être glorifiés des Ecrits de M. de *Monteſquieu*, qu'ils croyoient appartenir à leur Secte, ils auroient déſiré pouvoir groſſir leur Nécrologe du nom d'un Grand Homme, mort dans les ſentimens qu'ils affichent ; mais il ſera toujours vrai de dire que l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*, après avoir été abuſé par une fauſſe ſageſſe, en eſt revenu à la véritable ; celle qui nous ſoumet à Dieu, fait reſpecter la Foi, & épargne aux hommes le ſcandale & l'indignation.

MONTFAUCON, [*Bernard* DE] Bénédictin, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en Languedoc en 1655, mort en 1741.

Peu de Savans ont autant écrit en Latin & en François. La plus grande partie de ſes Ouvrages ſont des Compilations, qui ſuppoſent une infinité de recherches, & beaucoup de diſcernement; tels que les *Monumens de la Monarchie Françoiſe*, en cinq volumes *in-folio*; l'*Antiquité expliquée*, en dix volumes auſſi *in-folio*, avec le Supplément qui forme encore cinq *in-folio*. C'étoit le plus ſavant Antiquaire de l'Europe. Si le ſtyle répondoit au mérite de ſes travaux, il ſeroit digne d'occuper une des premieres places parmi les Ecrivains; mais ſa diction très-négligée, & ſouvent barbare, ne permet pas de le tirer de la claſſe des Erudits, où il a des droits aſſurés aux premiers rangs.

MONTFLEURY, [*Antoine-Jacob*] né à Paris en 1640, mort en 1685; Poëte comique, de qui nous avons pluſieurs

Pieces, écrites assez facilement, mais souvent déparées par des pensées & des expressions trop licencieuses. Les obscénités étoient les plaisanteries de son temps, & rendoient l'art de faire rire & d'amuser moins difficile. *Moliere*, son contemporain, n'est pas exempt de cette licence dans ses premieres Pieces; mais il s'en corrigea dans la suite. Le mot de *Cocu*, si souvent employé par ces deux Auteurs, mais surtout par le premier, est depuis long-temps proscrit au Théatre, & même dans la société. Ce n'est pas qu'il y en ait moins; c'est au contraire parce qu'il y en a davantage; car plus la société est corrompue, plus on est attentif à proscrire tous les termes qui en rappellent les déréglemens.

Deux Pieces de *Montfleury*, *la Fille Capitaine*, & *la Femme Juge & Partie*, sont restées au Théatre; avantage qui le met au dessus de la plupart des Poëtes comiques, venus après lui, qui ont beaucoup plus travaillé, & dont il n'est rien resté.

MONTMAUR, [*Pierre* DE] Profeſſeur Royal en Langue Grecque au Collége de Cambrai, à Paris, né dans le Limouſin, d'autres * diſent dans la Marche, mort à Paris en 1648.

Sans les Vers ** de *Boileau*, qui parlent de lui, ſa mémoire ſeroit peut-être oubliée; car ſes Poéſies, comme ces Pieces fugitives que nos petits Auteurs voient réguliérement périr le lendemain de leur naiſſance, ne ſont pas dignes d'entrer dans aucun Recueil intéreſſant. *Montmaur* avoit cependant de l'eſprit, mais un eſprit ſatirique qui ne reſpectoit rien, ce qui lui attira l'inimitié de tous les Gens de Lettres. Son talent principal conſiſtoit à diſſerter ſur tous les Ouvrages nou-

---

* Voyez les Remarques de M. de *S. Marc* ſur la premiere Satire de *Deſpréaux*.

** Savant en ce métier, ſi cher aux Beaux-Eſprits,
Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.

veaux, à les critiquer ſans ménagement, à tourner en ridicule les Auteurs, à amuſer les Sociétés où ſa malignité le faiſoit rechercher : pauvre genre de diſtinction, qui fait le ſeul mérite de tant d'*Ariſtarques* ambulans, dont les lumieres ſe bornent à prononcer, dans les Cafés & autres Bureaux d'eſprit, ſur tout ce qui paroît; Etres déterminés à ne rien approuver que ce qui eſt marqué au coin des Fabriques qu'ils protégent, mais dont le Public rejette les cenſures, comme il ignore leur exiſtence.

Montmaur étoit fameux encore par un autre endroit que ces Meſſieurs voudroient pouvoir imiter : il ne mangeoit jamais chez lui. De là, cette réputation de paraſite qu'il croyoit détruire, en diſant à *Liniere*, qui lui en faiſoit un reproche : *Je ne puis me défendre, on me preſſe. Il eſt vrai*, lui répondit *Liniere*, *que la faim eſt un puiſſant aiguillon.*

MONTPENSIER, [*Anne-Marie-Louiſe*

d'ORLÉANS, connue ſous le nom de *Mademoiſelle* DE] née à Paris en 1627, morte en 1693.

Ses *Mémoires* ſont écrits ſans ordre, & avec une négligence qui annonce plus l'aiſance naturelle aux perſonnes de ſon rang, que de talent pour écrire. Beaucoup de petits détails, peu de lumieres ſur les faits eſſentiels, trop de complaiſance pour elle-même, peu d'attention pour le Lecteur, feroient aſſez croire que cette Princeſſe les a compoſés plutôt par déſœuvrement, que pour les donner au Public. Ses *Lettres* à Madame de *Motteville* prouvent plus en faveur de ſon eſprit, & ſont mieux écrites.

MONTREUL ou MONTEREUL, [*Mathieu* DE] Abbé, né à Paris en 1620, mort à Aix en Provence en 1692; Poëte aſſez agréable, qu'il ne faut pas confondre avec *Jean Montereul*, ſon frere, qui n'a rien fait imprimer, quoiqu'il fût de l'Académie Françoiſe. L'Abbé de *Montreul* avoit

avoit l'eſprit orné, naturellement porté à la galanterie, & n'écrivoit pas mal en vers & en proſe. On eût pu cependant ſe diſpenſer d'imprimer ſes Lettres, dépourvues d'inſtructions & d'agrément; il n'y a guere que celles qu'il écrivit ſur le Voyage de la Cour, à Fontarabie, au ſujet du mariage du Roi, qui vaillent la peine d'être lues. Ses Poéſies ſont plus intéreſſantes; on y trouve de la fineſſe, du brillant, & du naturel. On eſtime principalement ſes Madrigaux, qui tous approchent de l'Epigramme par la ſubtilité de la penſée, ce que nous nous gardons bien de donner pour un éloge. On peut en juger par ceux-ci:

Ne me demandez pas, *Silvie*,
Quel eſt le mal que je reſſens;
C'eſt un mal que j'aurai tout le temps de ma vie;
Mais je ne l'aurai pas long-temps.

Le ſuivant fut fait aux Petites-Maiſons.

Quand j'écoute ces Foux d'un air ſi ſérieux,
Vous me raillez auſſi bien qu'eux;
Mais je leur porte envie, & je n'en ſaurois rire.

Ah ! Madame, qu'ils ſont heureux !
Il leur eſt permis de tout dire.

L'Abbé de *Montreul* avoit une ſœur qui cultiva la Poéſie avec quelques ſuccès. On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici le Sonnet qu'elle adreſſa à ſon Amant, lorſqu'elle ſe retira dans un Couvent de Religieuſes Urſulines.

En vous diſant adieu, malgré moi je ſoupire,
On voit tomber mes pleurs en ce fâcheux moment ;
Je ſens deux paſſions, quoiqu'inégalement,
Régner ſur mon eſprit avec beaucoup d'empire.

Je ne ſaurois penſer au bonheur où j'aſpire,
Sans témoigner l'excès de mon contentement ;
Mais, d'un autre côté, ce triſte éloignement,
Lorſque je ſonge à vous, fait auſſi que j'expire.

Pour vaincre mon amour, j'ai long-temps combattu ;
Et j'aurois vainement employé ma vertu,
Si Dieu, par ſes bontés, n'eût aidé mes foibleſſes.

C'eſt lui qui dans mon cœur vient combattre aujourd'hui

Votre humeur, vos diſcours, vos ſoins, & vos
tendreſſes;
Vous ne voudriez pas l'emporter deſſus lui.

Si l'on fait attention que ce Sonnet fut compoſé vers l'an 1640, on ſera plus porté à excuſer ſes défauts.

MORAND, [*Pierre* DE] Avocat au Parlement d'Aix, né à Arles en 1701, mort à Paris en 1757, exerça ſes talens poétiques ſur les trois Théatres de la Capitale, & eut quelques ſuccès dans le genre tragique & comique.

La Tragédie de *Téglis* fut ſon début. Elle eut douze repréſentations, & en méritoit peut-être davantage. Cette Piece eſt comparable à la *Bérénice* de *Racine*, par ſa ſimplicité. L'amour de *Pyrrhus* & de *Téglis* eſt le ſeul objet d'intérêt qui y regne; mais cette paſſion eſt conduite avec tant d'art, que ſeule elle ſuffit pour attacher le Spectateur, & même le Lecteur. Ce n'eſt pas un petit mérite de captiver l'ame par un reſſort unique. Les Poëtes

tragiques de nos jours, qui ne manquent certainement pas de ſe préférer à M. de *Morand*, ſont bien éloignés de poſſéder un ſemblable talent. La plupart, avec un eſprit peu élévé, un cœur froid & ſtérile, une imagination pauvre & dénuée de vigueur, ont beſoin d'entaſſer incident ſur incident, d'avoir recours aux épiſodes, de prodiguer les ſentences, de multiplier les coups de Théatre, pour parvenir juſqu'au dernier acte; encore finiſſent-ils le plus ſouvent par ennuyer le Spectateur, qui ne tolere le commencement, que dans l'eſpérance d'une fin plus heureuſe,

M. de *Morand* avoit aſſez de talent pour ſe diſpenſer de ces pitoyables reſſources. Son deſſein eſt régulier, ſes caracteres ſont vrais, ſes ornemens ſont diſpenſés à propos, ſa verſification eſt douce & facile, mais elle manque de vigueur & de coloris. C'eſt à ces deux défauts qu'on doit attribuer, ſans doute, le peu de ſuccès de *Childéric*, Tragédie du même Auteur, la mieux combinée, ſans contredit, de toutes celles qu'on connoît ſur notre Théatre, ſi

l'on en excepte l'*Héraclius* de *Corneille*.

On trouve dans le Recueil des *Œuvres* de M. de *Morand*, trois Ballets héroïques, qui n'ont pas été repréſentés, quoiqu'ils méritaſſent cet honneur auſſi bien que tant d'autres qui reparoiſſent ſi ſouvent.

Parmi ſes Comédies, il y en a une, intitulée l'*Eſprit de Divorce*, repréſentée pour la premiere fois en 1738. Elle eſt très-eſtimée, & donna lieu à une anecdote aſſez plaiſante, qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici. L'Auteur y avoit peint ſa belle-mere, avec laquelle il étoit en procès. Cette bonne femme faiſoit débiter, par ſes Avocats, cent ſottiſes contre ſon gendre. M. de *Morand* entreprit de s'en venger ſur le Théatre, & le caractere de cette Dame, ſous le nom de Madame *Orgon*, fut remarqué par le Spectateur. Parmi les louanges qu'on donnoit à ſa Piece, le Poëte entendit qu'on ſe plaignoit que le caractere de Madame *Orgon* étoit un peu outré. Il s'avança ſur les bords du Théatre, &

parla ainſi au Parterre : » Meſſieurs, il » me revient de tous côtés qu'on trouve » que le principal caractere de la Piece, » que vous venez de voir, n'eſt point » dans la vraiſemblance qu'exige le Théa- » tre; tout ce que je puis avoir l'hon- » neur de vous aſſurer, c'eſt qu'il m'a » fallu diminuer beaucoup de la vérité, » pour le rendre tel que je l'ai repré- » ſenté «. Un moment après, lorſqu'on annonça la même Piece pour le lende-main, quelqu'un cria du Parterre, *avec le Compliment de l'Auteur.* Celui-ci ſe croyant inſulté, & ne conſultant que ſa vivacité provençale, prit ſon chapeau & le jeta dans le Parterre, en diſant : *Celui qui veut voir l'Auteur n'a qu'à lui rapporter ſon chapeau.* Cette ſaillie ne plut pas autant que le compliment. Quelqu'un lui répondit, dit-on, *qu'ayant perdu la tête, il n'avoit plus beſoin de chapeau.* Cependant, un Exempt ſe chargea de le lui rapporter, & conduiſit M. de *Morand* chez M. *Hérault*, alors Lieutenant de Police. Ce Magiſtrat ne put s'empêcher

de rire de ce trait de vivacité; mais, pour punir l'Auteur, il lui interdit tout Spectacle pendant deux mois. La punition étoit légere, auſſi ne s'agiſſoit-il que d'un chapeau jeté. Le Public pardonne plutôt ces traits, que de mauvaiſes Pieces.

Au reſte, cet Auteur fut pendant dix-huit ans Correſpondant littéraire du Roi de Pruſſe, ce qui n'a pas empêché qu'il ne ſoit mort de miſere.

MOREAU, [*Jacob-Nicolas*] Conſeiller à la Cour des Comptes, Aides & Finances de Provence, premier Conſeiller de MONSIEUR, Hiſtoriographe de France, Bibliothécaire de la Reine, né à Saint-Florentin le 20 Décembre 1717.

L'eſprit & la raiſon ſe diſputent la préférence dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume; par-tout on y reconnoît l'Ecrivain judicieux, plein de fineſſe & de pénétration. L'*Obſervateur Hollandois*, eſpece de Journal Politique, compoſé de quarante-ſept Lettres, n'eut pas plutôt paru,

que tous les Connoiſſeurs applaudirent à la ſagacité, aux connoiſſances profondes, à la méthode, à la netteté, avec leſquelles l'Auteur développe les intérêts & la ſituation des différentes Puiſſances de l'Europe. Le ſtyle ſur-tout, par ſa gravité & ſon élégance, caractériſe éminemment le ſage Penſeur & l'habile Ecrivain.

La plume de M. *Moreau* a combattu tout à la fois les ennemis de la Nation & ceux de la raiſon. Le *Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire des Cacouacs*, eſt une Production vraiment originale. Jamais on n'attaqua plus vivement les Philoſophes de nos jours, & jamais on ne fit ſentir plus finement le ridicule de leur orgueil & de leurs ſyſtêmes. Tout y reſpire la ſaine critique, la fine plaiſanterie; on y admire ſur-tout la juſteſſe & la vérité des tableaux.

De tels hommes peuvent ſe flatter d'éclairer vraiment leur Patrie, & de la ſervir par leurs talens. C'eſt ce même amour de la Patrie qui lui a dicté tous les *Diſcours*

qu'il a compoſés pour l'inſtruction de M. le DAUPHIN, aujourd'hui ſur le Trône, tels que les *Leçons* * *de Morale, de Politique & de Droit public, les Devoirs des Princes, réduits à un ſeul principe*, &c. Comme les Philoſophes, toujours attentifs à décrier tout ce qui ne porte pas leur livrée, ont pris prétexte de ce dernier Ouvrage de M. *Moreau*, pour répandre, dans les Sociétés, qu'il favoriſoit le deſpotiſme; nous croyons devoir en citer ici quelques morceaux, qui ſuffiront pour prouver l'injuſtice de cette imputation, & convaincre de plus en plus le Public que la calomnie eſt l'arme favorite des faux Apôtres de l'humanité.

» Gouverner les hommes, ce n'eſt » point les aſſervir, c'eſt encore moins » les écraſer par la violence. Un tel uſage » du pouvoir eſt ſi contraire à l'idée du » Gouvernement, que ce fut pour en-

* Cet Ouvrage ſera compoſé de quarante Diſcours, dont les dix-ſept premiers paroiſſent.

» chaîner ce pouvoir aveugle & féroce ;
» que le Gouvernement fut inſtitué : c'é-
» toit pour que les hommes fuſſent libres,
» qu'il étoit néceſſaire qu'ils fuſſent gou-
» vernés : car le caractere de la multitude
» eſt de ſe laiſſer entraîner par la fougue
» des paſſions ; & ce fut pour nous ſouſ-
» traire à la tyrannie de la foule, que
» les Rois nous furent donnés. C'eſt donc
» par des loix générales, & non par des
» volontés particulieres, qu'ils doivent
» faire régner la juſtice ſur leurs Sujets ;
» & l'unique objet des loix qu'ils ſont
» obligés de donner à leurs Peuples, doit
» être de les faire jouir de tous les avan-
» tages qu'ils ont reçus de la Nature.

» La raiſon ſuffit pour nous convaincre
» que les Souverains furent donnés aux
» Peuples, & non les Peuples aux Sou-
» verains. L'autorité ſuprême n'eſt que le
» droit de gouverner ; & gouverner ce
» n'eſt pas jouir, c'eſt faire jouir les autres,
» c'eſt aſſurer, c'eſt maintenir contre la li-
» cence de la multitude les droits qui ap-
» partiennent à chaque individu.

» La Souveraineté eſt le plus grand de » tous les pouvoirs, mais la moindre de » toutes les propriétés; & les Rois, comme » Rois, n'ont rien à eux que le droit ou » plutôt le devoir de tout conſerver à la » Société, dont ils ſont les Tuteurs & les » Chefs «.

Nous nous bornerons à ces citations, que nous pourrions pouſſer beaucoup plus loin. Nous renvoyons les Lecteurs de bonne foi à l'Ouvrage même : ils verront combien l'Auteur eſt éloigné de favoriſer l'autorité arbitraire & le gouvernement deſpotique ; ils verront avec quelle force il défend les droits des Sujets, avec quel noble courage il préſente au Prince, non ſeulement le tableau des devoirs de la Royauté, mais une infinité de principes & de vérités propres à écarter du cœur des Souverains, l'orgueil qui cherche ſans ceſſe à les ſéduire & à leur faire oublier qu'ils ne ſont ſur le Trône, que pour rendre leurs Peuples heureux.

MORÉNAS, [*François*] Hiſtoriographe

de la ville d'Avignon, ſa patrie, né en 1702.

Il eſt plus connu par le *Courier d'Avignon*, qu'il a continué depuis ſous le titre de *Courier de Monaco*, que par ſes autres Productions, dont le débit s'eſt borné à la Province & aux Pays étrangers. Elles conſiſtent dans un *Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, un *Dictionnaire portatif des Cas de Conſcience*, un *Dictionnaire portatif pour la Géographie ancienne*, un autre *Dictionnaire portatif pour l'Hiſtoire ancienne, &c.* Si ces Compilations ne ſont pas du premier mérite, elles ont du moins l'avantage d'être utiles.

MORÉRI, [*Louis*] Docteur en Théologie, né en Provence en 1643, mort à Paris en 1680.

M. de *Voltaire* a eu raiſon de dire, en parlant du *Dictionnaire hiſtorique* de ce célebre Compilateur, que c'étoit une Ville nouvelle, bâtie ſur l'ancien plan. Cet Ouvrage a été tellement augmenté depuis ſa mort, qu'il n'eſt preſque plus

de lui; cependant il conſerve ſon nom, privilége aſſez ordinaire aux premiers Fondateurs.

Moréri publia cet Ouvrage en 1673. Il ne formoit alors qu'un volume *in-folio*. L'Auteur alloit en donner une nouvelle Edition, revue & augmentée, lorſqu'il mourut épuiſé de travail. Ce Dictionnaire, à force de Supplémens, forme aujourd'hui dix volumes *in-folio*. Il eſt aiſé de s'appercevoir que des perſonnes de différens Etats, de différente Religion, de différent Parti, de différent génie, ont contribué à cette augmentation. C'eſt la Tour de Babel; il y regne une confuſion groteſque, par la diverſité des langages & des eſprits. Les menſonges, les erreurs, les contradictions y fourmillent. Un Livre de cette eſpece, pour être bon, auroit dû être le fruit des travaux d'un ſeul Rédacteur. Bien loin de là, chacun s'eſt empreſſé d'y fournir, en différens temps & en différens lieux, ſon contingent, & s'eſt arrogé le droit de célébrer, ſelon ſes vûes & ſa maniere, tout ce qui ap-

partenoit à ſa Nation, à ſa Secte, ou à ſon Parti.

MORIN, [*Jean-Baptiſte*] Docteur en Médecine, né à Ville-Franche en Beaujolois en 1583, mort à Paris en 1656.

Il a fait une vingtaine d'Ouvrages, preſque tous écrits en Latin; mais ce n'eſt pas ce qui l'a rendu fameux; ce fut l'Aſtrologie, à laquelle il s'appliqua. Cette ſcience, ſi toutefois c'en eſt une, décriée chez tous les Eſprits ſenſés, lui mérita la confiance du Cardinal de *Richelieu*, qui auroit dû s'en rapporter plutôt à ſon génie qu'à l'influence des Aſtres. Ce Miniſtre eut cependant la bonté de conſulter pluſieurs fois cet habile Charlatan. Quelques-unes des prédictions de *Morin* eurent, par haſard, leur effet; il n'en fallut pas davantage pour le faire écouter comme un Oracle. Tel eſt le ſort de cette ſorte de Prophetes; on conſerve le ſouvenir de quelques faits qui ſe ſont trouvés d'accord avec leurs prédictions, & on en oublie mille où ils ſe ſont trompés. Il

faut avouer que, graces à l'ignorance qui n'étoit pas encore diſſipée de ſon temps, l'Aſtrologue *Morin* n'eut pas à ſe repentir du genre d'étude auquel il s'étoit attaché. Il ſe fit, avec ſes prédictions, douze mille livres de rente; ſomme immenſe alors, qu'il ne s'étoit certainement pas prédite à lui-même.

MORINIERE, [*Adrien-Claude* LE FORT DE LA] né à Paris en 1696, mort à Senlis en 1768.

Les Ouvrages ſortis de ſa plume n'ont fait aucune fortune dans le Public; mais les différens Recueils qu'il a formés des Poéſies de nos meilleurs Auteurs, ont été accueillis. La *Bibliotheque poétique*, le *choix de Poéſies morales*, les *Paſſe-temps poétiques*, *hiſtoriques & critiques*, ſont des Compilations qui font honneur à ſon goût & à ſes mœurs. Il a ſu y réunir les meilleurs morceaux de nos Poëtes, & n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui ſent tant ſoit peu la licence. Par-là, il en a rendu la lecture commune

& sûre pour tous les âges & toutes les perſonnes. C'eſt à ce même Compilateur qu'on doit les *Œuvres choiſies de J. B. Rouſſeau*, qui n'eſt pas la moins intéreſſante des Collections qu'il a données. Il eſt toujours, ſinon glorieux, du moins eſtimable, de préſenter les Grands Hommes par le beau côté. On exécute, en quelque ſorte, leurs intentions; car il en eſt peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égaremens de leur jeuneſſe & de leur plume.

MORLIERE, [*Jacques-Auguſte* DE LA] Chevalier de l'Ordre de Chriſt en Portugal, né à Grenoble en 17..

On ne doit pas parler de ſes Romans, par reſpect pour les mœurs, & on doit ſe taire ſur ſes autres Ouvrages, par reſpect pour la bonne Littérature.

MORUS, [*Alexandre*] Miniſtre Proteſtant, né à Caſtres en 1616, mort à Paris en 1670.

Il cultiva & profeſſa les Lettres preſque

toute ſa vie. Malgré cela, on ne connoît de ſes Ouvrages, que quelques Poëmes Latins qu'on ne lit plus; il y en a un, entre autres, ſur la défaite de la Flotte Turque par les Vénitiens, qui lui valut une chaîne d'or de la part de la République de Veniſe. Les talens n'étoient donc pas oubliés ni négligés de ſon temps; un Poëme beaucoup meilleur n'auroit pas aujourd'hui le même ſuccès. Il écrivit contre *Milton*, qui le lui rendit bien. Les Sermons qu'il prêchoit à Charenton attiroient une foule d'Auditeurs moins empreſſés de s'édifier, que de s'égayer par des bons mots & des alluſions ſatiriques dont ils étoient remplis. Les Sermons de cet Auteur ſont à préſent dans la pouſſiere. On ne ſe ſouvient de ſon nom, que parce qu'il tient aux événemens de ſa Secte, dans laquelle il eut beaucoup de crédit.

1. MOTHE LE VAYER, [*François* DE LA] Précepteur du Duc d'*Orléans* frere de *Louis XIV*, de l'Académie Fran-

çoiſe, né à Paris en 1588, mort en 1672.

Jamais homme n'aima plus l'étude : il eſt vrai qu'il n'a pas toujours fait un bon uſage de ſon ſavoir. En s'attachant à toutes les Sciences, ſes recherches n'ont ſouvent abouti qu'à raſſembler dans ſon eſprit des doutes ſur les plus intéreſſantes matieres. On peut le regarder, avec *Montagne* & *Bayle*, comme un de ces Sceptiques qui, voulant tout approfondir, n'ont rien digéré, & dont les réſultats ne ſont qu'un amas d'incertitudes & de ténebres. Il faut pourtant convenir, à la décharge de M. *le Vayer*, qu'il a été plus modéré que ces deux Philoſophes. Il eſt Sceptique, mais il n'admet le Scepticiſme que dans les Sciences, & ne l'érige point en ſyſtême. Il reſpecte toujours la Révélation & tout ce qui en découle. » Comme humainement » parlant, dit-il, tout eſt problématique » dans les Sciences, & dans la Phyſique » principalement, tout doit y être ex- » poſé aux doutes de la Philoſophie ſcep- » tique, n'y ayant que la véritable ſcience

» du Ciel, qui nous eſt venue par révé-
» lation divine, qui puiſſe donner à nos
» eſprits un ſolide contentement avec une
» ſatisfaction entiere «.

Le ſtyle de ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand nombre, eſt clair, net, plein de penſées ſaillantes, quelquefois nerveux, plus ſouvent diffus & beaucoup trop chargé de citations. Cet Ecrivain eſt comme *Montagne*, il perd continuellement ſon objet de vue, mais n'a pas, comme lui, l'art de répandre de la force & de l'agrément dans ſes écarts. *Montagne* a le talent de développer tellement chacun des objets ſucceſſifs, qu'il devient l'objet principal, & fait oublier volontiers le point duquel l'Ecrivain eſt parti; on s'y arrête avec complaiſance, par le nouvel intérêt qu'il inſpire.

Il n'en eſt pas de même des digreſſions de *la Mothe le Vayer*. Elles ſont trop courtes pour attacher, trop multipliées pour fixer l'attention ſur aucun objet. On voit un Ecrivain qui veut établir un principe & n'établit rien. On ſe trouve à la

fin de l'Ouvrage, ſans avoir été inſtruit du fond de la queſtion, & ſans que les propoſitions acceſſoires vous aient dédommagé : ce qui prouve combien la démangeaiſon de diſcuter eſt dangereuſe. Elle eſt une eſpece de Chimie deſtructive, qui anéantit les ſubſtances en les diviſant, & ne tire des corps dépouillés de leurs parties, qu'une cendre ſtérile, fruit ordinaire de ſes opérations. Malgré cela, M. de *Voltaire* & quelques autres Ecrivains ont ſu reſſuſciter cette cendre, & ſe parer très-ſouvent des dépouilles de ce Diſcoureur. Le doute eſt une eſpece de fonds héréditaire que les Philoſophes ſe tranſmettent les uns aux autres : mais la vérité n'eſt point leur héritage ; elle eſt celui du bon uſage, des lumieres, & de la raiſon.

2. MOTHE, [*Antoine* HOUDART DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1672, mort dans la même ville en 1731 ; Bel-Eſprit agréable, Ecrivain élégant, bon Poëte à certains égards, on trouveroit dans la diverſité de ſes Ouvra-

ges de quoi former cinq ou ſix réputations préférables à celle d'un grand nombre de nos Littérateurs actuels, quoiqu'en embraſſant trop de genres, il ſe ſoit montré foible dans preſque tous, pour avoir méconnu ſes talens.

Sa *Traduction en Vers de l'Iliade* eſt juſtement mépriſée. Son génie n'étoit nullement propre à la haute Poéſie. De là, le peu de ſuccès qu'il a eu ſur le Théatre. *Inès de Caſtro* eſt la ſeule de ſes Tragédies; le *Magnifique*, la ſeule de ſes Comédies qui ſoient reſtées au Théatre : *Inès* même ne doit ſon ſuccès qu'à quelques ſituations intéreſſantes. Cette Piece eſt généralement foible de verſification & de coloris, ſans parler de pluſieurs défauts qui en gâtent l'économie. Dans ſes *Odes* héroïques, il manque, de l'aveu de tout le monde, de cette élévation de penſées, de cette chaleur d'expreſſion, de cette vivacité d'images, de cette énergie de tours, qui ſont l'ame de la Poéſie lyrique. Il a beau étaler un enthouſiaſme apparent, on ſent d'abord qu'il le contrefait plus qu'il ne l'é-

prouve; il eſt moins Poëte que Verſificateur ingénieux, & moins Verſificateur que Moraliſte.

La Poéſie galante paroiſſoit être plus du reſſort de ſon génie; c'eſt pourquoi ſon Théatre lyrique réunit tous les ſuffrages; & perſonne, depuis *Quinault*, n'a mieux ſaiſi le vrai caractere, n'a mieux développé le goût, n'a porté plus loin l'intelligence néceſſaire dans cette partie de nos Spectacles. Par la même raiſon, ſes *Odes* anacréontiques ſont pleines de délicateſſe, de douceur, & d'aménité. Les fictions en ſont ſimples & ingénieuſes; les ſentimens vifs & naturels, la verſification harmonieuſe & facile, qualités ſans leſquelles il faut renoncer à ces ſortes de compoſitions. Le ſeul défaut qu'on pourroit lui reprocher, eſt d'y avoir mis quelquefois trop d'eſprit. Les graces n'ont pas beſoin de fard, la nature eſt le plus bel ornement.

Qu'on excepte deux ou trois de ſes *Eglogues*, où les penſées ingénieuſes ſont trop prodiguées & trop éloignées de ce qui

convient au genre paſtoral, M. *la Mothe* pourra paſſer encore pour un de nos bons Poëtes Bucoliques.

Il n'a pas été auſſi heureux dans ſes *Fables;* auſſi eſt-il bien éloigné de la ſimplicité d'*Eſope*, de l'élégance de *Phédre*, & de la naïveté de *Lafontaine*. Les Etres moraux, les Perſonnages métaphyſiques qui y figurent, révoltent un Lecteur délicat, & font tort à quelques-unes, qui ne ſont jugées ſans examen, que parce que les autres ſont juſtement mépriſées. Mais on doit lui tenir compte de la richeſſe de l'invention, de la variété des ſujets, & de la ſolidité de la morale, genre de mérite qui manque à pluſieurs Fabuliſtes de nos jours.

Ce Poëte a fait encore des *Hymnes* & des *Cantates*, qui prouvent que l'Ecriture-Sainte, d'où elles ſont tirées, n'a pas été mieux traitée que l'Iliade, & ſont de nouveaux motifs pour nous confirmer dans l'idée que le génie de *la Mothe* n'étoit pas propre à la Poéſie ſublime.

Il s'en faut bien que cet Auteur ſoit

auſſi inégal dans ſa proſe. Rien de médiocre dans tout ce qu'il a écrit. Sa diction eſt conſtamment élégante, pleine de douceur & d'harmonie. Le coloris en eſt vif, le ton varié, la touche facile. Parmi ſes penſées, il y en a de neuves, de brillantes, de profondes, d'agréables, qui toutes ſont toujours bien exprimées. Son *Diſcours ſur la Poéſie en général & ſur l'Ode en particulier*, ſes *Réflexions ſur la critique*, offrent un enchaînement de réflexions judicieuſes, inſtructives, préſentées avec grace & d'un ton ſéduiſant dont il faut ſe défier dans quelques autres de ſes Ouvrages, ceux, entre autres, où il veut prouver qu'on peut faire de bonnes Tragédies & de belles Odes en proſe, ou détruire la ſupériorité des Anciens ſur les Modernes. Ses *Diſcours académiques*, ſon *Eloge funebre de Louis le Grand*, ſont d'un Ecrivain élégant, d'un Moraliſte profond, d'un Philoſophe raiſonnable.

Il a ſu également traiter la critique d'une maniere intéreſſante, pleine de ſel, d'agrémens, de politeſſe, & de modération; ce

ce qui le rend ſupérieur à ſes Adverſaires, du moins par la maniere de combattre, ſur-tout à Madame *Dacier*, qui, dans la diſpute ſur les Anciens, employa quelquefois le ton du pédantiſme & de l'âcreté. » On vit paroître dans la lice, dit M. » de *Fontenelle*, d'un côté le *Savoir*, ſous » la figure d'une Dame illuſtre; de l'au» tre, l'*Eſprit*, je ne veux pas dire la » Raiſon, car je ne prétends pas toucher » au fond de la diſpute, mais ſeulement » à la maniere dont elle fut traitée. En » vain le *Savoir* voulut ſe contraindre à » quelques dehors de modération dont » notre Siecle impoſe la néceſſité; il re» tomba malgré lui dans ſon ancien ſtyle, » en laiſſant échapper de la chaleur & » de l'emportement. L'*Eſprit*, au con» traire, fut doux, modeſte, même en» joué, toujours reſpectueux pour le vé» nérable *Savoir*, & plus encore pour » celle qui le repréſentoit «.

Ajoutons à ce paſſage ce que l'illuſtre *Fénélon* diſoit de *la Mothe*, *que ſon rang étoit réglé parmi les premiers des Modernes*.

On ne ſait pourquoi M. L. de F. traite cet Auteur d'*Hypocrite de mœurs*. S'il eſt vrai que *la Mothe* ſoit l'Auteur des Couplets qui ont occaſionné la diſgrace de *Rouſſeau*, comme il eſt vrai que *Rouſſeau* ne les a pas faits, il eſt inconteſtable que cette imputation lui convient; mais en attendant que ce myſtere ſoit débrouillé, il n'eſt pas moins vrai que M. de *la Mothe* étoit un homme qui avoit eu le talent de ſe faire beaucoup de partiſans dans la Société. Nous aimons mieux croire qu'il les devoit à ſon mérite & à ſes manieres, que d'aller chercher dans le fond de ſon cœur un vice qui déprécieroit tous ſes talens.

Au reſte, M. d'*Alembert* vient de publier, dans le Mercure, un *Eloge de M. de la Mothe*, où les talens de cet Académicien nous ont paru appréciés avec beaucoup de juſteſſe & de ſagacité. C'eſt dommage que le ſtyle du Panégyriſte ne réponde pas à la ſageſſe de ſa critique : il eſt communément froid & maniéré, par l'affectation puérile de l'Auteur à vouloir

toujours donner à ſes penſées une phyſionomie fine & ſpirituelle.

MOTTEVILLE, [*Françoiſe* BERTAUD, Dame DE] née en Normandie en 1615, morte à Paris en 1689.

Elle étoit niece du fameux Poëte *Bertaud*, Evêque de Séez, & nous a laiſſé des *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire d'*Anne d'Autriche*, mere de *Louis XIV*. Preſque tous nos Hiſtoriens poſtérieurs en ont fait uſage, pour développer la connoiſſance de certains faits dont le reſſort avoit été juſqu'alors inconnu. Madame *de Motteville* a ſur-tout le talent de rendre, d'une maniere très-intéreſſante, juſqu'aux plus minces détails. L'air de ſincérité qui regne dans toute ſa narration, les ſages réflexions dont elle entremêle ſes récits, font trouver grace à ſon ſtyle quelquefois prolixe & languiſſant, mais ſimple, naturel. Elle aura toujours, ſur ceux qui ont écrit des *Mémoires*, l'avantage de n'avoir rien accordé à l'imagination; d'avoir donné comme douteux ce dont elle ne ſe

croyoit pas assez instruite, & d'avoir su garder de justes mesures entre l'indiscrétion & la flatterie.

MOUHY, [*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE] ancien Officier de Cavalerie, Pensionnaire du Roi, de l'Académie de Dijon, né à Metz en 1701.

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

M. de *Mouhy* a même surpassé son énorme modele, par le nombre de ses Productions. En vain le Public a-t-il paru méconnoître le prix de sa libéralité, il s'est toujours obstiné dans ses largesses. Et qu'a-t-il donné? des Romans. Et à quel âge en donnoit-il encore? A soixante ans. Ce n'est pas que quelques-uns de ces présens n'aient pu être acceptés avec une espece de reconnoissance. *La Paysanne parvenue*, *les Mémoires d'une Fille de qualité*, les *Mémoires posthumes du Comte de* ***, les *Délices du Sentiment*, peuvent

ſe faire lire en France, ſans avoir beſoin d'aller chercher des Lecteurs dans les Colonies. On déſireroit ſeulement que ces Ouvrages fuſſent écrits d'un ſtyle moins lâche, moins rampant; que les événemens fuſſent plus vraiſemblables; que l'Auteur ne les eût pas amenés avec une contrainte qui les fait grimacer. Les dénouemens n'en ſont point heureux, encore moins imprévus, & par-là même nullement intéreſſans.

M. le Chevalier de *Mouhy* n'écrit plus, ou du moins les Annonces de ſes Ouvrages ne tapiſſent plus nos carrefours. C'eſt avoir pris trop tard ſon parti. Quiconque écrit ſur des ſujets d'imagination, ne doit pas attendre que l'âge vienne en refroidir & même en tarir la ſource; à plus forte raiſon, quand cette ſource n'a été qu'abondante, ſans limpidité & ſans ſaveur.

MOULIN, [*Charles* DU] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1500, mort dans la même ville en 1566.

Il a mis à la tête de pluſieurs de ſes Conſultations imprimées : *Moi, qui ne cede à perſonne, & à qui perſonne ne peut rien apprendre. Ego, qui nemini cedo, & qui à nemine doceri poſſum.* D'après cette exceſſive préſomption, on pourroit ſe diſpenſer de rien dire à ſa louange. Il eut cependant bien des qualités propres à le rendre célebre, ſans qu'il ſe donnât la peine de s'encenſer lui-même. Plein de ſagacité, de lumieres, & de jugement, plein de connoiſſances profondes, de juſteſſe, & de préciſion, il répandit le plus grand jour ſur la Juriſprudence, & ſon autorité eſt encore aujourd'hui déciſive dans le Barreau. Il ne ſeroit donc que plus eſtimable, s'il eût été plus modeſte. Les Loix civiles, qu'il connoiſſoit ſi bien, n'ont point, à la vérité, ſtatué de peine contre l'orgueil; mais celles de la Société le proſcrivent comme le poiſon du mérite, & refuſent l'eſtime à quiconque ſe couronne de ſes propres mains.

2. MOULIN, [*Pierre* DU] Miniſtre

Proteſtant, né dans le Vexin François, mort à Sedan en 1658, âgé de près de 90 ans.

De tout ce qu'il a écrit contre les Catholiques, on ne conſerve que le ſouvenir odieux de ſes emportemens. Jamais Sectaire ne décria plus ſon parti, par la maniere de le défendre. Telle étoit l'aigreur de ſon caractere, que preſque tous ſes Ouvrages, aujourd'hui oubliés, ne ſont qu'un tiſſu d'injures atroces contre les Catholiques, & ſur-tout contre les Moines. Il auroit dû au moins conſerver un peu plus d'égards pour ces derniers, s'il eſt vrai, comme le dit l'Auteur du *Rabelais réformé*, qu'il fut fils d'un Moine Apoſtat. Ce qui le rend encore moins excuſable d'avoir tant multiplié ſes Ouvrages polémiques, eſt de n'avoir eu ni le talent de la ſatire, ni celui de la plaiſanterie. Cependant il a paſſé toute ſa vie à ſatiriſer & à plaiſanter.

Deux fils qu'il laiſſa, furent auſſi Miniſtres, & écrivirent des Controverſes, ſans y mettre autant d'emportement que leur pere.

MOURGUES, [*Michel*] Jéſuite, né en Auvergne, mort en 1713, âgé de 70 ans.

On ne doit pas oublier qu'il a rendu quelques ſervices à nos Verſificateurs, par un *Traité de la Poéſie Françoiſe*, long-temps le plus complet & le meilleur que nous euſſions. Il a joint à ſes préceptes quelques exemples de ſa façon, &, entre autres, un du Chant royal & de la Ballade, dont il paroît avoir bien ſaiſi l'eſprit. Parmi ſes autres Ouvrages, qui ſont moins connus, on doit diſtinguer celui qui a pour titre, *Parallele de la Morale Chrétienne avec celle des anciens Philoſophes.*

MURAT, [*Henriette-Julie* DE CASTELNAU, Comteſſe DE] morte en 1716, âgée de 45 ans.

Elle étoit de la Cour de Madame la Ducheſſe *du Maine*, & a laiſſé pluſieurs Ouvrages qui font conjecturer qu'elle devoit en être l'ornement par les charmes de ſon eſprit. On a réimprimé, depuis

peu, un de ſes Romans, intitulé, *les Lutins de Kernoſi*, où l'eſprit, l'imagination & les graces du ſtyle ſe diſputent l'avantage de plaire au Lecteur. Il ne faut pas confondre ſes *Contes de Fée*, recueillis en deux vol. *in*-12, avec les Productions frivoles de ce genre; les ſiens offrent, à travers le voile d'une agréable fiction, une morale d'autant plus piquante, qu'elle eſt appuyée ſur une connoiſſance profonde du monde, ſur-tout de la Cour, & ſont écrits avec une délicateſſe & une correction qu'il eſt rare de rencontrer dans des Ouvrages plus ſérieux.

Les Chanſons & les autres Poéſies de Madame la Comteſſe de *Murat* ne ſont pas moins d'honneur à ſon eſprit. On peut en juger par ce Madrigal qu'on a mis en muſique, & qu'*Anacréon* n'eût pas déſavoué.

Faut-il être tant volage,
Ai-je dit au doux Plaiſir?
Tu nous fuis, las! quel dommage!
Dès qu'on a pu te ſaiſir.

richeſſe des penſées de l'Orateur Romain. Ses Vers, comme ſa Proſe, ſont marqués au coin de la bonne latinité. S'ils ne manquoient pas d'invention & ſouvent de naturel, ils ne ſeroient pas indignes de la place qu'ils occupent dans la belle édition des Poëtes Latins, donnée par *Barbou*. Ce qu'on doit le plus eſtimer de *Muret*, peut ſe réduire à ſes Notes ſur *Térence, Horace, Catulle, Cicéron, Tacite, Salluſte, &c.*, qui fourniſſent de bonnes inſtructions.

Muret fut heureux d'entendre le Latin, ſi ce qu'on raconte de lui eſt vrai. Se trouvant dans un Hôpital entre deux Médecins qui ne le connoiſſoient pas plus que ſa maladie, il leur entendit dire: *Faciamus experimentum in animâ vili.* Effrayé de la ſentence, il prit auſſi-tôt le parti de ſe ſouſtraire à l'expérience de ces Meſſieurs, & leur dit avec indignation: *Vilem animam appellatis pro quâ Chriſtus mortuus eſt?* Puis il prit la fuite; recette plus heureuſe pour lui que tous les remedes.

N.

NADAL, [*Auguſtin*] Abbé, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Poitiers, mort dans la même ville en 1741, âgé de 82 ans.

En qualité de Poëte tragique, rien de plus mince que ſes talens. De quatre Tragédies qu'il a données au Théatre, aucune n'a eu de ſuccès ſolide, & n'étoit faite pour en avoir. Ce n'eſt pas l'intérêt qui a manqué à ſes ſujets; car, en choiſiſſant *Moïſe, Saül, Hérode, Antiochus*, il étoit difficile d'en trouver de plus connus & de plus capables d'animer le génie poétique, ſi M. l'Abbé *Nadal* en eût été doué; mais le choix du ſujet ne ſuffit pas pour faire réuſſir un Ouvrage, il faut encore le bien traiter.

En qualité d'Ecrivain en proſe, ſon mérite ſeroit plus ſenſible, ſi les réflexions ſaines qu'on trouve çà & là dans ſes *Trai-*

tés de Morale & dans ſes *Obſervations critiques*, n'étoient défigurées par un ſtyle tantôt guindé, tantôt rampant & diffus, trop ſouvent au deſſous du médiocre. Auſſi ne lit-on plus ſes Ouvrages; ce qu'il peut y avoir de bon a paſſé dans les Ecrits de quantité de nos Littérateurs, qui, pour s'épargner la peine de penſer, ne font pas difficulté de s'approprier les penſées d'autrui, en les habillant à leur maniere.

M. l'Abbé *Nadal* étoit lié d'amitié avec MM. *Danchet* & *St. Didier*, Citoyens eſtimables, mais Ecrivains très-dignes d'être aſſociés à la médiocrité de ce Littérateur. C'eſt ce qui donna lieu à cette Epigramme d'un tour vraiment original, adreſſée à M. *Titon du Tillet*, Auteur du Parnaſſe en bronze qu'on voit à la Bibliotheque du Roi.

Dépêchez-vous, Monſieur *Titon*,
Enrichiſſez votre Hélicon,
Et placez ſur un piédeſtal
Danchet, *Saint-Didier*, & *Nadal*;

Qu'on voye armés du même archet
Saint-Didier, *Nadal*, & *Danchet*,
Et couvert du même laurier
Nadal, *Danchet*, & *Saint-Didier.*

NAUDÉ, [*Gabriel*] Médecin, Bibliothécaire du Cardinal Mazarin, né à Paris en 1600, mort à Abbeville en 1653.

Il a eu la réputation d'un des plus habiles Critiques de ſon temps, quoiqu'il ne fût guere qu'un Erudit. Ses Ouvrages les plus connus ſont des *Conſidérations politiques ſur les coups d'État*, & une *Apologie des Grands Hommes fauſſement ſoupçonnés de magie.* Il s'en faut de beaucoup que le mérite de ces deux Ouvrages réponde à l'importance du titre. Le ſtyle eſt auſſi médiocre que le fond des penſées eſt commun. Le dernier ſur-tout rebute par un appareil de citations grecques & latines, qui font perdre de vue l'objet principal. On croiroit que *Naudé* a voulu prendre *Montagne* pour modele; mais il eſt auſſi éloigné de la tournure & des expreſſions de ce Penſeur Philoſophe, que

M. de *la Harpe* l'eſt de *Voltaire*, dont il s'efforce vainement d'imiter la maniere & le ton. Toute la différence qui ſe trouve entre ces deux Imitateurs, eſt que le premier s'eſt efforcé de juſtifier les Grands Hommes, & que le ſecond ne cherche qu'à les décrier.

NESMOND, [*Henri* DE] Archevêque de Toulouſe, mort en 1727, ſuccéda à *Fléchier* dans l'Académie Françoiſe, & ne dut pas tout-à-fait ce choix à ſa naiſſance & à ſa dignité. On trouve, dans le Recueil de ſes *Œuvres*, quatre Sermons prononcés à l'aſſemblée des Etats de Languedoc, deux Inſtructions paſtorales, un grand nombre de Harangues, qui, ſans égaler l'éloquence des Diſcours de ſon prédéceſſeur, prouvent qu'il avoit du goût & des talens pour la Littérature. Sa maniere de s'énoncer eſt ſimple, noble, ſoutenue, perſuaſive, éloignée des vains ornemens; mais elle manque ſouvent de chaleur.

Des perſonnes qui ont vécu familiérement avec lui, nous ont aſſuré qu'il avoit

un talent ſingulier pour la Poéſie ; mais qu'il eut la ſageſſe de ſacrifier la gloire qu'il auroit pu acquérir ſur le Parnaſſe, à la gloire plus ſolide d'inſtruire ſes Diocéſains, conformément aux devoirs de l'Epiſcopat. Il ne faiſoit des Vers que lorſque, dans la Société, les circonſtances les lui arrachoient, pour ainſi dire. Ceux-ci furent faits pour une Dame un peu coquette, qui lui demandoit un couplet de Chanſon.

Sur l'air : DE JOCONDE.

Iris, vous comprendrez un jour
Le tort que vous vous faites :
Le mépris ſuit de près l'amour
Qu'inſpirent les Coquettes.
Songez à vous faire eſtimer,
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer,
Détruit le véritable.

Nous ne les citons que parce qu'ils paroiſſent propres à donner une idée de ſa Muſe, & que la morale n'eſt pas indigne de la gravité de ſon caractere.

NEVERS, [*Philippe-Julien* MANCINI, Duc DE] Chevalier des Ordres du Roi, mort en 1707.

S'il eût fait de la Poéſie ſon occupation, comme il en fit ſon amuſement, il eût pu égaler nos meilleurs Poëtes. Tout le monde connoît les Vers de ce Seigneur au fameux Abbé de *Rancé*, qui avoit écrit contre M. de *Fénélon*. L'énergie du ſtyle annonce une imagination auſſi vive que féconde.

Si M. le Duc de *Nevers* protégea la *Phédre* de *Pradon* contre celle de *Racine*, ce fut moins par défaut de goût, que pour complaire à Madame *Deshoulieres*, & à quelques autres Beaux-Eſprits, qui, par leurs ſoupleſſes, avoient ſu l'intéreſſer dans leur querelle. Il étoit d'ailleurs trop éclairé, pour ne pas appercevoir l'énorme intervalle qui ſéparoit ces deux Poëtes, & pour ne pas ſentir qu'un *Mécène* n'a pas plus le crédit de faire valoir un Auteur médiocre, que les Auteurs médiocres n'ont celui d'illuſtrer leurs *Mécènes*.

NEUVILLE, [*Charles* FREY DE] Jéſuite, né à Vitré en Bretagne, en 1693, mort à St. Germain-en-Laye en 1774.

Son nom doit rappeler à tous ceux qui l'ont lu ou entendu, l'idée d'un des plus habiles Orateurs qui aient illuſtré la Chaire. Original dans ſon genre, ſans exclure aucune des parties eſſentielles à la véritable Eloquence chrétienne, le P. de *Neuville* a réuni, dans ſes *Sermons*, les différens caracteres des Hommes célebres qui l'ont précédé dans le Miniſtere évangélique. La profondeur des penſées, la force du raiſonnement, la nobleſſe & la pureté du langage, y vont toujours de pair avec la chaleur de l'imagination, la vivacité du ſentiment, & l'énergie de l'expreſſion. Toujours fécond, toujours égal, il domine ſans s'en appercevoir tous les ſujets qu'il traite, & la vivacité de ſon pinceau rajeunit tous les objets qu'il préſente. Enfin, il eſt le ſeul de tous les Prédicateurs, qu'on ne puiſſe comparer qu'à lui-même.

Son Oraiſon funebre du Cardinal de

Fleury, eſt un chef-d'œuvre en même temps qu'elle fut ſon premier eſſai : les critiques qu'on en a faites n'ont ſervi qu'à en relever les véritables beautés. Celle du Maréchal de *Belle Iſle*, quoique le fruit d'un âge avancé, eſt marquée au coin de ſes autres Productions, c'eſt-à-dire qu'on y retrouve cet eſprit vaſte qui ſaiſit tous les points de vue d'un ſujet, qui les approfondit avec pénétration, qui les énonce avec autant de grace que de force ; cet eſprit enchanteur, qui donne une vie à tout, & une vie qui annonce toujours le Génie créateur. En un mot, le P. de *Neuville* eût été un Orateur accompli, ſans ſa fécondité, qui l'entraîne quelquefois trop loin, ſans cette envie de tout dire, qui l'engage dans des détails qu'il eût dû ſupprimer, puiſqu'ils refroidiſſent ordinairement le Lecteur. Mais ſi cette abondance eſt chez lui un défaut, elle le préſerve toujours de ces raiſonnemens ſubtils & entortillés, de ces idées bizarres & giganteſques, de ces antitheſes recherchées & puériles, de ces tours affectés, de ces

expreſſions académiques, de ce ton ridiculement philoſophique, qui font l'inſipide mérite de quelques prétendus Prédicateurs de nos jours.

NEUVILLÉ, [*Didier-Pierre* CHICANNEAU DE] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie de Nancy, ſa patrie, né en 1720.

On a de lui pluſieurs petits Ouvrages, qui ne peuvent être ſortis que de la plume d'un Homme d'eſprit & de goût. C'eſt à cet Auteur qu'on doit un *Dictionnaire philoſophique*, qui n'a rien de commun avec ce Recueil d'impiétés qu'un célebre Ecrivain publia, quelques années avant ſa mort, ſous le même titre. L'Ouvrage de M. *Neuvillé* eſt un Recueil des meilleurs morceaux de Morale, répandus chez les Moraliſtes les plus eſtimés. Il y a inſéré pluſieurs Articles de ſa façon, & ce ne ſont pas les moins bons de cette ſage Collection.

NICÉRON, [*Jean-Pierre*] Barnabite, né

à Paris en 1645, mort dans la même ville en 1738.

Il eſt connu par une Compilation en quarante volumes *in*-12, intitulée, *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes illuſtres dans la République des Lettres, avec un Catalogue raiſonné de leurs Ouvrages.* Le premier défaut de cette Collection, eſt de donner le titre d'*illuſtres* à des Ecrivains qui ne l'ont jamais été, & qui ne le ſeront jamais, parce qu'ils ne méritent pas de l'être; le ſecond, eſt d'être écrite avec une inégalité de ſtyle, rebutante pour le Lecteur le moins difficile. Il eſt vrai qu'un Ouvrage de cette eſpece n'eſt pas fait pour être lu de ſuite; mais cette inégalité ſe trouve dans le même Article, parce que chaque Article n'eſt qu'une compilation des Jugemens de divers Journaliſtes. La vraie cauſe d'une telle bigarrure, eſt que le P. *Nicéron* employoit ſes matériaux, ſans ſe donner la peine de les digérer & de les refondre. On eſt ſur-tout choqué d'y trouver un chaos perpétuel, qui n'eſt aſſujetti à

aucune regle, pas même à l'ordre chronologique, pas même à l'ordre alphabétique. Les Ecrivains nationaux & étrangers, ſacrés ou profanes, Philoſophes ou Théologiens, célebres ou obſcurs, ſont confondus pêle-mêle, & offrent un mélange qui fatigue autant qu'il eſt contraire à l'arrangement & à la méthode. Le peu de temps ou de ſoin qu'il mit à compoſer ce Recueil, ne lui permit pas de connoître par lui-même les Originaux; il ſe contenta de copier les Journaliſtes & les Biographes, vrai moyen de perpétuer les fautes & les erreurs.

Au reſte, le P. *Niceron* aura toujours le mérite des recherches, celui du travail & de la patience. Tous les Faiſeurs de *Dictionnaires hiſtoriques* ne peuvent ſe diſpenſer de convenir qu'ils lui ont de grandes obligations. S'ils étoient aſſez ingrats pour les méconnoître, les Lecteurs inſtruits ſeroient en état de les convaincre qu'ils n'ont ſouvent fait que le copier.

1. NICOLE, [*Claude*] Préſident de l'E-

lection de Chartres, ſa patrie, né en 1600, mort en 1685; Poëte médiocre & oublié, dont on trouve cependant deux volumes de Poéſies dans les Bibliotheques où l'on ſe pique de tout recueillir. Ces deux volumes contiennent des Imitations des morceaux les plus libres d'*Ovide*, de *Martial*, d'*Horace* & de *Claudien*, & de très-bons morceaux de *Perſe* & de *Juvenal*, défigurés par la foibleſſe de ſon pinceau.

2. NICOLE, [*Pierre*] parent du précédent, né à Chartres en 1625, mort à Paris en 1695; ſavant Théologien, habile Controverſiſte, bon Moraliſte, Critique partial.

N'eût-il que la gloire d'avoir concouru à l'Ouvrage de la *Perpétuité de la Foi*, auquel il eut plus de part que M. *Arnaud*, c'en ſeroit aſſez pour le placer parmi les célebres Défenſeurs de la Religion Catholique. Tout eſt digne d'éloge dans cet Ouvrage, plan habilement deſſiné, diſtribution des matieres rangées avec méthode,

principes établis avec clarté, raiſonnemens déduits avec juſteſſe & fortement enchaînés, ſtyle ſimple, lumineux & toujours ſoutenu.

Les *Eſſais de Morale* ne lui font pas moins d'honneur. Ces Eſſais forment treize volumes, & il n'en eſt aucun qui n'offre d'excellentes leçons de ſageſſe & de vertus. Celui qui a pour titre, *les quatre fins de l'Homme*, peut ſur-tout être regardé comme un des meilleurs Traités de Morale Chrétienne, c'eſt-à-dire, de vraie Philoſophie. Jamais les anciens Philoſophes, encore moins ceux de notre Siecle, n'ont rien écrit de plus ſenſé & de plus inſtructif ſur l'homme, ſur ſes devoirs, ſur ſes paſſions, ſur l'uſage qu'il doit faire des biens & des maux de la vie. Le Moraliſte, armé du flambeau d'une raiſon ſaine & religieuſe, ne s'y écarte jamais de la vérité, & la fait toujours ſentir. La même exactitude ne ſe trouve pas toujours dans les conſéquences qu'il tire ſur certaines matieres qui ſont partie des autres volumes. Sa facilité de déduire & de raiſonner,

pouſſe

pouſſe quelquefois ſes principes juſqu'à la dureté & à l'excès. De là, le découragement dans l'ame du Lecteur. Il n'eût pas dû oublier que la morale ne ſauroit être que le réſultat des lumieres de l'eſprit & des ſentimens du cœur. Du ſeul accord de ces deux facultés peut réſulter la vraie ſageſſe, & des principes de conduite également sûrs & conſolans. Chez M. *Nicole*, au contraire, l'eſprit fait tous les frais ; le cœur agit peu, ou, à proprement parler, il n'agit point du tout, ce qui eſt un défaut. C'eſt cette inaction du cœur qui donne au ſtyle de ce Moraliſte de la froideur & de la ſéchereſſe, quoiqu'il offre aſſez conſtamment de la pureté, de l'élégance, & de la clarté. Auſſi l'Auteur convenoit-il lui-même qu'il n'avoit nulle diſpoſition à cette Eloquence qui ſuppoſe dans l'ame, de l'élévation, de la ſimplicité, & de la chaleur. Les Eſprits géométriques, comme le ſien, ſont naturellement portés au raiſonnement; mais le raiſonnement n'eſt qu'une partie de cette raiſon perſuaſive qui doit établir,

inſinuer, & faire goûter les leçons qu'on veut inculquer.

Nous ne parlons pas de ſes Notes ſur les Provinciales, ni de ſes Ecrits en faveur de Janſénius & contre les Jéſuites. Ces Productions polémiques, fruit de l'eſprit de parti qui égare le jugement & aigrit le ſtyle, tendent naturellement à l'oubli; à plus forte raiſon, quand elles ne conſiſtent que dans des diſcuſſions dépourvues de juſtice, d'exactitude & d'éloquence.

3. NICOLE DE LA CROIX, [*Louis-Antoine*] né à Paris en 1704, mort dans la même ville en 1760.

On ſent aſſez généralement le prix de ſa *Géographie moderne*, pour l'inſtruction de la Jeuneſſe. Ce Livre a eu pluſieurs éditions, en France & dans les pays étrangers. La gloire que procurent ces ſortes d'Ouvrages, eſt médiocre; ſi elle ſe meſuroit ſur ſon utilité, le Public devroit être plus reconnoiſſant.

NICOLEAU, [*Pierre*] né à S. Pé, en Bigorre, en 1734.

Cinq ou ſix prix de Poéſies remportés dans pluſieurs Académies, & deux Diſcours, l'un ſur le Goût, l'autre ſur la Frivolité, prouvent qu'il eſt en état d'écrire également bien en Vers & en Proſe. Dans l'un & l'autre genre, il eſt naturel, précis, noble, & ſouvent élégant, qualités qui ſe rencontrent rarement aujourd'hui dans un même Ecrivain.

M. *Nicoleau* s'eſt dévoué depuis quelques années à l'éducation de la jeune Nobleſſe; & la Penſion qu'il a élevée à Paris, & à laquelle il préſide lui-même, eſt une des mieux compoſées, ſoit pour le choix des Maîtres, ſoit pour celui des Eleves.

NIV**, [*N.* Duc de] Chevalier des Ordres du Roi, de l'Académie Françoiſe, &c. né en 17..

Apollon dit, dans une Epigramme de l'Anthologie :

Je chantois, *Homere* écrivoit.

On pourroit appliquer ces mêmes pa-

roles à tout ce qui eſt ſorti de la plume de ce Duc Littérateur. Juſqu'à préſent ſes Ouvrages connus ſe réduiſent à un très-petit Volume; mais ce Volume raſſemble tout ce que le goût, la fineſſe & les graces ont de plus piquant. La poſtérité aura peine à croire que le même génie qui a brillé dans tant de négociations importantes, ait pu ſe pénétrer aſſez de tous les genres de Littérature, pour prononcer avec tant de juſteſſe ſur les meilleurs Poëtes anciens & modernes. Les *Réflexions ſur le génie d'Horace, de Deſpréaux, & de Rouſſeau*, ſont un prodige de ſagacité, comme un modele de critique. On peut les regarder comme un jugement prononcé par *Apollon* lui-même, de l'avis des Muſes & des Graces. Après avoir analyſé le génie du Poëte d'*Auguſte*, M. le Duc de *Niv*** prend ſa lyre, & en tire des ſons qu'*Horace* lui-même n'eût point déſavoués; on ne s'apperçoit pas que cet inſtrument ait changé de main, en paſſant dans les ſiennes. C'eſt dans ces morceaux que le Traducteur, ſi on peut

ſe ſervir de ce terme, déploie les richeſſes de notre Poéſie, & fait de vrais Originaux de ſes imitations.

C'eſt donc un nouveau degré de gloire pour les Héros du Parnaſſe Latin & François, d'avoir exercé les talens d'un homme dont les Ecrits ſeuls immortaliſeroient le nom, ſi ſes lumieres ſupérieures, ſes vertus ſociales ne le deſtinoient déjà à l'immortalité.

Il eſt fâcheux pour *Rouſſeau*, de n'avoir pu ſe concilier la plénitude d'un ſuffrage ſi propre à en impoſer à tous les Eſprits. Les *Réflexions* ne paroiſſent pas le traiter aſſez favorablement, en le mettant trop au deſſous du Favori de *Mécene*, & pour les talens & pour le cœur. Qu'il nous ſoit permis d'obſerver que *Rouſſeau*, quoiqu'inférieur à *Horace*, à bien des égards, nous paroît lui être ſupétieur à bien d'autres; ce que le parallele ne fait pas aſſez ſentir, à notre avis. L'*Horace* François a des Odes, des Cantates, des Epîtres qui feroient honneur à celui des Romains. Il eſt vrai qu'il a compoſé des Epigrammes

où la malignité & la licence lui font oublier les égards ; mais ces ſortes de Productions ne peuvent-elles pas être regardées comme des éclipſes de la raiſon & de l'honnêteté, réparées par tant d'Ecrits poſtérieurs aux égaremens de ſa plume ? Telle eſt du moins notre opinion, & M. le Duc de *Niv**** nous le pardonnera d'autant plus volontiers, qu'il a la modeſtie d'abandonner les ſiennes au jugement de la critique, & que cette opinion tend à l'indulgence, le vrai caractere de ſa philoſophie.

On connoît encore de cet illuſtre Académicien, des Fables pleines de poéſie, de délicateſſe, & de morale, qui ne ſont point imprimées, mais qui ont honoré autant qu'égayé les ſéances académiques, aſſez ſouvent dépourvues de ce double effet, quand les oracles de ſon portefeuille ſe taiſent. S'il juge à propos d'en faire préſent au Public, on y reconnoîtra *Lafontaine* avec un air de Cour, qui eût rendu ſa naïveté encore plus piquante.

NOBLE, [*Euſtache* LE] Procureur-Général du Parlement de Metz, né à Troies en 1643, mort à Paris en 1711.

Il eut le malheur de ſe voir deſtitué de ſa Charge, pour un crime de faux auquel ſes diſſipations l'avoient conduit; & la gloire des Lettres, qui d'ailleurs ne remplace jamais celle de la probité, ne le dédommage pas du tort qu'il fit par-là à ſa réputation. En liſant néanmoins ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand nombre, on ne peut s'empêcher d'être étonné du feu, de l'imagination, & de la fécondité qu'il avoit reçues de la Nature. Preſque toutes les parties des Belles-Lettres ont été de ſon reſſort; l'Hiſtoire, la Politique, la Morale, la Religion, l'Art de traduire en Vers & en Proſe, le genre romaneſque, la Comédie, la Poéſie légere, exercerent tour à tour ſa plume, & ſes Ouvrages eurent le plus grand débit. Depuis long-temps on ne les lit plus, parce qu'ils ſont écrits, en général, d'un ſtyle diffus, incorrect, rampant, principes certains de chute ſans retour.

Il ſera bon de faire remarquer que cet Auteur, malgré la médiocrité de ſes talens, avoit fait gagner plus de cent mille écus à ſon Libraire, & qu'il termina ſa vie dans la plus affreuſe pauvreté. *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

NOLLET, [*Jean-Antoine*] Abbé, Profeſſeur Royal de Phyſique au Collége de Navarre, de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Inſtitut de Bologne, &c. né à Pimpré, dans le Dioceſe de Noyon, en 1700, mort à Paris en 1770.

Comme ſes Ouvrages ſont plus d'un Phyſicien que d'un Littérateur, nous n'en jugerons point le fond; nous nous contenterons de dire qu'ils ſont écrits d'un ſtyle aiſé & aſſez clair pour inſtruire le commun des Lecteurs ſur toutes les matieres qu'il traite. Il eſt un des premiers qui ait donné au Public un Cours de Phiſique expérimentale, en quoi il a été très-utile à ceux qui veulent étudier la Nature, plus facile à connoître par les effets que

dans les cauſes. Tous ſes Ouvrages ont eu un ſuccès qui ſe ſoutient encore, & lui ont procuré l'honneur d'être choiſi pour donner des leçons de Phyſique à feu M. le Dauphin, auxquelles le Roi & la Famille Royale aſſiſterent plus d'une fois. M. le Dauphin avoit pour lui une affection particuliere, dont il lui donna des preuves dans une circonſtance qu'il n'eſt pas hors de propos de rapporter, pour faire connoître tout à la fois la bonté du Prince, le déſintéreſſement du Savant, & l'indifférence du commun des Grands pour les Sciences.

M. le Dauphin, qui auroit déſiré que M. l'Abbé *Nollet* ſongeât un peu plus à ſa fortune, le preſſa d'aller voir un homme en place, dont la protection pouvoit lui être utile. L'Abbé *Nollet* lui fit une viſite, & lui préſenta un Exemplaire de ſes Ouvrages; celui-ci répondit froidement, en jetant les yeux ſur le titre, qu'il étoit ſenſible à ſa politeſſe, mais qu'il ne liſoit pas ces ſortes d'Ecrits. *Monſieur*, lui répondit l'Auteur, *voulez-vous permettre*

que je laiſſe ces Livres dans votre anti-chambre ? il s'y trouvera peut-être des Gens d'eſprit qui les liront avec plaiſir.

NONOTE, [*Claude-Adrien*] Abbé, né à Beſançon en 1711.

On eſt diſpenſé de s'étendre ſur le mérite de ſon Livre, intitulé, les *Erreurs de M. de Voltaire.* Cet Ouvrage a eu tant d'éditions, qu'il ſeroit difficile de le confondre avec les Ouvrages médiocres, quand il ne réuniroit pas, dans un degré éminent, une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire, un ſaine critique, la clarté & la vigueur du ſtyle, à un ton de modération & d'honnêteté qui le met bien au deſſus de l'*Eſſai de l'Hiſtoire générale*, dont il a relevé ſupérieurement les bévues, confondu les impoſtures, & réfuté les impiétés. L'Hiſtorien n'y a répondu que par des injures; ce qui prouve que la raiſon n'eſt pas de ſon côté.

A l'excellent Livre dont nous venons de parler, M. l'Abbé *Nonote* en a fait ſuccéder un autre également eſtimable & dans ſon motif & dans la maniere dont il eſt

traité ; tel eſt le *Dictionnaire anti-philoſophique.* Cet Auteur devoit s'attendre à de nouvelles injures ; elles ne lui ont pas manqué. Il paroîtra toujours étrange que la Philoſophie ne craigne pas de ſe dégrader ainſi, pour défendre les prétendues lumieres qu'elle s'obſtine à répandre, malgré le peu d'accueil qu'on leur fait, & les triſtes effets qu'elles produiſent. M. de *Voltaire*, entre autres, qui ſe glorifioit d'avoir planté l'arbre de la tolérance, ne s'eſt pas beaucoup empreſſé d'en goûter les fruits ; ſemblable en cela à ces Charlatans, qui ne font jamais uſage des remedes qu'ils compoſent, & dont ils ne ceſſent de prôner l'excellence.

Une choſe non moins ſinguliere, c'eſt que M. l'Abbé *Nonote* n'a recueilli de ſes travaux que les injures qu'ils lui ont attirées de la part des ennemis de la Religion ; nous apprenons qu'il n'a ni bénéfice, ni penſion eccléſiaſtique. On ne peut cependant ſe diſſimuler qu'il n'ait rendu des ſervices eſſentiels à la Religion & aux mœurs, en décréditant *Voltaire*, leur plus

dangereux ennemi; car de tous les Ouvrages publiés contre ce célebre Ecrivain, aucun n'a autant contribué, que le tableau de ſes *erreurs*, à lui faire perdre l'eſpece d'autorité que ſes talens lui avoient acquiſe ſur l'opinion publique. Nous ſavons que M. l'Abbé *Nonote* n'a point écrit dans des vûes intéreſſées, & qu'il ne s'eſt jamais propoſé d'autre but que l'utilité publique; mais ce qui ajoute à ſon mérite, peut-il excuſer les diſtributeurs des récompenſes eccléſiaſtiques de l'avoir oublié?

1. NOSTRADAMUS, [*Michel*] Docteur en Médecine, né à Saint-Remi, dans le Dioceſe d'Avignon, en 1503, mort en 1566.

La bizarrerie de ſon étoile l'a rendu célebre malgré lui-même, ou du moins ſans qu'il s'attendît à le devenir. Ce Médecin, que ſes malades n'occupoient pas beaucoup, s'aviſa de compoſer, dans un moment d'ennui, des Vers plus Provençaux que François, où il inféra toutes les rêveries qui lui paſſerent par la tête. Ces

Vers furent imprimés ſous le nom de *Centuries*. Auſſi-tôt le Peuple prend ce galimatias pour des prophéties. *Noſtradamus*, étonné de ſe voir érigé en Prophete, met à profit l'ignorance publique, & lui fait préſent d'un nouveau fatras qu'il donne pour des prédictions. Cet amas d'extravagances augmente ſa réputation, au lieu de la diminuer. *Henri II* lui-même voulut le voir. *Noſtradamus* vient, paroît à la Cour; il y eſt comblé d'honneurs & de bienfaits; enſuite il s'en retourne jouir, dans ſa ſolitude, des fruits de la crédulité publique, dont il dut ſouvent rire en lui-même.

Cette ridicule célébrité n'eſt pas aujourd'hui ſans exemple. Bien des *Noſtradamus* modernes ne doivent leur réputation qu'à un pareil travers. Il ſuffit d'être hardi, entortillé, obſcur, ſentencieux, bourſoufflé, & voilà comme ſe font la plupart des Prophetes de nos jours. Mais cette prédiction de *Tacite*, *ſuum cuique decus Poſteritas rependit*, aura ſon effet, & ces

réputations fantaſtiques ſeront bientôt diſſipées.

2 NOSTRADAMUS, [*Jean*] frere du précédent, n'a point fait des prophéties, mais a beaucoup mieux ſervi les Lettres. On a de lui une *Hiſtoire* très-eſtimable, & très peu connue *des anciens Poëtes Provençaux*, appelés *Troubadours* ou *Trouveyres*, imprimée à Lyon en 1575. Ces Vies, au nombre de ſoixante-ſeize, peuvent jeter un grand jour ſur l'Hiſtoire de notre ancienne Littérature. Un Auteur qui en écarteroit le goût du merveilleux & la bizarrerie du ſtyle, pourroit en tirer un grand parti. Il y a apparence que M. l'Abbé de *Longchamp* profitera de cet Ouvrage, pour *ſon Tableau hiſtorique des Gens de Lettres*.

NOUGARET, [*Pierre-Jean-Baptiſte*] né à la Rochelle en 1742.

La quantité de ſes petits Ouvrages en Vers & en Proſe eſt trop grande, pour

qu'aucun ſoit capable de lui faire une ſolide réputation, quoiqu'ils annoncent en général de l'eſprit, de la littérature, la connoiſſance du monde, & le talent d'écrire avec facilité. Il eût mieux fait de ne pas voltiger ſur tant d'objets différens, & de s'attacher à un ſeul genre, pour le conduire à ſa perfection. Rien de ſi ordinaire aujourd hui, que de voir des Auteurs nés avec des talens, les égarer par un eſſor trop prompt, ou les affoiblir par la diverſité des matieres qu'ils embraſſent. Quiconque ambitionne des ſuccès durables, doit, avant toutes choſes, nourrir ſon eſprit par de bonnes lectures, le former par la réflexion, lui donner le temps de ſe fortifier & de mûrir, & ne point s'élancer dans la carriere, avant de la bien connoître & d'être en état de la parcourir. A quoi tend la multitude des Productions? Elle ne prouve qu'une facilité foible & toujours voiſine de la ſtérilité.

M. *Nougaret* a fait des Comédies, des Paſtorales, des Hiſtoires, des Contes, des

Romans, des Odes, des Héroïdes, &c.; tout cela a diſparu comme de légers éclairs qui ne laiſſent aucune trace de leur exiſtence. N'eût-il pas mieux valu pour ſa gloire, nous le répétons, qu'il ſe fût borné à un ſeul genre, & eût employé, pour s'y former, tout le temps qu'il a perdu à compoſer des Brochures éphémeres?

NOUVELLET, [*Claude-Etienne*] Poëte François, mort vers l'an 1588.

Nous ne le plaçons ici que pour compléter la nomenclature de ceux qui ont cultivé la Poéſie parmi nous. On a de cet Auteur un Poëme, intitulé les *Devinailles*. Il a cru donner un grand exemple de modeſtie, en ſe bornant à un titre ſi court, du moins a-t-il cru s'en faire un mérite, comme il le paroît par cette Epigraphe propre à ſervir de leçon pour les Auteurs entichés de la manie des longs titres & des frontiſpices faſtueux.

Va, mon petit Livret, je ne charge ton front
D'un titre ambitieux, comme maints Auteurs font;

Je hais l'Architecteur qui, privé de raiſon,
Fait plus grand portail que toute la maiſon.

NOYER, [*Anne-Marguerite* PETIT, femme de M. DU] née à Nîmes vers 1663, morte en 1720.

Avec plus de politeſſe & de diſcernement, elle eût pu tirer un parti avantageux de ſon eſprit vif & facile, mais trop peu aſſujetti à la raiſon & au goût. Ses *Lettres*, écrites avec légéreté, fourmillent d'une quantité de fauſſes anecdotes adoptées au haſard, ou imaginées tout exprès pour l'amuſement du Lecteur. Sa coutume étoit de débiter, ſans choix, toutes les Hiſtoires qu'elle pouvoit recueillir, & d'y ajouter des circonſtances factices, afin de les rendre plus piquantes. Voilà pourquoi on ne les lit plus aujourd'hui que dans les antichambres ou aux toilettes bourgeoiſes. Ses *Mémoires*, écrits du même ton, ne donnent pas une grande idée de ſa conduite, quoiqu'elle les ait compoſés pour ſa juſtification.

O.

OLIVET, [*Joſeph* THOULIER D'] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768.

Il entendoit bien le Grec & le Latin, & connoiſſoit parfaitement ſa Langue; mais ceux qui le regardent comme un de nos meilleurs Traducteurs, font conſiſter, ſans doute, l'art de traduire dans la ſeule fidélité à rendre le texte de l'Original. M. l'Abbé d'*Olivet* nous a toujours paru trop ſcrupuleuſement aſſervi à cette regle. Par-là, ſes Traductions, quoique purement écrites, manquent ſouvent d'élégance, de force, & de chaleur. L'éloquence de *Démoſthene* & celle de *Cicéron* pâliſſent preſque toujours ſous ſon pinceau grammatical, & pour trop craindre de s'écarter du véritable ſens des originaux & de la pureté du langage, il ôte en quelque ſorte la vie à ſes Modeles.

M. le Préſident *Bouhier*, qui étoit auſſi

un des grands Admirateurs de *Cicéron*, a eu beaucoup de part à la Traduction que M. l'Abbé d'*Olivet* a donnée des Ouvrages philoſophiques de cet Orateur ; & l'on peut lui reprocher avec plus de fondement encore, les défauts que nous imputons à ſon Coopérateur.

Le meilleur Ouvrage de M. l'Abbé d'*Olivet*, eſt ſa *Proſodie Françoiſe*. Il eſt aiſé d'y reconnoître un Grammairien habile, qui développe avec ſagacité le génie & la prononciation de notre langue. Cet Ouvrage eſt d'une grande utilité pour les Etrangers & les Nationaux, & peut être regardé comme le principal fondement de ſa réputation.

Il a été encore utile aux Lettres, par ſon courage à défendre les bons Modeles contre la dépravation du goût ; & ſon reſpect pour les chef-d'œuvres de l'antiquité, prouve que, s'il n'étoit pas capable de donner dans ſes propres Ouvrages de grands exemples, il étoit très en état de ſentir & de faire valoir les beautés des anciens Auteurs.

On pourroit lui reprocher d'avoir entrepris la continuation de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, après un Prédéceſſeur tel que *Peliſſon*, & d'avoir un peu trop loué, dans cet Ouvrage, des Hommes médiocres; mais on peut dire, à ſa juſtification, qu'il n'écrivoit que pour ſes Confreres, & que ſon caractere, ennemi de toute prétention, lui fit moins enviſager ſa propre gloire, que le plaiſir de concourir autant qu'il le pouvoit à celle des autres.

ORIGNY, [*Pierre-Adam* D'] Chevalier de Saint Louis, né à Reims en 1697.

Il a publié pluſieurs Ouvrages ſur l'ancienne Egypte, qui annoncent la connoiſſance la plus étendue & la plus réfléchie de tout ce qui a rapport à cette célebre partie de l'Afrique. L'érudition de cet Auteur n'eſt point paraſite; elle eſt inſtructive, quelquefois agréable, & toujours néceſſaire. Quiconque lira avec réflexion ſes *Mémoires hiſtoriques & cri-*

tiques, ſur les objets les plus importans du grand Empire des Egyptiens, ſera forcé de convenir qu'il a ſu allier au mérite du ſavoir, celui d'un ſtyle ſimple, concis, énergique, qualités qui lui donnent un nouveau prix.

Il y a un autre Auteur du même nom, Conſeiller en la Cour des Monnoies, né auſſi à Reims en 1736, dont nous connoiſſons quelques Poéſies fugitives, qui ſuppoſent le talent d'exprimer de petites choſes d'une maniere auſſi facile qu'agréable, & un *Dictionnaire des origines*, qui donne une idée trop ſuccincte des objets qui en font la matiere. Il exiſte un autre Ouvrage fait ſur le même plan, & portant le même titre : celui-ci, compoſé par une Société de Gens de Lettres, a eu beaucoup de ſuccès & mérite l'eſtime dont il jouit. Il eſt en 3 volumes *in*-8°. & celui de M. d'*Origny*, en 6 vol. *in*-12.

ORLÉANS, [*Pierre-Joſeph* d'] Jéſuite, né à Bourges en 1641, mort à Paris en 1698; un des Ecrivains du Siecle der-

nier, qui ont montré le plus de talent pour écrire l'Hiſtoire.

Avec une imagination vive & élevée, un eſprit plein de fineſſe & de pénétration, il avoit acquis, par l'étude des bons Modeles, les qualités néceſſaires à un bon Ecrivain. Tout le monde connoît ſon *Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre;* on ne peut la lire ſans éprouver le plaiſir qui naît de la ſurpriſe & de l'intérêt. L'Auteur y développe, y diſcute, avec autant de ſagacité que de juſteſſe, tous les événemens, toutes les intrigues, toutes les manœuvres, tous les motifs, toutes les reſſources, toutes les paſſions qui ont produit tant de viciſſitudes dans cette Iſle célebre, & dont le Gouvernement a fourni tant de tableaux différens. Malgré l'embarras des matieres, la narration marche toujours d'un pas égal, ou, pour mieux dire, elle a conſtamment & ſans effort un cours noble & rapide, ſemblable à celui d'un fleuve, dont les eaux roulent avec autant de vîteſſe que de majeſté. Si l'Hiſtorien ſemble quelquefois s'écarter de ſon

ſujet, ce n'eſt que pour y répandre un jour plus lumineux, en rappelant des objets qui tendent à l'éclairciſſement du ſujet principal. Ses écarts ſont comme les débordemens du Nil, qui répandent la fertilité dans tous les lieux où ils paſſent.

L'*Hiſtoire des Révolutions d'Eſpagne*, quoique moins connue que la précédente, eſt également digne de ſa plume: toujours la même élégance, la même rapidité, la même abondance; toujours des réflexions frappantes, naturelles, & ſans prétention; toujours des portraits d'un coloris brillant, qui n'ôtent rien à la reſſemblance & à la vérité.

Ce qui éleve principalement le P. d'*Orléans* au deſſus des Hiſtoriens ordinaires, eſt un diſcernement exquis & ſoutenu, qui n'admet dans ſes récits que les traits capables de piquer la curioſité du Lecteur, & de la ſatisfaire. Un des plus grands défauts de ceux qui ont écrit l'Hiſtoire, eſt de tout raconter ſans aucun choix; par-là, ils ſurchargent la mémoire & dégoûtent l'eſprit. Il eſt tant de petits inci-

dens dévoués par leur peu de valeur au ſilence, qu'on ne peut trop ſavoir de gré aux Ecrivains ſubſtanciels & judicieux, dont la plume rejette tout ce qui ne tend point à développer, à faire ſaiſir & à conſtater les faits eſſentiels. Or, perſonne n'a mieux réuſſi que le P. d'*Orléans* dans cette partie.

On a encore de lui pluſieurs autres Ouvrages hiſtoriques, tels que l'Hiſtoire des deux Conquérans Tartares, *Chunchi* & *Chamghi*. Il n'eſt pas, juſqu'aux Vies particulieres, qu'il n'ait ſu rendre intéreſſantes, par une touche vive, lumineuſe, délicate, & remplie d'onction. Les *Vies* des bienheureux *Louis de Gonſague*, *Staniſlas Koſtka*, & celle du Pere *Cotton*, ſeront toujours des Modeles à propoſer à quiconque voudra s'exercer dans ce genre de Biographie.

OSSAT, [*Anaud* D'] Cardinal, né dans le Dioceſe d'Auch, en 1536, de parens très-obſcurs, ce que nous ne rappelons que pour faire connoître qu'il ne

ne dut ſa fortune qu'à ſon mérite : mort à Rome en 1604, où il étoit Ambaſſadeur.

Son élévation ne fut, en effet, que le fruit de ſes talens, & ne dut rien au haſard. L'étude des intérêts des différentes Puiſſances de l'Europe, la connoiſſance qu'il avoit des Hommes en général, & du caractere de chaque Nation en particulier, le rendirent un des plus célebres Politiques de ſon temps. C'eſt ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, à la lecture de ſes *Lettres*, recueillies en un volume *in*-4°. aſſez bien écrites, outre cela, pour lui donner un rang parmi les Littérateurs.

1. OUDIN, [*Céſar*] Secrétaire & Interprete des Langues étrangeres à la Cour d'*Henri IV*, mort en 1625, contribua, par des Traductions & des Grammaires, à étendre la connoiſſance de la Littérature & de la Langue des Italiens & des Eſpagnols. Ses Ouvrages ſont enterrés ſous ceux qu'on a faits depuis dans le même genre, ſort ordinaire des Livres élémen-

taires, bientôt effacés par ceux qui viennent après.

Antoine Oudin, ſon fils, enſeigna l'Italien à *Louis XIV*, & publia queques Ouvrages ſur notre Langue, qu'on pourroit lire avec fruit, ſi nous n'en avions pas de meilleurs.

2. OUDIN, [*François*] Jéſuite, né à Vignory en Champagne en 1673, mort à Dijon en 1752, celui de tous les Auteurs de ſon nom, qui eſt le plus connu & mérite le plus de l'être. Une mémoire prodigieuſe, une grande application à l'étude, beaucoup de jugement & de juſteſſe dans l'eſprit, une érudition vaſte, du talent, mais trop de facilité pour la Poéſie, voilà ce qui caractériſe ce Littérateur. Ses Poëmes Latins, ſur les Songes & ſur le Feu, réuniſſent la beauté du ſtyle à la fécondité de l'invention. Ses Odes & ſes Hymnes ne ſont pas, à beaucoup près, comparables à ces deux Ouvrages. Il a auſſi compoſé des *Diſſertations* ſur pluſieurs objets d'Eloquence &

de Poéſie, où les Critiques ſont juſtes & les Remarques inſtructives. Nous ne parlerons point de ſes Ouvrages ſur des matieres de Religion, que nous ne connoiſſons que par le titre. Nous dirons ſeulement qu'un Petit-Maître incrédule lui propoſa un jour de diſputer avec lui, & qu'il s'en défendit, en diſant qu'il avoit toujours évité les diſputes ſur les points eſſentiels de la Foi. *Je ſuis du moins bien aiſe*, lui répliqua le jeune homme, *de vous apprendre que je ſuis Athée.* Le Jéſuite le regarda alors en gardant un profond ſilence. *Qu'ai-je donc de ſi ſingulier*, lui dit le redoutable Antagoniſte? *Je regarde*, lui repartit le P. *Oudin*, *l'animal qu'on nomme Athée*, *& que je n'avois jamais vu.* Cette réponſe fit diſparoître l'animal, qui n'oſa lui répliquer un mot.

P.

PALAPRAT, [*Jean*] Secrétaire des Commandemens de M. de *Vendôme*, de l'Académie des Jeux Floraux, né à Toulouſe en 1650, mort à Paris en 1721.

Sans la réunion de ſes Ouvrages à ceux de ſon Ami intime, l'Abbé *Brueys*, ſa réputation ſeroit certainement très-foible aujourd'hui. Il n'eut aucune part aux Pieces de ce dernier. La diſtance étoit trop grande entre eux, pour que leurs talens marchaſſent de pair au même but. *Palaprat* n'avoit que de l'eſprit : l'Auteur du *Grondeur* avoit du génie. L'Abbé *Brueys* ne ſe ſoucioit point de paroître Auteur des Comédies qu'il avoit faites, & refuſoit de les retoucher, quand on y exigeoit des changemens; ſon Ami alors y mettoit quelquefois des Préfaces ou des Prologues, & l'on a conclu de là mal-à-propos, qu'il avoit part au fond de l'Ouvrage.

Les Pieces qui ſont uniquement de ce dernier, ſont très-propres à détruire cette idée. Elles ſe réduiſent à peu de choſe, dès qu'on les ſépare de celles de *Brueys*, qu'on peut regarder comme leur paſſe-port. *Le Concert ridicule* n'eſt qu'une de ces heureuſes Bagatelles, qui doivent leur fortune paſſagere aux circonſtances. *Le Ballet extravagant*, ainſi que *le Secret révélé*, deux autres petites Comédies en un Acte chacune, n'ont pour elles que le mérite de la vivacité du ſtyle, & le naturel du Dialogue, caractere principal de l'Auteur. *La Prude du temps*, Comédie en cinq Actes, la ſeule de toutes qui ſoit en Vers, n'eut aucun ſuccès. *Palaprat* a beau aſſurer qu'*elle n'eſt pas mal verſifiée*, qu'*elle eſt aſſez noblement écrite*, cela n'empêche point qu'elle ne ſoit mal imaginée, mal conduite, & c'en eſt aſſez pour juſtifier l'anathême. Quant à ſes petites Poéſies, elles annoncent, comme ſes Comédies, l'Homme d'eſprit, né ſur les bords de la Garonne, mais jamais

l'Homme de génie, élevé ſur les bords de l'Hipocrene. De tous ſes petits Vers on n'a retenu que le Couplet ſuivant, ſur l'air: *De tous les Capucins du Monde.*

Son Alteſſe me congédie;
C'eſt le prix de l'avoir ſervie
Pendant dix ans avec ardeur.
Nous devons tous deux nous connaître:
S'il perd un fichu Serviteur,
Ma foi je perds un fichu Maître.

PALISSOT, [*Charles* DE MONTENOY] de l'Académie de Nancy, ſa patrie, né en 1730.

Quoique cet Auteur ait déshonoré ſa plume par le menſonge & par les perſonnalités, depuis les dernieres éditions de notre Ouvrage; quoique, par un raffinement de vanité, il nous ait fait un reproche d'avoir loué ſes Ecrits: nous croyons devoir répéter le jugement que nous en avions d'abord porté, en nous réſervant d'ajouter enſuite les obſervations que les égaremens dans leſquels il eſt tombé

depuis, exigent de notre impartialité. Par ce moyen, nous mettrons le Lecteur à portée de juger des motifs qui ont pu déterminer M. *Paliſſot* à ſe déchaîner contre nous & contre les *Trois Siecles*, dans ſes *Mémoires littéraires*; on démêlera ſans peine le ſentiment qui l'a fait agir. Voici donc en quels termes nous nous étions exprimés à ſon égard.

Il a eu beaucoup d'Adverſaires, & il devoit s'y attendre. Ce n'eſt pas auſſi ſur leurs déclamations qu'il convient de juger de ſon mérite. Il eſt certain qu'on ne peut trop louer ſon courage à fronder le ridicule philoſophique, & à s'oppoſer à l'empire du mauvais goût. Il eſt certain encore que ſes Adverſaires n'ont jamais pu lui conteſter le mérite des talens: il faudroit être bien injuſte ou bien aveugle, pour ne pas convenir, après la lecture de ſes Ouvrages, que peu d'Auteurs parmi nous ont l'eſprit auſſi vigoureux, le goût auſſi sûr, & le ſtyle auſſi piquant.

Lorſqu'il donna, en 1760, ſa Comédie des *Philoſophes*, il ſe vit accablé de tout

ce que les perſécutions littéraires peuvent avoir de plus amer & de plus odieux. Le ſuccès de cette Piece étoit en effet très-propre à ſoulever contre lui les ſuperbes individus de la Cabale qu'elle démaſquoit. Si le plan des *Philoſophes* reſſemble un peu trop à celui des *Femmes Savantes*, pour laiſſer à l'Auteur la gloire de l'invention, il a du moins ſu ſe procurer celle qui doit être le prix du ton de la bonne Comédie, d'une verſification heureuſe, énergique, & facile.

On lui a reproché de n'avoir pas été aſſez réſervé dans ſes caracteres, d'avoir trop copié ſes Originaux, & d'avoir fourni matiere à pluſieurs applications malignes. C'eſt à ceux qui connoiſſent les droits de la Muſe comique, à décider s'il a outrepaſſé les bornes preſcrites : nous nous contenterons de dire qu'il nous ſemble, au contraire, n'avoir pas tiré un aſſez grand parti de ſon ſujet. Certains traits de cette Comédie auroient pu mieux être développés; d'autres ne ſont qu'effleurés, & il lui en a échappé pluſieurs, qui au-

roient pu la rendre encore plus piquante. Le genre de travers qu'il s'eſt efforcé de proſcrire, lui offroit une moiſſon aſſez abondante, pour le diſpenſer de déſigner chaque individu. Que ſeroit-ce, ſi aujourd'hui, en marchant ſur les traces de M. *Paliſſot*, on entreprenoit de fronder ſur la Scene cette variété de ridicules, ſi fort multipliés depuis la repréſentation de ſa Piece qui en a fait éclore de nouveaux! Tel incident, telle abſurdité, telle intrigue, telle contradiction, telle extravagance ſeroit plus que ſuffiſante pour exercer, laſſer même une plume comique. On peut du moins eſpérer que ces traits ne ſeront pas perdus pour d'autres. Peut-être la Nation, revenue de ſon premier enthouſiaſme, verra-t-elle tout-à-coup s'élever au milieu d'elle un nouvel *Ariſtophane* ou un nouveau *Lucien*, qui achevera de lui ouvrir les yeux, & de la guérir d'une contagion, dont les effets ont paſſé rapidement du burleſque au tragique.

M. *Paliſſot* a eſſayé de donner une ſuite à ſa Comédie des *Philoſophes*, en com-

poſant l'*Homme dangereux*. Cette Piece n'a point été repréſentée. Quelques Gens de Lettres, ſans doute intéreſſés à ce qu'elle ne fût point jouée, ont crut devoir lui oppoſer l'autorité, au défaut du talent, arme plus convenable cependant à des Génies qui rougiroient de ſubſiſter autrement que par eux-mêmes. L'impreſſion a dédommagé de la repréſentation, & c'eſt toujours beaucoup d'être à portée de juger, à la lecture, que cette nouvelle Comédie a des traits encore ſupérieurs à celle des *Philoſophes*.

Il ne manque au Poëme de la *Dunciade*, du même Auteur, qu'un peu de gaieté, pour être un chef-d'œuvre d'eſprit & de poéſie : trop d'âcreté dans la Satire, en émouſſe le ſel & l'agrément. Les traits les plus ingénieux de ce Poëme ne vont point à l'ame ; ils ne font tout au plus rire que l'imagination. L'Auteur décele trop l'envie qu'il a de bleſſer ; ce qui inadiſpoſe les Lecteurs contre lui, loin de les muſer : de ſorte qu'en y déchirant preſque tous les Gens de Lettres, il n'a eu

la ſatisfaction d'en affliger aucun, comme l'a dit un homme de beaucoup d'eſprit.

La Proſe de M. *Paliſſot* n'eſt point inférieure à ſes Vers. Ses *petites Lettres ſur de grands Philoſophes*, ſes *Lettres à M. de Voltaire*, ſes *Mémoires Littéraires* ſurtout, ſont d'une tournure, d'une vivacité, d'une raiſon qui le placent, avec diſtinction, parmi ceux qui ont le vrai talent d'écrire. Nous regrettons plus que perſonne, qu'il n'ait pas donné à ce dernier Ouvrage toute l'étendue dont il étoit ſuſceptible. Quoique le nôtre fût commencé long-temps avant que le ſien parût, nous nous fuſſions diſpenſés volontiers de le mettre au jour. Le ſeul défaut qu'on puiſſe reprocher à ces *Mémoires* [nous n'entendons parler que de la premiere édition], eſt une partialité qui nuit à l'autorité des jugemens, d'ailleurs juſtes pour la plupart. Ce n'eſt pas aſſez que la Critique ſoit exacte, ſaine, lumineuſe; il faut éviter un air de délectation qui prévient contre l'Auteur, & amuſe plus qu'il ne perſuade.

Si on pardonne ce défaut en faveur des circonſtances & des motifs, qui non ſeulement le juſtifient, mais en font un mérite, on pourra dire que cet Ecrivain a rendu de vrais ſervices aux Lettres, en frondant avec vigueur les uſurpations qui les dégradent. Il ne ſe borne pas à faire ſentir les travers qu'il attaque ; le plus ſouvent il a l'attention de rappeler aux regles qu'il faut ſuivre, & ſes déciſions ont l'avantage d'être appuyées ſur les bons principes. Par ce moyen, il foudroie l'amour-propre des Ecrivains arbitraires, & ouvre une carriere sûre aux vrais talens *. Heureux, ſi, dans les divers aſſauts qu'il a livrés à la Philoſophie & au mauvais goût, il eût ſu ſe garantir des travers qu'il a combattus, & ſe fût contenu dans les bornes que preſcrivent la juſtice & l'honnêteté ! Mais, tourmenté par un amour-pro-

* Tel eſt le jugement que nous avions porté des Ouvrages de M. *Paliſſot*, avant qu'il ne publiât la Collection de ſes Œuvres en ſix vol. *in*-8°.

pre exceſſif, inquiet, & jaloux, il s'eſt malheureuſement plus occupé de lui-même que du Public; & ſe mettant au deſſus de toutes les bienſéances, pour jouir de ſa philautie, il s'eſt tout à fait livré à ſon caractere. De là, ces contradictions impardonnables, ces invectives groſſieres, cet égoïſme révoltant, cette mauvaiſe foi manifeſte, ces injuſtices criantes, conſignées dans la derniere édition de ſes Œuvres, qui ont avili ſa plume, décrédité ſes jugemens, &.... Le moyen d'eſtimer en effet un Auteur qui s'eſtime aſſez peu lui-même pour écrire indifféremment le pour & le contre; qui n'eſt ni pour *Baal*, ni pour le Dieu d'Iſraël; qui combat les Philoſophes, & qui ſe déchaîne avec fureur contre leurs adverſaires; qui proſcrit les Drames, & fait le panégyrique des Dramaturges; qui s'érige en vengeur de la Religion & des mœurs, & qui loue la Pucelle & fait l'apologie des Romans de *Crébillon*; un Auteur qui s'éleve contre le charlataniſme philoſophique, & qui ne ceſſe de parler de lui-même, & qui ſe

loue tantôt ſous le maſque d'Editeur, tantôt à viſage découvert, & qui recueille & qui fait religieuſement imprimer tous les Vers, tous les petits Billets où l'on dit quelque bien de lui; un Auteur enfin qui mendie baſſement des éloges, & qui ſe déchaîne enſuite contre ceux qui l'ont le plus loué, croyant, par cette odieuſe manœuvre, donner du poids à la louange, & perſuader qu'il ne l'a point ſollicitée!

Pourrions-nous, après cela, nous offenſer des injures & des fauſſetés que ce *Narciſſe* littéraire a accumulées contre nous dans la derniere Collection de ſes Œuvres? Ne devons-nous pas lui pardonner de nous prodiguer les ingénieuſes épithetes d'*ignorant* & de *ſot*; de trouver notre ſtyle *pitoyable*; de ſoutenir que les *Trois Siecles*, dont voici la cinquieme édition, ne ſont *qu'une miſérable compilation tombée dans un mépris dont elle ne ſe relevera jamais?* Nous pouvons lui pardonner encore, ſans qu'il nous en coute le moindre effort, d'aſſurer, avec ſa modeſtie & ſa bonne foi reconnues, que nous

n'avons composé notre Livre que d'après ses *Mémoires littéraires, que nous avons*, ajoute-t-il, *presque toujours pillés dans ce que nous avons dit d'un peu raisonnable*, parce que ceux qui connoissent l'un & l'autre Ouvrage savent combien les jugemens en sont différens. Si nous avions sérieusement à nous défendre de cette imputation, il nous seroit facile de prouver que les *Trois Siecles* étoient presque achevés quand ses *Mémoires* parurent; nous ferions observer qu'un seul volume de la premiere édition des *Trois Siecles* en auroit fait deux plus gros que ne l'étoient alors ses *Mémoires*; nous défierions enfin M. *Palissot* de pouvoir citer une seule phrase des *Trois Siecles* pillée dans ses *Mémoires*.

Pour donner une idée complette de la bonne foi de cet Ecrivain, nous ne devons pas laisser ignorer qu'il fait entendre à ses Lecteurs que c'est contre son gré que nous avons loué ses Ouvrages, tandis que son déchaînement contre nous vient de ce que nous ne lui avons pas accordé

autant d'éloges qu'il en déſiroit. *L'injure qu'il nous a faite en nous louant*, dit-il après nous avoir taxés de l'avoir pillé, *n'eſt pas une ſatisfaction proportionnée au délit.* Comment peut-on tromper ſi effrontément le Public, & ſe mentir ainſi à ſoi-même !.... Nous ne dirons pas que, long-temps avant la publication des *Trois Siecles*, M. *Paliſſot* avoit lu & relu l'Article qui lui étoit deſtiné, & qu'il nous en remercia, en nous faiſant toutefois obſerver que nous avions tort de ne pas trouver de la gaieté dans ſon Poëme de la *Dunciade*; nous ne citerons pas non plus d'autres faits qui prouvent que ce n'eſt point malgré lui que nous avons loué ſes Productions, parce que le témoin de ces faits eſt un Homme de Lettres d'Italie qui n'habite plus en France; mais nous citerons la lettre que nous écrivit M. *Paliſſot*, pour nous accuſer la réception des *Trois Siecles* que nous lui avions envoyés au moment de leur publication.

» Je n'ai reçu qu'avant-hier, Monſieur, » les trois volumes que vous avez bien

» voulu m'envoyer. J'en ai déjà parcouru » pluſieurs Articles, & le peu que j'en » ai lu m'a donné le plus grand empreſ- » ſement de voir la ſuite. J'ai fait même » quelques obſervations, qui vous prou- » veront l'intérêt que je prends à la ré- » putation que vous méritez.... Vous ſe- » riez très-aimable, s'il vous prenoit fan- » taiſie de venir paſſer quelques momens » dans ma retraite avec M. *Veſpaſiano*, » [c'eſt l'Italien dont nous avons parlé] » que je vous prie d'embraſſer pour moi » de tout mon cœur. Je tâcherois de vous » procurer quelque plaiſir du même genre » que celui dont vous venez de me ré- » galer ". Cette lettre, que nous con- ſervons comme un témoignage ſubſiſtant de la loyauté de M. *Paliſſot*, finit par ces mots : » Soyez perſuadé de ma reconnoiſ- » ſance, de mon eſtime, & du très-ſincere » attachement avec lequel j'ai l'honneur » d'être, &c. Argenteuil, ce jeudi 26 » Octobre 1772 ".

Et puis allez, trop crédules Lecteurs,
Juger, par leurs Ecrits, de l'ame des Auteurs !

PALLU, [*Martin*] Jéſuite, né en 1661, mort à Paris en 1742.

On chercheroit en vain, dans ſes *Sermons*, cette éloquence vive & pénétrante qui captive l'eſprit & ſubjugue le cœur; mais ces heureuſes qualités, qui ne ſont pas données à tous les Orateurs, ſont remplacées par une ſimplicité noble, un ton de douceur & d'onction, qui met ſes Diſcours bien au deſſus des fades déclamations & de la compoſition apprêtée de la plupart de nos Prédicateurs modernes. Leur mérite principal conſiſte dans une ſage application de l'Ecriture & des Peres, toujours cités à propos.

PANARD, [*Charles-François*] né à Couville près de Chartres en 1690, mort à Paris en 1765.

Il eſt regardé, avec raiſon, comme le *Lafontaine* du Vaudeville. Tous ſes Ouvrages, en effet, reſpirent une délicateſſe & une naïveté qui le rapprochent beaucoup du génie de notre *Eſope* François. Ses Couplets joignent au mérite de l'a-

grément, celui d'une critique de nos mœurs, auſſi juſte qu'ingénieuſe. Dans tous ſes Opéra comiques, il a ſu ſe garantir de la contagion du Bel-eſprit, répandue aujourd'hui juſque dans les Chanſons, qui, pour être bonnes, ne doivent être le fruit que de l'imagination & de la gaieté. Le pinceau de M. *Panard* eſt preſque toujours négligé, mais piquant. Sans aucune apparence de prétention, le Poëte ſait plaire, & ſes leçons n'ont rien de cette philoſophie fade & baroque qui oſe ſe montrer dans les Opéra comiques, & finira par en dégoûter. On peut juger de ſa maniere, par ces morceaux tirés d'une de ſes Comédies, intitulé l'*Impromptu des Acteurs.*

Non, l'on ne vit jamais l'orgueil & l'inſolence
Régner autant que dans ces jours.
La Bourgeoiſe à préſent n'eſt plus reconnoiſſable;
On la voit magnifique, aux Spectacles, aux Cours;
La Coquette ſoutient un train conſidérable,
Et le moindre Commis arbore le velours.
Rien ne diſtingue un homme de naiſſance;
Tout le monde ſe donne un air de qualité.

Une Actrice ſe croit fille de conſéquence;
L'Acteur ſe perd par ſa fatuité.
Contre un juſte Public un Auteur révolté
Se croit un Bel-Eſprit, malgré ſon ignorance.
Le Maître de Muſique eſt un homme fêté,
Et juſques en caroſſe on voit rouler la danſe.

L'eſprit n'eſt plus qu'un faux brillant,
La beauté qu'un faux étalage,
Les careſſes qu'un faux ſemblant,
Les promeſſes qu'un faux langage.
Fauſſe gloire, fauſſe grandeur,
Logent par-tout le faux honneur.
Par-tout on voit fauſſe Nobleſſe,
Fauſſe apparence, faux dehors,
Faux airs, fauſſe délicateſſe,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur eſt faux chez *Amarante*,
Veſta nous montre un faux maintien,
Liſe eſt une fauſſe ignorante,
Clindor eſt faux homme de bien.

Ces noms ſont ceux des perſonnages de la Piece. Dans le même rôle on trouve le morceau ſuivant.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,

Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi choſe délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats font grande chere,
Quand on leur ſert, dans un repas,
De grand vin dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

Ses autres Comédies & ſes Opéra comiques ſont remplis de traits auſſi agréables, & qui naiſſent également du fond du ſujet. C'eſt ainſi qu'un Auteur doit attaquer le ridicule, & qu'il travaille plus utilement à la réforme des travers de ſa Nation, en les frondant par une ſatire fine, que ces Poëtes mornes & langoureux, qui ne ſavent étaler que des ſentimens outrés, & un faux pathétique, incapable de produire aucun effet.

Le quatrieme volume des Œuvres de M. *Panard* offre une Collection agréable de petites Poéſies, où l'eſprit & le ſentiment brillent ſans affectation. L'heureux naturel y embellit tout, & ſans ce natu-

rel on doit renoncer à ces ſortes de Productions.

La perſonne de M. *Panard* reſſembloit à ſes Ouvrages ; il étoit doux, modeſte & agréable, qualités qui le rendirent cher à tous ceux qui le connoiſſoient. Quoiqu'il eût infiniment plus d'eſprit & de talent que n'en ont les *Laharpe* & les *Marmontel*, il vécut & mourut dans l'indigence. La raiſon qu'en donne M. l'Abbé de *Voiſenon*, c'eſt que ſans mépriſer les Grands, il ne ſavoit pas les cultiver. » Leur » rang, ajoute-t-il, ne l'offuſquoit point ; » il ne les trouvoit pas de trop ſur la » terre, comme font nos Philoſophes : » il ſe contentoit de ne pas ſe rencontrer » ſur leur paſſage. La candeur de ſon » ame, l'égalité de ſon caractere, & la » gaieté de ſon eſprit, ne laiſſoient pas » ſoupçonner qu'il eût beſoin de rien. » Quelques amis lui en épargnerent la » peine. Il étoit logé chez un, il rece- » voit une penſion modique de quelques » autres, & avoit aſſez bonne opinion

» d'eux pour ne pas les en remercier. Il » mourut paiſiblement, comme il avoit » vécu, ſans ſouffrances, ſans maladie ; » on crut qu'il s'étoit endormi «.

PAPILLON, [*Philibert*] Docteur de Sorbonne, né à Dijon en *1666*, mort dans la même ville en 1738 ; un de ces Savans, ou plutôt de ces Erudits, qui, à force de patience & de ſoins, viennent à bout de ſe faire une réputation dans la Littérature. On a de celui-ci une *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, en deux volumes *in-folio*, qui, quoique fort vantée, nous a toujours paru un des plus mauvais Ouvrages de ce genre. Ce ne ſont que des noms obſcurs, des titres d'Ouvrages dont on n'a jamais entendu parler, des dates, & d'autres choſes ſemblables, qui ne ſuppoſent que des recherches inutiles pour les trois quarts. De tous les Auteurs dont il eſt parlé dans cette Collection, à peine douze ſont connus dans la République des Lettres ; & les Mémoires qui regardent la vie de tous ces Au-

PAPIRE MASSON, [*Jean*] né dans le Forez en 1544, mort à Paris en 1611.

Autrefois eſtimé; on ne lit plus ſes Ouvrages, qui, pour la plupart, ſont écrits en Latins. La cauſe de cet oubli vient naturellement de ce que les ſujets qu'ils traitent ont été remaniés depuis par des Ecrivains plus habiles. En fait d'Ouvrages d'Erudition & de Recherches, il eſt aſſez ordinaire que les derniers venus faſſent oublier leurs prédéceſſeurs, quand ceux-ci ne ſont pas du premier mérite. Voici le titre des Productions de *Papire Maſſon : Annalium libri IV.—Vita Joannis Calvini.— Notitia Epiſcoporum Galliæ.* — Une Hiſtoire des Papes, ſous ce titre aſſez ſingulier, *de Epiſcopis Urbis.*

On a encore de cet Auteur des Eloges de quelques Hommes illuſtres, le tout écrit en Latin, farci de grands mots, & aſſez dépourvu de ſens.

PARFAIT, [*François*] né à Paris en 1698, mort en 1753.

On lui doit une *Hiſtoire générale du*

Théatre François, en 17 volumes, Production d'un travail énorme, mais ſans goût, ſans méthode, & d'un ſtyle plus que négligé. L'Auteur y a joint un *Dictionnaire des Théatres*, en 6 vol. qui, avec les mêmes défauts, fourmille d'inexactitudes.

PASCAL, [*Blaiſe*] né à Clermont en Auvergne, en 1623, mort à Paris en 1662, Génie qui a ſu allier l'énergie des penſées avec l'élégance & la pureté du langage, ce qui le place, ſans contredit, parmi les meilleurs Ecrivains du Siecle de *Louis XIV.*

Ce n'eſt pas pour avoir appris les Mathématiques ſans Maître, qu'on doit le regarder comme un homme extraordinaire : le P. *Magnan*, M. *Parent*, M. *Sauveur*, pluſieurs autres, & de nos jours un ſimple Berger, ont rendu ce phénomene moins étonnant. Sa plus grande célébrité vient de ſa maniere de penſer & d'écrire. Les *Lettres provinciales* ſeront toujours regardées comme un des chef-d'œuvres de notre

langue. Tous les genres d'éloquence y ſont employés tour-à tour. La force, la vivacité, la chaleur, la plaiſanterie, le raiſonnement, y jettent une variété & un intérêt qui ſoutient l'attention du Lecteur, malgré la longueur & la fréquence des citations. La quatorzieme, ſur-tout, peut le diſputer à ce que l'antiquité a le plus admiré en fait d'éloquence. » Il eſt vrai, devons-nous ajouter par un eſprit d'impartialité, avec l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, » il eſt vrai, que tout le » Livre portoit ſur un fondement faux. » On attribuoit adroitement, à toute la » Société, des opinions extravagantes de » quelques Jéſuites Eſpagnols & Fla- » mands. On les auroit déterrées auſſi bien » chez les Caſuiſtes Dominicains & Fran- » ciſcains; mais c'étoit aux ſeuls Jéſuites » qu'on en vouloit. On tâchoit, dans ces » Lettres, de prouver qu'ils avoient un » deſſein formé de corrompre les hommes, » deſſein qu'aucune Société n'a jamais eu » & ne peut avoir «.

Le même Ecrivain n'a pas été auſſi ju-

dicieux à l'egard des *Penſées de Paſcal* ſur la Religion. Pouvoit-il oublier que ces Penſées ne ſont que des éruptions intermittentes d'un eſprit accoutumé à réfléchir profondément, & auxquelles les infirmités continuelles de l'Auteur n'ont pas permis de donner de la liaiſon & de la ſuite, comme il en avoit l'intention ? Malgré le peu d'ordre qui y regne, il eſt impoſſible de n'y pas reconnoître une ſublimité, une profondeur, une force & une vérité qui éclairent, ſaiſiſſent, enlevent le Lecteur. La Critique du Philoſophe n'a ainſi ſervi qu'à faire ſentir la ſupériorité du Génie, qu'il vouloit ravaler. La Philoſophie ne ceſſera-t-elle jamais de travailler à ſa honte, en s'obſtinant, par une pitoyable maladreſſe, à décrier tant d'hommes ſupérieurs qui ont écrit en faveur de la Religion ? L'impiété ſeroit-elle plus excuſable & mieux fondée, quand il ſeroit vrai que les Défenſeurs du Chriſtianiſme ſe ſont trompés quelquefois ? Tout au plus on peut reprocher aux *Penſées de Paſcal*, de trop ſe reſſentir du caractere cauſtique

& de la mélancolie habituelle de leur Auteur. Peintre vigoureux & facile, ſon coloris, il eſt vrai, eſt ſec & rembruni; mais ce défaut n'empêche pas qu'il ne l'emporte de beaucoup ſur le commun des Moraliſtes, & ne s'éleve même au rang des plus éloquens & des plus ſubſtantiels. Ses Penſées, nous le répétons, étonnent l'imagination & remuent le cœur. Il eſt impoſſible de renfermer en moins de mots plus de raiſon, plus de cette éloquence qui naît du ſentiment vif des objets. *Bayle* avoit raiſon de dire que des lumieres & une conduite ſemblables à celle de *Paſcal, mortifient plus les Libertins, que ſi on leur lâchoit une douzaine de Miſſionnaires.* Dans un autre endroit, il ajoute : *Ils ne pourront plus dire qu'il n'y a que de petits eſprits qui aient de la piété; car on leur en fait voir de la mieux pouſſée dans un des plus grands Géometres, des plus ſubtils Métaphyſiciens, & des plus pénétrans eſprits qui aient jamais été au monde.* Si cette réflexion n'eſt pas bien écrite, elle eſt au moins très-concluante.

PASQUIER, [*Etienne*] d'abord Avocat, puis Conſeiller au Parlement de Paris, enſuite Avocat-Général de la Chambre des Comptes, né à Paris en 1528, mort dans la même ville en 1615.

Son Ouvrage intitulé, en mauvais François, *Recherches de la France*, &c. eſt rempli de morceaux aſſez curieux. On y trouve des remarques, des éclairciſſemens, des diſſertations ſur divers ſujets de l'antiquité, principalement ſur ce qui concerne la France; mais *Paſquier* y avance quelquefois des faits haſardés, & des anecdotes fauſſes. Il avoit l'eſprit libre, l'imagination bizarre, & tout ce qu'il a compoſé participe de ces deux travers. Ses Poéſies Latines ſont communément bonnes; mais ſes Vers François ne valent abſolument rien, quoiqu'ils aient été loués par la plus grande partie des Rimeurs de ſon temps. Pour marquer ſon déſintéreſſement, il ſe fit peindre ſans mains, avec le Quatrain ſuivant.

Ici je ſuis ſans mains, vous demandez pourquoi!
Avocats, c'eſt pour vous apprendre

Que nul n'obſerve mieux que moi
La Loi qui des Cliens nous défend de rien prendre.

Paſquier laiſſa trois enfans, qui écrivirent tous trois, pour le venger des critiques du P. *Garaſſe*, en lui répondant ſur un ton qui ne valoit pas mieux que celui de ce burleſque adverſaire.

PASSERAT, [*Jean*] Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal, à Paris, né à Troies en Champagne, en 1534, mort à Paris en 1602.

Le nom de cet Auteur ſe ſoutient encore ſur les débris de ſa réputation, pour avoir cultivé les Lettres, dans un temps où elles étoient encore plongées dans la barbarie. Son zele ne contribua pas peu à en faire naître le goût parmi ſes Contemporains, qui venoient de toute part l'entendre expliquer les Auteurs Grecs & Latins. A juger du caractere de ſon eſprit par ſes Ouvrages, il l'avoit délicat, orné, facile, & fort gai. C'étoit une eſpece de *Rabelais*, ſans avoir le même

génie pour la plaiſanterie ; ſon ame ſeule étoit d'une trempe ſemblable à celle du Curé de Meudon. Ses Poéſies Françoiſes fourmillent de Latiniſmes, & n'ont de mérite que celui de la naïveté, naïveté bien au deſſous de celle de *Marot* qu'il avoit voulu auſſi imiter. Ses Vers Latins ſont moins mauvais, & on ne fait cas que de ſes Epigrammes. On lit cependant encore avec une ſorte de plaiſir ſes Harangues Latines, dans leſquelles on remarque un ſtyle épigrammatique, qu'on lui pardonne en faveur de la fineſſe des penſées & de la pureté de ſa diction. Le meilleur de tous ſes Ouvrages eſt un Commentaire ſur *Catulle, Tibulle & Properce ;* car ſa Traduction des trois Livres de la *Bibliotheque d'Apollodore* n'eſt pas liſible, tant le ſtyle en eſt barbare.

Paſſerat compoſa lui-même ſon Epitaphe, qui finit ainſi.

Amis, de mauvais Vers ne chargez pas ma tombe.

PATIN, [*Guy*] Profeſſeur de Médecine au Collége Royal de Paris, né dans

le Beauvoisis en 1601, mort en 1672.

Nous n'apprécierons pas ses Ouvrages de Médecine, qui ne sont pas de notre objet. Ses *Lettres* sont la source de sa célébrité. Le style en est agréable, mais satirique ; les Anecdotes dont elles fourmillent, sont intéressantes, mais le plus souvent inexactes. Son caractere facétieux & cynique tenoit beaucoup de celui de *Rabelais*. Quelquefois il échappoit à *Gay Patin* des traits de vérité sur la Science qu'il professoit. » Je le dis à la confusion » de mon Art, écrivoit-il à un de ses » amis, si les Médecins n'étoient payés » que du bien qu'ils font, eux-mêmes n'en » gagneroient pas tant. Mais nous profitons » de l'entêtement des femmes, de la foi- » blesse des hommes malades, de la cré- » dulité de tout le monde «.

PATRIS, [*Pierre*] né à Caen en 1585, mort à Paris en 1672.

Sans sa petite Piece, connue de tout le monde, quoique médiocre,

Je songeois cette nuit que de mal consumé, &c.

on ſauroit à peine qu'il ait exiſté. Il faut feuilleter les Recueils obſcurs, pour y trouver quelques autres Ouvrages de ſa façon, dignes tout au plus de figurer dans les Collections oubliées. On dit qu'il étoit porté à la plaiſanterie, & que ce goût l'accompagna juſqu'au tombeau. Il répondit à un de ſes amis qui le féliciroit d'être revenu d'une grave maladie à l'âge de 80 ans : *Hélas ! mon cher, ce n'eſt pas la peine de m'habiller.*

PATRU, [*Olivier*] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1604, mort dans la même ville en 1681.

Pourquoi cet Auteur, qui a joui d'une ſi grande réputation pendant ſa vie ; que *Vaugelas* conſultoit comme l'oracle de la Langue Françoiſe ; à qui *Deſpréaux* & *Racine* s'empreſſoient de lire leurs Ouvrages, comme à un juge plein de lumieres & de goût ; pour qui l'Académie avoit une déférence qui tenoit du reſpect ; qu'on regardoit au Barreau, comme un des

Orateurs les plus éloquens; pourquoi eſt-il aujourd'hui totalement oublié? La raiſon en eſt facile à trouver; c'eſt que la Poſtérité ne juge jamais d'un Auteur ſur les éloges de ſes contemporains & de ſes amis; elle le cite en perſonne devant ſon Tribunal, & ſes Productions ne peuvent ſe ſoutenir à ſes yeux que par leur propre mérite. Si un Littérateur pouvoit ſe rendre juſtice à lui-même, M. *Patru* auroit dû s'attendre à ce changement de fortune. Ses Ouvrages, preſque tous au deſſous du médiocre, ont eu le ſort qu'ils méritoient; leur foibleſſe n'a pu ſoutenir l'analyſe du temps, qui dévore tout ce qui n'eſt pas marqué au coin du Génie.

Il importe peu aux ſiecles ſuivans qu'un Auteur ait connu parfaitement ſa langue, qu'il l'ait parlée purement & avec facilité, qu'il ait eu du goût & des connoiſſances, que les grands Poëtes de ſon temps l'aient célébré: s'il n'a laiſſé des Ecrits qui le rendent digne de ſe ſurvivre à lui-même, on le met bientôt au rang des Auteurs oubliés. D'ailleurs, il eſt certains talens

dont l'éclat ne ſauroit être que paſſager. Tels étoient ceux de M. *Patru*. Malgré la pureté du langage, qui conſtitue le mérite de ſes *Plaidoyers* & de ſes *Lettres*, faute de cette chaleur & de cette raiſon qui donnent la vie aux Ecrits, on ne s'empreſſe plus de les lire, & ſon nom ſeul eſt reſté dans notre ſouvenir.

Le ſort que M. *Patru* a éprouvé, eſt l'image de celui qui eſt réſervé à pluſieurs Ecrivains de nos jours, dont la renommée n'eſt que le fruit des préventions d'une infinité d'eſprits incapables de juger & d'eſtimer autrement que ſur parole. Combien d'Auteurs médiocres, célébrés comme de Grands Hommes, ne ſont-ils pas déjà appréciés à leur juſte valeur ? On peut en impoſer au Public ; mais l'illuſion n'a qu'un temps. Le jugement des Connoiſſeurs prévaut à la longue, & entraîne néceſſairement celui de la multitude. On s'apperçoit déjà, par exemple, que le Public de la Capitale, plus à portée de profiter des lumieres de quelques bons eſprits incapables de céder au torrent, eſt beaucoup

revenu & revient tous les jours ſur certaines réputations que le manége avoit établies. Pluſieurs Ecrivains, déifiés par le préjugé ou l'eſprit de parti, commencent à voir diminuer leur culte, & à retomber ſur terre, du haut du piédeſtal ſur lequel on les avoit élevés. On commence à connoître que quelques traits de Morale & de Littérature, dont les uns ſont communs & les autres haſardés; que des penſées & des réflexions détachées; que des lambeaux de traduction ſecs & froids; que des Eloges écrits d'un ſtyle plus impoſant & plus maniéré, que ſolide & vigoureux; que des Eſſais ſans deſſein, ſans méthode, ſans profondeur, ſans vûes, ſont de foibles titres pour une célébrité durable. L'aptitude à réſoudre un problême, n'eſt pas non plus capable de ſoutenir la réputation de Grand Homme, facile à ſe procurer, quand, avec quelque mérite, on a l'adreſſe d'intéreſſer l'amour-propre des autres au ſuccès du ſien. Ce n'eſt pas en qualité de Géometre que *Paſcal* eſt regardé comme un Génie dont le nom ſe

ſoutient avec gloire dans la Poſtérité : tant d'autres, plus habiles que lui * en ce genre, n'ont pas le même avantage ! C'eſt pour nous avoir laiſſé des Lettres qui ſont un chef-d'œuvre d'éloquence ; pour avoir enrichi l'eſprit humain de penſées profondes, fortes & ſublimes ; pour avoir lancé, dans cinq ou ſix traits de plume, plus de lumiere & de génie qu'on n'en trouve dans tout ce qui paroît accumulé avec tant d'effort dans des volumes de *Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire, & de Philoſophie.*

Il ne ſera pas inutile de remarquer que M. *Patru* eſt le premier qui ait donné l'exemple à l'Académie Françoiſe de compoſer des Diſcours de remercîment. Il ſe crut ſi honoré du choix qu'on avoit fait de lui, que, le jour de ſa Réception, il en témoigna ſa reconnoiſſance à ſes nouveaux Confreres. Ce témoignage leur plut ſi fort, qu'ils ordonnerent qu'à l'avenir

* Tels que MM. *Clairaut, Euler, Fontaine, &c.*

tous les Récipiendaires feroient auſſi un Diſcours de remercîment.

On peut ajouter encore cette anecdote qui fait honneur au jugement & à la fermeté de M. *Patru*. Après la mort de l'Académicien *Conrart*, un grand Seigneur ignorant ſollicita ſa place. On penchoit à l'admettre, quand cet Apologue de M. *Patru* fit revenir les eſprits ſur un pareil choix : *Un ancien Grec avoit une lyre admirable à laquelle ſe rompit une corde ; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.*

PATU, [*Claude-Pierre*] né à Paris en 1726, mort en 1757.

Ceux qui l'ont connu particuliérement, aſſurent que les Lettres ont fait une grande perte par ſa mort prématurée ; ceux qui ont lu ſa Traduction, intitulée *Choix de petites Pieces du Théatre Anglois*, doivent au moins convenir qu'il ſavoit écrire avec naturel, élégance & facilité.

Il a fait, en ſociété avec M. *Portelance*,

une petite Comédie en Vers, intitulé *les Adieux du Goût*, qui a eu des ſuccès, & en promettoit de plus grands au talent de l'Auteur, s'il eût pu continuer cette carriere.

PAVILLON, [*Etienne*] de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1705.

Après l'Abbé de *Chaulieu*, il eſt un de ceux qui ont le mieux réuſſi dans ce qu'on appelle Poéſies fugitives, ou Vers de Sociétés. Le naturel, la délicateſſe, une galanterie éloignée de toute fadeur, une facilité étonnante à s'exprimer avec autant de grace que de juſteſſe, un ton de morale qui n'eſt point recherché, le mettent au deſſus de la plupart des Beaux-Eſprits de ſon temps & de ceux de notre Siecle qui ſe ſont exercés dans le même genre. On a eu raiſon de dire de *Pavillon* ce qu'on ne peut dire d'aucun d'eux :

Rival ingénieux d'*Ovide*
S'il vouloit fléchir une *Iris*,

Les Graces dictoient ſes Ecrits,
Et l'Amour lui ſervoit de guide.
La Sageſſe bientôt ſut bannir de ſon cœur
Les vains amuſemens de l'amoureuſe ardeur.

Par une adreſſe ſans égale,
Il prit ſoin de former les mœurs,
En cachant, ſous l'appas de ſes Vers enchanteurs,
Les traits d'une auſtere Morale.

PAULET, [*Jean-Jacques*] Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & de celle de Montpellier, né à Anduſe, dans le Bas-Languedoc, en 1740.

Ses *Recherches hiſtoriques & phyſiques ſur les maladies épizootiques*, publiées par ordre du Gouvernement, ne ſont pas de notre reſſort, quoiqu'écrites d'un ſtyle qu'un homme de Lettres ne déſavoueroit pas; mais ſon *Hiſtoire de la petite vérole*, en 2 vol. *in*-12, nous autoriſe à placer ſon nom parmi ceux de nos Littérateurs qui ont fait le plus noble uſage de leurs lumieres & de leurs talens. Le but de cet Ouvrage eſt moins de repaître la curioſité du Public ſur l'origine, les progrès & les

effets de cette cruelle maladie, que de préſenter les moyens d'en délivrer la Nation & l'Europe entiere. Telle eſt la fin louable que l'Auteur s'eſt propoſée dans ſes Recherches hiſtoriques. Pour y parvenir avec ſuccès, il commence par établir & prouver que cette maladie eſt accidentelle, contagieuſe, & non naturelle à l'homme; qu'elle n'a point exiſté de tout temps, puiſque les Médecins de l'antiquité n'en ont point parlé, & que ce n'eſt que vers le milieu du ſixieme Siecle qu'elle a été apportée dans nos contrées, comme la peſte & la lepre l'ont été pluſieurs fois, ſur-tout durant les croiſades. M. *Paulet* fait voir enſuite l'analogie qu'il y a entre ces deux maladies & la premiere, toutes trois également étrangeres à nos climats, toutes trois contagieuſes, qui ſe tranſmettent & s'étendent par la communication, & qui deviennent éternelles dans un pays, ſi l'on ne prend des meſures pour les faire ceſſer. Enfin il propoſe des moyens propres à délivrer la Nation de la petite vérole, & ces moyens different

peu de ceux qu'on a employés pour chaſſer la peſte de l'Europe. Les raiſonnemens de l'Auteur, appuyés ſur des faits inconteſtables, ont paru concluans à tous les eſprits droits & ſans préjugé; & l'heureuſe expérience que pluſieurs villes, entre autres St. Omer & Dijon, ont faite des moyens qu'il propoſe, a mis le ſceau à la démonſtration de ſes principes, & prouvé que non ſeulement la France, mais l'Europe entiere, peut ſe préſerver de ce fléau, avec les précautions indiquées.

On ſent qu'un Ouvrage de la nature de celui-là, qui contredit les idées reçues, & qui contient une doctrine ſi oppoſée à celle des Inoculateurs & à leurs intérêts, devoit néceſſairement éprouver des contradictions, & ſuſciter des ennemis à l'Auteur. Il s'y étoit attendu. Il ſavoit combien les illuſions accréditées ſont promptes à ſe révolter contre la voix qui les combat; il n'ignoroit pas non plus de quoi l'eſprit de parti eſt capable, lorſqu'il ſe voit contredit & humilié; mais ſon zele n'en a point été effrayé. Il

eſt vrai que ſi quelque choſe pouvoit flatter ſon amour-propre & ajouter à la bonté de ſa cauſe, ce ſeroit la maniere dont on a attaqué ſes idées & combattu ſes raiſonnemens. Il s'étoit attendu à des critiques du moins ſpécieuſes, & on n'a publié contre lui que des Libelles, où l'invective, le ſarcaſme, l'injure, & les traits de mauvaiſe foi, tiennent la place des raiſons. Il ne faut pas s'en étonner: ce ſont des Philoſophes qui ont prôné & introduit l'inoculation parmi nous: c'étoit donc aux Philoſophes à répondre à M. *Paulet*, & l'on ſait que ce n'eſt jamais par les armes de la raiſon & de l'honnêteté que ces Meſſieurs répondent aux Ouvrages qui contrediſent leurs opinions. Voyez l'Article CONDORCET.

PAULIAN, [*Amé-Henri*] Jéſuite, né à Nîmes en 1722.

Un excellent *Dictionnaire de Phyſique* lui avoit déjà mérité le ſuffrage des Savans, lorſqu'il fit paroître un Dictionnaire *Philoſopho-Théologique*, en deux volumes,

qui n'eſt pas moins bon dans ſon genre. Il y combat avec avantage les erreurs de nos Incrédules. Ce dernier Ouvrage lui a attiré les anathêmes de leur Chef; mais cette étrange maniere de réfuter les bons Ecrits n'a point nui au ſuccès de ce Livre, & ne découragera pas ſans doute le zele de l'Auteur.

PAYS, [*René* LE] de l'Académie d'Arles, né à Nantes en 1636, mort en 1690; Bel-Eſprit & Poëte de Province, dont les Vers foibles, mais pleins de gaieté, amuſerent quelque temps la Cour & la Capitale. Cet Auteur s'étoit mis dans la tête de copier *Voiture*, dont il n'a jamais pu approcher. *Boileau* le tourna en ridicule dans ſes Satires, & mit dans celle du Feſtin, ce Vers dans la bouche d'un Campagnard :

Le Pays, ſans mentir, eſt un Bouffon plaiſant.

Le Poëte provincial, bien loin de ſe fâcher de ce trait, ne fit qu'en plaiſanter

dans les Lettres qu'il écrivoit à Paris ; & lorſqu'il vint y faire un voyage, il alla voir *Boileau*, ſoutint devant ce Satirique ſon caractere enjoué, & ils ſe ſéparerent bons amis.

On ne lit plus aujourd'hui les Vers ni la Proſe de *le Pays*, quoiqu'on y rencontre des traits divertiſſans, préférables aux fauſſes gentilleſſes qui amuſent aujourd'hui.

PECHANTRÉ, [*Nicolas* DE] né à Toulouſe en 1636, mort en 1708.

Sa Tragédie de *Géta* l'aſſocie à la liſte des Poëtes tragiques, qui n'ont eu de ſuccès paſſagers ſur la Scene, que pour ſe noyer enſuite dans le fleuve d'oubli.

PELETIER, [*Pierre* LE] né à Paris, mort en 1680; Poëte médiocre, qui faiſoit des Sonnets médiocres, à la louange de tous les Ouvrages médiocres de ſon temps. Le ridicule que lui donna *Boileau*, n'empêche pas que nous n'ayons encore des *Peletier* toujours prêts à faire des Sonnets en Proſe,

pour fêter dans leur légende les Ecrivains qui leur reſſemblent.

PELISSON, [*Paul*] de l'Académie Françoiſe, né à Beziers en 1624, mort à Paris en 1693.

Avant de s'attacher à l'Eloquence, dont on peut le regarder comme un des reſtaurateurs, il s'étoit appliqué à l'étude du Droit. Sa *Paraphraſe* du premier Livre des Inſtituts de *Juſtinien*, ne ſe reſſent, en aucune maniere, de la jeuneſſe de l'Auteur, qui n'avoit alors que dix-neuf ans. On remarque dans cet Ouvrage cet eſprit clair, méthodique, & nerveux, qu'il développa dans la ſuite avec plus d'éclat dans un autre genre.

Son *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe* a ſervi de modele pour le ſtyle à ceux qui l'ont écrite après lui, & doit en ſervir à ceux qui l'écriront dans la ſuite. La lecture de cet Ouvrage, qui n'étoit encore que manuſcrit, enleva les ſuffrages de tous les Académiciens, parmi leſquels M. *Peliſſon* n'étoit pas encore admis. Ils

décidérent d'une voix unanime, que la premiere place vacante lui ſeroit réſervée. En attendant, on lui donna le droit d'aſſiſter aux ſéances, avec cette diſtinction glorieuſe, que la même grace ne pourroit être accordée à perſonne pour quelque conſidération que ce fût. Une gloire bien ſupérieure à celle que M. *Peliſſon* a méritée par ſes talens, eſt la grandeur d'ame avec laquelle il ſe déclara le Défenſeur du Surintendant *Fouquet*, après ſa diſgrace. Les Diſcours qu'il compoſa pour la juſtification de ce Miniſtre, ſont les chef-d'œuvres d'une Eloquence mâle, rapide, attachante, & portent l'empreinte d'une ame pleine de nobleſſe & de ſentiment; auſſi tout ce qu'il y avoit alors de plus reſpectable s'empreſſa de lui rendre hommage.

Le fameux M. *le Fevre*, pere de Madame *Dacier*, lui dédia, pendant qu'il étoit à la Baſtille, ſon *Lucrece* & ſa Traduction du Traité de *Plutarque* ſur la ſuperſtition. Un *Mécene* dans les fers eſt peut-être un exemple unique dans la Littéra-

cure,

ture. Meſſieurs les Ducs de *Montauſier*, de *S. Aignan*, & pluſieurs autres Seigneurs de la Cour, allerent le voir dans ſa priſon, dès les premiers inſtans où il eut permiſſion de recevoir des viſites : tant il eſt vrai que les qualités de l'ame font le véritable prix des talens, qui ſans elles ne font que de ſimples Auteurs, & ſouvent des hommes très-peu eſtimables ! Une ſi louable émulation s'étendit plus loin. *Louis XIV* ſe réunit lui-même aux Admirateurs, &, qui plus eſt, aux amis de M. *Peliſſon*. Après lui avoir rendu ſa liberté, il l'emmena avec lui dans ſes Campagnes, & lui accorda ſouvent l'honneur de coucher dans ſa chambre. Cet Ecrivain méritoit les diſtinctions du Monarque autant par le bon uſage qu'il avoit fait de ſes talens, que par la ſincérité avec laquelle il avoit abjuré les erreurs de la Religion prétendue réformée, dans laquelle il avoit été élevé.

Depuis ce temps, il ne s'occupa qu'à répondre à la confiance du Roi, non en achetant des converſions, comme l'a prétendu l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*,

mais en les procurant par ſon zele, par ſes écrits, plus encore par une vie édifiante, qui ne ſe démentit jamais. Les Proteſtans qui ont oſé aſſurer qu'il eſt mort dans des ſentimens ſuſpects, ne l'ont pas connu : une ame auſſi élevée que la ſienne, étoit incapable de diſſimulation. Si ſa derniere maladie ne lui laiſſa pas le temps de recevoir les Sacremens, la vie qu'il avoit menée, ſon exactitude à remplir les devoirs d'un vrai Catholique, doivent placer cet événement au rang de ceux que la prudence ne ſauroit prévoir, & il n'en peut réſulter aucun ſoupçon au préjudice de l'intégrité de ſa foi. On a de lui un Livre de prieres à réciter pendant la Meſſe, qui n'eſt pas ſon meilleur Ouvrage, mais une nouvelle preuve de ſa piété ſincere.

PELLEGRIN, [*Simon-Joſeph* DE] Abbé, né à Marſeille en 1663, mort à Paris en 1745 ; Poëte dont le nom eſt devenu ridicule de nos jours, comme celui de l'Abbé *Cotin*, dans le Siecle de *Louis XIV* ;

mais on doit reconnoître, à l'égard de l'un & de l'autre, plus de fatalité que de juſtice dans le mépris qu'ils ont éprouvé de la part de leurs Contemporains. Le blâme & la louange, dans tous les temps, n'ont pas été équitablement diſtribués; & cette injuſtice eſt encore plus particuliere à notre Siecle.

L'Abbé *Pellegrin* n'étoit pas ſans mérite. On a de lui la Tragédie de *Pélopée*, la Comédie du *Nouveau Monde*, l'Opéra de *Jephté*, qui feroient honneur aux petits Ecrivains qui prennent la liberté de rire à ſon ſujet. Il faut cependant convenir qu'il abuſoit de ſa facilité à faire des Vers; mais c'eſt à ſon peu de fortune qu'on doit attribuer la négligence de ſon ſtyle & les autres défauts qu'on lui reproche. Quand la néceſſité inſpire les talens, elle ne leur donne pas le temps de ſe perfectionner. Le beſoin exténue les Muſes. Un Poëte qui travaille pour ſouper, n'a jamais des inſpirations auſſi vives & auſſi fortes qu'*Horace*, qui, comme dit *Deſpréaux*, *a bu tout ſon ſoûl quand*

il voit les Ménades. Ce cas eſt le ſeul où l'on puiſſe dire, que la néceſſité ne donne point d'eſprit.

PERAU, [*Gabriel-Louis*] Abbé, né à Paris en 1700, mort en 1767.

M. d'*Auvigni* avoit entrepris d'écrire les *Vies des Hommes illuſtres de France.* M. l'Abbé *Perau* ſe chargea, après ſa mort, de continuer cet Ouvrage, auſſi utile que capable de contribuer à la gloire de la Nation. Il eſt très-ſupérieur à celui qui l'avoit précédé, & l'on ne peut qu'être fâché que la perte de ſa vue l'ait empêché de continuer ſon travail. Les onze volumes qui ſont de lui, contiennent quatorze *Vies*; &, ſans qu'on puiſſe les comparer à des Ouvrages du premier mérite, ils ne laiſſent pas d'annoncer des talens. Un ſtyle ſimple, clair, ſans prétention; une narration facile, impartiale, ſeront toujours d'un grand prix aux yeux de ceux qui ſavent comment on doit écrire. On fera grace à la froideur & au defaut de rapidité, en faveur des réflexions ſen-

ſées de l'ordre, du naturel, & de l'équité qui a conduit la plume de l'Auteur.

M. *Turpin* s'eſt chargé de continuer cet Ouvrage, auquel on peut appliquer, à ce ſujet, ce mot de *Virgile : Vires acquirit eundo.*

PEREFIXE, [*Hardouin* DE BEAUMONT DE] Archevêque de Paris, Précepteur de *Louis XIV*, de l'Académie Françoiſe, mort à Paris en 1670.

On dit aſſez communément dans la Société, qu'*Henri IV* doit plus à l'*Hiſtoire* que ce Prélat en a faite, qu'au Poëme de *la Henriade*, apparemment parce que cette Hiſtoire eſt écrite d'un ton de ſentiment & de dignité qui la rend bien plus intéreſſante. On aime à voir ce Prince ſi cher à tous les bons François, revivre ſous le pinceau de l'Hiſtorien, qui en a très-bien ſaiſi le caractere, & qui l'a préſenté avec tant de naturel. Ainſi devroient écrire les Biographes. On les tient quittes de montrer leur propre eſprit; on ne

leur demande que celui de l'homme dont ils prétendent écrire l'Hiſtoire.

PERNETY, [*Jacques*] Abbé, Hiſtoriographe de la ville de Lyon, & Membre de l'Académie de cette ville, né dans le Forez, mort en 1777, âgé de 81 ans.

Auteur de pluſieurs Ouvrages de Philoſophie & de Morale, qui font honneur à ſon eſprit & à ſon jugement. Il y a des Obſervations très-fines & des Penſées très-ſolides dans ſes *Conſeils de l'Amitié*, ainſi que dans ſes *Lettres ſur les Phyſionomies.*

Ses Diſſertations ſur le *Tout eſt bien de Pope*, ſur l'*Education*, ſur la *vraie Philoſophie*, ſont également les fruits d'un eſprit ſage, fait pour inſtruire autant que pour plaire. La derniere de ces Diſſertations apprendra ſur-tout à connoître ce que doit être un Philoſophe. Depuis longtemps les définitions ſont fixées, à l'égard de ce mot ſi en vogue aujourd'hui. Sans le reſpect pour la Religion, la connoiſ-

ſance de ſoi-même, l'amour de l'ordre, l'élévation des ſentimens, le zele de l'utilité publique. la Philoſophie n'eſt qu'une chimere en ſpéculation, ou un être malfaiſant en pratique. Quiconque conſidérera d'un œil vraiment philoſophique l'état actuel des choſes, jugera bientôt ſi nos Amateurs de la Sageſſe connoiſſent la véritable, & ſi leurs travaux annoncent celle qui eſt utile.

Aux lumieres d'une raiſon ſaine, M. l'Abbé *Pernety* a ajouté les richeſſes de l'érudition. L'*Homme ſociable* eſt le fruit de la premiere, & un autre Ouvrage, intitulé *les Lyonnois dignes de mémoire*, le réſultat de la ſeconde. Le caractere de ſon ſtyle eſt la clarté, la méthode, la douceur, & l'aménité, caractere plus que ſuffiſant pour lui procurer des Lecteurs & même des Diſciples.

Il ne faut pas confondre cet Auteur avec un Bénédictin de ce nom, Bibliothécaire du Roi de Pruſſe, dont les Productions ſavantes conſiſtent dans un *Dictionnaire de Peinture, Sculpture & Gra-*

vure ; dans un Livre intitulé *les Fables Egyptiennes & Grecques, dévoilées & réduites au même principe* ; & dans les *Notes* ajoutées aux *Recherches ſur les Américains*, Ouvrage où le ſavoir, l'erreur & l'impiété ſe décréditent mutuellement.

PERRAULT, [*Charles*] de l'Académie Françoiſe, de celle des Sciences, de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1633, mort dans la même ville en 1723.

A s'en rapporter à M. *Diderot*, on le regarderoit comme un Grand Homme, & on ne balanceroit pas de le placer parmi les cinq Auteurs du Siècle dernier, les ſeuls jugés par lui capables de fournir quelques articles * à l'Encyclopédie. L'adop-

* » Si l'on en excepte *Perrault*, dont le Ver-
» ſificateur *Boileau* n'étoit pas en état d'appré-
» cier le mérite, & quelques autres, tels que *la*
» *Motte*, *Terraſſon*, *Boindin*, *Fontenelle*, ſous
» leſquels la raiſon & l'eſprit philoſophique ont
» fait de ſi grands progrès, il n'y avoit peut-être

tion ne peut être que très-glorieuſe, puiſqu'il s'agit d'être aſſocié à des Génies qui ſe flattent de l'emporter ſur tout ce que le Siecle précédent a fourni de plus grand.

Il s'en faut cependant de beaucoup que *Charles Perrault* ſoit en état de ſoutenir un poids ſi immenſe de gloire, à moins qu'en jugeant par lui des Auteurs Encyclopédiſtes, ſa médiocrité ne fût un préjugé pour la leur, ce qui ſeroit bien plus vraiſemblable. Nous ne prétendons pas l'apprécier, pour cela, d'après les Satires de *Boileau*. Il ſuffit d'examiner ſes Ouvrages, & l'on verra ſi cet Auteur preſque oublié étoit capable d'honorer l'Encyclopédie par ſes travaux.

Eſt-ce d'abord par le rare diſcernement qu'il fit paroître, en préférant le mérite des Modernes à celui des Anciens? Eſt-ce enſuite par la maniere dont il ſoutient cette

---

» pas un homme [dans le Siecle dernier] qui » eût écrit une page de l'Encyclopédie qu'on » daignât lire aujourd'hui «. *M. Diderot.*

cauſe? Il faudroit néceſſairement conclure de là, que dans l'Encyclopédie on fait auſſi peu de cas du jugement que du ſtyle, ce qui ne ſe vérifie que trop par le plus grand nombre des articles.

Seroit-ce par le goût qui regne dans ſes Poéſies? On répondroit encore, que la naïveté eſt bien éloignée de la platitude; & cette derniere eſt éminemment l'apanage de *Perrault*. Il eſt vrai qu'il a fait quelques Contes dont les enfans s'amuſent, & qu'on peut lire encore dans un âge avancé, pour affoiblir un moment d'ennui; mais un homme qui fait tomber un *aune de boudin* par la cheminée, qui occupe le grand *Jupiter* à attacher ce boudin au nez d'une Héroïne, n'a pas prétendu travailler pour les Gens de goût, encore moins ſe deſtiner par-là à figurer parmi les Coopérateurs du grand chef-d'œuvre de l'eſprit humain.

Qu'a-t-il donc fait de bien? Une Epitaphe du Maréchal de *Turenne*, & quelques autres petites Poéſies aſſez agréables. Après cela on ne trouve plus chez lui

qu'une proſe diffuſe, traînante, monotone, incorrecte, dépourvue de tours & de penſées. On ſeroit tenté de croire que M. *Diderot* n'a pas ſenti qu'il faiſoit tort au Dictionnaire Encyclopédique, en regrettant, pour ſa perfection, un pareil Ecrivain, ou qu'il a voulu faire connoître par-là le mépris qu'il a toujours eu pour cette Compilation, comme il s'en eſt expliqué pluſieurs fois dans l'Ouvrage même.

Peut-être eſt-ce en faveur de ſon caractere, qu'on a jugé *Perrault* digne d'être agrégé au Corps philoſophique. On ne peut nier qu'il ne l'ait eu plein de gaieté, de politeſſe, de modération, qualités qui tranſpirent dans ſes Ecrits, & bien ſupérieures au mérite de faire de bons Ouvrages; mais ſont-ce-là des titres pour prétendre aux honneurs de la Philoſophie? Le génie de la plupart de nos Philoſophes, ſi morne, ſi empeſé, ſi intolérant, ne prouve-t-il pas qu'elles ſont plutôt un titre d'excluſion? De quelque côté enfin qu'on enviſage *Perrault*, M. *Diderot* n'a point

été avoué par ſes Confreres, lorſqu'il a pris ſur lui d'introduire même ſon ombre parmi eux.

PERRIER, [*Charles* DU] né à Aix, mort en 1692.

Il étoit neveu de ce *du Perrier* à qui *Malherbe* adreſſe les belles Stances qui commencent ainſi :

Ta douleur, du Perrier, *ſera donc éternelle*, &c.

La Poéſie Latine & Françoiſe occuperent ſucceſſivement ſes loiſirs. On peut lire avec plaiſir ſes Odes Latines, ſans croire, avec *Ménage*, qu'elles ſont ſupérieures à celles de *Santeuil;* qu'il eſt difficile de ſurpaſſer. Quant à ſes Vers François, l'honneur qu'ont eu la plupart d'être couronnés par l'Académie Françoiſe, n'a pas été capable de les ſouſtraire aux deſtins de la médiocrité. *Il n'y a que les foux*, diſoit *du Perrier* à d'*Herbelot*, qui n'eſtiment pas mes Vers. D'*Herbelot* lui répondit par ce paſſage, *ſtultorum infinitus eſt numerus.*

PERRIERS, [*Bonaventure* DES] né en Bourgogne, mort en 1544.

Les titres qui lui donnerent de la célébrité dans ſon Siecle, ne feroient pas à préſent la moindre ſenſation. On étoit ſi peu accoutumé alors à la bonne critique, que ſon *Cymbalum Mundi* fut regardé comme une Production étonnante; dans le fond, ce n'eſt autre choſe qu'un Recueil de Dialogues ſatiriques qui n'offrent rien de juſte & de piquant. Aujourd'hui que les ridicules qui en ſont l'objet ont été remplacés par des ridicules d'une autre eſpece, ſes plaiſanteries ont perdu tout leur ſel, faute d'application. Ce qui donna de l'éclat à ce Livre, ce fut la cenſure de la Sorbonne & un Arrêt du Parlement qui le condamna au feu. Beaucoup de mauvais Ouvrages, dans notre Siecle, n'ont fait du bruit dans le monde, que par un pareil traitement, & auront le même ſort.

PERRIN, [*Pierre*] Abbé, Introducteur des Ambaſſadeurs près de *Gaſton* de

France, Duc d'Orléans, né à Lyon, mort en 1680.

Il imagina le premier de donner des Opéra François, à l'imitation de ceux d'Italie. Il en obtint le privilége en 1669, & le céda enſuite à *Lulli*. Si ce Théatre n'eût eu, pour ſe ſoutenir depuis, d'autres ſecours que ceux de la Muſe de l'Abbé *Perrin*, il y a long-temps qu'on en ſeroit dégoûté. Ce prétendu Poëte n'étoit au fond qu'un Rimeur, dont les Vers n'ont guere été connus que de lui ſeul & de l'Imprimeur, qui fut forcé de les lire avant de les mettre ſous preſſe. Ses Odes, ſes Stances, ſes Eglogues, ſes Elégies, & ſur-tout ſa Traduction de l'Enéide en Vers héroïques, ſont des Productions auſſi plates, auſſi rampantes que ſes Opéra; tant il eſt vrai que le talent d'imaginer eſt preſque toujours ſéparé de celui de bien exécuter.

PERRON, [*Jacques* DAVI DU] Cardinal, Archevêque de Sens, né à Berne en 1556, mort à Paris en 1618.

Dès sa jeunesse, l'érudition tenoit en lui du prodige. Il savoit alors le Grec, le Latin, l'Italien, la Philosophie, les Mathématiques, l'Histoire, & écrivoit avec beaucoup de facilité dans sa Langue, soit en Prose, soit en Vers. La Lecture des Peres de l'Eglise le détacha du Calvinisme dans lequel il étoit né; & depuis, les Protestans n'eurent point d'adversaire plus redoutable. Les Ecrits qu'il publia en faveur de l'Eglise Catholique, enleverent à l'Hérésie plusieurs de ses conquêtes. On préféroit alors la force des raisons aux graces du style. Ce n'est pas que celui du Cardinal *du Perron* ne soit analogue au genre de travaux qui ont exercé sa plume; mais aujourd'hui que l'expression est ce qui flatte par excellence, & aveugle si aisément sur le fond des choses, ses Ecrits auroient peine à trouver des Lecteurs parmi nos Amateurs de l'élégance. Après tout, ils n'en sont pas moins comparables à ces armes antiques, qui, pour être lourdes & grossieres, sont cependant célebres par les victoires qu'elles

ont facilitées, & qui, refondues à la moderne, ſeroient encore utiles aux combattans qui ſauroient s'en ſervir.

PESAY, [*N.* Marquis DE] Meſtre-de-Camp de Dragons, Chevalier de St. Louis, mort près de Blois en 1777.

Les Journaux ont rendu le compte le plus flatteur de ſon petit Poëme de *Zélis au bain*, dont les tableaux, à trop de molleſſe près, ne ſauroient être plus agréables, ni le coloris plus brillant. Le plan auroit pu, dit-on, être mieux deſſiné, & l'exécution plus ſoutenue; ce qu'il y a de certain, c'eſt que la touche n'en ſauroit être plus élégante. Les autres Poéſies de M. le Marquis de Peſay offrent de l'eſprit, de la délicateſſe, de la facilité, des graces; il ne leur manque, à notre avis, que plus de naturel & de ſentiment. L'*Epître à la Maîtreſſe que j'aurai*, eſt d'un ton léger & piquant.

Le ſtyle de ce Poëte ſeroit plus conſtamment agréable, ſi la frivolité actuelle ne s'y faiſoit trop ſentir. Cette tournure

d'eſprit eſt vraiment un moyen aſſuré de plaire, parce qu'elle flatte le goût dominant; mais eſt-elle un titre ſolide pour les ſuffrages de la Poſtérité? *Corneille, Racine, Deſpréaux, Lafontaine, Chaulieu,* ſe ſont-ils bornés à cette mince ſuperficie? Les talens de M. de *Peſay* n'euſſent-ils pas été plus utilement employés pour ſa gloire, s'il les eût appliqués à des objets moins frivoles & plus capables de les developper?

Cet Auteur s'eſt attaché, dans ſa Proſe, à des objets plus graves, & les a traités du ſtyle qui leur eſt propre. Le plus connu de ſes Ouvrages en ce genre, eſt l'*Hiſtoire des Campagnes de M. de* MAILLEBOIS *en Italie, pendant les années* 1745 & 1746. Ce n'eſt pas à nous qu'il appartient d'en juger le fond: nous dirons ſeulement que la forme en eſt méthodique, & la diction pure, élégante, toujours proportionnée au ſujet; qualité précieuſe, & qui n'eſt le partage que des bons Ecrivains.

PESSELIER, [*Charles-Antoine*] des Aca-

démies de Nancy, d'Amiens, d'Angers & de Rome, né à Paris en 1712, mort en 1763.

Une assez juste connoissance de la Morale & de la Politique, plus d'esprit que de talent, plus de finesse que de raison, plus de sentiment que d'imagination, de la facilité pour écrire en Vers & en Prose avec intérêt & avec élégance, sont les principaux traits qui caractérisent les Ouvrages de cet Ecrivain.

La lecture de ses Comédies est amusante, parce que la versification est agréable, & le style aisé; mais le plan & l'intrigue ne répondent pas à l'agrément & à la vivacité des détails.

Ses *Fables* seroient plus piquantes, si la fureur de montrer de l'esprit s'y faisoit moins sentir. Il y a si long-temps qu'on regarde le naturel & la naïveté comme les attributs essentiels de ce genre, qu'il est étonnant que nos Fabulistes modernes aient pu se flatter de réussir, en cherchant à les remplacer par des qualités qui les excluent.

Les autres Ouvrages de M. *Peſſelier* ſont des *Lettres ſur l'éducation*, ſemées, par intervalles, de réflexions ſenſées, de vûes utiles, de morale ſolide & bien diſcutée : on déſireroit ſeulement qu'il y eût moins ſacrifié la juſteſſe des penſées à la fineſſe de l'expreſſion & du ſentiment : une *Idée générale des Finances*, & des *Doutes propoſés à l'Auteur de la Théorie de l'Impôt*. Ces deux derniers Ouvrages ſont d'un homme qui, au mérite des connoiſſances, joint celui de les préſenter avec réſerve & modeſtie.

PETAU, [*Denis*] Jéſuite, né à Orléans en 1583, mort à Paris en 1652 ; homme dont les Ouvrages tiennent autant du génie que de l'érudition. Il cultiva les Lettres & les Sciences avec les plus grands ſuccès. Poëte Grec, Latin, & même Hébreu, Aſtronome, Géographe, Chronologiſte, Hiſtorien, Commentateur, Philoſophe, Théologien, il étoit tout, & même ſupérieur dans preſque toutes les parties. Le plus eſtimé de ſes Ouvrages eſt ſa *Chro-*

nologie univerſelle, ou *Science des Temps*, publiée en 1627. Les *Noirs*, les *Fabricius*, les *Voſſius*, les *Dacier*, les *Morus*, tous les Savans de ſon temps ſemblent s'être épuiſés en louanges, pour en exalter l'excellence. Son *Rationiarum Temporum*, qui en eſt une eſpece d'abrégé, eſt un guide des plus sûrs pour l'ordre des temps, des faits, & la comparaiſon des dates. *Boſſuet* en a ſenti tout le mérite; & le grand uſage qu'il en fait dans ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, prouve que le génie ſait s'approprier tout ce qui peut favoriſer ſon eſſor. Le rapport établi entre les époques des diverſes Nations, depuis le commencement du monde juſqu'à *Jéſus-Chriſt*, a bien pu lui donner l'idée de cette liaiſon d'événemens dont il nous a laiſſé un tableau ſi ſublime.

Les Poéſies Grecques & Latines du P. *Petau* ſont plus étonnantes par leur facilité, que par la force des penſées & l'énergie des expreſſions; mais elles ont fourni à l'Abbé *Fraguier* une obſervation qui contribue à ſa gloire. » Quand on les

» lit, on ne comprend pas, dit cet Ecri-
» vain, qu'il ait pu trouver du temps pour
» compoſer tant d'autres Ouvrages ſur les
» matieres les plus importantes, & l'on eſt
» tenté de croire qu'il a paſſé ſa vie à lire
» *Homere* & *Virgile*, dont il prend ſi bien
» le tour & le caractere ".

PETIS DE LA CROIX, [*François*] Secrétaire Interprete du Roi pour les Langues Orientales, Profeſſeur en Arabe au Collége Royal, mort à Paris en 1713.

Un de ces hommes dont la réputation n'eſt pas auſſi étendue qu'elle devroit l'être, parce que la multitude n'eſt pas à portée d'apprécier tout leur mérite. Privés des ſuffrages du vulgaire, ils n'en ont pas moins de droits à la reconnoiſſance publique.

L'étude des Langues Orientales fut la principale occupation de M. *Petis*. Il les entendoit parfaitement toutes. Les Idiomes Arabe, Perſan, Turc, Tartare, Ethiopien, Arménien, lui étoient auſſi familiers que ſa propre Langue, & le ren-

dirent capable d'être employé utilement par *Louis XIV* dans plusieurs négociations. On ne doit pas oublier, à ce sujet, un trait qui fait autant d'honneur à son désintéressement qu'à son habileté. Pressé par les Tripolitains d'interpréter à leur avantage une condition du Traité d'Alger, par laquelle ils étoient obligés à payer deux cent mille écus au profit du Roi de France; malgré des offres considérables, il soutint que la stipulation portoit que la somme seroit payée en écus de France, & non en écus de Tripoli, ce qui eût causé une diminution très-considérable. Une conduite aussi ferme fait d'autant plus d'honneur à sa mémoire, qu'elle ne fut suivie d'aucune récompense, & que son infidélité, si elle avoit eu lieu, pouvoit être plus difficilement découverte.

Ses travaux littéraires consistent dans des Traductions; 1°. d'une *Histoire de Maroc* depuis le septieme Siecle jusqu'au quatorzieme; 2°. d'une *Histoire* de toutes les Monarchies Mahométanes, composée par *Hussein Effendi Hezarsen*, Turc mo-

derne; 3°. d'un *Etat général de l'Empire Ottoman*, depuis sa fondation jusqu'au dix-huitieme Siecle, avec l'Abrégé des Vies des Empereurs, d'après un Manuscrit Turc; enfin, dans celle des *Mille & un Jours*, Contes Arabes, &c.

On a aussi publié, après sa mort, l'*Histoire de Timur-Bec*, connu sous le nom du grand *Tamerlan*, Empereur des Mogols & Tartares. Ce dernier Ouvrage, qu'il a traduit du Persan, a beaucoup contribué à faire connoître dans l'Europe ce fameux Conquérant, sur lequel on n'avoit jusqu'alors que des Mémoires incertains; mais ce en quoi M. *Petis* a plus servi à étendre l'honneur du nom François, c'est par une Histoire de *Louis XIV*, écrite en Arabe, & par la Traduction en Langue Persane, de l'*Histoire* de ce même Prince *par les Médailles*. Ces deux Ouvrages, entrepris par le seul motif du zele patriotique, sont estimés des Orientaux.

Son fils, qui succéda à ses Places & à ses connoissances, nous a donné son Eloge historique, très-bien écrit. On a aussi

de lui des *Lettres critiques*, ſur les Mémoires du Chevalier d'*Arvieux*, publiées ſous le nom d'un Secrétaire de *Mehemet Effendi*, qui prouvent qu'il étoit très-digne de le remplacer; avantage peu ordinaire aux enfans, qui n'ont pas toujours le bonheur d'hériter des talens de leur pere.

1. PETIT, [*Pierre*] Docteur en Médecine, né à Paris en 1616, mort dans la même ville en 1687; fit des Vers Latins, qui ne donnent pas une grande idée de ſa Muſe. On peut tirer plus de fruit de ſes *Traités* ſur des matieres de Phyſique, aſſez curieuſes, & de ſes *Diſſertations* ſur différens Traités d'Hiſtoire, Ouvrages écrits auſſi en Latin, mais d'un ſtyle net & pur; mérite aſſez rare parmi les Modernes.

Pierre Petit fut enterré à Saint Etienne du Mont, où l'Abbé *Nicaiſe* fit dreſſer, à ſon honneur, une Epitaphe, qui nous apprend que cet Auteur fut un des Aſtres de la Pleïade du dix-ſeptieme Siecle : *Eximus Poëta, Pleïadis clariſſimum ſidus.* Nous avions

avions beſoin de cette Anecdote; car *Petit*, & ſes Confreres de la Pleïade, ſont aujourd'hui très-éclipſés. La plupart des Aſtres de la même eſpece qui luiſent aujourd'hui, ſont menacés du même ſort.

2. PETIT, [*Louis*] ancien Receveur général des Domaines & Bois du Roi, mort à Rouen, ſa patrie, en 1693, âgé d'environ 79 ans; Poëte François; très-différent du précédent, & que M. *Titon du Tillet*, M. l'Abbé *Ladvocat*, & quelques autres, ont confondu avec lui.

Celui-ci étoit ami de *Corneille*, dont il fit imprimer les Pieces de Théatre à Rouen. Il étoit auſſi un des plus aſſidus de ceux qui fréquentoient l'Hôtel de Rambouillet. Les Ducs de *Montauſier* & *de S. Agnan* faiſoient grand cas de ſon mérite, ainſi que le P. *Commire*, qui rendit hommage à ſes talens, en lui adreſſant un de ſes Poëmes, intitulé, *Cicures Luſciniæ totâ hyeme decantantes*. Ses Poéſies, qu'on ne lit plus, conſiſtent en des Satires, dont le ſujet eſt moral & critique; en pluſieurs

Epigrammes, Madrigaux, Stances, Ballades, parmi leſquelles on trouve pluſieurs Pieces d'un très-bon goût, ſi on fait grace à quelques expreſſions ſurannées. Son talent paroît ſur-tout décidé pour les Ouvrages de ſentiment. Le naturel, la délicateſſe, la naïveté, rendent ces Petites Pieces intéreſſantes, comme on peut en juger par cette Ballade, bien éloignée de la fadeur du Bel-Eſprit de nos Poëtes doucereux.

Dès que *Robin* eut vu partir *Toinette*,
Il quitta là le ſoin de ſon troupeau,
Il jeta loin panetiere & houlette,
Et ne garda rien que ſon chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un *Jérémie*,
Il ſouhaita mille fois le treſpas;
Et dans ſon mal il n'a d'autre ſoulas,
Que d'entonner ſur ſa flûte jolie
Triſte Chanſon qui finit par, *hélas!*
C'eſt grand pitié d'eſtre loin de s'Amie.

Ces derniers mots, ſans ceſſer, il répete,
Tantôt aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau,
Tantôt couché deſſus la tendre herbette,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau,

Onc ne mena, Berger, ſi triſte vie :
Du doux ſommeil il ne fait plus de cas !
Plus qu'un Hermite il fait maiſgre repas ;
Danſes & jeux ne lui plaiſent plus mie,
Et dans ſa bouche il n'a rien qu'un, *hélas !*
C'eſt grand pitié d'eſtre loin de s'Amie.

Il n'eſt Berger qui ſon mal ne regrette,
Et près de lui Bergeres du hameau
Viennent chanter, filant leur quenouillette,
Pour conſoler ce triſte Paſtoureau.
Mais leur doux chant point ne le ſolatie,
Tant la douleur le tient dedans ſes lacs !
Pour ne les voir, les yeux tient toujours bas,
Et ſi leur dit, laiſſez-moi, je vous prie ;
Puis auſſi-tôt revient à ſon, *hélas !*
C'eſt grand pitié d'eſtre loin de s'Amie.

ENVOL

Fils de *Cypris*, plus malin qu'une Pie,
A conſoler *Robin* l'on perd ſes pas :
Toinette ſeule, avec ſes doux appas,
Peut le tirer de ſa mélancolie :
Rends-la lui donc ; car après tout, *hélas !*
C'eſt grand pitié d'eſtre loin de s'Amie.

Ceux qui ſe ſont occupés à compiler des Vers médiocres ou frivoles, ſous le titre

d'*Elite de Poeſie*, du *plus joli des Recueils*; du *Porte-feuille d'un Homme de Goût*, compilations qui toutes démentent leurs titres, auroient dû s'attacher à faire revivre ces premiers fruits de notre bonne Littérature. Par-là, ils auroient rendu un véritable ſervice aux Lettres & aux Auteurs ignorés, qui valent quelquefois mieux que bien des Auteurs connus.

PEY, [*Jean*] Chanoine de Notre-Dame, à Paris, né à Sollies dans la Provence, en 1720.

Il eſt du petit nombre des Hommes de Lettres qui ont défendu la Religion avec ſuccès, contre les attaques multipliées des prétendus Philoſophes du Siecle. Si ſes Ecrits manquent d'élégance, ils ont du moins cette noble ſimplicité qui ſuppoſe la conviction dans l'Auteur, & offrent cette abondance de preuves & cette clarté de raiſonnement, qui perſuadent tout eſprit droit & impartial. Nous connoiſſons des jeunes gens que ſon Livre de *la Vérité de la Religion prouvée à un Déiſte*, a

ramenés au Chriſtianiſme, dont la lecture peu réfléchie des Ouvrages philoſophiques les avoit écartés. Dans ſon *Philoſophe Cathéchiſte*, il ne démontre pas moins ſolidement le ridicule & l'abſurdité des ſyſtêmes anti-chrétiens. Quoique cet Ouvrage ne ſoit pas auſſi piquant que le plan de l'Auteur ſembloit le promettre, il n'en annonce pas moins un homme zélé pour les bons principes, & digne en cela de l'eſtime & de la reconnoiſſance de tous les Citoyens qui s'intéreſſent à la gloire de la Religion & au maintien des bonnes mœurs.

PEYRERE, [*Iſaac* LA] né à Bordeaux, mort à Paris en 1676, à 82 ans.

Son Livre des *Préadamites* lui attira des diſgraces, & le rendit célebre pendant quelque temps. La ſingularité des idées fera toujours un nom à tout Ecrivain qui ne craindra pas d'affronter le Public en les mettant au jour. Rien de ſi extravagant que le Syſtême de *Peyrere*, qui prétend prouver, par quelques paſſages de

Saint Paul, l'exiſtence des Hommes avant *Adam*. La maniere dont il ſoutient ce paradoxe, eſt analogue à la tournure d'eſprit qui l'avoit produit. Malgré cette bizarrerie, il eut le talent de ſe rendre agréable au grand *Condé*, qui le fit ſon Bibliothécaire. Il parut enſuite ſe détacher de ſon opinion, en l'abjurant publiquement, quoique pluſieurs Auteurs prétendent qu'il y a perſiſté juſqu'à ſa mort.

Les plus eſtimés de ſes Ouvrages ſe réduiſent à une *Relation de l'Iſlande*, & à une autre du *Groënland*, que les Relations, publiées depuis, ont fait oublier. On connoît ſa réponſe à la queſtion qu'on lui fit, relativement à ce dernier Ouvrage, pourquoi il y avoit tant de ſorciers dans le Nord : *C'eſt*, répondit-il, *que les biens de ces Magiciens ſont confiſqués, en partie, au profit de leurs Juges, lorſqu'on les condamne au dernier ſupplice.*

PEYRILHE, [*Bernard*] Docteur en Médecine, Profeſſeur Royal de Chimie au Collége de Chirurgie de Paris, de l'Académie de Chirurgie, & de celle de

Toulouſe & de Montpellier, né à Pompignan, dans le Languedoc, en 173..

Avant de ſe faire connoître des Littérateurs par ſon *Hiſtoire de la Chirurgie*, il avoit publié pluſieurs Ouvrages en Latin & en François, ſur des matieres du reſſort de la Médecine, qui lui avoient acquis l'eſtime des gens de ſon Art, par les idées neuves, les vûes profondes qu'ils préſentent, & par la maniere énergique & claire dont ils ſont écrits. Dans *l'Hiſtoire de la Chirurgie*, il a ſu parer des graces de la Littérature, les richeſſes de l'érudition. Peu d'Ouvrages de ce Siecle annoncent autant de connoiſſances, & ſuppoſent plus de recherches que celui-là. » Marquer tous les pas de l'Art de guérir, ſoit qu'ils l'approchent, ſoit qu'ils l'éloignent de la perfection; annoncer en quel temps & par qui il fut accéléré ou retardé dans ſa marche; préſenter les découvertes vraiment originales, les vûes propres de chaque Inventeur; diſpoſer ſes inventions dans l'ordre de leur naiſſance; indiquer où elles ſe trouvent, afin d'é-

pargner au Lecteur qui ſait qu'elle exiſte ; la peine de les chercher, & à celui qui l'ignore, celle de les inventer ; montrer comment une découverte a produit d'autres découvertes ; rapporter les inventions de tout genre à leurs véritables Auteurs ; déterminer le temps, le lieu, & les circonſtances qui ont vu naître ces Auteurs, & recueillir les fruits les plus frappans de leur vie ; faire connoître le rang que la Chirurgie a tenu dans tous les temps parmi les autres Arts, le degré d'eſtime accordé à ceux qui l'ont profeſſée, & le mérite perſonnel de ſes promoteurs « : telle eſt la tâche étendue & pénible que M. *Peyrilhe* s'eſt impoſée, & qu'il a remplie avec autant d'exactitude & de méthode, que d'intelligence & de talent.

PHILIPPE DE PRÉTOT, [*Etienne-André*] Cenſeur Royal, né à Paris en 1709.

Les Gens de Lettres lui doivent l'édition très-correcte de pluſieurs Hiſtoriens Latins, qu'il a d'ailleurs enrichie de Notes

& de Préfaces auſſi inſtructives que bien écrites. Ce genre de travail n'eſt pas le ſeul titre qu'il ait acquis ſur la reconnoiſſance des Littérateurs. On ſait qu'il a donné pendant long-temps des Cours gratuits d'Hiſtoire & de Géographie, & compoſé ſur ces deux Sciences, quelques Ouvrages élémentaires, très-utiles par la méthode, la préciſion & la clarté. Tels ſont une *Analyſe de l'Hiſtoire Univerſelle*, un *Spectacle de l'Hiſtoire Romaine*, un *Eſſai de Géographie*, des *Tablettes Géographiques pour l'intelligence des Hiſtoriens & des Poëtes Latins*. On dira peut-être que ces ſortes de Productions ne ſuppoſent pas de grands talens; mais on ne pourra diſconvenir qu'elles n'annoncent au moins du ſavoir, du diſcernement, & du zele pour le progrès des Lettres; qualités qui le rendent plus digne d'éloges, que tant de Compilations indigeſtes & rebutantes, enfantées par l'incurable manie de faire gémir la preſſe & le Lecteur.

PIBRAC, [*Gui* DUFAUR, Seigneur DE]

né à Toulouſe en 1528, mort à Paris en 1584.

Ses *Quatrains* ſont connus de tout le monde; mais la plupart de ceux qui les liſent ſont dégoûtés par le ſtyle, ſans faire attention à la force des penſées & à la beauté des maximes. Différentes Nations de l'Europe en ont jugé autrement. On les voit traduits dans toutes les Langues, & les Traductions en ont fait diſparoître les vices de l'élocution & fait valoir l'énergie & la ſageſſe.

Pibrac fut, dit-on, deſtiné par la Reine *Catherine de Médicis*, à être Chancelier de France; mais une intrigue de Cour l'éloigna de cette dignité.

PIERRE DE ST. LOUIS, Religieux de l'Ordre des Carmes, né à Valréas en Provence en 1626, mort vers l'an 1700.

L'extravagance a contribué à ſa célébrité, autant qu'auroit pu le faire un talent diſtingué. Qui n'a pas lu ou n'a pas entendu parler de ſon Poëme intitulé, *la Madeleine au Déſert de la Sainte-Beaume*, en

Provence? Ce Poëme eſt un chef-d'œuvre étonnant de ridicule & de mauvais goût. Le ſacré & le profane, la dévotion & la galanterie, le ſérieux & le comique, l'hiſtoire & la fiction, les traits d'eſprit & les platitudes, la raiſon & la folie, y forment un tiſſu bizarre qui amuſe toutefois le Lecteur, même le plus difficile, par des ſaillies toujours variées & toujours imprévues.

Cet excès de ſingularité procura un débit rapide à cet Ouvrage, & détermina M. de *la Monnoie* à le faire réimprimer, en faveur de ceux qui n'avoient pu ſe procurer la premiere édition. Il eſt inutile de rappeler qu'il plut des Sonnets & des Epigrammes à la louange de l'Auteur. Le mauvais goût ne manque jamais de trouver des partiſans & des panégyriſtes, lors même que le bon eſt éclairé par des préceptes & des exemples. Il eſt vrai que le Poëme de *la Madeleine* n'a été guere célébré que par des confretes ou des parens du Poëte; mais aujourd'hui nos plus mauvais Auteurs ont une fraternité terriblement fé-

conde en éloges : on ſeroit tenté de croire que certains Journaliſtes ſont ou parens ou confreres de tous les plus mauvais Auteurs.

PILES, [*Roger* DE] né dans le Nivernois en 1635, mort en 1709.

Quoique la Peinture ait fait ſon objet principal, il n'eſt point étranger à la Littérature. Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages relatifs à ſon Art, dont la lecture peut intéreſſer l'Artiſte & l'Amateur. La Traduction du Poëme de *Dufreſnoy*, ſur-tout, eſt exacte, bien travaillée, & enrichie de Notes qui ſont eſtimées & méritent de l'être.

PIN, [*Louis* ELLIES DU] Docteur de Sorbonne, & Profeſſeur de Philoſophie au Collége Royal, né à Paris en 1657, mort dans la même ville en 1719, a été un des Auteurs les plus féconds du Siecle dernier. Quarante Ouvrages différens, qui forment près de cent cinquante volumes, dont quelques-uns *in-folio*, ſont les fruits

des travaux de cet infatigable Ecrivain. Ils ont pour objet l'Hiſtoire ſacrée & profane, politique & littéraire; la Philoſophie ſcolaſtique, la Morale, la Critique, la Religion, le Droit Canon, la Controverſe; enfin M. *du Pin* s'eſt exercé ſur tout. On doit s'attendre, après cela, à ne pas trouver, dans ſes Ouvrages, ce caractere d'exactitude & de perfection que le temps ſeul peut donner aux Productions de l'eſprit; mais on ne peut lui refuſer de la netteté, de la méthode, une lecture immenſe, quelquefois une imagination vive, jointe à un ſtyle léger, mais ſouvent incorrect.

Sa *Bibliotheque des Auteurs Eccléſiaſtiques* comprend tous les Siecles de l'Egliſe, l'Hiſtoire des Auteurs, le Catalogue, le Sommaire & la Critique de leurs Ouvrages. La partie qui comprend le dix-ſeptieme Siecle n'a pas dû couter beaucoup à l'Auteur; il n'a fait que copier les Extraits du *Journal des Savans*; mais comme M. l'Abbé *du Pin* avoit travaillé long-temps à ce Journal, il peut ſe faire

qu'il n'ait fait que revendiquer un bien qui lui appartenoit. Sa *Bibliotheque des Auteurs ſéparés de la Communion Romaine*, eſt écrite dans le même goût que la précédente. Un de ſes Ouvrages les plus eſtimés, eſt l'*Hiſtoire de l'Egliſe en abrégé, par demandes & par réponſes, depuis le commencement du monde juſqu'à préſent*, c'eſt-à-dire juſqu'en 1712. Il y eſt court, ſans être obſcur, & ſans omettre preſque aucun fait conſidérable. Si M. *du Pin* n'a pas eu le mérite de donner au Public des Ouvrages irréprochables du côté du goût & de la perfection, il a celui d'avoir beaucoup travaillé, & d'avoir donné pluſieurs Bibliotheques utiles.

PINGERON, [*Jean-Claude*] Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au ſervice du Roi de Pologne, né à Lyon en 17..

On a de lui des Traductions de pluſieurs Ouvrages Italiens & Anglois, écrites d'un ton qui annonce une plume facile & heureuſement exercée. Celle du Poëme des Abeilles de *Jean Ruccellaï*, n'eſt pas,

à beaucoup près, toujours conforme au texte de l'Auteur; mais l'original gagne ſouvent à cette infidélité. Il a ſuivi la même méthode dans ſa Traduction du *Traité des vertus & des récompenſes*, publié par M. le Marquis *Dragonetti*, pour ſervir de ſuite au fameux *Traité des délits & des peines* de M. le Marquis de *Beccaria*. Le Traducteur eſt un Copiſte habile qui rectifie à propos les défauts de ſon modele. Outre un grand nombre d'autres Ouvrages étrangers dont M. *Pingeron* a enrichi notre Littérature, on lui doit encore pluſieurs Diſſertations qui ont pour objet la Politique, l'Adminiſtration des Finances, l'Agriculture, le Commerce, & qui lui ont mérité un rang honorable parmi les Ecrivains utiles de ce Siecle.

PIRON, [*Alexis*] né à Dijon en 1689 mort à Paris en 1773.

Il eſt connu de tout le monde par une Ode trop fameuſe, dont la licence ne doit plus lui être reprochée, puiſqu'il en a témoigné publiquement ſon repentir.

Perſonne n'avoit moins beſoin des reſſources du vice, pour plaire & ſe faire un nom. M. *Piron* étoit né avec toutes les qualités qui forment les grands Poëtes, ſi l'on en excepte, d'un côté, le goût & l'harmonie dans la verſification, & ſi on lui pardonne, de l'autre, trop de penchant à la ſatire, & trop de facilité à lancer des Epigrammes malignes qui ne ſont pas toujours juſtes.

Après ces deux reproches échappés à la juſtice & à l'impartialité, nous ne craindrons pas de dire qu'aucun de nos Poëtes n'a plus de droit à l'immortalité, moins par la quantité, que par le mérite des Pieces dont il a enrichi notre Théatre. *Guſtave* plaira toujours, à cauſe de la vivacité & de l'intérêt des ſituations. On paſſera légérement ſur quelques négligences de ſtyle, en rendant juſtice à l'adreſſe avec laquelle cette Tragédie eſt conduite, & au grand effet qu'elle produit. La *Métromanie*, mieux écrite & plus fine quant au choix des caracteres & à la maniere de les mettre en jeu, ſera toujours re-

gardée comme une excellente Comédie; *Moliere* lui-même eût ambitionné la gloire de l'avoir faite, en même temps qu'il eût conſpué cette multitude de Drames inſipides qui continuent ſi obſtinément à défigurer la Scene.

Une juſtice qu'on doit rendre à M. *Piron*, c'eſt que, malgré les libertés condamnables qu'il s'eſt permiſes dans les Productions de ſa jeuneſſe, il ne lui eſt rien échappé, dans ſes Ecrits, contre la Religion. Bien des propos, qu'on lui a attribués dans la Société, ne ſont pas de lui, ou peuvent être regardés comme les ſaillies d'un Eſprit vif qui n'a pas toujours ſu ſe retenir. Au moins ne peut-on révoquer en doute les preuves qu'il a données de ſon repentir: elles ſont conſignées dans les papiers publics. Cette démarche vraiment philoſophique a été vraiſemblablement la cauſe de la haine des Philoſophes contre lui. Ne ſera-ce que dans la hardieſſe à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que conſiſtera la Philoſophie? Et deviendra-t-on l'anathême de ces Meſ-

ſieurs, parce qu'on aura eu le courage de rétracter ce qui n'auroit jamais dû échapper ?

PITHOU, [*Pierre*] né à Troies en Champagne en 1539, mort à Nogent-ſur-Seine en 1596 ; célebre Juriſconſulte, dont l'éloquence & les grandes lumieres furent également utiles aux Citoyens & à l'Etat. Son *Traité des libertés de l'Egliſe Gallicane* eſt un de ces Ouvrages qui ſuppoſent les connoiſſances les plus profondes, mais qui ont quelquefois beſoin de commentaire. Cet immenſe travail lui ſuſcita des contradictions. Sans l'enviſager ici ſous un autre point de vue que celui que nous nous ſommes propoſé dans cet Ouvrage, on peut regarder ce Traité comme un monument de ſon zele & de ſon ſavoir. La fameuſe Satire *Ménippée* lui doit une grande partie des traits qui lui ont donné de la célébrité. On ſait que le ſel & la vivacité de cette plaiſanterie contribuerent, autant que les armes d'*Henri IV*, à porter les derniers coups aux extravagances de

la Ligue, en la couvrant de ridicule. L'expérience a conſtamment démontré que tout dépend, en matiere de réformation, de bien ſaiſir la partie ſenſible des hommes, & qu'un bon Ouvrage a toujours un aſcendant victorieux contre un travers quelconque, lorſqu'il l'attaque habilement & par le bon endroit. Il n'y a guere que la Satire *Ménippée* & le Roman de *Cervantes* contre la Chevalerie, qui aient encore produit un effet auſſi complet. *Moliere*, il eſt vrai, eut auſſi la gloire de corriger les Marquis ridicules & les Femmes ſavantes de ſon Siecle; mais ces manies ſe ſont reproduites ſous d'autres formes. Nous avons à préſent des Seigneurs efféminés, des Femmes philoſophes, & c'eſt encore pis.

Pierre Pithou eut un frere [*François*] qui cultiva auſſi les Lettres, mais avec moins de talens. Nous n'en parlons que pour réfuter une erreur qui ſe trouve dans preſque tous nos Dictionnaires Hiſtoriques, où l'on attribue à celui-ci la *comparaiſon des Loix Romaines avec celles de*

Moïſe, qui appartient certainement au premier. *Pierre Pithou* compoſa cet Ouvrage pendant qu'il ſe tenoit caché après le maſſacre de la *S. Barthelemi*, auquel il échappa par la fuite. Il abjura depuis le Calviniſme, & conſerva [ce qui eſt rare] l'eſtime des Proteſtans, après avoir abandonné leur Secte. M. *Groſley*, Avocat, a écrit la *Vie* des deux freres; c'eſt la meilleure que nous ayons, ſans qu'elle ſoit toutefois exempte de pluſieurs défauts.

PLUCHE, [*Antoine*] Abbé, né à Reims en 1688, mort en 1761.

Sans ambitionner d'autre gloire que celle d'être utile, il a acquis des droits à une juſte réputation. C'eſt donc à tort que certains Auteurs ſe ſont efforcés de le décrier*, apparemment parce qu'il s'eſt

* Dans la *Lettre d'un Théologien*, qui nous a été adreſſée, & qui eſt généralement attribuée à M. le Marquis de *Condorcet*, on prétend que M. *Pluche n'étoit pas en état de comprendre une page de Locke.*

toujours fait un devoir de ſoumettre les lumieres de ſa philoſophie au reſpect dû à la Religion. Il n'en faut pas davantage pour devenir un homme médiocre aux yeux des prétendus Philoſophes, qui ne font conſiſter le génie que dans l'intrépidité des paradoxes & l'audace à fronder les vérités les plus reſpectées.

Il eſt certain que le *Spectacle de la Nature* jouit encore du ſuccès qu'il mérite. Ce ſuccès ſe ſoutiendra, ſelon toute apparence, puiſque les Ouvrages de M. de *Buffon* ne l'ont point fait oublier, malgré la ſupériorité de cet Ecrivain ſur ſon Prédéceſſeur. Quoi qu'il en ſoit, M. *Pluche* aura la gloire d'avoir contribué à faire naître, parmi nous, le goût de la Phyſique & de l'Hiſtoire Naturelle ; ce qui ſuppoſe l'art de communiquer ſes connoiſſances d'une maniere intereſſante, & de les rendre, en quelque ſorte, familieres à tous les eſprits.

On doit attribuer à la forme du dialogue, qu'il avoit choiſie comme plus propre à inſtruire, la négligence ou la diffu-

ſion du ſtyle qu'on peut reprocher au *Spectacle de la Nature*. *Platon* eſt tombé dans le même défaut, en ouvrant la même route. D'ailleurs, lorſqu'il s'agit d'inſtruire, il vaut encore mieux être diffus que trop ſerré & obſcur.

M. *Pluche* a fait encore une *Hiſtoire du Ciel*, en 2 volumes, un Livre ſur *la Mécanique des Langues*, & une *Concorde de la Géographie des âges*, Ouvrages eſtimables, & écrits ſelon le génie de l'Auteur, qui ne manque ni de ſagacité, ni de méthode, ni d'élégance.

PLUQUET, [*N.*] Abbé, né dans le Dioceſe de Bayeux en 17..

Cet Auteur s'eſt attaché à des Ouvrages ſolides, qui exigent des connoiſſances étendues, & prouvent, lorſqu'ils ſont bien faits, le talent de les placer avec intérêt & diſcernement. Tel eſt ſon *Dictionnaire des Héréſies*, qui, par la maniere dont il eſt écrit, mérite d'être diſtingué de la foule des Compilations de cette eſpece.

POINSINET, [*Antoine-Alexandre-Henri*] de l'Académie des Arcades de Rome, & de celle de Dijon, né à Fontainebleau en 1735, mort en Eſpagne en 1769.

On a répandu du ridicule ſur ſa perſonne & ſur ſes Ouvrages, mais il pouvoit être un homme ſimple & crédule, ſans être un Auteur médiocre. Nous ſommes bien éloignés d'élever ſes Productions au deſſus de leur mérite. Il a cependant l'avantage de n'être pas des plus mauvais parmi nos Faiſeurs d'Opéra comiques. La part qu'il a eue au *Sorcier* & à *Tom-Jones*, ſuppoſe, à un certain degré, l'eſpece de talent néceſſaire pour ces ſortes de Pieces; il y perce des traits de gaieté, qu'on ne trouve pas même chez les Merveilleux qui ont le plus brillé dans cette petite carriere.

Si M. *Poinſinet* a été véritablement l'Auteur de la petite Comédie du *Cercle*, on peut dire que, tout ridicule qu'il pouvoit être, il ſavoit aſſez bien ſaiſir & peindre le ridicule de la plupart de nos Sociétés. Il y a donc de l'injuſtice à faire

rejaillir ſur ſes Ecrits, les travers de ſa perſonne.

POISSON, [*Raimond*] mort à Paris, ſa patrie, en 1690.

Il étoit fort bon Comédien, & Poëte comique du ſecond ordre. Ses Pieces ſont pleines de ſaillies, & très-réjouiſſantes, qualités propres à couvrir bien des défauts. On eſt plus pardonnable de s'écarter quelquefois des regles de la bonne Comédie, quand on a, dans les détails, le talent d'égayer le Spectateur, que de s'attacher ſcrupuleuſement aux principes, au préjudice de l'effet principal. *Le bon Soldat*, *le Baron de la Craſſe*, ſont les ſeules Comédies de *Poiſſon* qui ſoient reſtées au Théatre, mais elles ne ſont pas les ſeules qu'on puiſſe lire avec plaiſir.

Un autre Poëte comique de ce nom, petit-fils du précédent, a eu le même ſuccès; deux de ſes Pieces, *le Procureur arbitre*, & *l'Impromptu de Campagne*, ſont pareillement reſtées au Théatre.

POLIGNAC,

POLIGNAC, [*Melchior* DE] Cardinal; de l'Académie Françoiſe, né au Puy-en-Velay en 1661, mort à Paris en 1741.

La Nature s'eſt plu à le favoriſer de ſes dons les plus précieux. Mémoire prodigieuſe, imagination brillante & féconde; eſprit vaſte & flexible, également propre aux Affaires, aux Sciences, aux Belles-Lettres, tout s'eſt réuni pour en former un de ces hommes deſtinés à faire honneur à le[illegible] Siecle par leurs talens, & par l'heureux uſage qu'ils en ont fait.

Toutes les Nations connoiſſent ſon *Anti-Lucrece*, Ouvrage où la ſaine raiſon eſt embellie de toutes les graces de la Poéſie. Quoique ce Poëme ait été écrit en Latin preſque ſous nos yeux, la tournure & le génie de la Langue Latine y ſont ſi bien conſervés, qu'on ſeroit tenté de croire que l'Auteur eſt né au Siecle de l'Adverſaire qu'il combat. On ne peut, après cela, qu'attribuer à ſa modeſtie, ce qu'il dit de ſes Vers,

Eloquio victi, re vincimus ipſâ.

Non ſeulement ce Poëte, auſſi élégant que lumineux, détruit, par des raiſonnemens ſimples & convaincans, le ſyſtême du Partiſan d'*Epicure*, en ſe ſervant de tout ce que la Phyſique, la Morale & la Métaphyſique ont de plus poſitif & de moins conteſté; mais encore ſa touche, également vive, pénétrante, ingénieuſe, & fleurie, ajoute à ſes raiſons un charme ſecret, qui porte dans les ames raiſonnables le plaiſir avec la conviction.

De tels Auteurs ſeront pour tous les temps de dignes objets d'admiration, ainſi que de vrais modeles. Leurs Ouvrages, ſans aucune éclipſe, iront dépoſer chez la Poſtérité la gloire des talens & celle des vertus. C'eſt s'aveugler & dégrader ſon Siecle, que de prétendre à l'immortalité par une autre route que celle qui nous a été frayée par les Grands Hommes. On pardonnera ſans peine au Cardinal de *Polignac* de légers défauts dans le ſtyle, en faveur de la ſolidité de ſes penſées & de la droiture de ſes intentions: mais les Ecri-

vains téméraires de notre Siecle ſont aſſurés de perdre le mérite de leurs expreſſions, par le mépris qu'on aura pour leurs penſées & leurs ſentimens.

POMPIGNAN, [*Jean-Jacques* LE FRANC, Marquis DE] ancien premier Préſident de la Cour des Aides de Montauban, ſa patrie, de l'Académie Françoiſe, de celle des Jeux Floraux, &c. né en 1709.

La lecture de ſes Ouvrages, la connoiſſance de ſon caractere, l'eſtime des honnêtes gens, un coup-d'œil ſur les motifs de ſes ennemis, ſont plus que ſuffiſans pour le venger des injures qu'on a débitées contre lui. Les Philoſophes ont bien pu tenter de le décrier dans le Public, parce qu'il a dédaigné leurs ſuffrages & s'eſt élevé contre leur cabale; ils ont pu, au mépris de la tolérance & de l'honnêteté qu'ils ne ceſſent de recommander, l'accabler de leurs Brochures; M. de *Voltaire*, entre autres, a pu venir à bout, par ſes Diatribes quelquefois plaiſantes & ſouvent abjectes, d'en impoſer aux

Beaux-Eſprits de Province & aux petits Eſprits de la Capitale; il n'en ſera pas moins vrai que M. de *Pompignan* eſt un de ces hommes qui font le plus d'honneur à notre Littérature, par leurs talens & par leurs mœurs. Pour peu qu'on ait la connoiſſance du Théatre, ſa Tragédie de *Didon* paroîtra toujours le début d'un génie capable d'égaler les plus Grands Maîtres, & particuliérement *Racine* que perſonne n'a atteint de plus près. On ſeroit en droit de lui reprocher d'avoir abandonné le Cothurne, ſi on ignoroit qu'il a dans ſon porte-feuille pluſieurs autres Pieces excellentes, & dont le ſuccès eſt aſſuré, pour peu que le goût & la juſtice conſervent encore des droits parmi nous.

A le conſidérer comme lyrique, depuis *Rouſſeau*, on ne pourra citer aucun de nos Poëtes plus propre à remplacer ce Grand Homme, auquel il n'eſt pas inférieur dans pluſieurs de ſes Odes, & particuliérement dans celle qu'il a compoſée ſur ſa mort. Les *Poéſies ſacrées* de M. de *Pom-*

pignan ſeront vengées du froid ridicule d'un bon mot, par quiconque eſt capable de reconnoître les vraies beautés par-tout où elles ſe trouvent ; ou, pour mieux dire, elles le ſont déjà par l'empreſſement qu'on met à les rechercher.

Son *Voyage du Languedoc*, pour n'avoir pas la même aménité, l'heureuſe aiſance, le ton moëlleux de celui de *Bachaumont* & de *Chapelle*, n'en a pas moins le mérite de ſurpaſſer celui-ci par la correction, la variété, la nobleſſe, & la Poéſie.

On chercheroit en vain, dans ſes *Epîtres* & dans ſes *Diſcours philoſophiques*, ce ton d'aigreur & de cyniſme, qu'un coloris ſéduiſant n'eſt pas capable d'adoucir ; ces maximes hardies qui défigurent toutes notions ; cet appareil de ſentiment qui n'échauffe que l'imagination & laiſſe le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force & de lumiere, des leçons de morale, des regles de goût qu'on peut adopter ſans craindre de s'égarer. Tout ce que le Poëte y débite eſt

toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on liſe avec attention ſon Epître ſur la décadence de notre Littérature, on y reconnoîtra ſans peine le danger des travers qu'il condamne, la néceſſité des préſervatifs qu'il leur oppoſe, la ſageſſe des réflexions qu'il préſente ; on y admirera ſur-tout un Athlete vigoureux, luttant avec avantage contre les Champions de la nouveauté & du mauvais goût ; témoin ce morceau qu'on ne ſauroit trop ſouvent oppoſer à la hardieſſe des Novateurs & à la légéreté de notre Nation :

Oui, nous verrons bientôt de petits Conquérans,
Du Parnaſſe François audacieux Tyrans,
De leurs Maîtres fameux proſcrire les merveilles,
Et leur orgueil briſer le ſceptre des *Corneilles*.
Tels on vit les Romains, dans leurs jours lumineux,
Du ſecond des *Céſars* dégrader l'âge heureux,
Enſevelir *Horace* & déterrer *Lucile*,
Préférer la Pharſale aux beaux Vers de *Virgile*,
Vanter l'eſprit guindé du Maître de *Néron*,
Et bâiller ſans pudeur en liſant *Cicéron*.
Déjà même la Langue, & moins belle & moins pure,
Rougit de ſe prêter à la ſimple Nature.

Cette heureuſe clarté, ſon plus ſolide appui,
Et que l'Etranger même admiroit malgré lui;
Cet ordre lumineux, le nombre, & la cadence,
Semblent abandonner nos Vers, notre Eloquence.
Le ſtyle devient ſec, moins nerveux que tendu,
Et, pour vouloir trop dire, on n'eſt plus entendu.
Le Public, déſormais faſciné par ſes guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides.
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et, pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Nous ne citerons rien de ſes *Diſcours philoſophiques*, parce que tout y eſt d'une égale beauté; nous dirons ſeulement qu'ils ſuffiroient pour faire la réputation d'un grand Poëte, & qu'ils paſſeront à la Poſtérité, malgré les cris de l'Envie, comme un des plus beaux monumens de la Littérature de ce Siecle.

M. de *Pompignan* ne s'eſt pas borné à la Poéſie; il s'eſt acquis encore des droits à la gloire d'être un de nos meilleurs Ecrivains en Proſe. Sans s'attacher à cet appareil ſcientifique, à ces phraſes prétendues ſentencieuſes, à ce contour pénible de penſées qu'on appelle du nerf, & qui ne donne

au langage que de la gêne & de l'obſcurité ; ſon ſtyle eſt ſimple, noble, ferme, lucide, correct, toujours plein de ſentiment quand le ſujet l'exige. *L'Eloge hiſtorique du Duc de Bourgogne* eſt un morceau d'éloquence qui nous retrace la noble ſimplicité des Anciens ; ſon *Diſcours* de réception à l'Académie, malgré tout le perſifflage qu'il lui attira, peut être regardé comme la production de l'honnête homme, du ſage Littérateur, du vrai Philoſophe ; ſes autres *Diſcours Académiques* offrent par-tout l'Ecrivain élégant, & aſſez formé ſur les bons Modeles, pour en devenir un à ſon tour.

Ce qui acheve de prouver qu'il eſt un de nos meilleurs Littérateurs, eſt l'érudition qu'il joint au mérite du ſtyle & de la Poéſie ; érudition qui n'eſt point fantaſtique & mendiée, comme celle de tant d'Ecrivains dont le fond conſiſte dans quelques Extraits lus ſans réflexion, & inſérés uniquement pour faire étalage, mais une érudition ſolide, étendue, choiſie, dirigée par le goût, appuyée ſur la con-

noiſſance de l'Hébreu, du Grec, du Latin, & de pluſieurs Langues vivantes. Ses *Diſſertations*, ſa *Lettre à M. Racine le fils, ſur les Tragédies de ſon pere*; ſa *Traduction* des Dialogues de *Lucien*, celle des Tragédies d'*Eſchyle* ſur-tout, ſont autant de travaux qui dépoſeront en faveur de ſon génie, de ſon ſavoir, de ſes lumieres, de ſon zele pour le progrès des Arts, contre les eſprits jaloux qui l'ont attaqué ſans le valoir; contre les eſprits ſuperficiels qui l'ont jugé ſans le connoître; contre les Philoſophes qui l'ont décrié ſans pouvoir lui nuire; ils prouveront encore, avec ſes autres Ouvrages, l'énorme différence qu'il y a entre l'Honnête homme qui ſait faire un noble uſage de ſes talens, & l'Ecrivain dangereux qui en abuſe pour dépriſer ceux de ſes Rivaux.

PONCET DE LA RIVIERE, [*Mathias*], ancien Evêque de Troies, de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1707, mort en 1780.

La lecture de ſes *Oraiſons funebres* n'affoiblit point l'impreſſion qu'on a éprouvée en les entendant débiter. Le caractere de ſon éloquence, ſans être du premier genre, a un mérite qui lui eſt particulier. Il nous ſemble que ce ſeroit en donner une juſte idée, en diſant que cet Orateur a plus de ſageſſe que d'élévation, plus de mouvemens que d'images, plus de ſentiment que d'énergie, plus de brillant que de naturel; & par là, nous ne prétendrions pas affoiblir les éloges dus à ſes talens, qui, avec quelques défauts de ſon Siecle, ont des qualités eſtimables qu'on ne rencontre pas communément dans les autres Orateurs. En effet, on peut juger, par certains morceaux de ſes Diſcours pleins de chaleur & de dignité, que plus de ſobriété dans l'uſage de ſon eſprit, plus de retenue à ſacrifier au goût des contraſtes & de l'antitheſe, l'auroient encore plus approché de nos vrais modeles en ce genre. Nous connoiſſons de lui un Diſcours académique ſur le *Goût*, où il s'eſt encore moins garanti de ces défauts; à cela près, ce petit

Ouvrage ne ſauroit être trop eſtimé pour la délicateſſe des penſées & l'élégance de l'expreſſion.

PORCHERES D'ARBAUD, [*François* DE] né en Provence, mort en Bourgogne en 1640.

Malherbe, en lui léguant la moitié de ſa Bibliotheque, ne put lui léguer la moindre partie de ſon génie. Quoique l'Eleve de ce fameux Poëte, ſes Vers ſont juſtement oubliés. On eſt aſſez conſtamment dans le cas de remarquer que les Eleves des Grands Maîtres ſont toujours, ou preſque toujours, des hommes médiocres. Il faut être capable du même eſſor qui les éleve au deſſus de la foule, pour pouvoir profiter de leurs leçons : l'éducation ne donne pas le talent, elle ne fait que le développer. Que penſer, après cela, des prétentions de quelques-uns de nos petits Ecrivains, qui croient leur réputation ſolidement établie, parce qu'ils auront appris leur *a b c* poétique à Geneve ou ailleurs ?

Porcheres fit un *Sonnet ſur les yeux de la belle Gabrielle d'Eſtrées*, qui lui valut, dit-on, quatorze cents livres de penſion. C'étoit payer bien chérement quatorze mauvais Vers. Aujourd'hui nos mauvais Poëtes, ni même les bons, ne ſont pas ſi heureux.

PORÉE, [*Charles*] Jéſuite, né près de Caen en 1675, mort à Paris en 1741.

Il a la double gloire d'avoir enrichi les Lettres par ſes Productions & par les Eleves qu'il eut le talent de former. Ce célebre Profeſſeur de Rhétorique ſuccéda au P. *Jouvency*, qui ne pouvoit être mieux remplacé. Sa latinité eſt moins pure & moins élégante que celle de ſon prédéceſſeur; en revanche, il avoit plus d'eſprit, plus d'élévation, plus de fécondité, un ſtyle plus vif & ſur-tout plus nourri de penſées.

On a reproché au P. *Porée* des galliciſmes : ſeroit-ce parce que ſon latin eſt aiſé, coulant, & trop intelligible? Et ne ſeroit-ce que par l'obſcurité qu'on pour-

roit prétendre à la gloire de bien écrire dans une Langue dont les plus célebres Ecrivains ont fait de la clarté leur objet principal ? En cela le P. *Porée* n'a ſuivi que la regle preſcrite pour toute eſpece de compoſition. Qu'importe que le tour d'une phraſe dans un idiome, reſſemble aux tours employés dans un autre idiome ? L'inverſion ne conſtitue pas le génie d'une Langue, moins encore de la Latine, qui a une plus grande liberté à cet égard que toute autre. Les Ecrivains Latins s'abandonnoient chacun en leur maniere, en ne ſongeant qu'à rendre leur expreſſion juſte, nette, élégante, & préciſe. C'eſt ce qu'a fait le P. *Porée*, qui a eu raiſon de préférer l'avantage de ſe faire entendre, au galimatias de pluſieurs modernes Latiniſtes, qui n'ont été eſtimés que parce qu'on ne les entendoit pas.

Il n'eſt pas auſſi excuſable d'avoir trop prodigué les antitheſes. La Langue Latine comporte, il eſt vrai, un peu plus cette figure que la nôtre ; mais il eſt auſſi vrai de dire que la vigueur du raiſonnement,

l'élévation des penſées, l'étendue de littérature, la ſolidité de morale, répandues dans tous ſes Diſcours, le diſpenſoient de ces petites reſſources pour plaire, inſtruire, intéreſſer. Malgré cela on peut le mettre au nombre des hommes eſtimés chez notre Nation & chez l'Etranger. On a gravé ſon portrait, avec ces mots d'autant plus glorieux à ſa mémoire, qu'ils ſont fondés ſur la vérité : *Pietate an ingenio, poëſi an eloquentiâ, modeſtiâ major an famâ?*

Il eut un frere qui ſe diſtingua dans l'Académie de Caen, par pluſieurs *Diſſertations* & *Mémoires* intéreſſans, imprimés dans les Recueils de cette Académie.

PORTAL, [*Antoine*] Profeſſeur de Médecine au Collége Royal, de l'Académie Royale des Siences de Paris, & de la Société Royale de Montpellier, né à Gailhac en 1742.

Son nom eſt connu dans le Monde Littéraire par une *Hiſtoire de l'Anatomie* en ſix volumes, qui a eſſuyé des critiques

aſſez ameres. Malgré les attaques de ſes Adverſaires, on peut dire que cet Ouvrage eſt le plus méthodique, le plus utile, & le plus complet qui ait encore paru ſur cette matiere; il ſeroit beaucoup meilleur, ſi le ſtyle en étoit plus correct, plus égal, & moins diffus. Cet Auteur paroîtra moins répréhenſible, ſi l'on fait attention que le ſujet qu'il a traité exigeoit moins que tout autre l'appareil du ſtyle & l'élégance des expreſſions.

POSTEL, [*Guillaume*] né à Baranton dans la Baſſe-Normandie, mort à Paris, âgé de 107 ans, en 1581, & non en 1582, comme l'ont aſſuré pluſieurs Auteurs.

La mémoire prodigieuſe de *Poſtel*, ſon érudition ſans bornes, & ſes aventures, ſont à préſent les ſeuls débris de ſa célébrité. Il eſt cependant un des Auteurs de ſon Siecle qui ont le plus contribué à étendre le goût des Lettres. *François I*, la Reine de Navarre, les Cardinaux de *Tournon*, de *Lorraine* & d'*Armagnac*, le

regardoient comme un prodige, & les prodiges devoient être moins rares dans un temps où l'ignorance diſpoſoit naturellement à l'admiration.

Poſtel ſe vantoit de pouvoir faire le tour du Monde ſans avoir beſoin d'Interprete: une pareille jactance ne peut qu'annoncer beaucoup de préſomption: ſes Contemporains eurent la bonté de le croire ſur ſa parole. L'affluence étoit ſi grande quand il donnoit des leçons, qu'il étoit obligé de raſſembler ſes Auditeurs dans une cour, & de leur parler d'une fenêtre, les Salles du Collége n'étant pas capables de contenir tout ce monde.

Le plus eſtimé de ſes Ouvrages eſt celui qui a pour titre, *de orbis terræ concordia.* Le but qu'il s'y propoſe eſt de ramener tous les Peuples de l'Univers à la Religion Chrétienne; idée grande, mais auſſi chimérique que les projets du bon Abbé de *St. Pierre.* Cet Ouvrage devoit au moins garantir *Poſtel* de l'accuſation d'être l'Auteur du Livre *de tribus Impoſtoribus*, qui n'a jamais exiſté, comme l'a très-bien

prouvé M. de *la Monnoie*. La honte de réaliſer ſon exiſtence, étoit réſervée à notre Siecle. Cet Ouvrage a ſoulevé quiconque n'a pas perdu toute étincelle de raiſon & d'humanité; on y combat juſqu'à l'exiſtence de l'Etre ſuprême. La Philoſophie elle-même s'eſt élevée contre, mais à ſa maniere. M. de *Voltaire*, qui a adreſſé une Epître à l'Auteur de cette infame Production, pour lui reprocher ſes excès, auroit dû ſe garantir lui-même de ceux dans leſquels il eſt tombé, & que ces beaux Vers, ſur la néceſſité d'un Dieu, ne ſont pas capables de lui faire pardonner.

C'eſt le ſacré lien de la Société,
Le premier fondement de la ſainte équité,
Le frein du ſcélérat, l'eſpérance du juſte.
Si les Cieux, dépouillés de ſon empreinte auguſte,
Pouvoient ceſſer jamais de le manifeſter;
Si Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit l'inventer.
Que les Sages l'annoncent, & que les Rois le craignent;
Rois, ſi vous m'opprimez, ſi vos grandeurs dédaignent

Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur eſt au Ciel, apprenez à trembler.

Et véritablement, » un des plus grands
» avantages, un des plus touchans attri-
» buts de la Religion, comme le dit M.
» *Linguet*, ce ſont les conſolations qu'elle
» préſente à tous les Fideles, & contre les
» dégoûts de l'opulence, & contre les
» horreurs de la pauvreté, contre les fu-
» reurs des perſécutions, & contre les
» angoiſſes même de la mort. Il le faut
» avouer, la plus ſublime Philoſophie eſt
» bien loin d'offrir à l'homme un pareil
» ſecours. En le courbant ſous le ſceptre
» de fer de la néceſſité, en promettant
» au trépas ſon être tout entier, l'incré-
» dulité laiſſe le Raiſonneur en proie au
» déſeſpoir le plus affreux. Plus ce Rai-
» ſonneur ſera juſte, honnête, vertueux,
» plus il aura à gémir de l'impunité des
» crimes qui l'environnent, des méchans
» qui l'accablent, des iniquités dont il
» ſera la victime. Mais la Foi ſoutient,
» au contraire, le courage des hommes

» pénétrés de ces vérités céleſtes. Elle » les ranime, & s'ils ſont éprouvés dans » cette vie par les afflictions qui l'empoi- » ſonnent, rien n'altere du moins leur » eſpérance, qui eſt, ſelon l'expreſſion des » Livres ſaints, pleine d'immortalité : *Spes* » *eorum immortalitatis plena* ".

POULCRE, [*François* LE] Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi *Charles IX*, né vers l'an 1545, au Mont de Marſan, petite ville de Gaſcogne, au Dioceſe d'Aire, mort vers l'an 1589.

On ne lit plus les volumes de Poéſie qu'il nous a laiſſés. Le plus ſupportable de ſes Ouvrages eſt une eſpece d'Hiſtoire en Vers, ou plutôt en rimes, diviſée en ſept Livres, que l'Auteur appelle *honnêtes Loiſirs*. Ceux qui en auront aſſez pour la parcourir, y verront le détail de ſes Voyages, de ſes Amours, & des Guerres où il s'eſt trouvé. On ſent combien il faut ſe défier de ces ſortes de Mémoires.

POULE, [*Louis*] Abbé de Notre-Dame

de Nogent, Prédicateur du Roi né à Avignon en 1711.

Ce nom rappelle un des Orateurs de notre Siecle qui ont couru avec le plus d'éclat la carriere des *Bourdaloue* & des *Maſſillon*. Mais ſes *Sermons*, qu'on vient de publier en deux volumes *in*-12, ſont bien loin de juſtifier & la brillante réputation qu'ils lui ont faite dans le débit, & les éloges que leur ont prodigués les Journaliſtes depuis qu'ils ſont imprimés. Nous conviendrons cependant qu'ils ne ſont pas ſans mérite; ils annoncent une étude réfléchie de l'Ecriture & des Peres, la connoiſſance des hommes & des mœurs nationales, ſur-tout le talent de s'exprimer avec autant de correction que de nobleſſe & de facilité; nous ajouterons qu'ils ne ſont pas défigurés par ces raiſonnemens ſubtils ou entortillés, ces idées bizarres ou communes, ces tours pénibles, ces expreſſions recherchées, qui caractériſent la plupart des Prédicateurs modernes: mais il faut avouer auſſi que ce n'eſt point aſſez pour ſoutenir la réputation glorieuſe qu'ils

lui avoient acquiſe dans la Chaire. Plus ambitieuſe de plaire à l'eſprit que de toucher le cœur, ſon éloquence eſt plutôt celle d'un Ecrivain moraliſte & poli, que d'un Orateur Chrétien, pénétré des vérités qu'il prêche, & doué du talent d'en pénétrer les autres. Le but du Prédicateur eſt de perſuader, c'eſt-à-dire, de faire paſſer dans l'ame de ceux qui l'écoutent ou qui le liſent, les ſentimens qu'il a intérêt de leur communiquer. Pour y parvenir, il doit plaire, il doit prouver, il doit toucher; car il ne peut rien obtenir de l'Auditeur ou du Lecteur, que par l'art de s'attirer ſa bienveillance par la force des raiſons, & par le trouble où il le jette : le dernier point, le plus difficile ſans doute, mais le plus infaillible, & ſans lequel il n'y a point de véritable éloquence évangélique, eſt préciſément celui qui nous paroît manquer à M. l'Abbé *Poule.* Cet Orateur prouve aſſez bien les vérités qu'il avance, ſes raiſonnemens ſont aſſez ſuivis, ſes penſées aſſez ſouvent lumineuſes & toujours aſſez bien exprimées;

mais il ne touche, il ne remue, il n'eſt vraiment éloquent que par intervalles, & les intervalles ſont très longs, ſi ce n'eſt dans le Diſcours ſur l'*aumône*, où il ſe montre ſouvent ſenſible & pathétique, toujours noble & quelquefois ſublime. Dans ſes autres Diſcours, il parle rarement au cœur; jamais ou preſque jamais de ces expreſſions vigoureuſes, de ces images frappantes, de ces traits hardis qui ſuppoſent une ame fortement pénétrée de ſon ſujet, & capable de maîtriſer les autres ames Il a paru trop oublier que les hommes déferent moins à la raiſon qu'à leurs paſſions; que ce n'eſt qu'en agitant leur cœur, qu'on parvient à les dominer; que l'homme éloquent n'eſt pas celui qui raiſonne avec juſteſſe, mais celui qui rend avec énergie ce qu'il ſent avec vivacité; celui qui nous échauffe par la chaleur du ſentiment & de l'imagination, non celui qui nous inſtruit & nous éclaire par la lumiere & la vérité de ſes raiſonnemens. D'ailleurs, le ſtyle de M. l'Abbé *Poule* n'eſt pas aſſez oratoire; il eſt vif, mais

trop haché, trop découſu; ſes périodes ſont preſque toujours coupées de la même maniere, ce qui rend la lecture de ſes Sermons monotone & même fatigante.

Au reſte, ſi nous jugeons cet Orateur avec ſévérité, c'eſt pour préſerver de ſes défauts M. l'Abbé *Boulogne*, un de ſes Eleves & ſon Compatriote, qui ſemble l'avoir pris pour modele dans ſa compoſition, & dont les talens, mieux dirigés, nous paroiſſent propres à le ſurpaſſer. Voyez l'art. BOULOGNE.

PRADON, [*Nicolas*] né à Rouen, mort à Paris en 1698.

Madame de *Sévigné*, Madame *Deshoulieres*, *St. Evremont*, le Duc de *Nevers*, &c. ont fait tort à leur réputation, en s'efforçant d'élever ce Poëte médiocre au deſſus de ce qu'il valoit. Ils purent bien comparer ſa *Phédre* à celle de *Racine*, faire des Sonnets, debiter des Plaiſanteries, cabaler dans les Sociétés de leur temps, reſſource ordinaire des Préſidens & Préſidentes des Bureaux d'eſprit; le pauvre

Pradon n'y gagna que du ridicule. Son mérite étoit trop foible, pour ſe ſoutenir contre l'éclat du génie même. Le Public, toujours Juge équitable, quoique très-peu attentif à ſe défier des préjugés, revint enfin à admirer ce qui eſt vraiment admirable, & réprouva l'Idole abſurde qu'on lui avoit préſentée.

On peut juger, par cet exemple, combien les réputations factices ſont inconſtantes dans leur durée.

Pradon perdit, par le faux enthouſiaſme de ſes Prôneurs, le droit qu'il pouvoit avoir à l'eſtime pour quelques-unes de ſes bonnes Productions. *Tamerlan* & *Régulus*, deux de ſes Tragédies qu'on jouoit encore il n'y a pas long-remps, ſont de beaucoup ſupérieures aux Pieces des *Pradons* de notre Siecle. Le *Régulus* de M. *Dorat* n'eſt pas capable de faire oublier le ſien. Un peu plus de verſification que *Pradon*, & après cela une intrigue mal conduite, des caracteres mal deſſinés, le coſtume mal obſervé, ne ſauroient juſtifier l'indulgence du Spectateur, qui a laiſſé

parvenir

parvenir cette Piece juſqu'à la quatorzieme repréſentation.

Pradon avoit ſur-tout des talens pour la Poéſie légere, & ſavoit y répandre de la fineſſe & du ſentiment. On a retenu pluſieurs de ſes Madrigaux, un, entre autres, adreſſé à Mlle *Bernard* qu'il aimoit, & qui ne lui répondoit que par des plaiſanteries : *Vous n'écrivez que pour écrire, &c.*

PRÉMONTVAL, [*André-Pierre* LE GUAI DE] de l'Académie des Sciences de Berlin, né à Charenton en 1716, mort à Berlin en 1767, a écrit ſur les Mathématiques, la Métaphyſique, la Morale, la Critique, la Religion. Ses Ouvrages ſont peu connus en France, & on n'y perd pas beaucoup.

M. d'*Alembert* ſouhaite à chaque Siecle, on ne ſait trop pourquoi, un *Diogene*, mais plus retenu, plus ſage, plus décent que le Cynique d'Athenes. D'après ce vœu, M. de *Prémontval* a compoſé un Livre intitulé, *le Diogene de d'A-*

lembert, où l'eſprit d'indépendance, la haine des hommes, l'impiété la plus décidée, forment un délire perpétuel. L'Auteur des *Mélanges* ne prétendoit pas, ſans doute, faire naître dans la République des Lettres un Ouvrage auſſi ridicule & une Philoſophie auſſi abſurde. Il faut croire que l'Ecrivain Germanique n'a écouté que ſon caractere, très-philoſophique, à la vérité, par un amour propre impitoyable envers les autres, & très-indulgent envers lui-même.

PRÉVOT D'EXILES, [*Antoine-François*] Aumônier & Secrétaire du Prince de *Conti*, né à Heſdin en Artois, en 1697, mort à Paris en 1763.

Avec les talens les plus heureux pour écrire, il s'eſt attaché à un genre qui paroît infiniment au deſſous de ſon mérite. Quoique ſes Romans ſoient bien ſupérieurs à ces Productions extravagantes, fades, frivoles, licencieuſes, qui ont infecté notre Littérature, depuis *Amadis des Gaules* juſqu'à *Angola* ou aux *Bijoux*

indiſcrets, ſa plume pouvoit s'élever à des Productions plus dignes d'elle.

Si quelque choſe pouvoit juſtifier M. l'Abbe *Prévot*, de s'être abaiſſé à des Ouvrages, qui, pour le plus grand nombre, captivent l'imagination pour l'égarer, parlent à l'eſprit ſans le rendre plus éclairé, agitent le cœur ſans le corriger & le former; ce ſeroient l'art ſingulier, l'imagination vive & féconde, le ſentiment tendre & profond, la touche mâle & vigoureuſe, qui dominent avec tant de richeſſe dans tout ce qu'il a écrit. Il ne falloit rien moins que le talent de captiver, d'émouvoir, d'attendrir, porté au plus haut degré, pour rendre la lecture de ſes Romans auſſi attachante qu'elle l'eſt pour le commun des Lecteurs, & ſur-tout pour les jeunes gens. Son cœur infiniment ſenſible lui fourniſſoit ſans doute ces traits qui donnent tant de vigueur à ſes divers Perſonnages, & produiſent ce pathétique dont l'effet eſt toujours aſſuré. Perſonne n'a ſu mieux aiguiſer le ſentiment par des Ré-

flexions fines & délicates, par une Morale utile, & par l'adreſſe de la faire naître des circonſtances, toutes les fois qu'il ne s'abandonne pas trop à l'envie de moraliſer, qui paroît avoir été ſon foible dominant. On a remarqué, avec raiſon, qu'il s'étoit trop laiſſé aller aux impreſſions d'une mélancolie ſombre, qui rembrunit ſes tableaux, donne à ſes Héros un air farouche, diminue enfin l'intérêt, à force de vouloir le preſſer & l'étendre.

Il eſt, en toutes choſes, & ſur-tout en matiere de ſentiment, une ſobriété à obſerver. Le *ſi vis me flere, dolendum eſt*, d'*Horace*, n'eſt jamais ſi heureuſement mis en uſage, que quand il l'eſt avec modération. L'ame veut être remuée, & non pas déchirée; on ceſſe de plaindre, lorſque l'attendriſſement fatigue, ce qui arrive ſouvent dans les Romans de M. l'Abbé *Prévôt*.

Cet Auteur a encore le défaut de pouſſer pluſieurs événemens au delà de toute vraiſemblance, & même contre toute vrai-

ſemblance, moyen infaillible d'affoiblir l'intérêt.

On peut aſſurer néanmoins que les *Mémoires d'un Homme de qualité*, *l'Hiſtoire de Cléveland*, le *Doyen de Killerine*, ſeront toujours regardés, par les Connoiſſeurs, comme les fruits d'une imagination étonnante par la diverſité des tableaux qu'elle y préſente, par les contraſtes qu'elle y ménage, par la chaleur qu'elle y ſouffle, par les paſſions qu'elle y remue, & par les mouvemens que ces paſſions produiſent. Tous ces divers caracteres ſe trouvent éminemment réunis dans celui des Ouvrages de cet Auteur, qui annonce le plus de génie & le moins de ſageſſe. Il eſt aiſé de deviner que nous voulons parler de la fameuſe *Hiſtoire du Chevalier des Grieux & de Manon Leſcaut*. Tout Lecteur honnête & judicieux ne peut qu'être affligé de voir prodiguer tant de richeſſes, pour donner au vice des couleurs capables de l'excuſer, & de forcer à le plaindre, malgré les réclamations de

la vertu. En vain M. l'Abbé *Prévôt* s'efforce de corriger, par la morale, ce que les faits offrent de dangereux : toutes les fois que le crime ſera mis en action, les maximes vertueuſes ſeront froides & inutiles.

N'eût-il pas mieux valu qu'il eût exercé ſa plume ſur des matieres plus utiles ? *Le Pour & le Contre*, le *Journal Etranger* auquel il a travaillé, donnent une idée aſſez favorable de ſes talens, en matiere de ſaine & belle Littérature, pour faire croire qu'il eût pu honorer les Lettres, ſans avoir aucun reproche à redouter pour ſa gloire. L'*Hiſtoire générale des Voyages* prouve encore qu'il étoit capable de concevoir des projets avantageux, & de les remplir avec ſuccès. Quoique cet Ouvrage ne ſoit pas exécuté avec tout le ſoin, tout le diſcernement, & toute la préciſion qu'il exigeoit, une ſeconde édition, corrigée & réduite par l'Auteur, auroit pu lui procurer l'honneur d'avoir véritablement travaillé à l'utilité du Public, en lui préſentant, en corps d'Hiſtoire, ce qui

ne ſe trouvoit auparavant que dans les Relations éparſes de divers Ecrivains tant Nationaux qu'Etrangers.

PRINCE DE BEAUMONT, [*N.* Madame LE] née à Rouen en 1711.

De petits Ouvrages & de très-grands ſuccès, telle a été la deſtinée de cette femme eſtimable, dont les travaux méritent autant d'éloges que de reconnoiſſance. On a traduit dans preſque toute l'Europe la plus grande partie de ſes Livres, parce que l'utilité eſt le plus puiſſant reſſort pour réunir tous les ſuffrages. Madame *le Prince de Beaumont* y a d'autant plus de droit, que, ſans aucune prétention, elle offre à la Jeuneſſe de quoi s'inſtruire, s'amuſer, & ſe former. Ses diverſes *Magaſins* ſont des ſources fécondes d'où la Religion, l'Hiſtoire, la Morale, les premiers élémens des Sciences, coulent comme d'eux-mêmes, & s'inſinuent ſans effort dans l'eſprit & dans le cœur des jeunes perſonnes les moins attentives & les plus diſſipées. Elle a ſur-

tout l'art de placer l'érudition commune à propos, & de mettre en action, dans des Fables ou des Hiſtoriettes, des principes clairs & de ſages leçons.

On ne ſauroit trop applaudir à des motifs ſi propres à faire rougir nos prétendus grands Ecrivains, qui ont ſi indignement ſacrifié la Religion & les mœurs au déſir de ſe faire un nom. Il y aura toujours une très-grande différence entre les honneurs décernés par une Poſtérité ſage aux plumes vertueuſes conſacrées à l'amour du bien général, ſur-tout dans une partie auſſi eſſentielle que l'éducation de la Jeuneſſe, & l'atroce célébrité de tant de Productions funeſtes, que le vain appareil du talent ne ſera jamais capable de ſauver de l'indignation des Siecles moins corrompus que le nôtre.

Outre le *Magaſin des Enfans*, ceux des *Adoleſcentes*, des *Pauvres*, Madame *le Prince de Beaumont* a donné encore d'autres Ouvrages, comme les *Lettres de Madame du Montier*, les *Principes de l'Hiſtoire Sainte*, une *Inſtruction pour les*

jeunes Dames qui entrent dans le monde & ſe marient, les *Mémoires de Madame la Baronne de Batteville*, &c. Productions toujours marquées au même coin de raiſon, de lumiere, & d'utilité.

PRIVAT DE FONTANILLES, né à Taraſcon, publia, en 1750, un Poëme Epique en dix Chants, ſous le nom de *Maithe ou l'Iſle Adam*, dont la Religion eſt l'action principale. Le ſujet en eſt intéreſſant, le plan régulier, les épiſodes ſont bien amenés, les moralités naiſſent du ſujet, les comparaiſons ſont juſtes, les images ſouvent heureuſes; malgré cela, le défaut de chaleur, d'élégance, de correction, un grand nombre de Vers foibles, durs, proſaïques, la monotonie qui regne dans les couleurs, la ſéchereſſe du pinceau, les fautes contre la Langue & contre le goût, font que ce Poëme n'eſt pas plus lu que le *Childebrand* de *Sainte-Garde*, la *Pucelle* de *Chapelain*, le *Saint Louis* du P. *le Moine*, le *Moïſe ſauvé* de *Saint Amand*, l'*Alaric* de *Scudéry*, le

Clovis de *Saint Didier*, & l'*Iliade* de *Lamotte* : tant il eſt vrai qu'en matiere de Poëme Epique, tout dépend de l'exécution ! Ce n'eſt pas aſſez d'inventer, de diſpoſer, il faut encore ſavoir exprimer d'une maniere intéreſſante ; talent ſans lequel les diſgraces ſont toujours aſſurées.

PUISIEUX, [*Philippe-Florant* DE] Avocat au Parlement de Paris, né à Meaux en 1713, mort à Paris en 1772.

Une vingtaine d'Ouvrages traduits de l'Anglois n'ont pas été capables de lui faire une réputation : peut-être a-t-il mal choiſi ſes Originaux ? Peut-être ſes Originaux ont-ils trouvé un mauvais Traducteur.

PUISIEUX, [*Madeleine* DARSANT DE], femme du précédent, née à Paris en 1719, n'a pas traduit comme ſon mari, mais n'a pas eu auſſi le bonheur de faire des Ouvrages qu'on puiſſe traduire. Ils conſiſtent pour la plupart dans des Romans dont le défaut principal eſt d'inſ-

pirer un ennui qu'on ne va pas ordinairement chercher dans ces ſortes d'Ecrits; auſſi ne lit-on plus les ſiens. Celui qui eſt intitulé *Zamor & Almanzine*, ou *l'Inutilité de l'eſprit & du bon ſens*, prouve tout au plus que l'Auteur manque de ces deux qualités, dont la premiere eſt pourtant indiſpenſable quand on veut amuſer & inſtruire, & dont la ſeconde doit empêcher d'écrire quand on ne ſait être agréable ni inſtructif. Prétendre égayer un Lecteur, en faiſant dire par un Sultan à ſon premier Miniſtre: *Taiſez-vous, Viſir, vous raiſonnez comme un Abbé*; & en faiſant répondre au Viſir: *Votre Hauteſſe me fait trop d'honneur*; peindre une Reine, en lui donnant des *yeux qui ne finiſſoient pas*, des yeux *chargés de tendreſſe*, des *éternels bras dont elle ne ſavoit que faire*; ajouter à cela des gentilleſſes que la plume d'une femme ne devroit jamais laiſſer échapper; c'eſt manquer tout à la fois au coſtume, à la Langue, & à la décence.

Madame de *Puiſieux* a compoſé un Livre

de *Caracteres*, où l'on prétend qu'elle n'eût pas dû oublier celui de *la Femme Bel-Esprit*. Nous ajoutons qu'elle a fait encore un Livre de *Conseils*, où celui de se guérir de la démangeaison d'écrire auroit pu trouver place.

PUY, [*Pierre* DU] Conseiller au Parlement, & Garde de la Bibliotheque du Roi, né à Paris en 1578, mort en 1651.

Ses travaux & ses recherches sur l'Histoire de France en ont épargné à ceux qui ont écrit notre Histoire. Les Savans estiment encore son *Traité de la Loi Salique*, celui *des Régences & Majorités des Rois de France*, & son *Histoire des Templiers*.

Cet Auteur se rendit utile à l'Etat par ses grandes connoissances, & se signala dans l'emploi de Garde de la Bibliotheque du Roi, par l'intérêt qu'il prenoit aux Gens de Lettres, auxquels il se faisoit un plaisir de communiquer les Livres & les Manuscrits dont ils avoient besoin.

Q.

QUERLON, [*Anne-Marie* MEUSNIER DE] né à Nantes en 1702, mort à Paris en 1780.

Il a cultivé les Arts, l'Erudition, les Lettres, & l'on peut ajouter que ce n'eſt pas ſans ſuccès : dans chacune des parties où il s'eſt exercé, il s'eſt montré plein de ſagacité, de diſcernement, & de goût. On a de lui des Romans moins fades & moins ennuyeux que la plupart de nos Productions en ce genre, preſque toujours enfantées par l'oiſiveté ou la fureur de moraliſer. Il a fait également paroître de l'eſprit & de la légéreté dans quelques Ecrits polémiques, traités ſelon les regles d'une critique auſſi juſte que ſaine. Ses Traductions ſont fidelles & élégantes, ſur-tout celle du Poëme de la *Peinture*, par M. l'Abbé de *Marſy*, dans laquelle il a ſaiſi & très-bien rendu

l'eſprit de l'Original. Dans ſes Notes ſur *Lucrece* & ſur *Phédre*, il a eu l'art de tirer habilement parti de ſes recherches ou de celles des autres, & de les degager du ton de pédantiſme qui accompagne ordinairement les Commentaires. Enfin, après avoir travaillé à différens Journaux, il a rédigé, pendant pluſieurs années, celui qui a pour titre : *Annonces & Affiches de Province*, dont la rédaction eſt aujourd'hui confiée à M. l'Abbé de *Fontenai.* Cette Feuille périodique eſt très-répandue. Malgré ſa briéveté, elle a le mérite d'offrir des analyſes exactes & très-capables de donner une idée des Ouvrages qu'on y annonce. Quelquefois l'Auteur en fait ſentir les beautés & les défauts; mais ce n'eſt pas toujours avec cette habile préciſion qu'on admiroit dans les jugemens de ſon prédéceſſeur. Le ſtyle de celui-ci eſt aiſé, nombreux, plein de goût, propre enfin à ſervir de modele ou de condamnation à certains *Ariſtarques* qui s'érigent en Cenſeurs des Productions d'autrui, ſans s'appercevoir que rien n'eſt

d'abord plus digne de cenſure que leurs propres Productions.

QUESNAY, [*François*] premier Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences, de celle de Londres, de Lyon, &c. né à Merey, près de Monrfort-l'Amaury, en 1694, mort à Verſailles en 1774.

N'eût-il fait que la belle Préface du premier volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, ſon nom mériteroit d'être placé à côté de celui de nos habiles Littérateurs. Les perſonnes qui ont lu ſon *Eſſai phyſique ſur l'économie animale*, conçoivent encore une meilleure idée de ſes talens. Dans cet Ouvrage, il ſe montre comme profond Moraliſte & excellent Phyſicien. Ceux qui veulent connoître l'origine des paſſions animales, leurs progrès, leurs développemens, leurs excès, & leur contrepoiſon, y trouveront une ſagacité ſinguliere, qui ſatisfait l'eſprit, quoique les idées peut-être n'en ſoient pas toujours de la derniere évidence.

Mais ſi M. *Queſnay* a pu ſe tromper quelquefois, perſonne ne paroît plus fait pour atteindre à la vérité, & ſes mépriſes ſont de l'eſpece de celles qui échappent aux lumieres les plus étendues.

Nous ne parlons pas de ſes Ouvrages de Médecine; ils ne ſont point de notre reſſort. Nous ajouterons ſeulement qu'il a compoſé pluſieurs articles de l'Encyclopédie, qui font déſirer qu'on ſe fût toujours adreſſé à des Coopérateurs d'un mérite égal au ſien.

QUESTANT, [*N.*] né en 17.. Sa célébrité s'eſt bornee à l'Opéra comique. On ſait que *le Maréchal Ferrant* & *le Maître en Droit* ont eu quelques ſuccès; foible avantage aux yeux du vrai talent, qui dédaigne de telles Productions, ou qui les éleve au deſſus de leur petite ſphere, quand il ſe mêle de les traiter. Ce qu'il y a d'eſtimable dans les Pieces de M. *Queſtant*, c'eſt que la gaieté s'y montre autant qu'elle peut, & que la Philoſophie n'y paroît jamais.

QUILLET, [*Claude*] né à Chinon en Touraine en 1602, mort à Paris en 1661.

D'abord Médecin, enſuite Abbé, puis Littérateur; il dut à cette derniere qualité une place de Secrétaire d'Ambaſſade à Rome, ſous le Maréchal d'*Eſtrées*. De retour d'Italie, il compoſa un Poëme Latin, dont le titre ſeul paroîtra ſingulier, autant que les préceptes en ſont chimériques & peu sûrs. Il eſt intitulé *Callipædia*, c'eſt-à-dire, *l'Art de faire de beaux Garçons*. On ſera moins étonné du titre de l'Ouvrage, que d'apprendre que le Cardinal *Mazarin* qui y étoit maltraité, fit appeler l'Auteur, lui reprocha avec douceur les traits qu'il s'étoit permis contre lui, & lui donna une Abbaye de quatre mille livres. *Quillet* eut la baſſeſſe d'accepter ce bienfait de la part d'un homme qu'il n'aimoit ni n'eſtimoit, & dont il avoit dit du mal; & le Cardinal, la foibleſſe d'accepter la dédicace de la ſeconde édition d'un Ouvrage ſi peu analogue à la gravité de ſon état & de celui de l'Au-

teur. *Quillet* retrancha les traits ſatiriques contre le Miniſtre, & ne rougit point de les remplacer par des éloges.

Pour revenir à cette étrange *Callipédie*, on peut dire que ce ſujet bizarre eſt traité d'une maniere très-agréable. Le plan en eſt très-bien diſtribué, la fable y eſt employée d'une façon heureuſe, les épiſodes y ſont variés & amenés avec art; la verſification en eſt brillante & facile. Tout ce qu'on peut blâmer dans ce Poëme, ce ſont des Peintures trop libres que le ſujet amenoit de lui-même, une crédulité abſurde ſur l'influence des Aſtres, & quelques incorrections de ſtyle que la gêne du metre ſemble avoir occaſionnées. A ces défauts près, qui ne ſont pas excuſables, on reconnoît dans ce Poëme quelques empreintes du goût de *Virgile*, & de la maniere de *Lucrece*. Le début eſt à peu près ſemblable à celui des Géorgiques; l'imitation de ce debut eſt même trop ſervile. Il eſt permis, ſans doute, de ſe nourrir du génie des Anciens; mais

il faut faire en ſorte de pouvoir dire avec *Lafontaine*,

Mon imitation n'eſt point un eſclavage.

QUINAULT, [*Philippe*] Auditeur en la Chambre des Comptes, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1635, mort en 1688.

Si ſes talens poétiques ne peuvent être comparés à ceux des *Corneilles*, des *Racines*, des *Moliere*, des *Lafontaine*, des *Boileau*, &c. il peut du moins être regardé comme le Créateur des Tragédies lyriques parmi nous, & comme le meilleur modele de ce genre de Poéſie. Perſonne ne lui avoit ſervi de guide, & perſonne ne l'a égalé depuis. Nous euſſions pu, il eſt vrai, nous paſſer de cette ſorte de Drames qui offrent tout aux ſens & preſque rien à l'eſprit & à la raiſon; mais la difficulté d'y réuſſir n'en ſuppoſe pas moins de génie, quand l'Auteur y a excellé ſans aucun ſecours. Auſſi nous ne craignons pas de donner à *Quinault* une

place parmi les Poëtes qui ont illuſtré le Siecle de *Louis XIV.*

Son talent principal a été de combiner ſes Pieces de telle ſorte, que la fable du Poëme, la diſpoſition des Scenes, l'intérêt des perſonnages, l'appareil du Spectacle, ſe développent ſans effort & ſans aucune eſpece de confuſion. Le merveilleux y produit ſur-tout un effet qui étonne & flatte l'imagination, ſans la contraindre & la fatiguer, parce que le Poëte a ſu le tirer du fond du ſujet, & en faire uſage avec diſcernement & ſobriété.

On a reproché à ſa verſification trop de molleſſe, ſans faire attention qu'une verſification ſerrée & energique auroit été déplacée dans des Drames, dont les ſentimens tendres & efféminés font le charme principal. Il eſt donc plus coupable, à cet égard, aux yeux de la Morale, qu'aux yeux de la Poéſie. D'ailleurs, il ſavoit s'élever, quand les circonſtances & les caracteres exigeoient plus de force & d'élévation. Le Couplet de l'Opéra de *Proſerpine*, qui commence par ces mots :

Les ſuperbes Géans armés contre les Dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante, &c.

n'eſt certainement pas foible, non plus que cet autre dans la bouche de *Médée*.

Sortez, ombres, ſortez de la nuit éternelle,
Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux déſeſpoir, que la rage cruelle,
Prennent ſoin de vous raſſembler:
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne ſoyez pas ſeuls miſérables.
Ma Rivale m'expoſe à des maux effroyables:
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous ſont deſtinés!
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne ſoyons pas ſeuls miſérables *.

* » Ce Couplet vaut mieux peut-être, dit M. » de *Voltaire*, que toute la *Médée* de *Séneque*, » de *Corneille*, & de *Longepierre*, parce qu'il eſt » fort & naturel, harmonieux & ſublime «. Ce

Nous bornons là nos citations, en assurant qu'il seroit aisé d'en trouver quantité d'autres dans les Opéra de *Roland*, d'*Armide*, de *Persée*, &c.

Un défaut plus réel de *Quinault*, est d'être prosaïque. A force de tendre au naturel, il tombe dans une simplicité froide ou rampante. Le naturel, il est vrai, s'énonce sans effort, quand l'esprit & le cœur, qui le produisent par leur accord, sont profondément pénétrés; mais il n'exclut ni la noblesse, ni l'élévation, ni le choix des expressions, ni la finesse, ni l'élégance des tours. Tout dépend des vrais talens qui le produisent, & de l'art qui sait l'embellir. Le morceau que nous venons

---

jugement fait voir que M. de *Voltaire* n'étoit pas plus infaillible ni plus juste dans ses éloges que dans ses critiques. Comment peut-on mettre treize Vers, nous ne disons pas au dessus, mais en comparaison de trois Pieces, dont une est restée au Théatre, où elle fait plaisir, & dont les deux autres annoncent plus de talens pour la Poésie en général que le meilleur Opéra de *Quinault*?

de citer n'en ſeroit que plus frappant, s'il étoit auſſi animé par la Poéſie, qu'il l'eſt par la paſſion.

Quinault s'eſt auſſi exercé dans la Tragédie & dans la Comédie ; c'eſt même par-là qu'il avoit commencé d'eſſayer ſes talens : mais ſes Tragédies ſont foibles, romaneſques ; & de toutes ſes Comédies, on n'eſtime guere que la *Mere coquette*, qui effectivement eſt une bonne Piece d'intrigue, & une des plus anciennes qui ſoient ſur le Théatre.

Au reſte, les détracteurs de *Boileau* lui font un crime des traits qu'il s'eſt permis contre ce Poëte, comme s'ils pouvoient ignorer que *Boileau* n'avoit en vue [ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre par les Notes de ſon Commentateur] que les Tragédies non lyriques de *Quinault*, qui en effet ſont médiocres. Quand il ſeroit vrai que notre *Horace* ſe fût élevé contre ſes Poëmes, pourroit-on diſconvenir qu'il y a dans l'Opéra, comme le remarque très-bien un Ecrivain de nos jours, » un vice radical qui a ſuffi pour

» indiſpoſer contre lui les meilleurs Eſ-
» prits, tels que *Boileau*, *Racine*, *Laſon-*
» *taine*, *Rouſſeau*, *la Bruyere*, &c.? Tous
» ces Grands Hommes, qui avoient bien
» acquis le droit d'être difficiles, ne pou-
» voient tolérer que l'on mît au rang des
» chef-d'œuvres, des Poëmes ordinaire-
» ment dépourvus de vraiſemblance, li-
» bres des trois unités, & dans leſquels
» preſque toutes les regles de l'Art ſont
» néceſſairement violées. Ce ſpectacle ſi
» pompeux, ſi varié, ne préſentoit ſou-
» vent à leurs yeux qu'un magnifique en-
» nui. Et véritablement, ſans être taxé
» de trop de rigueur, on peut dire, de
» l'aveu du Goût, que le meilleur des
» Opéra ne ſera jamais un excellent Ou-
» vrage. Nous croyons cependant que ce
» ſpectacle eſt convenable pour de grandes
» fêtes, & qu'il eſt même ſuſceptible de
» beautés particulieres dont aucun Ecri-
» vain n'a mieux ſenti que *Quinault* tou-
» tes les eſpeces differentes; mais, nous
» le répétons, il ne faut pas s'étonner
» que *Boileau*, ſi exact, ſi ſevere dans

» ſes

» ſes Productions, & qu'une étude con-
» tinuelle des Anciens avoit accoutumé
» à leur caractere de beautés mâles & ner-
» veuſes, ne pût ſe familiariſer avec une
» poéſie preſque toujours dénuée d'ima-
» ges & de métaphores hardies. D'après
» cette maniere auſtere de penſer, que
» lui donnoit le ſentiment de ſa propre
» force, il avoit de la peine à regarder
» *Quinault* comme un grand Poëte, &
» en cela il étoit conſéquent * «. D'ail-
leurs, *Boileau*, nous le répétons, n'avoit en vue que les Tragédies de *Quinault*, & rendoit juſtice à ſes autres Ouvrages, comme il s'en explique lui-même dans une de ſes Préfaces. » En attaquant [dit-il]
» dans mes Satires les défauts de quantité
» d'Ecrivains de notre Siecle, je n'ai pas
» prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains
» le mérite qu'ils peuvent avoir d'ailleurs.
» Je n'ai pas prétendu, dis-je, par exem-
» ple, qu'il n'y eût point d'eſprit ni
» d'agrémens dans les Ouvrages de M.

* *La Dunciade, Poëme, tom.* 2.

» *Quinault*, quoique ſi éloignés de la
» perfection.... J'ajouterai même que,
» dans le temps où j'écrivois contre lui,
» nous étions tous deux fort jeunes, &
» qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup
» d'Ouvrages qui lui ont acquis dans la
» ſuite une juſte réputation * ".

Obſervons, en finiſſant cet article, que *Quinault* ne fut pas moins eſtimable par ſes mœurs que par ſes talens. Dans l'âge des paſſions, & favorablement accueilli du Parterre, ce Poëte eut le courage de penſer que le talent d'amuſer ne diſpenſoit point de celui d'être utile; que les Muſes pouvoient délaſſer, mais non occuper l'homme ſociable, & que, ſi ſon penchant l'entraînoit à faire des Vers, ſa probité lui ordonnoit d'avoir un état. Quelle leçon, s'écrie à ce ſujet un de ſes Panégyriſtes *, pour nos jeunes Métro-

---

* *Préface des Œuvres de Boileau*, édition de 1637, & de 1694.

** M. l'Abbé *Genay*, Avocat en Parlement, Littérateur eſtimable, à qui nous aurions conſacré

manes, qui la plupart *prennent pour génie une vaine ardeur de rimer*, s'imaginent follement remplir par-là le poſte que leur marqua la Nature dans la grande Société ! *Quinault*, dont on a quinze ou ſeize tant Tragédies que Comédies, & treize Opéra, continua juſqu'à ſa mort, avec une régularité ſcrupuleuſe & un courage inoui, les fonctions monotones de ſa Charge d'Auditeur des Comptes, comme s'il n'eût jamais connu d'occupation plus intéreſſante pour ſon eſprit & pour ſon cœur ; effet admirable & cependant naturel de cet amour du devoir, la baſe de toute ſociété, l'idole de nos bons aïeux,

---

avec plaiſir un article dans cet Ouvrage, ſi ſa modeſtie ne l'avoit empêché juſqu'à préſent de livrer au grand jour de l'impreſſion pluſieurs excellens morceaux de Littérature, qui ne ſont connus que de ſes amis. Il prononça l'*Eloge de Quinault*, après la réception du Docteur *Franklin*, dans une Société de Gens de Lettres, connue ſous le nom de *Loge des Neuf Sœurs*, qui s'aſſemble tous les ans pour célébrer un des Grands Hommes qui ont honoré la France par leurs talens.

& que, pour le malheur de notre âge, a éteint dans preſque tous les cœurs l'eſprit de ſyſtême & d'égoïſme, digne fruit des triſtes lumieres de la moderne Philoſophie.

Fin du troiſieme Volume.

LISTE
DES ÉCRIVAINS

Dont on a parlé dans ce Volume.

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

L.

LABAT, [*Jean-Baptiſte*] Dominicain. Page 1
LABBE, [*Philippe*] Jéſuite. 3
LABÉ. [*Louiſe* CHARLY, dite] *ibid.*
LA BEAUMELLE. *Voyez* BEAUMELLE.
LABOUREUR. [*Jean* LE] 4
1.* LACOMBE, [*Jacques*] Avocat. *ibid.*
2.* LACOMBE DE PREZEL, [*Honoré*] Avocat. 9
3.* LACOMBE. [*François*] 10
1.* LACROIX. [*Pierre-Firmin*] 11
2.* LACROIX, [*N.* DE] Avocat, 12

3. * LACROIX. [*Jean-François* DE] 14
LADVOCAT, [*Jean-Baptiſte*] Docteur. 15
LAFARE. [*Charles-Auguſte*, Marquis DE] 17
* LAFARGUE. [*Etienne* DE] 19
LAFITAU. [*Pierre-François*] 20
LAFONT. [*N.* DE] 21
LAFONTAINE. [*Jean*] 22
LAFOSSE. [*Antoine* DE] 38
LAGRANGE, Poëte tragique. *Voyez* GRANGE.
* LA HARPE. [*Jean* DE] *ibid.*
LAINEZ. [*Alexandre*] 51
* LALANDE. [*Joſeph-Jérôme* LE FRANÇOIS DE] 53
LALANE. [*Pierre*] 54
LALLOUETTE. [*Ambroiſe*] 57
1. LAMARE. [*Nicolas* DE] 58
2. LAMARE, [*N.*] ex-Abbé. 59
1. LAMBERT. [*Anne-Théreſe* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquiſe DE] 60
2. LAMBERT, [*Joſeph*] Docteur de Sorbonne. 61

3. LAMBERT, [*Claude-François*] Abbé. 62
1. LAMI, [*Bernard*] Prêtre de l'Oratoire. 63
2. LAMI, [*Dom François*] Bénédictin. 65
1. LAMOIGNON. [*Guillaume* DE] 66
2. LAMOIGNON. [*Chrétien-François* DE] 67
LANCELOT, [*Dom Claude*] Bénédictin. 68
LANGLOIS, [*Jean-Baptiſte*] Jéſuite. 70
1. LANGUET. [*Hubert*] *ibid.*
2. LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI. [*Jean-Joſeph*] 71
LANOUE, [*Jean* SAUVÉ DE] Comédien. 72
* LAPLACE. [*Pierre-Antoine* DE] 74
LAPORTE, [*Joſeph* DE] Abbé. 77
* LARCHER. [*N.*] 78
LARREY, [*Iſaac* DE] Proteſtant. 87
LARUE, [*Charles* DE] Jéſuite. 88
LATTAIGNANT, [*Gabriel-Charles* DE] 91

* LAVAL, [*P. A.*] Comédien. 93
LAUGIER, [*Marc-Antoine*] Abbé. 94
* LAUJON. [*Pierre*] 96
* LAULANHIER. [*Michel-Joſeph* DE] 97
LAUNOY, [*Jean* DE] 98
LAURÉS. [*Antoine*, Chevalier DE] 99
* LAUS DE BOISSY. [*Louis*] 103
LEBEUF. [*Jean*] 107
LEGENDRE. [*Louis*] 108
* LÉGIER. [*N.*] 110
LELONG. [*Jacques*] 112
* LEMIERE. [*Antoine-Marin*] 114
1. LEMONIER. [*N.*] 120
2. LEMONNIER. [*N.*] *ibid.*
LENFANT, [*Jacques*] Miniſtre Proteſtant. 125
LENGLET DUFRESNOY, [*Nicolas*] Abbé. 127
* LÉONARD. [*N.*] 130
LIGER. [*Louis*] *ibid.*
LIGNAC. [*Joſeph-Adrien* LE LARGE DE] 133

LIMOJON. [*Ignace-François*] *Voyez* SAINT-DIDIER.

LINANT. [*Michel*] 134

LILLE, [*Jacques* DE] Abbé. *Voyez* DE LILLE.

1. LINGENDES. [*Jean* DE] 136

2. LINGENDES, [*Claude* DE] Jéſuite. 137

* LINGUET. [*Simon-Nicolas-Henri*] 138

LINIERE. [*François* PAJOT DE] 145

LIONNE, [*Hugues* DE] Miniſtre d'Etat. 146

LISLE. [*Claude* DE] 147

* LOMBARD, [*Théodore*] ci-devant Jéſuite. *ibid.*

LONDRES, [*Théophile-Ignace* ANSQUERS DE] Abbé. 148

LONG, [*Jacques* LE] Oratorien. *Voyez* LELONG.

* LONGCHAMPS, [*Pierre* LE] Abbé. 149

LONGEPIERRE. [*Hilaire-Bernard* DE REQUELEYNE, Sieur DE] 153

LONGUERUE, [*Louis* DUFOUR DE] Abbé. 154

LONGEVAL, [*Jacques*] Jéſuite. 155

LORENS. [*Jacques* DU] 157
LORET. [*Jean*] 158
LOUBERE. [*Simon* DE LA] . *ibid.*
* LOUPTIERE. [*Jean-Charles* DE RELONGUE DE LA] 159
* LUNEAU DE BOISJERMAIN. [*Pierre-Joſeph-François*] 160
LUSSAN. [*Marguerite* DE] 162

M.

MABILLON, [*Jean*] Bénédictin. 164
* MABLY, [*N.* BONNOT DE] Abbé. 166
MACQUER, [*Philippe*] Avocat. 169
MADELENET ou MAGDELENET. [*Gabriel*] *ibid.*
MAGNAN ou MAIGNAN, [*Emmanuel*] Minime. 170
* MAIHOL. [*Gabriel*] 171
MAILLARD, [*Olivier*] Cordelier. *ibid.*
MAILLET, [*N.* DE] Conſul au Caire. 172
MAIMBOURG, [*Louis*] Jéſuite. 174
MAIRAN. [*Jean-Jacques* DORTOUS DE] 175

MERET. [*Jean*] 177
MAISTRE. [*Antoine* LE] 179
MALEBRANCHE. [*Nicolas*] 180
MALPHILATRE, [*N.*] Poëte. 190
MALHERBE. [*François* DE] 191
1. MALLET, [*Edme*] Abbé. 197
2. MALLET, [*Paul-Henri*] Hiſtorien. 198
MALLEVILLE. [*Claude* DE] 199
MANGENOT, [*Louis*] Abbé. 202
MANNORY, [*Louis*] Avocat, mort en 1774. 207
MARCA. [*Pierre* DE] 204
1. MARCHAND. [*Proſper*] 206
2. MARCHAND, [*Jean-Henri*] Avocat. 207
* MARCHE, [*Nicolas* MARÉCHAL DE LA] Abbé. *ibid.*
* MARÉCHAL, [*Pierre-Silvain*] Avocat. 210
MARGON, [*Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE] Abbé. 212
1. MARIGNY. [*Jacques* CHARPENTIER DE] 213

2. MARIGNY, [*N.* AUGIER DE] Abbé. 216
1. MARIN, [*Michel-Ange*] Minime. 217
2. MARIN, [*Louis-François-Claude*] Cenſeur Royal. 219
MARION, [*Simon*] Avocat-Général. 220
MARIVAUX. [*Pierre* CARLET DE] *ibid.*
* MARMONTEL. [*Jean-François*] 222
MAROLLES, [*Michel* DE] Abbé de Villeloin. 229
MAROT. [*Clément*] 231
MARQUEZ, [*Pierre*] Abbé. 233
MARSAIS. [*Céſar* CHESNEAU DU] 234
MARSOLIER, [*Jacques*] Abbé. 237
MARSY, [*François-Marie* DE] Abbé. 238
MARTIAL d'*Auvergne*. [*N.*] 252
MARTIGNAC. [*Etienne* ALGAI, Sieur DE] 253
MARTINAY, [*Jean*] Bénédictin. *ibid.*

MARTINIERE. [*Antoine-Auguſtin* BRUZEN DE LA] 254
MASCARON. [*Jules*] 256
MASSIEU, [*Guillaume*] Abbé. 257
MASSILLON. [*Jean-Baptiſte*] 259
1. MASSON. [*Jean*] 264
2. MASSON. [*Pierre-Touſſaint*] 265
MATHIEU. [*Pierre*] *ibid.*
2. MATHON. [*Alexis*] 267
2. MATHON DE LA COUR. [*Charles-Joſeph*] *ibid.*
MAUBERT. [*Jean-Henri* DE GOUVEST] 268
MAUCOMBLE. [*Jean-François-Dieudonné*] 270
MAUCROIX, [*François* DE] Abbé. 271
* MAUGER, [*N.*] Garde-du-Corps. 273
MAUMENET, [*Louis*] Abbé. *ibid.*
MAUPERTUIS. [*Pierre-Louis* MOREAU DE] 274
* MAURY, [*Jean-Siffrein*] Abbé. 276
MAYNARD, [*François*] Poëte. 279
MÉHÉGAN. [*Guillaume-Alexandre* DE] 82

MÉNAGE. [*Gilles*] 284
MÉNARD. [*Léon*] 289
MENSARDIERE. [*Hyppolyte-Jules* PILET DE LA] 291
MENESTRIER, [*Claude-François*] Jéſuite. 292
MENOT, [*Michel*] Cordelier. 293
* MERCIER. [*Louis-Sébaſtien*] 294
1. MÉRÉ. [*George* BROSSIN, Marquis DE] 296
2. * MÉRÉ. [*N.* Chevalier DE] *ibid.*
MERVESIN, [*Joſeph*] Abbé. 297
MERVILLE, [*Michel* GUYOT DE] 298
MESENGUY. [*François-Philippe*] 299
METTRIE. [*Julien-Offroi* LA] 300
MEZERAI. [*François* EUDES DE] 304
MEZIRIAC. [*Claude-Gaſpard* BACHET, Seigneur DE] 305
MILLET. [*Jean-Baptiſte*] 306
MILLOT, [*Claude-François-Xavier*] Abbé. 307
1. MIRABEAU. [*Jean-Baptiſte* DE] 311
2. * MIRABEAU. [*Victor* DE RIQUETI, Marquis DE] 324
1. MOINE, [*Pierre* LE] Jéſuite. 325

2. * MOINE D'ORGIVAL. [*Henri* LE] 327
MOLIERE. [*Jean-Baptiſte* POCQUELIN DE] 330
MONCRIF. [*François-Auguſtin* PARADIS DE] 337
MOUGAUET, [*Nicolas-Hubert* DE] Abbé. 339
MONNOYE. [*Bernard* DE LA] 340
* MONTAGNAC. [*Louis-Laurent-Joſeph* DE] 341
MONTAGNE. [*Michel* DE] 342
MONTESQUIEU. [*Charles* DE SECONDAT, Baron DE la BREDE & DE] 347
MONTFAUCON, [*Bernard* DE] Bénédictin. 356
MONTFLEURY. [*Antoine-Jacob*] *ibid.*
MONTMAUR [*Pierre* DE] 358
MONTPENSIER. [*Anne-Marie-Louiſe* D'ORLÉANS, connue ſous le nom de Mademoiſelle DE] 359
MONTREUL ou MONTEREUL, [*Matthieu* DE] Abbé. 360
MORAND, [*Pierre* DE] Avocat. 363
* MOREAU, [*Jacob-Nicolas*] Hiſtoriographe de France. 367

* MORÉNAS. [*François*] 371
MORÉRI. [*Louis*] 372
MORIN, [*Jean-Baptiſte*] Médecin. 374
MORINIERE. [*Adrien-Claude* LE FORT DE LA] 375
* MORLIERE, [*Jacques-Auguſte* DE LA] Chevalier. 376
MORUS. [*Alexandre*] *ibid.*
1. MOTHE LE VAYER. [*François* DE LA] 377
2. MOTHE. [*Antoine* HOUDART DE LA] 380
MOTTEVILLE. [*Françoiſe* BERTAUD, Dame DE] 387
* MOUHY. [*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE] 388
1. MOULIN. [*Charles* DU] 389
2. MOULIN. [*Pierre* DU] 390
MOURGUES, [*Michel*] Jéſuite. 392
MURAT. [*Henriette-Julie* DE CASTELNAU, Comteſſe DE] *ibid.*
MURET. [*Marc-Antoine*] 394

N.

NADAL, [*Auguſtin*] Abbé. 396

NAUDÉ, [*Gabriel*] Médecin. 398
NESMOND. *Henri* DE] 399
NEVERS. [*Philippe-Julien* MANCINI, Duc DE] 401
NEUVILLE, [*Charles* FRET DE] Jéſuite. 402
* NEUVILLÉ. [*Didier-Pierre* CHICANNEAU DE] 404
NICÉRON, [*Jean-Pierre*] Barnabite. *ibid.*
1. NICOLE. [*Claude*] 406
2. NICOLE. [*Pierre*] 407
3. NICOLE DE LA CROIX. [*Louis-Antoine*] 410
* NICOLEAU. [*Pierre*] 411
* NIV**. [*N.* Duc de] *ibid.*
NOBLE. [*Euſtache* LE] 415
NOLLET, [*Jean-Antoine*] Abbé. 416
* NONOTE, [*Claude-Adrien*] Abbé. 418
1. NOSTRADAMUS. [*Michel*] 420
2. NOSTRADAMUS. [*Jean*] 422
* NOUGARET. [*Pierre-Jean-Baptiſte*] *ibid.*
NOUVELLET, [*Claude-Etienne*] Poëte. 424

NOYER. [*Anne-Marguerite* PETIT; femme de M. DU] 425

O.

OLIVET. [*Joſeph* THOULIER D'] 426
* ORIGNY. [*Pierre-Adam* D'] 428
ORLÉANS, [*Pierre-Joſeph* D'] Jéſuite. 429
OSSAT. [*Armand* D'] 432
1. OUDIN. [*Céſar*] 433
2. OUDIN, [*François*] Jéſuite. 434

P.

PALAPRAT. [*Jean*] 436
* PALISSOT. [*Charles* DE MONTENOY] 438
PALLU, [*Martin*] Jéſuite. 450
PANNARD. [*Charles-François*] *ibid.*
PAPILLON, [*Philibert*] Abbé. 455
PAPIN. [*Iſaac*] 456
PAPIRE MASSON. [*Jean*] 457
PARFAIT, [*François*] *ibid.*
PASCAL. [*Blaiſe*] 458
PASQUIER. [*Etienne*] 462
PASSERAT. [*Jean*] 463

PATIN. [*Guy*] 464
PATRIS. [*Pierre*] 465
PATRU, [*Olivier*] Avocat. 466
PATU. [*Claude-Pierre*] 471
PAVILLON. [*Etienne*] 472
* PAULET. [*Jean-Jacques*] 473
* PAULIAN, [*Amé-Henri*] Jéſuite. 476
PAYS. [*René* LE] 477
PECHANTRÉ. [*Nicolas* DE] 478
PELETIER. [*Pierre* LE] *ibid.*
PELISSON. [*Paul*] 479
PELLEGRIN, [*Simon-Joſeph* DE] Abbé. 482
PERAU, [*Gabriel-Louis*] Abbé. 484
PEREFIXE. [*Hardouin* DE BEAUMONT DE] 485
PERNETY, [*Jacques*] Abbé. 486
PERRAULT. [*Charles*] 488
PERRIER. [*Charles* DU] 492
PERRIERS. [*Bonaventure* DES] 493
PERRIN. [*Pierre*] *ibid.*
PERRON. [*Jacques* DAVI DU] 494
PESAY. [*N.* Marquis DE] 496
PESSELIER. [*Charles-Antoine*] 497
PETAU. [*Denis*] 499

PETIS DE LA CROIX, [*François*] 501
1. PETIT. [*Pierre*] 504
2. PETIT. [*Louis*] 505
* PEY. [*Jean*] 508
PEYRERE. [*Iſaac* LA] 509
* PEYRILHE. [*Bernard*] 510
* PHILIPPE DE PRÉTOT. [*Etienne-André*] 512
PIBRAC. [*Guy* DUFAUR, Seigneur DE] 513
PIERRE DE SAINT-LOUIS, Carme. 514
PILES. [*Roger* DE] 516
PIN. [*Louis* ELLIES DU] *ibid.*
* PINGERON. [*Jean-Claude*] 518
PIRON. [*Alexis*] 519
PITHOU. [*Pierre*] 522
PLUCHE, [*Antoine*] Abbé. 524
* PLUQUET, [*N.*] Abbe. 526
POINSINET. [*Antoine-Alexandre-Henri*] 527
POISSON. [*Raimond*] 528
POLIGNAC. [*Melchior* DE] 529
* POMPIGNAN. [*Jean-Jacques* LE FRANC, Marquis DE] 531

PONCET DE LA RIVIERE. [*Mathias*] 537
PORCHERE D'ARBAUD. [*François* DE] 539
PORÉE, [*Charles*] Jéſuite. 540
* PORTAL, [*Antoine*] Médécin. 542
POSTEL. [*Guillaume*] 543
POULCRE. [*François* LE] 547
* POULE, [*Louis*] Abbé. *ibid.*
PRADON. [*Nicolas*] 551
PRÉMONTVAL. [*André-Pierre* LE GUAI DE] 553
PRÉVOT D'EXILES, [*Antoine-François*] Abbé. 554
* PRINCE DE BEAUMONT, [*N.* Madame LE] 559
PRIVAT DE FONTANILLES. 561
1. PUISIEUX. [*Philippe-Florent* DE] 562
2. * PUISIEUX. [*Madelaine* DARSAN DE] *ibid.*
PUY. [*Pierre* DU] 564

Q.

* QUERLON. [*Anne-Marie* MEUSNIER DE] 565

QUESNAY. [*François*] 567
* QUESTANT. [*N.*] 568
QUILLET, [*Claude*] Abbé. 569
QUINAULT. [*Philippe*] 571

Fin de la Table du troiſieme Volume.

627570